


1706.4
3 a 29
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

GEORGE SAND

THÉATRE

IV

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

GEORGE SAND

NOUVELLE ÉDITION, FORMAT GRAND IN-18

Les Amours de l'âge d'or	1 vol.
Adriani	1 —
André	1 —
Antonia	1 —
Autour de la table	1 —
Le Beau Laurence	1 —
Les Beaux Messieurs de Bois-Doré	2 —
Cadio	1 —
Césarine Dietrich	1 —
Le Chateau des Désertes	1 —
Le Chateau de Pictordu	1 —
Le Chêne parlant	1 —
Le Compagnon du tour de France	2 —
La Comtesse de Rudolstadt	2 —
La Confession d'une jeune fille	2 —
Contes d'une grand'mère	1 —
Constance Verrier	1 —
Consuelo	3 —
La Coupe	1 —
Les Dames vertes	1 —
La Daniella	2 —
Le Dernier Amour	1 —
La Dernière Aldini	1 —
Les deux Frères	1 —
Le Diable aux champs	1 —
Elle et Lui	1 —
La Famille de Germandre	1 —
La Filleule	1 —
Flamarande	1 —
Flavie	1 —
Francia	1 —
François le Champi	1 —
Histoire de ma vie	4 —
Un Hiver a Majorque — Spiridion	1 —
L'Homme de neige	3 —
Horace	1 —
Impressions et Souvenirs	1 —
Indiana	1 —
Isidora	1 —
Jacques	1 —
Jean de la Roche	1 vol.
Jean Ziska — Gabriel	1 —
Jeanne	1 —
Journal d'un voyageur pendant la guerre	1 —
Laura	1 —
Lélia — Métella — Cora	2 —
Lettres d'un Voyageur	1 —
Lucrezia-Floriani-Lavinia	1 —
Mademoiselle La Quintinie	1 —
Mademoiselle Merquem	1 —
Les Maitres mosaistes	1 —
Les Maitres sonneurs	1 —
Malgrétout	1 —
La Mare au Diable	1 —
Le Marquis de Villemer	1 —
Ma Sœur Jeanne	1 —
Mauprat	1 —
Le Meunier d'Angibault	1 —
Monsieur Sylvestre	1 —
Mont-Revêche	1 —
Nanon	1 —
Narcisse	1 —
Nouvelles	1 —
La Petite Fadette	2 —
Le Péché de M. Antoine	1 —
Le Piccinino	2 —
Pierre qui roule	1 —
Promenades autour d'un village	1 —
Le Secrétaire intime	1 —
Les sept Cordes de la Lyre	1 —
Simon	1 —
Tamaris	1 —
Teverino — Léone Léoni	1 —
Théatre complet	4 —
Théatre de Nohant	1 —
La Tour de Percemont. — Marianne	1 —
L'Uscoque	1 —
Valentine	1 —
Valvèdre	1 —
La Ville noire	1 —

Poissy. — Typographie S. Lejay et Cie.

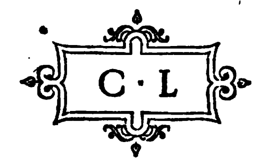
THÉATRE COMPLET

DE

GEORGE SAND

QUATRIÈME SÉRIE

FRANÇOISE
COMME IL VOUS PLAIRA — MARGUERITE DE SAINTE-GEMME
LE MARQUIS DE VILLEMER



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1877


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
1 5 JUN. 1935
OF OXFORD

FRANÇOISE

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

Gymnase-Dramatique. — 3 avril 1856

C'est aux éminents artistes du Gymnase-Dramatique qu'il m'est doux d'attribuer le bon accueil que le public a fait à cette pièce. Madame Rose Chéri est un talent hors ligne. Ardent et passionné sous les traits charmants de Diane de Lys, effrayant de vérité sous le calme infernal de madame d'Ange, ce talent si sûr et si souple vient de donner au personnage de Françoise une adorable pureté, une tendresse vraie, des larmes déchirantes.

Berton accuse avec l'exquise délicatesse d'une science consommée, et avec le charme d'une nature d'élite, les agitations plus ou moins profondes du cœur humain. Qu'il soit amoureux ou épris, ambitieux ou repentant, il est toujours l'objet d'une émotion profonde pour le public, et un modèle pour les artistes. L'excellent Ferville est toujours ce type de vérité saine et de haute distinction, que l'on apprécie et que l'on aime dans toutes ses créations.

Dupuis, ce comique si fin et si élégant, vient de trouver dans le rôle d'un homme de cœur des accents de passion généreuse qui lui ont valu un véritable succès. M. et madame Lesueur ont déployé leur remarquable esprit d'observation dans les types comiques de deux parvenus, bonnes gens au fond, mais enivrés de l'espèce de vanité propre au paysan, l'envie de s'égaler à la noblesse. On sent chez Lesueur-Dubuisson le respect instinctif du fils des serfs pour le fils des preux, à travers une affectation de moquerie et de dédain,

chez sa femme, un éblouissement plus naïf et une ostentation pleine de bonhomie et de gaieté. Mademoiselle Delaporte est une ingénue délicieuse qui fait grand honneur à un grand maître, M. Samson. Enfin madame Mélanie, fidèlement vraie et consciencieuse dans les moindres détails, a sa part méritée dans le succès de la pièce et dans la gratitude de l'auteur.

Si je dois de vifs remercîments aux artistes du Gymnase, je n'oublie pas que j'en dois aussi à ceux du Théâtre-Français, qui avaient commencé l'étude de cette pièce. Des circonstances particulières m'ont amenée à la changer de scène; mais j'avais eu le temps d'apprécier la physionomie remarquable que chacun d'eux commençait à donner aux personnages principaux.

C'est encore un agréable devoir à remplir que de signaler l'heureuse mise en scène et le merveilleux ensemble que le théâtre du Gymnase reçoit de son habile directeur, M. Montigny; il est impossible d'apporter à la représentation des pièces plus de goût et de vérité. Ce n'est pas là un remercîment purement personnel. On doit une reconnaissance réelle, que l'on soit artiste ou spectateur, à l'homme qui pousse l'art et la science du théâtre dans une telle voie de progrès, et qui donne à la scène l'aspect de la vie réelle, opulente ou mesquine, élégante ou comique. Le public ne s'y trompe pas, et, lorsqu'il applaudit un décor, ce n'est pas seulement la dépense qu'il approuve, la libéralité du directeur qu'il récompense : c'est le tact qui préside à l'arrangement du tableau placé sous ses yeux qu'il apprécie; c'est l'harmonie de ces demeures ouvertes à l'intimité ou au luxe avec les caractères ou les scènes auxquels elles servent de cadre. Sous ce rapport, l'esprit, l'œil et la volonté qui choisissent et dirigent, font œuvre d'art, il faut le reconnaître.

Quant à la pièce, l'auteur y a cherché l'étude d'un travers assez répandu dans notre monde d'aujourd'hui. Ce monde-là manque plutôt de grandes qualités qu'il n'abonde en grands travers. Le châtiment de son dédain pour l'idéal est d'aspirer malgré lui à ces vrais biens qu'il laisse échapper. Cet idéal,

que quelques-uns portent tranquillement en eux-mêmes, est cependant des plus simples. L'amour de la famille et du travail, le dévouement, l'honneur et l'amitié, quoi de plus naturel aux bons esprits? Pourtant l'esprit et les mœurs du temps rendent souvent difficiles ces douces tendances et ces humbles vertus. Le combat d'un homme aux prises avec les vives tentations du siècle et les charmes paisibles du devoir m'a paru avoir sa part de vérité bonne à dire. Nous avons tous assisté à cette lutte, nous avons tous connu cet homme-là. Il n'était ni scélérat ni odieux; il était souvent aimable et bon, sa conduite n'était pas volontairement lâche : aussi on le plaignait, on se dévouait à lui. Il n'abusait pas sciemment de cette pitié, il la repoussait, il en avait peur. Il n'avait ni le courage de l'accepter ni celui de s'en passer; une soif avide de bonheur le rendait malheureux : il avait des remords stériles; des élans de cœur impuissants.

Quel était donc son vice? L'absence de foi et de lumière, une fausse notion des pures joies de la vie, l'ignorance aveuglée qui jette sa proie pour en saisir l'ombre, le besoin de ne pas se donner de peine, un rêve de repos dans la mollesse et d'amusement dans l'inaction : chimères funestes, résultat d'une civilisation matérielle qui n'a pas encore amené avec elle la vraie civilisation morale, et qui sent le besoin encore vague, mais déjà douloureux, de prendre son équilibre et de mettre son bien-être intellectuel au niveau de son bien-être physique. Nous ne sommes plus, Dieu merci! au siècle des roués de la Régence. Les jeunes gens complétement dépravés, s'il en existe, ne peuvent plus être aujourd'hui que des imbéciles. L'intelligence est trop répandue pour que le vice s'affiche, pour que l'impudence se sente fière d'elle-même. La jeunesse a généralement de bonnes aspirations; c'est pour cela qu'elle souffre en les étouffant, et Dieu, qui le veut ainsi, sait probablement ce qu'il fait.

Paris, 10 avril 1856.

G. S.

DISTRIBUTION

FRANÇOISE LAURENT	Mme Rose-Chéri.
HENRI DE TRÉGENEC	MM. Berton.
LE DOCTEUR LAURENT, père de Françoise	Ferville.
JACQUES DE LA HYONNAIS	Dupuis.
DUBUISSON	Lesueur.
MADAME DUBUISSON	Mme Lesueur.
CLÉONICE DUBUISSON	Milles Delaporte.
MARIE-JEANNE, servante du docteur	Mélanie.

La scène se passe à Bourges et aux environs.

ACTE PREMIER

Chez le docteur, à Bourges. — Un salon annonçant une vie simple et aisée, du goût et de l'ordre. — Au fond, une large porte vitrée donnant sur un cabinet de travail, que l'on voit en partie. — A gauche, porte donnant sur l'antichambre. — Porte à droite, conduisant à la salle à manger. — Au milieu, un guéridon. — A droite, cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE

DUBUISSON, MARIE-JEANNE, entrant tous deux.

DUBUISSON.

Et comme ça, Marie-Jeanne, il n'est point chez lui ?

MARIE-JEANNE.

Eh ! non, monsieur Dubuisson ; ce n'est point encore son heure de rentrer.

DUBUISSON.

Il a une bonne clientèle, le docteur Laurent. C'est le médecin le plus achalandé dans la ville de Bourges et les environs. Il doit gagner gros, ton maître ?

MARIE-JEANNE.

Oh bien, oui! il serait riche, s'il voulait! mais il soigne

trop de malheureux, et il ne prend pas assez cher aux richards comme vous !

DUBUISSON, *moitié fier, moitié plaintif.*

Aux richards ?... Enfin !... Je lui apportais....

Il s'assied à droite du guéridon.

MARIE-JEANNE.

Le prix des visites qu'il a faites, l'an passé, à votre demoiselle ? Il m'avait prévenue de ça, et, pour vous épargner la peine de repasser, voilà son reçu qu'il m'a laissé ce matin ; ça fait-il votre compte ?

Elle a été chercher le reçu dans le cabinet.

DUBUISSON, *regardant le papier que Marie-Jeanne lui a remis.*

Voyons ! (*A part.*) Tiens ! il a oublié deux visites.

Il tire de l'or de sa poche et le compte sur la table.

MARIE-JEANNE.

Ah çà ! elle est bien guérie, mamselle Cléonice ?

DUBUISSON.

Que trop ! elle a couru les bals tout l'hiver. Ah ! ça coûte les yeux de la tête, la vie de Paris !

MARIE-JEANNE, *remontant.*

Attendez-moi un petit peu, que je vous plaigne ! Pauvre cher homme !... Dites donc, père Dubuisson !

DUBUISSON.

Hein ?

MARIE-JEANNE.

Peut-être bien que ça vous fâche, que je vous appelle comme ça ?

DUBUISSON.

Non, non ! tu es ma payse !

MARIE-JEANNE.

Dame ! nous sommes nés natifs du même endroit tous les deux, ou peu s'en faut ; car vous étiez encore aubergiste à Cluis-Dessous, comme j'étais vachère à Cluis-Dessus. Vous avez fait votre chemin mieux que moi ! Je me souviens que je vous disais : « Oh ! vous, Christophe Dubuisson, vous irez

loin; vous essayez cinquante choses; vous allez de métier en métier, vous tondez tous les œufs, vous ferez fortune!

DUBUISSON, souriant avec une bonhomie rusée.

Eh bien?

MARIE-JEANNE.

Eh bien, ça ne vous paraît pas drôle, d'être le plus gros banquier du Berry, et d'avoir maison à Paris, maison ici en ville, et château à la campagne?

DUBUISSON.

Le château, ça m'a bien ennuyé un peu au commencement! ça coûte plus que ça ne sert! mais c'était l'idée de ma femme; je m'y suis fait! Ah! ça me fait penser... (Il se lève.) Tu connais M. Henri de Trégenec?

MARIE-JEANNE.

Si je le connais! c'est M. Laurent qui l'a instruit, mais je peux bien dire que c'est moi qui l'ai élevé. Qu'est-ce que vous voulez savoir de lui?

DUBUISSON.

Si c'est un garçon rangé, un bon sujet.

MARIE-JEANNE.

Oh! élevé chez nous, il n'a point appris à être avare.

DUBUISSON.

Je n'aime point les avares; je les déteste!... Mais... est-ce qu'il est dépensier?

MARIE-JEANNE.

Lui? Eh bien, qu'est-ce que ça vous fait?

DUBUISSON.

Rien! Voyons, comptes-tu ton argent?

MARIE-JEANNE.

Oh! ma foi, non! vous savez mieux compter que moi. Attendez, on sonne.

Elle sort par la gauche.

DUBUISSON, regardant la note.

Pas moins, il a oublié deux visites, le docteur!... C'est peut-être pour m'éprouver! c'est un malin, lui!... D'ailleurs,

il ne me prend pas cher, il n'écorche pas le monde, et j'ai le moyen.

Il ajoute à la somme restée sur la table.

SCÈNE II

DUBUISSON, MARIE-JEANNE et HENRI.

MARIE-JEANNE, entrant, à Henri.

Oui, oui, tout le monde va bien ici; mais, si vous venez pour déjeuner, c'est trop tôt.

HENRI.

J'attendrai.

Il prend un livre et s'assied près de la cheminée.

DUBUISSON, bas, à Marie-Jeanne.

Dis donc, ma payse, est-ce que c'est lui, le jeune comte?

MARIE-JEANNE.

Oui, c'est M. Henri. (Sonnette.) Allons, v'là qu'on sonne encore! c'est tous les jours une procession comme ça, ici.

Elle sort.

SCÈNE III

DUBUISSON, HENRI.

DUBUISSON, à part.

J'aurais envie de l'accoster... Mais ces grands messieurs, on ne sait par où les prendre!... Bah! j'irai au fait. Monsieur le comte!

HENRI, sans se lever.

Plaît-il, monsieur?

DUBUISSON.

M. le comte de Trégenec n'a pas l'honneur de me connaître, mais...

HENRI, souriant.

Ma foi, non, monsieur, je n'ai pas du tout cet honneur-là.

DUBUISSON.

Je voulais dire... c'est égal. C'est moi qui suis Dubuisson le banquier.

HENRI, saluant et lui montrant un siége.

Monsieur... (A part.) Je le prenais pour un huissier. (Haut.) Pardon, monsieur Dubuisson, si je n'ai pas salué tout d'abord mon voisin de campagne; mais j'habite si peu la province... et, d'ailleurs, vous êtes nouvellement établi dans cette ville, je crois ?

DUBUISSON, s'asseyant.

Deux ans, pas plus, et je sais que vous restez à Paris. Ma femme y passe les hivers.

HENRI.

Je sais cela. On m'a parlé de bals qu'elle a donnés...

DUBUISSON.

Oui, elle prétend marier notre fille dans le beau monde; c'est une paysanne parvenue, comme moi, ma femme !

HENRI.

Il paraît qu'elle fait cas des titres.

DUBUISSON.

Oui, ça l'amuse.

HENRI.

Attendez donc !... on m'a parlé du mariage de mademoiselle votre fille avec un Portugais de haute race, un certain duc de Belver.

DUBUISSON, ricanant.

Un de vos amis ?

HENRI.

Non pas ! bien au contraire !

DUBUISSON.

Je sais ça.

HENRI.

Ah !

DUBUISSON.

Oui, oui, ce monsieur qui n'a que son nom, son rang et des dettes, et qui prétend à ma fille...

HENRI.

Permettez! il a aussi sa laideur et son âge! C'est un capital considérable!

DUBUISSON, riant.

Oui, oui, un œil de moins et un capital entre cinquante et soixante ans. (A part.) Il est gentil! il est drôle! (Haut.) Méchant comme un diable avec ça! Vous pensez si elle est pour son nez, ma fille!

HENRI, railleur.

Si mademoiselle votre fille tient de vous...

DUBUISSON.

Elle est gentille, et, moi, je suis laid, aussi laid que le duc.

HENRI.

Ah çà! mais il est dans ce pays-ci, le duc! Il chasse aux environs, m'a-t-on dit?

DUBUISSON.

Oui, c'est une manière de se faufiler chez nous; il y perd son temps; mais il se trouve qu'il nous a parlé de vous

HENRI.

Et il vous a certainement dit du mal de moi?

DUBUISSON.

Non, mais je sais qu'il en pense. Dame! il est vieux, pauvre, désagréable... Il avait pourtant une maîtresse assez gentille, et vous la lui avez soufflée...

HENRI, se levant.

Plus bas, monsieur, je vous prie!

DUBUISSON, se levant aussi.

Ah! oui; à cause de la demoiselle de la maison d'ici... Vous lui en contez donc aussi, à mademoiselle Françoise? Il paraît que vous êtes un séducteur?

HENRI.

Non, monsieur; je suis l'ami respectueux de mademoiselle Françoise Laurent, et les incidents de ma vie légère ne doi-

vent pas profaner son oreille. Quant à la maîtresse du duc, je ne sais déjà plus son nom, et certes elle ne méritait pas ses regrets.

DUBUISSON.

Enfin, il a du dépit, et il dit que vous avez fait des petites folies pour cette demoiselle-là... et pour d'autres! ce qui fait que vous auriez aussi de petits embarras... Bref, vous avez l'intention de vendre votre terre de Luzy, qui *joute* la mienne, et dont je pourrais peut-être m'arranger, si vous aviez des prétentions raisonnables.

HENRI, à part.

Ah! nous y voilà. (Haut.) Le duc a parlé sans savoir, monsieur Dubuisson; je n'ai fait part à personne de mes intentions, et je vous remercie des offres que voulez bien me faire.

Il remonte.

DUBUISSON.

Pardon! je vous croyais gêné... Hein?... plaît-il?

HENRI, prenant un journal.

Je n'ai pas répondu, monsieur.

DUBUISSON.

Pardon, je croyais!... C'est que, si vous vouliez vous défaire de Luzy... comme c'est enclavé dans mon bien... comme ça touche le faubourg par un bout, j'avais l'idée de me faire une route, une avenue depuis ma maison de ville jusqu'à mon château.

HENRI.

Et c'est moi qui vous gêne?... J'en suis désolé; mais...

DUBUISSON.

Mais ça n'est pas votre dernier mot, vous y penserez! Mieux vaut vendre en bloc que de se laisser exproprier.

HENRI.

Exproprier?

DUBUISSON.

Dame! ça peut arriver à tout le monde! Serviteur, monsieur le comte! au revoir!

HENRI.

Au revoir, monsieur !

Dubuisson sort par la gauche.

SCÈNE IV

HENRI, puis MARIE-JEANNE.

HENRI.

Au revoir, avec ce regard et ce sourire de paysan madré, ressemble à une menace... à une prédiction, tout au moins !... Ah ! il serait bien temps d'en finir avec cette absurde manière de dépenser ma fortune, ma jeunesse... mon âme peut-être ! (Voyant Marie-Jeanne qui est entrée.) Marie-Jeanne, est-ce que Françoise est levée ? Tu ne réponds pas ? tu prends ton grand air ? Voyons ! qu'est-ce qu'il y a, ce matin ? tu ne m'aimes plus ?

MARIE-JEANNE.

Si fait ! mais vous venez trop souvent chez nous !

HENRI.

Tu ne sais pas ce que tu dis !

MARIE-JEANNE, fâchée.

Merci, monsieur.

HENRI, l'embrassant.

Tu boudes ? Bonjour, Marie-Jeanne !

MARIE-JEANNE.

Méchant enfant ! m'embrasser, moi, à son âge !

HENRI, riant.

Ma foi, oui, je me permets ce larcin ! n'es-tu pas ma bonne ma vieille amie, presque ma mère ? Est-ce que j'ai eu une autre mère que toi ? Je n'en sais rien, moi qui n'ai jamais connu la mienne.

MARIE-JEANNE, à part.

Comment se fâcher ? Il est si aimable ! S'il savait aimer comme on aime !

HENRI.

Françoise n'est donc pas encore descendue?

MARIE-JEANNE.

Non, Françoise ne reçoit personne quand son père n'est pas là.

HENRI.

Elle a raison; mais, moi, je ne suis pas quelqu'un. Je parie qu'elle est là! (Il va vers le cabinet du docteur et revient.) Non! Qu'est-ce que c'est que ce monsieur-là?

SCÈNE V

LES MÊMES; LA HYONNAIS, tenant un journal, sort du cabinet et s'assied au fond, près de la porte, sans paraître voir Henri.

MARIE-JEANNE, à Henri.

C'est un monsieur qui veut consulter le docteur pour sa santé; il l'attendait dans son cabinet.

HENRI.

Pourquoi en sort-il? (Regardant de loin.) Ah! c'est que Françoise vient d'y rentrer.

MARIE-JEANNE.

C'est un homme qui sait vivre; il vous donne l'exemple : restez là.

HENRI.

Il la regarde pourtant! il la regarde même beaucoup par-dessus son journal.

MARIE-JEANNE.

Qu'est-ce que ça vous fait?... un malade!

HENRI.

Il a l'air malade comme moi, ce gaillard-là. Tiens, je connais cette figure! où diable l'ai-je déjà vue? Ah! j'y suis! c'est en Bretagne... Comment se trouve-t-il ici?

MARIE-JEANNE.

Eh bien, parlez-lui, si vous le connaissez; ça le désennuiera, depuis le temps qu'il est là!... Il vous regarde aussi,

HENRI.

Et tu vois qu'il ne me dit rien! Voyons donc s'il me saluera. (Il fait quelques pas vers le fond. La Hyonnais le regarde et ne bouge pas. — Avec ironie.) Monsieur, si vous êtes malade, ce courant d'air ne vaut rien : vous ne devriez pas rester devant cette porte. (La Hyonnais sourit, s'incline imperceptiblement et ne se dérange pas. — A Marie-Jeanne.) Sais-tu qu'il a l'air impertinent, ce monsieur?

MARIE-JEANNE.

Dame! vous aussi, je trouve.

HENRI.

Il semble me braver, et je sais que son nom est odieux à mon père... Des haines politiques de province... Ça, ça m'est égal!... mais j'ai envie de profiter de l'occasion pour lui dire que sa figure... C'est dommage qu'elle ne me déplaise pas.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR, à Marie-Jeanne, qui a été au-devant de lui, et qui lui annonce la Hyonnais.

Bien, bien! (A la Hyonnais.) Pardon, monsieur, je suis en retard; c'est la coutume de Berry! (Il se débarrasse de son chapeau, de sa canne et de divers papiers.) Je suis à vous. (A Henri.) Ah! te voilà, mon enfant! bonjour. (Il lui serre la main. — A Marie-Jeanne.) Et ma fille?

HENRI, montrant le cabinet.

Elle est là qui range vos livres; mais ce dragon de Marie-Jeanne m'empêche de lui dire bonjour!

LE DOCTEUR.

Moi, je te le permets; n'êtes-vous pas frère et sœur? D'ailleurs, notre fille est majeure, et c'est par habitude que sa vieille bonne la garde comme une petite pensionnaire.

MARIE-JEANNE, bas, au docteur.

Mais c'est pour le qu'en dira-t-on!

LE DOCTEUR.

Et tu fais bien; va avec eux.

Marie-Jeanne suit Henri dans le cabinet.

SCÈNE VII

LE DOCTEUR, LA HYONNAIS.

LE DOCTEUR.

Maintenant, monsieur, si vous voulez passer dans ma chambre...

LA HYONNAIS.

Inutile de vous déranger, monsieur le docteur; je ne suis pas malade. Je désire seulement causer avec vous de la personne qui était ici tout à l'heure, de M. Henri de Trégenec.

LE DOCTEUR.

Ah! vous le connaissez?

LA HYONNAIS.

De vue seulement; mais je désire le connaître davantage, et c'est pour cela que je m'adresse à vous.

LE DOCTEUR.

Asseyons-nous, monsieur : j'ai tant couru, ce matin! (Ils s'asseyent au guéridon.) De quoi s'agit-il, et à qui ai-je l'honneur de parler?

LA HYONNAIS.

Jacques Mahé, baron de la Hyonnais, noblesse de campagne, fortune suffisante, existence sans éclat, mais sans tache.

LE DOCTEUR.

Bien, monsieur! Après?

LA HYONNAIS.

Vous, monsieur, vous êtes un homme d'intelligence et un homme de bien. Je vous connais pour avoir lu un livre de science et de philosophie qui devrait être la loi et la morale de tous les hommes de votre profession.

LE DOCTEUR.

Mon livre n'a d'autre mérite que sa bonne foi et sa simplicité. Est-ce que vous vous occupez de médecine... en amateur?

LA HYONNAIS.

Je suis étudiant, j'espère avoir mon diplôme cette année.

LE DOCTEUR.

Ah! quoique gentilhomme?

LA HYONNAIS.

Parce que gentilhomme, et même un peu seigneur de village; j'ai pensé qu'il était de mon devoir de me rendre utile et d'exercer gratis, puisque j'ai un patrimoine; mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit. Permettez-moi de vous parler de vous, et de vous demander si je suis bien informé. Il y a vingt ans, à la prière de sa femme mourante, le marquis de Trégenec vous confia son fils unique, Henri, jusque-là élevé loin de ses yeux, au fond d'une de ses fermes.

LE DOCTEUR.

Oui, monsieur; ma femme avait été au couvent à Paris avec madame de Trégenec; toutes deux moururent jeunes. Mais je gardai Henri, et le fis élever chez moi, parce que je l'aimais.

LA HYONNAIS.

Il vous intéressait parce qu'il était malheureux; son père le haïssait, ses oncles ne voulaient pas entendre parler de lui; une sorte de malédiction mystérieuse...

LE DOCTEUR.

Cela, monsieur, je l'ignore, et, quand même je le saurais...

LA HYONNAIS.

Vous ne le diriez pas au premier venu; mais peut-être vais-je obtenir votre confiance. Il se pourrait, monsieur le docteur, que je fusse le frère d'Henri de Trégenec.

LE DOCTEUR.

Vous? Comment arrangez-vous ça?

LA HYONNAIS.

Oh! moi, je suis bien le fils de M. de la Hyonnais; mais il

n'est pas certain qu'Henri soit celui de l'homme dont il porte le nom. Je ne puis rien affirmer ; mais, il y a six mois, mon père, qui était un homme de cœur et mon meilleur ami, m'a dit à son lit de mort : « Jacques, j'ai rendu ta mère heureuse, je n'ai rien à me reprocher envers elle ; mais, avant de la connaître, j'avais aimé une jeune fille qui, trop riche pour moi, fut mariée au marquis de Trégenec. Depuis ce jour, je ne l'ai revue qu'une fois, pour lui dire un éternel adieu. Mais cette entrevue et la découverte de notre ancienne affection ont éveillé chez le marquis une jalousie implacable. Madame de Trégenec est morte de chagrin, et son fils Henri, élevé loin du toit paternel, confié à des soins étrangers, semble désavoué secrètement. Je n'ai pas voulu le connaître, c'eût été accréditer les soupçons ; mais une lettre de sa mère mourante l'a mis, à tout événement, sous ma protection, et j'ai fait, dans mon cœur, le serment de ne pas abandonner au malheur le fils d'une femme dont le souvenir m'a toujours été cher et sacré. Jusqu'ici, j'ai veillé, de loin, sur lui. A présent, c'est à ton tour, si tu m'aimes ! » Mon père n'a pu s'expliquer davantage. J'ai juré... il m'a béni... il n'est plus, et je viens tenir ma parole.

LE DOCTEUR, lui tendant la main.

Monsieur de la Hyonnais, vous êtes un brave jeune homme ! J'aime à croire qu'Henri sera digne de ce dévouement. Je ne dois pas vous dissimuler que son caractère est plus séduisant que solide. C'est une âme expansive et légère, tour à tour ardente et froide, éprise du vrai et du faux ; mais une affection sérieuse comme la vôtre peut lui faire beaucoup de bien.

LA HYONNAIS.

Et sa position ?...

LE DOCTEUR.

Ne doit pas vous préoccuper. Il a la fortune de sa mère, que le marquis a placée en terres dans ce pays-ci ; d'ailleurs, la loi lui garantit l'héritage de l'homme dont le nom ne saurait lui être contesté.

LA HYONNAIS.

Vous savez, monsieur, qu'on peut toujours éluder la loi, et je sais aussi qu'Henri a des dettes, qu'il a formé depuis peu le dessein de se marier et qu'il a écrit au marquis pour savoir quel sort il comptait lui faire. Une réponse devait lui être adressée ces jours-ci, et c'est pour parer au coup fâcheux que cette réponse peut apporter à ses projets et à sa situation que je suis venu vous trouver.

LE DOCTEUR. Ils se lèvent.

Se marier! Il ne m'en a pas dit un mot. Je croyais avoir sa confiance! Quant à ses dettes,... j'ignore si elles sont considérables...

LA HYONNAIS.

Henri ne sait rien des douleurs de sa mère; pensez-vous que je puisse passer la journée à Bourges et faire connaissance avec lui, sans lui causer trop d'étonnement?

LE DOCTEUR.

Rien de plus facile. Voyons,... vous allez à Vichy...

LA HYONNAIS.

Bien!

LE DOCTEUR.

Et vous vous êtes arrêté ici pour me consulter; vous m'êtes recommandé par un confrère.

LA HYONNAIS.

Quelle est ma maladie?

LE DOCTEUR.

La première venue... Une céphalalgie; qui est-ce qui n'a pas de migraines?

LA HYONNAIS.

Moi, je ne sais ce que c'est. Je me porte comme le pont Neuf.

LE DOCTEUR.

Eh bien, un bon rhumatisme?

LA HYONNAIS.

Encore moins. Mais j'aurai tout ce qu'il vous plaira.

LE DOCTEUR.

Va pour la migraine! Or donc, je m'empare de vous, vous êtes mon malade; vous causez avec Henri, et vous l'aimez, je n'en doute pas. Vous déjeunez avec nous...

LA HYONNAIS.

Pourrai-je manger, au moins? J'ai un appétit de Breton et de voyageur!

LE DOCTEUR, riant.

Ce sera un symptôme de votre mal! Allons, je vas chercher Henri et lui faire mon conte en deux mots, ainsi qu'à ma fille.

Il passe dans le cabinet.

SCÈNE VIII

LA HYONNAIS, seul.

Sa fille!... Je m'étais imaginé que c'était elle qu'Henri voulait épouser. C'est une charmante figure! On la dit pleine de talents et de qualités. Le docteur doit avoir de l'aisance. Tout ici respire une vie calme et saine. Si ce jeune homme n'a pas l'esprit faussé par l'ivresse du monde, il me semble qu'il pourrait trouver sous sa main une heureuse destinée!

SCÈNE IX

LE DOCTEUR, HENRI, LA HYONNAIS.

LE DOCTEUR, bas, à Henri.

Puisque c'est lui qui demande à te voir!

HENRI.

A la bonne heure!

LA HYONNAIS, à Henri.

Monsieur de Trégenec, puisque le hasard nous rapproche, permettez-moi de vous saluer. Nos familles ne se voient pas,

bien qu'elles vivent non loin l'une de l'autre, en Bretagne. Des nuances d'opinion...

HENRI.

Je sais cela, monsieur; mon père n'a pas beaucoup marché avec son siècle; mais, moi, je n'épouse pas toutes ses croyances. Plusieurs de mes amis qui vous connaissent vous tiennent pour un galant homme, et, si vous avez la même opinion de moi, qui suis à peu près inconnu en Bretagne...

LA HYONNAIS.

J'ai très-bonne opinion d'un homme qui a été formé par M. le docteur Laurent.

HENRI, *gaiement.*

Oh! il m'a bien mal élevé! Vous croyez qu'il s'entend à former la jeunesse, lui? Pas du tout! Il l'aime, il la choie, il veut l'instruire en l'amusant, il excuse toutes ses langueurs, il pardonne à toutes ses sottises!... Voilà pourquoi je suis un ignorant, un écervelé, un véritable enfant gâté... ici! Ailleurs, je me conduis mieux. Je me borne à être un désœuvré et un insignifiant de plus dans le monde.

Il passe devant le docteur, qui arrange des papiers sur le guéridon.

LE DOCTEUR.

Ah! ça, c'est possible! et je m'en lave les mains; mais, s'il n'a pas conservé un bon cœur, il est bien hypocrite, car l'amitié qu'il nous a gardée paraît vraie (*avec intention*) et loyale...

HENRI, *vivement; il est assis près du guéridon.*

Oh! pour cela, oui! elle est vraie! Comment donc! il n'y a que cela de sérieux dans ma vie.

LE DOCTEUR, *bas, à la Hyonnais.*

Vous voyez cette expansion charmante?

LA HYONNAIS, *de même.*

Oui, certes, il est aimable et paraît aimant.

LE DOCTEUR, *haut.*

Quant à son instruction, je n'ai jamais pu en faire un érudit; mais...

HENRI, se levant.

Oh! oui, parlons de ça! Je n'ai guère appris et je n'ai rien retenu. Mais c'est la faute à Françoise.

LE DOCTEUR.

Ah bah! comment ça?...

HENRI.

Parce qu'elle apprenait tout à ma place! Quand j'ai vu qu'elle s'en tirait si bien, je lui ai laissé le soin de tout retenir; de telle sorte...

LE DOCTEUR.

N'exagérons rien : Françoise est une bonne et excellente fille...

SCÈNE X

HENRI, LE DOCTEUR, FRANÇOISE, LA HYONNAIS.

FRANÇOISE.

Ah! vous parlez de Françoise; j'ai entendu mon nom! Eh bien, quel mal disiez-vous de moi, ingrats, pendant que j'avais la charité de vous faire servir le déjeuner? (Voyant la Hyonnais; un peu intimidée.) Ah! pardon, monsieur, je vous croyais... je... (Gaiement et naturellement.) Je parle trop haut, n'est-ce pas, et vous devez craindre le bruit. Faites-nous taire, en attendant que mon père vous guérisse.

LA HYONNAIS.

Il me semble que je suis déjà mieux, mademoiselle, car j'ai la foi. (A part.) Sa voix est sympathique et son regard pur comme le ciel.

HENRI.

Vous voulez savoir ce que nous disions de vous, Françoise? Eh bien, votre père disait d'un petit air horriblement fat : « C'est une bonne personne! »

FRANÇOISE.

Comme c'est difficile, d'être bonne, avec lui!

HENRI.

Et moi, j'allais ajouter : Elle sait cinq ou six langues...

FRANÇOISE.

Je ne les sais pas du tout.

HENRI.

Elle brode comme une fée...

FRANÇOISE.

Les fées ne brodent pas.

HENRI.

Elle touche l'orgue comme sainte Cécile.

FRANÇOISE, raillant.

Au moins!

HENRI.

Elle lit des livres sérieux...

FRANÇOISE.

Il n'y en a pas d'autres ici!

HENRI.

Elle rit comme un enfant... Enfin c'est une femme supérieure. Et, chose rare! en même temps, elle est la meilleure et la plus simple des femmes.

LA HYONNAIS, à part.

Allons! c'est elle qu'il aime et qu'il épouse. Il a bien raison!

Il cause avec le docteur.

HENRI, à Françoise.

Eh bien, tu me boudes?

FRANÇOISE.

Oui, quand tu me traites de femme supérieure, je suis furieuse! Il me semble que j'ai des lunettes bleues et des ongles noirs.

HENRI.

Tu as des yeux adorables et des ongles roses. Tu es un ange de beauté, de douceur, de modestie et de dévouement. Enfin je ne sais pas pourquoi tu es si parfaite. C'est insolent, c'est désespérant!

FRANÇOISE.

A la bonne heure, si tu t'imagines tout cela.

LE DOCTEUR.

Ah çà! nous fais-tu déjeuner, ma fille? Voilà M. de la Hyonnais qui... (A la Hyonnais, en souriant.) Vous sentez-vous un peu d'appétit, monsieur?

LA HYONNAIS.

Mais oui... un peu!

FRANÇOISE.

Je crois que tout est prêt.

LE DOCTEUR.

Toi, tu as déjeuné, Françoise; mais tu nous tiendras bien compagnie?

FRANÇOISE.

Oui, certainement, je vous servirai, pourvu que Cléonice, n'arrive pas trop tôt!

HENRI.

Clé... quoi? qu'est-ce que ce nom-là?

LE DOCTEUR.

C'est la petite Dubuisson.

FRANÇOISE.

Ce n'est pas sa faute si sa mère l'a baptisée comme ça; elle est fort gentille.

MARIE-JEANNE, venant par la porte de droite.

Monsieur est servi.

LE DOCTEUR, à la Hyonnais.

Venez!

Ils sortent par la droite.

MARIE-JEANNE, à Françoise.

Et voilà la voiture aux Dubuisson qui s'arrête à la porte.

Elle suit le docteur.

HENRI, à Françoise.

Elle est affreuse, ta jeune personne, puisqu'elle nous prive de toi!

FRANÇOISE.

C'est sa première visite de l'année; je ne peux me dispenser...

HENRI.

Renvoie-la bien vite !

FRANÇOISE.

Le plus tôt possible.

Henri sort après lui avoir baisé la main; Françoise le suit des yeux et tressaille comme au sortir d'un rêve quand Cléonice entre par la porte de gauche.

SCÈNE XI

CLÉONICE, FRANÇOISE.

CLÉONICE, *très-élégante, trop pour une demoiselle.*

Enfin ! me voilà ! Embrassons-nous donc, ma bonne amie !

FRANÇOISE, *l'embrassant au front.*

Je ne vous demande pas de vos nouvelles, vous nous revenez si jolie et si pimpante...

CLÉONICE.

Eh bien, et vous ? On a beau faire, on n'a l'air de rien du tout auprès de vous. Vous êtes mise à ravir dans votre simplicité. Comment faites-vous pour ne jamais avoir l'air d'une provinciale ?

FRANÇOISE.

J'ai un peu de goût, apparemment. Comment va madame votre mère ?

Elle lui montre un siége à droite, elles s'asseyent.

CLÉONICE.

Très-bien; elle a été rendre visite à un tas de femmes d'avoués. Elle voulait m'y traîner. Ah bien, oui !

FRANÇOISE.

Vous êtes donc toujours une méchante espiègle ? toujours en révolte ?

CLÉONICE.

Contre maman ? Oh ! ce n'est rien. Je suis bien plus méchante avec papa. Au moins, si maman est bavarde, elle est gaie, vivante ! au lieu que papa... papa, voyez-vous, ma chère, c'est la plainte faite homme, c'est le grognement, c'est

l'ennemi... Enfin... papa, c'est la pluie, je ne peux pas mieux dire.

FRANÇOISE.

Et pourtant ces détestables parents vous gâtent et vous adorent.

CLÉONICE.

Oui, en attendant qu'ils me sacrifient; ah! ciel! quand des parvenus donnent dans le travers de la noblesse...

FRANÇOISE.

Comment! vous continuez?... Est-ce que vous devenez mauvaise, chère enfant? Prenez garde de n'être plus drôle.

CLÉONICE.

Non, ma chère amie, je deviens chagrine. Figurez-vous que la manie de maman est de faire de moi une femme de qualité. Il faut que j'épouse un titre, un sot, parce qu'il est comte ou baron, ou un borgne, parce qu'il est ou duc ou prince... en Espagne!

FRANÇOISE.

Le duc de Belver, peut-être?

CLÉONICE.

Précisément, avec son œil de porcelaine!

FRANÇOISE.

C'est encore le meilleur de ses yeux, l'autre est si méchant!

CLÉONICE.

Heureusement, mon père ne le protége pas, cet hidalgo! mais si j'écoutais maman... (Se levant.) Est-ce que vous ne pourriez pas me trouver un mari qui aurait une espèce de blason et une espèce de figure humaine? Mais non : vous ne voyez presque personne, vous; vous devez bien vous ennuyer!

FRANÇOISE.

Mais non! je suis gaie. Est-ce que j'ai l'air d'une élégie?

Elle se lève.

CLÉONICE.

Ah bah! vous êtes raisonnable; c'est effrayant comme vous

êtes raisonnable. Maman me dit toujours : « Je ne sais pas comment tu peux te plaire avec mademoiselle Laurent, qui n'a ni ton âge ni tes goûts. » Moi, je lui réponds que c'est une liaison qui me fait honneur, parce que vous êtes une personne de mérite. Alors, elle dit : « A la bonne heure, si ça peut te faire passer pour instruite et spirituelle, car tu ne l'es guère ! » Et, là-dessus, mon père arrive et dit d'un ton lugubre : « Ça n'est pas faute d'avoir payé des maîtres et dépensé de l'argent, »

FRANÇOISE.

M. Dubuisson n'a pourtant pas la mine d'un tyran. Il cède toujours.

CLÉONICE.

En apparence! mais, au fond, jamais! Si vous l'aviez vu avec ce pauvre jeune homme qui m'aimait...

FRANÇOISE.

Ah! le fameux cousin?... Vous y pensez donc encore, à M. Jules Dubuisson?

CLÉONICE, se moquant d'elle-même.

Hélas! pas trop!

FRANÇOISE, riant.

Alors, vous n'en mourrez pas?

CLÉONICE, de même.

Qui sait?

FRANÇOISE.

Si vous l'aviez bien voulu, pourtant!

CLÉONICE.

C'est vrai, on aurait cédé. Mais qu'est-ce que vous en pensez, vous, de mon cousin Jules?

FRANÇOISE.

Je vous l'ai dit : il est trop jeune, trop...

CLÉONICE.

Trop blond? Oui, il est trop blond!

FRANÇOISE.

Et trop myope.

CLÉONICE.

Avec ça, il ne veut pas porter de lunettes.

FRANÇOISE.

C'est par coquetterie!

CLÉONICE.

C'est drôle, je ne suis demandée en mariage que par ceux qui n'y voient pas. (Regardant à droite, vers la salle à manger.) Tiens, tiens! qu'est-ce que c'est que ce monsieur-là? Et cet autre? Des gens très-bien! Vous ne me disiez pas que vous aviez du monde, Françoise!

FRANÇOISE.

L'un est mon ami d'enfance.

CLÉONICE.

Ah! le jeune homme élevé chez vous! Il est marquis ou comte, je crois? Pourvu que maman ne le voie pas ici! Elle voudrait me le faire épouser tout de suite.

FRANÇOISE.

Oh! rassurez-vous! son illustre père ne consentirait jamais...

CLÉONICE.

A une mésaillance? Ah! oui-da! Eh bien, et vous? vous êtes mieux née que moi, je le sais; vous tenez à l'ancienne bourgeoisie du cru; mais enfin, vous n'êtes qu'une bourgeoise, et on dit partout qu'il vous épouse?

FRANÇOISE.

Henri? Voilà une belle histoire!

CLÉONICE.

Dame! il serait temps de vous décider, vous avez bien vingt ans...

FRANÇOISE.

Vingt-quatre, s'il vous plaît, petite fille, et je compte faire encore mes réflexions.

CLÉONICE.

Ou bien vous avez comme moi une passion dans le cœur!

FRANÇOISE.

Comme vous? Oh! non!

CLÉONICE.

Alors, c'est plus grave?

FRANÇOISE.

Mais voyez donc cette petite moqueuse! Que regardez-vous par là?

CLÉONICE.

Ce jeune comte... Eh bien, il a une très-jolie figure, et je vous félicite! Ah! les voilà qui viennent ici!

FRANÇOISE.

Si vous voulez ne pas les voir, venez dans ma chambre.

CLÉONICE.

Non pas! je veux bien les voir, moi! Après ça, si ça vous contrarie?

FRANÇOISE.

Allons! vous êtes une vraie folle!

SCÈNE XII

LES MÊMES, LE DOCTEUR, HENRI, LA HYONNAIS, puis MADAME DUBUISSON.

LE DOCTEUR.

Ah! voilà ma petite malade! Eh bien, vous êtes fraîche comme une rose, et vous n'aurez plus jamais besoin de moi, j'espère. Et madame Dubuisson?

CLÉONICE.

Oh! maman étouffe de santé.

LE DOCTEUR.

Ah! c'est elle!

MADAME DUBUISSON; le docteur et Françoise vont au devant d'elle. Cléonice reste sur le devant de la scène, à droite. Henri et la Hyonnais vont causer vers le fond à gauche.

C'est moi-même. Ça va bien, monsieur Laurent? Et vous, mamselle Françoise? Allons, tant mieux! moi aussi, bien obligée. Eh bien, ma fille?... Tiens, vous avez compagnie?

LE DOCTEUR, désignant Henri.

Celui-ci est de la maison, c'est M. Henri de Trégenec.

MADAME DUBUISSON, saluant trop.

M. le comte de Trégenec? J'ai beaucoup entendu parler... (Françoise la fait asseoir.) Ah çà... (au docteur) nous venons vous voir; nous vous devons tant de reconnaissance! Nous vous devons la vie!...

LE DOCTEUR, regardant Cléonice.

Oh! ce n'était pas si grave que ça! un peu de nerfs, voilà tout.

MADAME DUBUISSON.

Pardonnez-moi! quand une demoiselle ne dort pas, c'est toujours grave.

CLÉONICE, la tirant par sa manche.

Maman!

HENRI, à Françoise, bas.

Voilà une dame bien expansive!

MADAME DUBUISSON, au docteur.

Ah çà! j'espère que vous viendrez nous voir souvent dans notre château, à présent? Nous voulons de la société, et nous comptons cultiver les personnes comme il faut de notre voisinage; vous surtout, docteur, qui êtes si savant!

LE DOCTEUR.

Eh! qu'auriez-vous à faire de ma science, bon Dieu! ma chère dame, quand vous vous portez si bien?

MADAME DUBUISSON.

Oh! les personnes instruites, ça m'intéresse toujours, moi : ça m'illustre! J'aime les gens de mérite : tout le monde s'accorde sur le vôtre... (se tournant vers Henri) quand on voit quels élèves vous savez faire...

HENRI, étonné.

Madame...

MADAME DUBUISSON, que sa fille avertit du regard.

Je parle de mamselle Françoise : quand on voit une demoiselle si bien élevée, si raisonnable... (Bas, à sa fille.) Comme te voilà dépeignée! toujours l'air d'un chien fou! Tu ne peux pas lisser tes cheveux? Eh bien, M. Laurent ne me présente

pas son jeune homme mieux que ça ? Le voilà qui nous tourne les talons !

Henri a remonté ; il descend à gauche, prend un livre, et cause bas avec la Hyonnais.

CLÉONICE.

Mais, maman, il vous l'a nommé, il nous a saluées, tout est dit. C'est vous qui le mettez en fuite avec vos compliments.

MADAME DUBUISSON.

Moi ? Je n'ai pas encore ouvert la bouche. (A Françoise.) Il n'a pas l'air fort avenant, M. le comte ; pourtant il ne roule pas sur l'or, à ce qu'il paraît !

LE DOCTEUR.

Mais pardon ! il est à son aise.

MADAME DUBUISSON.

Au fait, c'est juste : chacun est riche qui se croit riche ! Tout ça dépend des idées... Mais (élevant la voix), quand on a l'habitude du luxe... J'avoue que je me trouverais gênée si je n'avais pas cent mille livres de rente...

LE DOCTEUR.

Pourtant vous ne les avez pas toujours eues ? Votre mari...

MADAME DUBUISSON.

Mon mari, mon mari !... Moi, j'ai été élevée autrement. Je n'étais pas, si vous voulez, de la haute société ; mais j'en avais les instincts, et j'en ai pris les goûts. Oui, c'est comme ça ! Toute jeunette, je me disais : « Il faudra que je sois riche, » et je l'ai été.

LE DOCTEUR.

Vous pensiez que ça vous était dû ?

MADAME DUBUISSON.

La richesse est due à ceux qui savent la dépenser, voilà !

LE DOCTEUR.

Oh ! alors, c'est juste. Personne ne s'y entend mieux que vous.

MADAME DUBUISSON, vite et haut.

J'aime ça, moi, les belles maisons, les beaux meubles, les bijoux, les dentelles, les voitures, tout ce qui est nouveau

tout ce qui est à la mode; j'ai des goûts d'artiste! J'aime à me voir belle, ainsi que ma fille! Il n'y a rien de trop cher pour moi! Tout me rit quand l'argent rit dans mes mains. Tenez, j'ai mon vieux château, qui avait déjà un certain genre; ah bien, oui! je vous l'ai mis sens dessus dessous pour qu'il ait l'air d'une maison royale. Je n'épargne rien : j'ai deux cents ouvriers; ça me fait du bruit, de la poussière, ça m'est égal : c'est mon argent qu'on remue à la pelle! J'ai des chevaux magnifiques : dix mille francs la pièce, mon cher! Ils ont le diable au corps : tout à l'heure, ils se sont emportés, ils ont manqué tout briser. Ça ne me faisait rien, je riais! je riais! je me disais : « C'est mon argent qui galope! » (Henri sort par le cabinet avec la Hyonnais.) Eh bien, les voilà partis?

LE DOCTEUR.

C'est par discrétion! vous racontez vos affaires...

MADAME DUBUISSON.

Je ne fais pas mystère de ce que j'ai! Il n'y a que les avares ou les poltrons qui cachent leur bourse!... Tout de même, ils sont bien froids, vos beaux messieurs. On ne sait pas seulement la couleur de leurs paroles.

LE DOCTEUR.

Convenez que, s'ils avaient trouvé moyen de placer un mot, ils auraient été habiles!

MADAME DUBUISSON, piquée.

Sans doute, M. le comte cause davantage quand on n'est pas là! Au fait, je ne savais pas le trouver chez vous, moi! sans quoi, je n'aurais pas commis l'indiscrétion...

On se lève.

LE DOCTEUR, un peu sèchement.

L'indiscrétion?

MADAME DUBUISSON.

Ah! tenez! je dis tout ce que je pense, moi; j'en ai le droit : j'ai toujours eu une conduite prudente et réfléchie... C'est à Françoise que je m'adresse.

Elle s'est avancée; Cléonice a passé derrière le docteur.

FRANÇOISE.

A moi, madame ?

MADAME DUBUISSON.

Oui, mon cœur. Vous êtes une bonne et honnête fille, j'en suis bien sûre ; mais, si vous voulez garder votre renommée de vertu, vous ne recevrez pas tant ce jeune homme. Ça fait un mauvais effet dans la ville. On dit qu'il vous aime et qu'il tente de vous épouser... C'est possible ! Alors, mariez-vous bien vite, car vous êtes en âge, et il y a des langues...

LE DOCTEUR, fâché.

Très-sottes !

MADAME DUBUISSON.

A la bonne heure ! C'est un conseil d'amie que je vous donne, et vous devez m'en savoir gré !

LE DOCTEUR.

Infiniment !

CLÉONICE, qui a remis son chapeau.

Allons, maman, rentrons ! (Bas.) Vous avez fâché M. Laurent.

MADAME DUBUISSON, haut.

Fâché ? Pourquoi donc ça ? Par exemple ! moi qui l'aime tant et qui lui ai tant d'obligations ! N'est-ce pas, docteur, que vous ne m'en voulez pas, et que vous viendrez pendre la crémaillère dans mon château ? Je compte donner une fête dont il faut justement que je m'occupe. Ah ! ça me fait penser que vous avez là, tout à côté de mon parc, une petite maison de campagne... *La Chanterie*, ça s'appelle, n'est-ce pas ? Il faut que vous me vendiez ça. J'en ai besoin, nous voulons nous arrondir, et ça me convient tout à fait.

LE DOCTEUR.

Oh ! j'en suis fâché, mais cela, c'est à ma fille, et sa maisonnette lui convient aussi.

Il remonte.

MADAME DUBUISSON.

Mais je la lui payerai ce qu'elle voudra, et vous en aurez une autre.

FRANÇOISE.

On ne vend pas des souvenirs.

MADAME DUBUISSON.

Nous reparlerons de ça! Adieu, docteur; au revoir! Ma chère Françoise, sans rancune, n'est-ce pas?

FRANÇOISE, que Cléonice vient d'embrasser.

Oh! il n'y a pas de quoi!

Elle les accompagne.

SCÈNE XIII

FRANÇOISE, LE DOCTEUR, puis MARIE-JEANNE.

LE DOCTEUR.

Ma foi, si, il y a de quoi. Cette femme-là est absurde!

FRANÇOISE.

Voyons, père, vous ne riez pas de ça? Vous voilà tout fâché!

LE DOCTEUR.

Eh bien, oui, je le suis! Il sied bien à l'ancienne hôtesse du *Buisson fleuri*, parce qu'elle a fait de son enseigne un nom de famille, de trancher avec nous de la protectrice et de te donner des conseils... à toi!

MARIE-JEANNE, qui est entrée comme pour ranger et qui entend sans écouter.

Et puis je vous l'avais dit, moi : M. Henri vient nous voir en ville tous les matins depuis huit jours...

FRANÇOISE.

Comme tous les ans.

MARIE-JEANNE.

Non! les autres années, il vient trois ou quatre fois, et il ne reste pas au pays.

LE DOCTEUR.

Marie-Jeanne a raison, et ce n'est pas pour rien que nous l'appelons *la judicieuse!* Il nous faudra dire à Henri...

FRANÇOISE, s'exaltant peu à peu.

Oh! vous voulez lui faire ce chagrin-là! Vous le trouvez donc trop heureux? lui qui n'a pour ainsi dire pas de famille, lui qui n'est réellement aimé que de nous! Ce pauvre Henri!... Nous allons briser ou détendre un lien sacré... une amitié de toute la vie!... Oh! c'est impossible, mon père! J'avoue que je vous obéirais de fait, mais non pas de cœur et de conviction, et ce serait la première fois de ma vie que je ferais votre volonté sans plaisir!

LE DOCTEUR, à part.

Quelle vivacité!... (A Marie-Jeanne.) Où est-il?

MARIE-JEANNE.

Il est sorti pour montrer la ville à cet autre monsieur.

LE DOCTEUR.

Je vas les rejoindre.

FRANÇOISE.

Oh! mon Dieu! vous voulez absolument lui dire...?

LE DOCTEUR.

De venir comme autrefois; rien de plus, rien de moins! Pourquoi changer le passé? Tout allait bien ainsi. Va, calme-toi! Il n'y a rien de si grave dans ce qui nous arrive. (Il l'embrasse pendant que Marie-Jeanne lui apporte sa canne et son chapeau. — A part.) C'est singulier! (Haut.) Adieu!

Il sort.

SCÈNE XIV

FRANÇOISE, MARIE-JEANNE.

FRANÇOISE.

Méchante bonne! tu avais bien besoin...

MARIE-JEANNE.

Oh! tant pis! Si Henri ne comprend pas le tort qu'il peut vous faire... c'est un égoïste!

FRANÇOISE.

Égoïste, lui!

MARIE-JEANNE.

Oh !... Eh bien, oui, un peu ! il a de ça !

FRANÇOISE, la caressant.

Fi ! vilaine ! C'est cela qui est égoïste, de vouloir que les gens qu'on aime ne pensent qu'à nous.

Elles remontent vers le cabinet.

ACTE DEUXIÈME

A la Chanterie. — Un petit salon de campagne simple et de bon goût; meublé en indienne. Porte au fond, donnant sur un perron. Fenêtre à droite du spectateur. Dans le pan coupé, cheminée en regard avec glace sans tain fermée d'un store. Portes à droite et à gauche au premier plan. Il fait sombre.

SCÈNE PREMIÈRE

CLÉONICE, seule. Elle entre furtivement, laisse la porte ouverte derrière elle, et va ouvrir les volets en parlant.

Voyons s'il est arrivé ; ouvrons la fenêtre qui donne sur le jardin. (Elle ouvre.) Personne encore ! C'est une belle équipée que je fais là, de donner un rendez-vous dans la maison de campagne du docteur ! Heureusement, il n'y vient guère, et Françoise m'y trouverait... Je vas faire comme si je cherchais dans sa musique. (Elle bouleverse des cahiers de musique.) J'ai sa clef pour ça ! C'est égal, le cœur me bat bien fort ! car enfin sortir du parc... Il est vrai qu'il n'y a que la haie à sauter pour être ici, et, d'ailleurs, il n'y a pas grand mal à échanger quelques paroles par la fenêtre d'un premier étage. Oh ! c'est qu'il le faut absolument ; je veux qu'il me restitue... Ai-je été assez sotte de lui écrire ! Dame ! il y a deux ans, j'étais une enfant, moi ; Dieu ! que cette lettre-là doit être bête ! Mais voyez s'il viendra ! Pourvu qu'il sache trouver la porte du jardin ; il

est si myope! on ne devrait jamais donner de rendez-vous à des myopes! Et puis c'est d'un mauvais cœur, d'avoir exigé une entrevue, lorsqu'il pouvait si bien me rendre cette lettre chez nous, dans un moment où l'on aurait eu le dos tourné. Dirait-on pas qu'elle est grosse comme une malle! Est-ce qu'il voudrait me compromettre? Oh! non, il est trop simple. Ah! le voilà enfin! Eh bien, il ne voit donc pas la maison? il s'en va dans le bassin... Hem! hem!... Est-ce qu'il est sourd aussi? Il m'a vue... il vient. (Étouffant sa voix.) Eh bien, me voilà; m'apportez-vous?... Non? Il me fait signe de me taire; il y a donc du monde dans le jardin? Il écrit quelque chose. (Écoutant vers le fond.) Ah ciel! qu'est-ce qui arrive par là? Je me sauve, moi!

Elle s'enfuit par la porte de droite.

SCÈNE II

HENRI, seul, venant du fond.

Les portes et les fenêtres ouvertes; donc, ils sont ici. Mais je ne vois personne. Ah! ils sont au jardin peut-être! (Il va à la fenêtre.) Quel est donc ce monsieur, et que me veut-il? Que de gestes! Je ne comprends rien à sa pantomime. Je vas le saluer. (Entre ses dents.) J'ai bien l'honneur... Eh bien, il ramasse un caillou pour me le jeter? Est-ce qu'il est fou, cet animal-là? Il n'a pourtant pas l'air bien méchant. (Il se range; un caillou enveloppé d'un papier arrive par la fenêtre et tombe au milieu du théâtre. Henri le ramasse.) Ah! oui-da! c'est de l'écriture moulée! Si je lui rendais son caillou! il y tient peut-être! Non, le voilà qui s'enfuit. Ah çà! que signifie l'aventure? (Il lit.) « Vous voulez m'arracher le seul souvenir, la seule preuve que j'aie de mon bonheur et de votre amour! Je comprends que vous allez vous marier. Eh bien, vous n'aurez cette lettre qu'avec la vie de celui qui dédaigne de se venger! » Il y a beaucoup de *que*. (Retournant le papier.) Pas d'adresse, et signé *Celui qui!* Il est évident que ce n'est pas pour moi. Pourquoi

me jette-t-on cela? C'est donc pour Françoise? Impossible! elle n'est pas ici. Ah! mon Dieu! la voilà!

SCÈNE III

MARIE-JEANNE, FRANÇOISE, HENRI.

FRANÇOISE, au fond.

Ah! c'est toi, Henri? Tu es donc venu avec mon père? Où est-il?

HENRI.

Je ne l'ai pas vu! Mais, avant tout, qu'est-ce que cela, Françoise?

FRANÇOISE, parcourant le billet.

Je ne sais pas. D'où ça vient-il?

HENRI, montrant la fenêtre.

De là.

FRANÇOISE.

Comment, de là? Est-ce une méchanceté contre moi? Je ne me connais pas d'ennemis. Va donc voir, Marie-Jeanne, qui est-ce qui se permet une pareille plaisanterie. C'est bien spirituel!

HENRI.

Non! j'irai, moi, si tu m'y autorises.

FRANÇOISE.

Mais oui, certes!

MARIE-JEANNE.

J'irai bien sans vous. Il ne manquerait plus que ça, que l'on vous vît ici prendre fait et cause...

HENRI.

N'en ai-je pas le droit?

MARIE-JEANNE.

Non, monsieur, non!

Elle sort par le fond.

FRANÇOISE, retenant Henri.

Et puis... je crois que je devine... As-tu vu quelqu'un ici, Henri?

HENRI, montrant le jardin.

J'ai vu là un petit monsieur, pas trop laid, ma foi!

FRANÇOISE.

Te voyait-il, lui?

HENRI.

Mal; car je pense, à présent, qu'il m'a pris pour une femme.

FRANÇOISE.

Petit et la vue basse : je sais qui! Donne-moi ce papier.

HENRI.

Il est fort compromettant!

FRANÇOISE.

C'est pour ça, donne!

HENRI, hésitant.

Oui, à condition...

FRANÇOISE.

Sans condition. (Il lui rend le billet.) A présent, qu'est-ce que tu veux?

HENRI.

Jure-moi que cela ne t'est pas adressé.

FRANÇOISE, riant.

Oh! je veux bien : je jure! Pourquoi?

HENRI.

Merci! oh! merci, Françoise!

FRANÇOISE.

Explique-moi ce ton solennel!

HENRI.

Oui, oui, ma chère Françoise, je vais m'expliquer.

Il la fait asseoir près de la table.

MARIE-JEANNE, rentrant.

Personne! Je ne sais pas ce que cela veut dire!

HENRI.

Oh! ça m'est égal, à présent!

MARIE-JEANNE, préoccupée.

Mais à moi, non! je...

HENRI.

Eh bien, cherche encore, va. (Bas, à Françoise.) Françoise, je veux te parler.

FRANÇOISE.

Eh bien, parle-moi.

MARIE-JEANNE.

Allez ! on vous écoute.

HENRI.

Mais, toi, tu me gênes.

MARIE-JEANNE.

Ah bah! et depuis quand?

HENRI.

Depuis que tu es devenue épilogueuse en diable !

MARIE-JEANNE.

Un moment ! Est-ce par la permission de monsieur que vous venez à la Chanterie? Ne vous a-t-il pas dit avant-hier...

HENRI.

Oui; mais tu vas voir que j'ai le droit... (Françoise l'a fait asseoir à gauche), je compte dire à ton père ce que je vais te confier... Tu peux le lui dire la première...

Il s'est assis près d'elle sur un pouf.

FRANÇOISE.

Alors, j'écoute. Comme tu es ému! (A part.) Et moi aussi... je ne sais pas pourquoi !

HENRI.

Ah! mon amie! ceci est le moment le plus sérieux de ma vie! Je veux me fixer, quitter la folle et sotte existence que je mène depuis cinq ans, je veux quitter le monde, je veux me marier, enfin !

FRANÇOISE, tressaillant.

Toi?

HENRI.

Est-ce que cela t'étonne beaucoup?

FRANÇOISE.

Oui, parce que... parce que... je ne sais pas.

Les larmes lui coupent la voix.

HENRI, *lui prenant les mains.*

Qu'as-tu, Françoise? Oh! tu pleures!

Marie-Jeanne laisse tomber son tricot.

FRANÇOISE, *se remettant.*

Eh bien, oui! parce que j'ai pour toi une amitié de sœur et de mère. Tu m'avais dit cent fois que tu ne comptais pas te marier.

HENRI.

Et toi, tu disais la même chose!

FRANÇOISE.

Oui, pour d'autres motifs! Mais il ne s'agit pas de moi.

HENRI.

Si fait! j'ai besoin de ton avis, de ta pensée intime.

FRANÇOISE.

Eh bien, souviens-toi! Quand tu me demandais pourquoi je refusais tous les partis, je te répondais que, n'ayant pas usé mon cœur à de folles curiosités de sentiment, et n'ayant pas joué comme les enfants avec le feu, je m'étais fait de l'amour une si haute idée... Mais pourquoi parler avec exaltation d'une chose si simple! Mon vœu était de ne jamais me marier, à moins que d'éprouver un grand, un véritable amour; parce que l'union éternelle et absolue de deux âmes devrait être, selon moi, le comble du bonheur et de la sainteté, ou celui de l'égarement et du désespoir.

HENRI.

Et moi, je te répondais...

FRANÇOISE.

Oh! toi, voici ce que tu me répondais... tout dernièrement encore : « Il n'y a de vrai, de durable, qu'une amitié désintéressée comme celle que nous avons l'un pour l'autre. L'amour est égoïste, exigeant, fantasque... »

HENRI, *embarrassé.*

Ai-je dit cela?

FRANÇOISE.

Et tu ajoutais : « On voit bien, Françoise, que tu ne le connais pas; mais, moi, à chercher cet idéal, j'ai déjà usé mes pauvres ailes; je n'ai plus la foi, je n'ai plus l'enthousiasme... »

HENRI.

Je mentais!

FRANÇOISE, continuant.

« Je n'aime réellement que la liberté, et j'ai fait pour toujours deux parts de ma vie, l'une pour l'amitié calme et sainte, l'autre pour le caprice. » Moi, Henri, je te voyais heureux ainsi : je croyais que cela devait durer toujours! Tu me dis que tout est changé... Tu vois bien que j'ai sujet de m'inquiéter de ton avenir.

HENRI.

Ah! mon amie! des obstacles que je croyais sérieux nous séparaient. Mais écoute, je suis libre! j'ai écrit à mon père il y a quelques jours; je lui demandais la permission d'aller le voir pour lui soumettre mes projets. Tu sais que M. de Trégenec est très-froid à mon égard, il n'a jamais rien fait pour moi; ce n'était pas nécessaire; mais le moment est venu où il doit s'occuper de mon sort. Il m'a répondu, ce matin, que c'est ton père qui doit en décider, qu'il remet tout entre ses mains, et qu'il le charge de m'instruire de ma position. Voilà pourquoi je courais à Bourges. En passant ici, et en voyant la maison ouverte, j'ai pensé que je vous y trouverais, et me voilà! me voilà à tes pieds, Françoise, pour te dire que c'est toi que je veux pour femme, si je n'ai pas rêvé que j'étais la seule affection de ta vie!

FRANÇOISE.

Moi?

MARIE-JEANNE, venant à lui.

Vrai? dites-vous vrai?

FRANÇOISE, se levant, éperdue.

Oh! mon Dieu! est-ce que tu m'aimes, toi? (Retombant.) Non? c'est un rêve! Tu ne penses pas à ce que tu dis, cela n'est pas!... c'est impossible!

HENRI.

Ah! tu doutes! c'est que tu crois me connaître, et tu ne me connais pas! J'ai toujours affecté avec toi une gaieté... une indifférence dont tu as été dupe. Je t'aime depuis...

FRANÇOISE, attentive et tremblante.

Depuis...?

MARIE-JEANNE.

Ah! oui, depuis quand?

HENRI.

Depuis toujours! cela est né, je crois, avec moi-même. Je sais que tu avais quatorze ou quinze ans quand ton père nous sépara; plus tard, je te revis... je partais...

FRANÇOISE, toujours attentive et inquiète.

Oui, tu pleuras beaucoup; mais tu étais cependant joyeux de t'en aller, tu étais curieux, avide de ta liberté!

HENRI.

Oui, c'est vrai, je riais et je sanglotais tout à la fois. J'allais voir mon père et mon pays, que je ne connaissais pas! Je fus si tristement accueilli et si vite renvoyé! Je comptais revenir habiter Luzy pour vivre près de toi...

FRANÇOISE.

Mais tu t'arrêtas à Paris, et tu y restas deux ans sans songer à nous et sans presque nous écrire!

HENRI.

Que veux-tu! si jeune, abandonné à moi-même! mais l'ennui d'une vie dissipée me ramena près de vous, et, cette fois, je sentis que toi seule pouvais me rendre heureux.

FRANÇOISE.

Mais, au bout de bien peu de temps,... tu nous quittas encore...

HENRI.

Françoise! cet interrogatoire est glacial et terrible; on dirait que tu as résolu de nier l'affection que je t'apporte!

FRANÇOISE.

Non, mais je te connais; tu es impressionnable, mobile...

Moi, j'ai passé ma vie à me tourmenter de ce qui pouvait te rendre malheureux.

HENRI.

Et, quand je te demande de te charger de mon bonheur, tu te mets à trembler pour toi-même!

MARIE-JEANNE.

Dame!...

FRANÇOISE.

Pour moi?... Oh! non, je ne pense pas à moi!... mon pauvre Henri! Jusqu'à présent, mon affection ne t'a fait que du bien; si, en changeant de nature, elle allait te sembler moins douce...

HENRI.

Pourquoi changerait-elle de nature? Ton amitié est si généreuse!

FRANÇOISE.

Et mon amour serait confiant, je vais te le prouver. (Elle va dire un mot à Marie-Jeanne, qui sort par la gauche.) Écoute, tu es sans préjugés; mais tu te complais dans certaines idées chevaleresques, et, quand tu fais un serment, tu le fais avec un orgueil de gentilhomme breton... qui ne me déplaît pas, toute bourgeoise que je suis! Eh bien, je veux savoir si le *oui* que tu diras à l'autel, le jour de ton mariage, sera le oui du chrétien, du gentilhomme ou de l'homme du monde?

HENRI.

Que sais-je, moi? ce sera le serment de l'homme qui t'aime.

FRANÇOISE.

Eh bien, mon ami, je croirai à ce serment; mais, avant de le faire, réfléchis, je t'en supplie. Je ne dois rien te promettre, moi; car ce serait engager ton honneur, et je veux que tu puisses encore revenir sur ta résolution. Penses-y quelques jours avant de m'en reparler. J'ai tellement peur que tu ne te fasses illusion... et moi, j'aurais tant de douleur si tu regrettais!... mon attachement pour toi est si profond, si... (A part.)

Ah! il faut que je m'en aille, car il verrait que je suis folle!

HENRI.

Pourquoi supposes-tu...? Mais où vas-tu, Françoise? Tu me quittes ainsi?

FRANÇOISE, à qui Marie-Jeanne vient de parler à l'oreille.

Mon père me demande pour un instant.

Elle sort par la gauche.

SCÈNE IV

MARIE-JEANNE, HENRI.

HENRI.

Son père!... Marie-Jeanne, tu sembles inquiète! Voyons, qui donc est là?

MARIE-JEANNE.

On vous l'a dit : c'est M. le docteur.

HENRI, regardant au fond.

Ah! il n'est pas venu seul.

SCÈNE V

HENRI, LA HYONNAIS.

HENRI.

Vous voilà déjà revenu de Vichy, monsieur? Votre cure n'a pas été longue.

Marie-Jeanne sort.

LA HYONNAIS.

Que signifie l'accueil que vous me faites?

HENRI.

Monsieur la Hyonnais, depuis quand connaissez-vous le docteur?

LA HYONNAIS.

Depuis que je vous connais vous-même.

HENRI.

Et... sa fille?

LA HYONNAIS.

Depuis le même temps : depuis deux jours.

HENRI.

Vous en donneriez votre parole d'honneur?

LA HYONNAIS.

Oui, monsieur, je vous la donne... A présent, me direz-vous quel soupçon...?

HENRI.

Des soupçons! non; quand je vous regarde, votre figure m'est sympathique, votre air de loyauté me porte à la confince. Je ne sais comment cela s'est fait, mais, avant-hier, en vous parlant pour la première fois de ma vie, je vous ai ouvert mon cœur comme à un ami de vingt ans.

LA HYONNAIS.

Vous m'avez dit que vous aimiez mademoiselle Laurent, j'ai approuvé votre choix. Elle me paraît aussi intelligente et aussi bonne qu'elle est belle.

HENRI.

Oui! votre admiration pour elle m'a monté la tête.

LA HYONNAIS, surpris.

Monté la tête?

HENRI.

Je veux dire remonté le moral. Que voulez-vous! je vous l'ai confessé, il y a en moi deux natures : l'une toute de tendresse et d'abandon, l'autre toute de méfiance et de personnalité. Le ciel et les leçons de M. Laurent ont fait la première, l'expérience et la réflexion ont fait la seconde. J'ai été si heureux, si choyé, si aimé ici, moi! Tenez, cette petite maison de campagne, c'est là que j'ai passé les plus tranquilles années de ma vie, c'est là que j'ai été romanesque, et c'est en y songeant que je le redeviens encore! Mais le monde est positif et j'ai vécu dans le monde! Françoise était mon rêve, la réalité mon réveil; et à présent...

LA HYONNAIS.

A présent?

HENRI.

A présent, je suis maître d'agir, et j'ai parlé... Mais, au lieu des transports de joie auxquels je m'attendais, car je me croyais ardemment aimé...

MARIE-JEANNE, qui apporte des fleurs, qu'elle met dans les vases.

Ah! vous êtes joliment fat, vous, par exemple !

HENRI, impatienté.

Laisse-moi donc tranquille, toi! Tiens, tu faisais partie de mon rêve de bonheur, avec tes soins, ta gaieté... et voilà que, depuis quelques jours, tu m'assommes!

MARIE-JEANNE.

Bien, bien, je m'en vas, monsieur.

HENRI.

Non! (Elle sort.) Si! va au diable! Tu me gâtes mon poëme. La Hyonnais, que feriez-vous à ma place?

Il s'assied sur la causeuse, à droite.

LA HYONNAIS.

Je vaincrais en moi celle des deux natures qui n'est pas la bonne et la vraie, j'écouterais et je développerais celle qui est sage et logique.

HENRI.

Ah! oui, vous êtes un homme moral, vous! un philosophe!

LA HYONNAIS.

Vous me faites bien de l'honneur ; je ne suis peut-être qu'un égoïste, qui entend mieux que vous son affaire! Tenez, Henri, vous êtes supérieur à ce milieu frivole que vous appelez le monde positif. Vous y poursuivez des illusions. Quoi de plus trompeur et de plus fugitif que la richesse et les avantages dont elle nous leurre? C'est la rouge et la noire des maisons de jeu : on y cherche des systèmes, on y combine des martingales, rêvant toujours de faire sauter le banquier, et, après mille émotions poignantes, indignes d'un homme sérieux, on saute soi-même, et on reconnaît que les chances du hasard ne peuvent être enchaînées par les prévisions humaines. Croyez-moi, tout calcul qui ne repose pas sur les éléments du vrai bonheur, c'est-à-dire sur l'étude des vérités morales, sur l'a-

mour de la famille, de la patrie, de l'honneur et de l'humanité, est faux et rentre dans le domaine de l'illusion et de la fantaisie. Rien ne nous obéit, rien ne nous est assuré dans ce combat que nous livrons à la destinée. Chercher l'argent, le succès, l'approbation, le repos ou la liberté dans le caprice des événements, c'est être enfant, c'est être aveugle, c'est être ce que j'appelle romanesque. Trouver le calme dans sa propre conscience, l'indépendance dans sa propre dignité, l'aisance dans son propre travail, l'amour dans son propre cœur, sanctuaire de la religion domestique, voilà ce qui est réel, assuré, positif, ce que le sort contraire peut difficilement nous interdire et ce que Dieu encourage en nous, ce qu'il bénit autour de nous; car, là, son action s'appelle la Providence et non plus le hasard.

HENRI, *à lui-même.*

Oui... qui sait?

LA HYONNAIS, *à part.*

Il réfléchit... Puisse son bon génie l'emporter !

Entre le docteur.

SCÈNE VI

LE DOCTEUR, LA HYONNAIS, HENRI.

LE DOCTEUR.

Ah! vous voilà!

Henri est resté absorbé sur la causeuse.

LA HYONNAIS.

Quel air agité!...

LE DOCTEUR.

J'ai du chagrin...

LA HYONNAIS.

Du chagrin?

LE DOCTEUR.

A cause de lui... Son père... le marquis m'a écrit.

LA HYONNAIS.

Eh bien?

LE DOCTEUR.

Je sais tout. Henri sera complétement dépouillé.

LA HYONNAIS.

J'en étais sûr.

LE DOCTEUR.

Comment lui dire...?

LA HYONNAIS.

Le faire douter de l'honneur de sa mère...

LE DOCTEUR.

C'est impossible!

LA HYONNAIS.

Votre devoir est de le tromper.

LE DOCTEUR.

Oui, allez m'attendre en bas, je vous verrai tout à l'heure. (La Hyonnais sort par le fond. — A Henri.) Eh bien, te voilà soucieux?

HENRI, venant à lui.

Ah! mon ami, que de choses j'ai à vous dire et à vous demander!

LE DOCTEUR.

Ce que tu as à me dire,... je le sais... Françoise vient de me le confier.

HENRI, agité.

Et que décide-t-elle? que décidez-vous?

LE DOCTEUR.

Rien encore. Il faut que je te parle du marquis ton père...

HENRI.

Oui, c'est vrai! Il vous a écrit? Voyons sa lettre.

LE DOCTEUR.

Non, c'est inutile; elle est si sèche...

HENRI.

Oh! j'y suis habitué, n'importe!

LE DOCTEUR.

Je ne l'ai pas sur moi; mais je sais par cœur... (à part) ce

que je peux en extraire! (Haut.) Elle est en deux points très-nets.

HENRI.

Le premier?

LE DOCTEUR.

« J'ai beaucoup d'estime pour vous, monsieur le docteur, et pour mademoiselle votre fille. M. Henri est libre de son choix. »

HENRI.

Oui, c'est comme avec moi! style laconien. Et le second point?

LE DOCTEUR.

Je te le dirai tout à l'heure. Il faut que d'abord tu me mettes au courant de tes affaires.

HENRI.

Je croyais que, pour vous, l'important...?

LE DOCTEUR.

L'important pour moi, c'est ta conduite passée et future. As-tu entamé ton héritage maternel?

HENRI.

Oui, un peu.

LE DOCTEUR.

Un peu, ou beaucoup?

HENRI.

Beaucoup.

LE DOCTEUR.

Et comment vis-tu maintenant?

HENRI.

Je vis comme toujours; j'ai fait comme tous les fils de famille, j'ai hypothéqué ma propriété. J'ai droit à une très-grande fortune dans l'avenir: je suis fils unique. Mes créanciers, me connaissant pour un galant homme, m'ont traité royalement. Capital et intérêts, je rendrai le tout ensemble, et, jusque-là, je vis sans privations ni soucis.

LE DOCTEUR.

Voilà le vrai moyen de se ruiner.

HENRI.

Non! c'est le seul moyen de vivre quand on a des parents trop rigides. Ils veulent que nous ne connaissions le plaisir qu'à l'âge où le plaisir n'existe plus! Nous rétablissons les choses suivant l'ordre de la nature, nous nous faisons escompter l'avenir.

LE DOCTEUR.

C'est-à-dire qu'on s'exerce à frustrer les enfants qu'on aura de l'aisance dont on a été privé soi-même, afin d'être maudit par eux comme on a maudit ses parents; joli système!

Il s'assied à gauche de la table.

HENRI.

Ainsi va le monde, ce n'est pas moi qui l'ai inventé.

LE DOCTEUR.

Tu ne l'aurais pas fait meilleur, puisque tu suis le même courant.

HENRI.

Mon père me refuse donc les moyens de m'établir? Ce n'est pas possible!

LE DOCTEUR.

C'est possible, et cela est.

HENRI.

Quoi! rien? absolument rien?

LE DOCTEUR.

Rien! et tu connais son caractère obstiné.

HENRI.

Que trop! Alors, après lui...?

LE DOCTEUR, à part.

Ah! voilà l'explication difficile. (Haut.) Après lui,... tu ne dois pas te flatter d'un meilleur sort. Lui aussi... il a fait des dettes.

HENRI.

Oh! que non! Qui vous a dit cela?

LE DOCTEUR.

Lui; il a joué à la Bourse. Il doit tout ce qu'il possède, et il me le prouve : c'est clair, c'est net, c'est un fait accompli.

HENRI, avec un sourire forcé.

Vraiment? Je ne l'aurais pas cru si jeune, monsieur mon père!

Il brise un couteau à papier. — Il est assis sur le bord de la table devant le docteur.

LE DOCTEUR.

Comme tu es nerveux et pâle! Voyons, la vérité : combien dois-tu?

HENRI.

Tout ce que j'ai!

LE DOCTEUR.

Il faut vendre Luzy et t'acquitter. Autrement, les intérêts feront la boule de neige, et tu te verras bientôt insolvable.

HENRI.

Oui, je le ferai... et j'irai en Californie... C'est aimable!... c'est gai!

LE DOCTEUR.

Et c'est incertain, pour toi surtout qui n'as pas l'énergie des grandes aventures. Tu dois donc plus que tu ne possèdes?

HENRI.

Oui.

LE DOCTEUR.

Combien en plus?

HENRI.

Peut-être cent mille francs.

LE DOCTEUR, se levant.

Diable!... Allons, je te prête cette somme sans intérêts. (Henri fait un geste de refus.) Tu me la rendras! Tu es assez instruit pour embrasser une carrière : nous la chercherons ensemble; je t'aiderai à la trouver. Le travail est le grand remède aux écarts de la jeunesse, et, quand tu en auras goûté, tu verras qu'à quelque chose malheur est bon!

HENRI.

Oui, oui, quand j'aurai travaillé dix ans... vingt ans... quand

j'aurai péniblement amassé de quoi racheter mon honneur, je me trouverai à la fin de ma jeunesse sans sécurité, sans récompense, sans famille. Car tout m'accable à la fois; je venais vous demander d'être votre fils; je croyais vous apporter une certaine considération dans le présent et une belle fortune plus tard... Je vais me retirer couvert de honte!

LE DOCTEUR.

Non! il n'en sera pas ainsi. Je te retiens, je te garde.

HENRI.

Vous oubliez que vous m'avez presque chassé. La réputation de Françoise...

LE DOCTEUR.

Françoise t'aime comme son frère, sois digne qu'elle t'aime encore plus. Il n'y a pas besoin de dix ans pour cela. Car, moi, je n'attendrai pas que tu m'aies rendu mon argent pour t'appeler mon fils; il me suffira de te voir à l'œuvre... voyons... mettons une année! et de t'entendre me dire, après cela, que tu veux persévérer, pour avoir confiance en toi. Calme-toi donc, mauvaise tête! prends une bonne résolution. Réfléchis un quart d'heure; je reviendrai avec Françoise, et, si elle t'ordonne d'attendre et de mériter... allons, mon cher enfant, tu n'auras pas trop le droit de te plaindre!

HENRI.

Ah! mon ami, vous...

LE DOCTEUR.

Ne me dis rien maintenant; je te connais, quand tu as du chagrin, tu déraisonnes!... Attends-moi là.

Il sort par la gauche.

SCÈNE VII

HENRI, puis CLÉONICE.

HENRI.

Excellent homme! Mais faire pitié! cela est odieux! On dira,

on croira que je me rattrape à la petite fortune de Françoise. Elle pourra le croire elle-même, le jour où elle s'apercevra que je n'ai pas le courage d'un héros et les mœurs d'un patriarche! Voyons, les choses en sont-elles à ce point? Est-il possible que mon père soit ruiné entièrement? J'irai en Bretagne, oui! il me recevra mal, mais je braverai sa mauvaise humeur et je connaîtrai mon sort. Voilà ce qu'il faut faire, et bien vite, avant de revoir Françoise... On m'a donné un quart d'heure. Laissons-lui un mot qui me dispense d'une explication pénible, un motif qui ajourne tout projet... C'est cela...

Il s'assied sur la causeuse et écrit.

CLÉONICE, entrant sur la pointe du pied.

Ils sont tous ici, et je peux revenir m'assurer qu'on ne s'est aperçu de rien. (Voyant Henri.) Ah! c'est le jeune comte; sachons s'il n'a pas vu fuir mon maudit cousin. (Elle tousse. — Henri se lève.) Continuez, monsieur! vous êtes occupé; moi, je viens voir Françoise. C'est bien là le salon? (Avec intention.) Je ne suis jamais venue ici, moi. (A part.) Pas le plus petit sourire d'incrédulité... Allons, je respire; d'ailleurs, s'il m'avait aperçue,... j'ai changé de toilette.

HENRI, préoccupé.

Je vais faire avertir mademoiselle Laurent...

CLÉONICE.

Non! elle est occupée aussi, à ce que l'on a dit à ma gouvernante. Je l'attendrai. (Henri fait le mouvement de sortir.) Mon Dieu, monsieur, comme vous avez peur d'avoir ma visite sur les bras! Vous écriviez? Ne vous dérangez donc pas. Je n'ai pas besoin qu'on me tienne compagnie. J'aime la solitude.

Elle prend un livre.

HENRI, à part.

Drôle de petite fille! (Agité, se remettant à écrire. — Haut.) Puisque vous l'exigez... C'est bien grossier de ma part... mais...

CLÉONICE, assise à gauche.

C'est, au contraire, une preuve de déférence dont je vous sais gré. (Henri la regarde, étonné.) Je parle sérieusement ! Profiter de l'occasion pour faire l'aimable et le coquet avec une héritière, c'est le fait des jeunes gens de province. Moi, je n'ai bonne opinion que de ceux qui ne s'occupent pas de moi.

HENRI, à part, écrivant et écoutant.

Eh ! ce n'est pas trop bête !

CLÉONICE, à part.

Il ne m'entend seulement pas. Voyons donc si je l'arracherai à sa méditation. (Haut, se levant.) Ah ! voilà Françoise !... Non, je me trompe : elle s'en va. Est-ce que...? (A Henri, qui s'est levé.) Est-ce que je ne suis pas indiscrète de la venir voir aujourd'hui ?

HENRI.

Aujourd'hui ! pourquoi cette question ?

CLÉONICE.

Mon Dieu, sur quel ton de dépit ou de chagrin vous me dites cela !

HENRI, étonné et contrarié.

Moi ? Mais, vraiment, mademoiselle, vous êtes très-railleuse.

CLÉONICE.

Moi, railler une inclination ?... Dieu m'en garde ! Heureux ceux qui peuvent obéir à leur penchant !

HENRI.

Vous n'aurez pas ce bonheur-là, vous. La grande richesse est un obstacle à la liberté du choix !

CLÉONICE, à part.

Est-ce une allusion ? (Haut.) Oh ! il n'est pas question de moi. Je ne suis guère intéressante, car il se trouve que je suis gâtée au point de pouvoir choisir qui bon me semble.

HENRI.

Ah ! vous êtes libre à ce point ? et vous allez sans doute bientôt écouter ce jeune cœur ?

CLÉONICE.

Je ne demanderais pas mieux; mais le moyen d'écouter un muet! (A part.) Attrape, curieux!

HENRI, à part.

Elle est gentille... mais... (Il se retourne vers la table et prend sa lettre comme pour la plier.) Bah! pourquoi partirais-je tout de suite? Françoise sera inquiète, blessée peut-être!

Il met la lettre dans sa poche, après l'avoir froissée.

CLÉONICE.

Ah! tenez, c'est elle, cette fois; déridez-vous.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, FRANÇOISE.

FRANÇOISE, entrant par la gauche et passant devant Cléonice.

Je vous ai fait attendre, chère enfant. (Bas, à Henri.) J'ai à te parler.

CLÉONICE.

Ah! je vous gêne; je m'en vas.

FRANÇOISE.

Mais non; quelle idée!

CLÉONICE.

Si fait! Il y a chez vous un parfum d'hyménée qui me donne la migraine. Que voulez-vous! moi, quand je pense au mariage, depuis qu'il m'est apparu sous la figure du duc de Belver, ça me rend verte de frayeur.

HENRI.

Ah! vous vous disiez libre de choisir, et pourtant...

CLÉONICE.

Et pourtant ce personnage daigne m'offrir son nom, son cœur et son œil! Mais je suis libre de le refuser, et j'en use! Allons, adieu!

FRANÇOISE.

Mais...

CLÉONICE.

Non, non, vrai, adieu, je reviendrai! (Fausse sortie.) Ah! un mot seulement! c'est peut-être de circonstance! Quand on se marie, on prend des arrangements. Mon père m'a chargée de dire au vôtre de se rappeler... C'est son idée fixe, à papa; il veut absolument acheter Luzy à M. de Trégenec.

HENRI.

Ça, par exemple, ça se trouve bien! maintenant, je veux le vendre.

CLÉONICE.

Si vous dites comme ça, mon père vous en offrira trois sous! Je vois que vous n'entendez rien aux affaires!

FRANÇOISE.

Et vous, quel procureur vous faites!

HENRI.

Oh! mademoiselle est très-persifleuse!

CLÉONICE.

Ah! c'est vilain, ce que vous dites là, quand il s'agit de ce qui peut intéresser Françoise!

FRANÇOISE.

Mais, ma chère...

CLÉONICE.

Gardez vos secrets, mais comptez sur moi... Ah! j'oublie encore quelque chose : maman me charge de vous prévenir qu'elle ouvre solennellement les portes du château de la Rive le 1er juillet, dans deux mois; ce sera l'inauguration des embellissements qu'elle s'imagine y avoir faits. La fête sera d'une luxe étourdissant et d'un goût détestable, je vous en avertis. Quant à vous, monsieur, maman compte vous envoyer une invitation, et j'espère que Françoise vous permettra de me faire danser.

FRANÇOISE.

Vous voulez absolument vous en aller sur ce beau discours-là?...

CLÉONICE.

Ah! comme vous avez peur que je ne reste! (Sortant par le fond.) Adieu! adieu!

SCÈNE IX

FRANÇOISE, HENRI.

FRANÇOISE.

D'où viennent toutes ces plaisanteries, et de quoi donc parliez-vous ensemble?

HENRI.

De tout et de rien... Elle est très-amusante. Iras-tu à ce bal, Françoise?

FRANÇOISE.

Il me semble que nous avons à nous occuper de projets plus sérieux, maintenant que nous sommes seuls. Mon père m'envoie vers toi... Tu es accablé du présent, effrayé de l'avenir...

HENRI.

Mon avenir,... j'ignore s'il est perdu; quant à mon présent,... le voilà tout à coup si problématique, mon amie, que je suis honteux de ma précipitation de tout à l'heure. Je te supplie de me la pardonner, de l'oublier...

FRANÇOISE.

Ce n'est pas ainsi qu'il faut me parler, à moi, Henri! J'ai une fortune modeste, mais claire et assurée, et, quels que soient nos rapports ou nos liens, ce qui est à nous...

HENRI.

Oh! merci! De grâce, Françoise, pas d'offres de services! Dans la situation où nous sommes maintenant vis-à-vis l'un de l'autre, rien ne serait plus blessant pour moi que ce genre de dévouement.

FRANÇOISE.

Eh bien, en supposant... que ton affection pour moi fût assez sérieuse pour te faire persister dans l'idée du mariage,

crois-tu que ta mauvaise fortune changerait quelque chose à mes sentiments pour toi?

HENRI.

Tes sentiments pour moi, ma chère Françoise, sont ceux d'une sœur généreuse, je le sais; mais ton âme calme, ton esprit ferme, ne sauraient admettre l'état d'abaissement où je vivrais à tes pieds en te devant tout.

FRANÇOISE.

Certes; mais tu peux, par ta propre volonté...

HENRI.

Oui, je peux m'occuper utilement, ton père le croit. J'en suis moins certain que lui! D'ailleurs... tiens, Françoise, il faut que je réfléchisse, il faut que je m'interroge. Suis-je assez courageux, assez sérieux, assez résigné pour être digne de toi, maintenant que ma situation est si changée?

Il prend son chapeau.

FRANÇOISE, effrayée.

Mois où vas-tu? que vas-tu faire? que vas-tu devenir?

HENRI.

Oh! cela me regarde et je te supplie, ma bonne sœur, de ne pas t'en préoccuper trop vivement. Je vais en Bretagne d'abord, m'assurer de mon désastre... et puis je vendrai ce que j'ai... à M. Dubuisson peut-être, le plus cher possible : la petite a raison! Je verrai mon avoué aujourd'hui, et mettrai cette affaire en train, pour qu'à mon retour je la trouve avancée... Je ferais peut-être bien... oui... d'aller faire une visite à c. Dubuisson. C'est tout près d'ici, j'y cours.

FRANÇOISE.

Henri! tu me quittes comme cela?

HENRI, lui baisant la main.

Oh! je serai de retour dans un mois, au plus tard. Je te demande la permission de t'écrire de là-bas et de me regarder toujours comme ton frère et ton ami. Tu le sais bien, est-ce qu'il peut en être autrement? Allons, au revoir, ma bonne Françoise! au revoir!

Il sort par le fond.

SCÈNE X

FRANÇOISE, puis LA HYONNAIS, LE DOCTEUR.

FRANÇOISE, atterrée, assise près de la table.

Et voilà ce grand amour, ce rêve de toute sa vie!...

LA HYONNAIS, entrant du fond.

Eh bien, il part?

LE DOCTEUR, entrant de la gauche, suivi de Marie-Jeanne.

Quoi? que dites-vous?

FRANÇOISE.

Il est parti!... Il va en Bretagne pour s'occuper de ses affaires.

LE DOCTEUR.

Ah! il ne songe qu'à ses intérêts? Il n'a donc pas compris ce que nous lui offrons?

FRANÇOISE.

Il ne veut rien de nous.

LE DOCTEUR.

C'est-à-dire qu'il ne nous aime pas!

LA HYONNAIS.

Voulez-vous que je coure après lui, que je le ramène?

LE DOCTEUR.

Non certes! il ne mérite pas notre dévouement.

FRANÇOISE.

Mais il va être si malheureux! Il est parti si agité!... Mon Dieu! j'y songe, s'il allait se tuer!...

Elle va à la cheminée et lève le store de la glace, qui est sans tain.

LE DOCTEUR.

Que regardes-tu?

FRANÇOISE.

Il est sorti du jardin, il est dans le parc de la Rive avec Cléonice... Il lui donne le bras... elle rit... Allons, Dieu soit loué! nous pouvons être tranquilles!

MARIE-JEANNE, la soutenant dans ses bras.

Eh bien, eh bien, qu'avez-vous donc, mademoiselle ?

Elle la fait asseoir.

FRANÇOISE.

Rien ! je... j'étouffe... un peu...

LE DOCTEUR.

Elle s'évanouit ! Ah ! j'en étais sûr, qu'elle l'avait toujours aimé !

ACTE TROISIÈME

Au château de la Rive. — Un salon très-luxueux, garni de fleurs et illuminé. Porte à droite, conduisant vers les salles de danse. Porte à gauche, conduisant à des salles où l'on doit jouer. Divan circulaire au milieu, siéges et causeuses.

SCÈNE PREMIÈRE

DUBUISSON, entrant par la gauche; puis MADAME DUBUISSON, par la droite.

DUBUISSON, aux domestiques qui achèvent d'allumer.

Allons ! vous avez déjà allumé ici ! Ça n'est pas la peine de brûler tant d'huile et de cire une heure d'avance !

MADAME DUBUISSON.

Comment ! monsieur Dubuisson, tu n'es pas plus habillé que ça ?

DUBUISSON.

Eh bien, qu'est-ce qui me manque donc ?

MADAME DUBUISSON.

Tu as gardé ta cravate de couleur ! Tu as l'air d'un jardinier ! Ne fais donc pas toujours comme ça le paysan, c'est ridicule !

DUBUISSON.

Ma mie Louison, il n'y a de ridicule que de vouloir faire oublier son origine. Ma fierté, à moi, c'est de rappeler à tous ces beaux messieurs que j'ai été berger, maquignon... aubergiste... à l'enseigne du *Buisson fleuri*. Madame Dubuisson fait un mouvement d'impatience.) Oui, oui, et tout ça sous leur nez!... que j'ai saigné leurs bœufs, troqué leurs chevaux et tondu leurs laines... avec des ciseaux qui coupaient plus ras que les leurs. Ça les fait rire?... Ah bien, oui! d'un rire bien jaune, va!... Ils ont plus mangé que semé, les uns comme les autres; et moi, j'ai semé et récolté, ah! oui-da!...

MADAME DUBUISSON.

Allons, c'est bon, c'est ton plaisir de les écraser! C'est raison de plus pour marier ta fille au petit comte de Trégenec : tu ne trouveras jamais mieux!

DUBUISSON.

Si son père lui donnait quelque chose... mais puisqu'il ne donnera rien!...

MADAME DUBUISSON.

Eh bien, tant mieux : moins il lui donnera, plus il lui laissera...

DUBUISSON.

Mais, en attendant, le jeune homme nous fera de la dépense. Il paraît qu'il l'aime bien, la dépense! j'en sais quelque chose.

MADAME DUBUISSON.

Toi?

DUBUISSON.

La maison Bargat et Pacaud en sait quelque chose aussi...

MADAME DUBUISSON.

Commment ça?

DUBUISSON.

Je m'entends! Je te dis seulement qu'il aime la dépense...

MADAME DUBUISSON.

Bah! c'est un goût qui passe avec les années...

DUBUISSON.

Ça ne t'a point passé, à toi, ma mie Louison!...

Il s'assied sur le divan.

MADAME DUBUISSON.

Je ne fais rien sans ton consentement...

DUBUISSON.

Consentement n'est pas toujours contentement...

MADAME DUBUISSON.

Plains-toi donc! Nous nous entendons toujours! Toi, tu veux la terre de Luzy, c'est ta *monomamie!* moi, je veux un gendre titré, il me le faut, ou j'en ferai une maladie mortelle! Et puis il faut marier Cléonice. D'une part, elle a un petit sentiment pour son cousin Jules; de l'autre, nous l'avons refusée au duc de Belver, ça nous fera un ennemi dans la haute société.

DUBUISSON.

Eh! je me moque bien du duc et du cousin, moi! j'ai envoyé Jules à Paris.

MADAME DUBUISSON.

Mais, avant de partir, il a fait amitié, je ne sais pas comment, avec le duc : un bavard avec un méchant! Ils ont mis leurs rancunes dans le même sac, et je crains qu'ils ne fassent des propos. Le duc déteste M. Henri!... Il va justement le voir chez nous.

DUBUISSON.

Tu l'as donc invité, le duc?

MADAME DUBUISSON.

Il fallait bien!

DUBUISSON.

Dis donc, Louison, c'est drôle tout de même, un duc et un comte autour de notre fille!

MADAME DUBUISSON.

Et nos toilettes, et nos chiffons, qui t'ont fait geindre toute la semaine! Tu crois que ça ne fait pas damner les grandes dames de nous voir attifées comme ça?

DUBUISSON.

C'est bien cher !... c'est bien cher ! Quand je pense que, ta fille et toi, vous en avez aujourd'hui sur le corps pour la valeur de trente bonnes paires de bœufs au marché de Poissy !

MADAME DUBUISSON.

Eh bien, ça nous va mal, peut-être ? Regarde si ma mine ne reluit pas bien dans le diamant ! Je ne mets pas de fard, moi, comme toutes ces jeunes femmes poitrinaires !... Et ta fille, vois si elle est vilaine dans le rose !

SCÈNE II

CLÉONICE, MADAME DUBUISSON, DUBUISSON.

CLÉONICE.

Me voilà prête ; comment me trouves-tu, maman ?

MADAME DUBUISSON.

Pas trop mal. Embrasse ton père, ma fille !

CLÉONICE, allant à son père.

Ah ! mon Dieu ! pourquoi donc ça ? Est-ce qu'il est toujours fâché contre nous à cause du mémoire de la couturière ?

Elle l'embrasse.

MADAME DUBUISSON.

Non, non ! est-ce qu'il est jamais fâché, lui ?

CLÉONICE, à part.

Maman le flatte, il y a quelque chose là-dessous.

MADAME DUBUISSON.

Ah çà ! ma fille, nous avons à te dire qu'un beau mari se présente pour toi.

DUBUISSON, bas, à sa femme.

Tu vas déjà lui parler de ça ?

MADAME DUBUISSON.

Certainement ! le temps presse : il va venir.

CLÉONICE.

Maman, vous me faites peur ; je ne crois plus aux beaux maris, depuis que vous avez eu l'idée de me faire épouser le duc!...

MADAME DUBUISSON.

Il n'est plus question de ça. Qu'est-ce que tu dirais du jeune comte de Trégenec?

CLÉONICE.

Vous n'y songez pas, maman! L'amoureux de Françoise!

MADAME DUBUISSON.

Il n'a jamais songé à elle.

CLÉONICE.

Vous êtes sûre de ça? Au fait, Francoise s'en défend aussi. Mais pourquoi veut-il m'épouser, ce monsieur? Il ne me connaît pas : nous nous sommes vus deux fois... il y a deux mois.

DUBUISSON.

Elle a raison, ils ne se connaissent pas.

MADAME DUBUISSON.

Si on se connaissait, on ne s'épouserait jamais.

CLÉONICE.

C'est peut-être vrai, mais ça n'est pas gai.

DUBUISSON.

Est-ce qu'il te déplaît, ce jeune homme?

CLÉONICE.

Non! mais,... si je lui déplais, moi?

MADAME DUBUISSON.

Eh bien, qu'est-ce qui le force à te demander?... Est-elle sotte!

CLÉONICE.

Ce qui le force?... C'est peut-être bien ses créanciers.

DUBUISSON.

Dame! elle ne se trompe guère!

MADAME DUBUISSON, bas, à son mari.

Monsieur Dubuisson, tais-toi!... (Haut.) Elle en tient toujours pour Jules, tu ne vois pas ça

CLÉONICE.

Ah! mon Dieu! vous m'y faites toujours penser, à ce pauvre Jules! Sans vous, maman, je l'aurais oublié depuis longtemps.

DUBUISSON, fâché.

Ah! mais il faut l'oublier tout de suite, ou sinon!

CLÉONICE, à part.

On se fâche? Je vas les faire enrager! (Haut.) Ça ne dépend peut-être pas de moi de l'oublier, mon père.

MADAME DUBUISSON.

Tu vois, monsieur Dubuisson, quand je te disais! Cléonice, vous voulez me faire mourir de chagrin!...

CLÉONICE.

Oh! non, maman! Mais, enfin, pourquoi ne voulez-vous pas...?

MADAME DUBUISSON, pathétique.

Parce que je sais ce que c'est que les mariages d'inclination, ma fille! C'est des abîmes de douleur! On croit qu'on vous aime! Moi aussi, j'ai manqué de me laisser entraîner par mon cœur; M. Dubuisson est là pour le dire, que je ne voulais pas de lui! Mais j'ai écouté la voix de la raison et celle de mes parents. Quel est le bonheur d'une jeune femme? C'est d'avoir des toilettes, des voitures, des bals, des spectacles. Il n'y a que ça de sérieux dans la vie, vois-tu, mon enfant; le reste, c'est des illusions. L'amour, ça passe; le rang, ça reste. Allons, ma fille, j'entends les voitures qui arrivent, sèche tes larmes!...

CLÉONICE, à part.

Mes larmes?...

MADAME DUBUISSON, agitée.

Monsieur Dubuisson, va donc changer de cravate!

DUBUISSON.

Bah! ma cravate!...

MADAME DUBUISSON.

Eh bien, occupe-toi du souper.

DUBUISSON.

Ah! ça, c'est différent, il faut empêcher le gaspillage!

Il va au fond causer avec les domestiques, et sort par la gauche.

MADAME DUBUISSON.

Oui, ma fille, le cœur nous entraîne à notre perte. (Elle lui arrange sa coiffure.) Voilà une épingle qui sort de ton bandeau... Et moi qui te parle, j'ai souffert aussi; car Dieu merci, la vie des femmes est toujours exposée!... (A deux domestiques qui regardent aux fenêtres du fond, d'une voix rude.) Qu'est-ce que vous faites là?... Tenez-vous à la grande entrée!... qu'on vous voie!... Dieu! qu'ils sont bêtes!... (Elle va vers eux et donne des ordres en s'agitant beaucoup. — Revenant à sa fille.) Ainsi, il n'y a pas à dire...

CLÉONICE, rêvant.

Alors, vous me forcez à épouser le comte?...

MADAME DUBUISSON.

Oui!...

CLÉONICE.

Et vous direz cela à Jules?

MADAME DUBUISSON.

Tiens! je m'en gênerai!...

CLÉONICE, à part.

Si, au moins, il m'avait rendu ma maudite lettre! Il prétend l'avoir brûlée!...

MADAME DUBUISSON.

Voyons, qu'est-ce que tu rumines? Je te dis que je prends tout sur moi!... Tiens! voilà M. Henri. Avoue qu'il est bien!...

CLÉONICE.

Il n'est pas mal.

SCÈNE III

CLÉONICE, MADAME DUBUISSON, LA HYONNAIS, HENRI.

Henri entre seul par la droite.

MADAME DUBUISSON.

Ah! vous voilà enfin de retour, monsieur le comte! Vous avez fait un bon voyage? J'ai cru que vous ne reviendriez jamais de votre Bretagne. (Saluant la Hyonnais, qui vient d'entrer.) Monsieur le baron, vous êtes revenu de Paris depuis huit jours, je crois? C'est bien aimable à vous, d'avoir accepté notre invitation... Ah çà!... (A Henri.) Monsieur de Trégenec, je vous présente ma... c'est-à-dire que je vous présente à ma fille Cléonice!... (Bas.) Fais donc la révérence! (Haut.) C'est en qualité de gendre... c'est-à-dire de futur, que je te présente le comte de...

La Hyonnais a remonté, il descend à gauche.

HENRI.

Vraiment, madame!... Vous voulez que déjà je me permette de croire...? Je ne pensais pas...

MADAME DUBUISSON, faisant l'agréable.

Que votre demande fût agréée? Qui vous dit qu'elle le soit? Mais elle pourra l'être!... (A Henri, le tirant à part.) Ce n'est pas le moment de parler de ça! C'est avec moi d'abord qu'il faut en causer, entendez-vous! c'est moi qui gouverne la famille. Je vas vous attendre dans le grand salon. (Haut, faisant la révérence.) Monsieur le comte!... Ma fille, saluez donc!...

Elle sort avec Cléonice par la droite.

SCÈNE IV

LA HYONNAIS, HENRI.

LA HYONNAIS.

Eh bien, c'est donc vrai! vous avez fait cette démarche? Je ne le croyais pas.

HENRI.

Vous le saviez déjà ?

LA HYONNAIS.

Oui, par le docteur.

HENRI.

Qui le lui avait dit ?

LA HYONNAIS.

M. Dubuisson est venu hier lui en faire part. Au reste, votre avoué...

HENRI.

Mon avoué a cru devoir agir...

LA HYONNAIS.

Il n'a pas fait cette démarche sans votre aveu !

HENRI.

Il m'a tant pressé... Mais, dites-moi, Françoise sait-elle... ?

LA HYONNAIS.

Que vous avez autorisé cette ouverture ?... Probablement.

HENRI.

Et... viendra-t-elle à ce bal ?

LA HYONNAIS.

Vous ne l'avez donc pas encore vue ?

HENRI.

J'arrive. Il n'y a pas deux heures que je suis descendu de voiture.

LA HYONNAIS.

Le plus pressé n'était pas de venir ici !

HENRI.

Le plus pressé... le plus pressé, c'était justement de ne pas la voir. Elle ne viendra pas ici ce soir, n'est-ce pas ?... Si elle sait...

LA HYONNAIS.

Henri, cette crainte de rencontrer vos meilleurs amis prouve que vous êtes mécontent de vous-même.

HENRI.

Oh ! des sermons, mon cher...

LA HYONNAIS.

Vous m'évitiez aussi tout à l'heure ! Si je ne m'étais attaché à vos pas...

HENRI.

Eh bien, il est vrai ! Je crains vos conseils, vos idées. Pourquoi êtes-vous dans ce pays-ci encore une fois, et justement quand j'y reviens ?... Vous ne me répondez pas ?... Vous cherchez un nouveau prétexte, et vous ne savez pas mentir ! Tenez, monsieur de la Hyonnais, je viens de passer deux mois dans un orageux tête-à-tête avec le marquis de Trégenec. Je l'ai pressé de questions, je l'ai irrité, il a perdu la tête ; son aversion, son ressentiment, l'ont emporté sur la prudence... Dans un accès de colère, il m'a tout dit !

LA HYONNAIS.

Il vous a dit...?

HENRI.

Je sais tout !... Vous aussi, vous savez... Mais ne parlons jamais de cela.

LA HYONNAIS.

Henri !... ma conduite a dû vous prouver que je me faisais une loi sacrée du silence.

HENRI.

Votre conduite... oui, je la comprends maintenant. Jacques de la Hyonnais, c'était donc réellement de l'amitié pour moi ?

LA HYONNAIS.

Quelle soit fondée sur un instinct secret ou sur une supposition romanesque, ma sollicitude pour vous, Henri, est réelle et profonde.

HENRI.

Jacques !... Ah ! tenez !... (Se jetant dans ses bras.) Aimons-nous ! Il faut que je sois aimé de quelqu'un, moi !... Moi qui viens d'être à jamais banni du toit paternel, j'ai besoin d'un cœur pour y répandre le mien !... Autrement, je sens que je suis perdu et que je vais être seul au monde !...

LA HYONNAIS.

Henri ! ne doute pas de moi ! je t'appartiens si tu le veux !... Songe à tes autres amis et renonce à ce mariage d'argent !...

HENRI.

Il faudrait le pouvoir ; mais ma position est perdue... Tiens, tiens, ne me détourne pas de ce mariage, car c'est plus qu'un mariage de raison, c'est un mariage d'honneur !...

LA HYONNAIS.

Eh bien, laisse-moi te sauver, accepte de moi, je t'en supplie. C'est moi qui serai l'obligé, c'est moi qui te devrai une éternelle reconnaissance. Eh quoi !... ne comprends-tu pas que je suis un homme droit et simple !... que je place mon bonheur dans celui que je veux donner, et que... ?

HENRI, passant devant lui.

Non ! non !... tu ne me donnerais pas le bonheur ! tu ne comprends pas la vie comme moi, tu aimes l'étude abstraite et la vie uniforme. Moi, j'aime l'esprit facile et la vie qui rayonne. Il me faut du mouvement, de l'imprévu, des chevaux, des voyages. Tu peux t'absorber dans la science d'un bouquin poudreux ; moi, je n'aime à lire les poëtes que dans une reliure d'or et de soie. J'ai des fantaisies, des curiosités, des enthousiasmes plein la tête, et mon cœur ressent avec délices les ardeurs de mon cerveau ! Car j'aime... Oui, le besoin d'aimer me tourmente, et j'ai là comme une soif de tendresse et de dévouement !... Mais que sais-je ? j'aime peut-être en artiste !... Il faut de l'air, de l'espace, du luxe, de la poésie, de la sécurité surtout, autour de mon sanctuaire. Je ne comprends pas mon bonheur enfermé dans une petite chambre, cloué à un bureau, troublé des pertes de la la veille, effrayé des besoins du lendemain, comptant des sous dans un tiroir, des heures de travail à la pendule, des morceaux de pain sur ma table. Je rêvais d'associer Françoise à une existence digne d'elle et de moi... Mais la misère tue mes espérances ! Oui, la misère ! car j'en suis là, pour toujours, sache-le !... On me renie, on me dépouille !... Eh bien, puisqu'il ne me reste qu'un nom et un titre... puisque

c'est le seul avantage que le marquis de Trégenec ne puisse m'arracher... ce nom, il faut qu'il me sauve et qu'il me serve à payer ma rançon par les mains de ces roturiers ambitieux !

Il s'assied.

LA HYONNAIS.

Ainsi vous renoncez à l'amour sans regrets, sans remords ?...

HENRI.

Sans regrets ?... Oh ! non, certes ! Mais Françoise est supérieure à un dépit d'amour-propre. Je lui ai parlé avec franchise en la quittant ; j'aurai toujours pour elle le plus profond respect.

LA HYONNAIS.

Et vous ne supposez donc pas qu'elle puisse vous avoir aimé dix ans sans vous le dire ?

HENRI.

Oh ! ne me le dites pas, vous !... Pauvre Françoise !... Oui, le bonheur eût pu être là ! mais il est trop tard !...

LA HYONNAIS.

Non !... Il n'est jamais trop tard pour revenir à des idées vraies !... Allons la voir !...

HENRI, effrayé. Il se lève.

Est-ce qu'elle est à la Chanterie ?...

LA HYONNAIS.

Oui ! c'est le parc à traverser.

HENRI, avec inquiétude.

Elle est peut-être au bal ?

LA HYONNAIS.

Il n'est pas probable qu'elle y vienne.

HENRI, hésitant.

Eh bien... Mais non !... Je connais ma faiblesse, mes réactions... Si je la vois, je suis perdu.

LA HYONNAIS.

Tu es sauvé, au contraire. Henri, au nom du ciel, viens ! ta place n'est pas ici. Cette famille vulgaire et ridicule...

HENRI.

Tais-toi, la Hyonnais, tais-toi!... je te dis qu'il est trop tard... Je me sens brisé par l'épouvante, et Françoise arriverait à me mépriser... Ici, aucune supériorité ne pèsera sur moi, et, si ces parvenus me reprochent un jour de m'avoir enrichi, je pourrai mépriser leurs écus, ils n'ont que cela à me donner!... Tiens! il est trop tard aussi pour fuir. Voici Plutus qui vient me saisir sous la figure narquoise de ce paysan enrichi!

SCENE V

DUBUISSON, HENRI, LA HYONNAIS.

DUBUISSON, à part.

Ah! ah!... c'est lui!... Je ne suis pas fâché de lui parler avant ma femme. (Haut.) Monsieur le comte de Trégenec, je suis votre très-humble. M. le baron de la Hyonnais, avec qui j'ai causé hier chez le docteur,... est votre pays;... il paraît vons aimer beaucoup et comprendre les affaires; il n'est donc pas de trop ici. Monsieur le comte, je jouerai le franc jeu avec vous, et notre partie ne sera pas longue. J'ai trop d'expérience pour ne pas savoir que, s'il faut beaucoup de paroles avec les paysans, il n'en faut qu'une avec les gens de votre acabit. Vous me faites la complaisance de rechercher ma fille en mariage. C'est une fille de rien, vous savez!... Je ne m'en fais pas accroire. Nous sortons d'un tas de paille et d'une brouettée de terre, sa mère et moi. Vous, vous avez une *géologie* d'ancêtres...

HENRI.

Oh! moi, monsieur, je ferais pour ma dignité les mêmes réserves que vous faites ici fort adroitement pour la vôtre. Je ne souffrirais pas que les folies de ma jeunesse me fussent reprochées, et je ne consentirais point à entrer dans une famille qui me croirait trop l'obligé de sa richesse.

DUBUISSON, à part.

Ah! il est fier... Eh bien, ça me va mieux. (Haut.) Je savais que vous étiez *susceptif*... aussi j'ai pensé à arranger les choses de manière à ne vous point mortifier. Nous n'avons point de sacrifices à faire pour vous. Nous rachetons votre bien... à vos créanciers, c'est-à-dire que nous purgeons toutes vos hypothèques et que je garde Luzy pour vos enfants à venir. De cette manière-là, si j'accepte... avec plaisir... (Il salue) un gendre qui ne m'apporte rien, je ne paye pas son titre : c'est une chose trop conséquente... ça n'a point de prix! et, comme ça, vous n'êtes pas mon obligé; c'est ce que vous souhaitez, pas vrai?...

HENRI, souriant.

Je vois, monsieur, que Luzy a pour vous un charme tout particulier. Je m'en réjouis!... cet arrangement (à la Hyonnais) me délivrerait de mes affreux soucis, sans me rendre l'esclave de personne.

LA HYONNAIS.

Ainsi, vous consentez... déjà?...

DUBUISSON.

Laissez-le répondre à son idée, monsieur le baron!

LA HYONNAIS.

Ne faiblissez pas! Avant de vous engager, consultez au moins le docteur.

DUBUISSON.

Dame!... si vous voulez le consulter... Pourtant, comme mademoiselle Françoise est malade...

HENRI.

Malade?...

DUBUISSON.

Le docteur ne reçoit personne aujourd'hui.

HENRI, à la Hyonnais.

Ah! mon ami, courons la voir!...

LA HYONNAIS.

Non! votre bonne étoile luit encore. Les voilà.

DUBUISSON, à part.

Diantre!... heureusement, ma femme est avec eux.

Il remonte.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MADAME DUBUISSON, FRANÇOISE, LE DOCTEUR.

Ils viennent des salles de danse.

MADAME DUBUISSON.

Venez vous reposer par ici, mon cœur!... Je suis sûre que vous souffrez.

HENRI.

Mon Dieu!... est-il vrai, Françoise?...

LE DOCTEUR.

Elle ne s'est jamais mieux portée!...

MADAME DUBUISSON.

Pourtant la voilà pâle comme une morte!...

HENRI, à Françoise, que le docteur fait asseoir sur le divan.

Mais vous avez donc été souffrante?

FRANÇOISE, pâle et tremblante, se contenant.

Oh! bien peu, puisque me voilà ici...

HENRI, bas. Il s'est assis à côté d'elle.

Combien je suis ému de vous revoir!... Me pardonnez-vous de ne pas vous avoir écrit?...

M. et madame Dubuisson se croisent au fond et se parlent bas.

FRANÇOISE, haut.

C'est à mon père de vous pardonner votre oubli et votre silence.

LE DOCTEUR, sévèrement.

Et je ne les lui pardonne pas!...

DUBUISSON.

Ah! dame! il était occupé de projets. Je vous ai dit hier de quoi il retournait, docteur.

LE DOCTEUR.

C'est de lui, et non de vous, que j'aurais dû apprendre ces projets-là !...

La Hyonnais apporte une chaise à madame Dubuisson, qui s'assied, ainsi que le docteur.

FRANÇOISE.

Il est donc vrai, Henri...?

MADAME DUBUISSON.

Oui, ma chère amie, il est question d'un mariage entre M. de Trégenec...

HENRI.

Pardonnez-moi, madame : M. Dubuisson et moi, nous en sommes encore à faire des projets... rien de plus !

FRANÇOISE.

Ah! en vérité ?

HENRI.

Je compte réfléchir.

DUBUISSON, s'asseyant.

Mon Dieu ! vous en êtes bien le maître, monsieur le comte ; ne vous en gênez point ! nous pouvons nous consulter là, tous ensemble.

MADAME DUBUISSON.

J'avais amené le docteur et sa fille ici pour ça. Peut-être que Françoise ne connaît pas la position de M. le comte ?

FRANÇOISE.

Pardonnez-moi, madame, je la connais.

DUBUISSON.

Elle n'est pas des meilleures...

LE DOCTEUR.

Fort bien !... Mais qu'a cela de commun avec un mariage ?...

MADAME DUBUISSON.

Sans le mariage, monsieur est ruiné ; son avoué...

LE DOCTEUR.

L'avoué aurait dû commencer par vendre, pour libérer son client.

DUBUISSON, sournoisement.

Libérer, oui... si M. le comte ne doit pas plus que sa terre ne vaut.

HENRI.

Qu'en savez-vous, monsieur?

DUBUISSON, de même.

Est-ce que je me trompe?

LE DOCTEUR.

Quels que soient tes embarras, tu sais que j'ai certaine somme à ta disposition...

Il se lève et remonte avec Françoise.

DUBUISSON, se levant.

Ah! si le docteur vous prête!... c'est bien différent! n'en parlons plus!... ne parlons plus de rien!... tout est dit.

MADAME DUBUISSON.

Comment, tout est dit? On nous aurait fait l'affront de nous demander notre Cléonice... et, parce que le docteur prête ses petites économies,... il n'en serait que ça?

DUBUISSON.

Ne t'emporte pas, ma mie. C'est très-beau, c'est très-gentil, ce que fait là le docteur!... Cent mille francs!... un médecin de campagne ne trouve pas ça tous les matins dans le pas de sa mule!... M. le comte est bien heureux!

HENRI.

Assez, monsieur, assez!... sachez que je n'accepterais point de pareils sacrifices; je ne les mérite pas.

LA HYONNAIS, derrière le divan.

Vous pouvez les mériter.

MADAME DUBUISSON.

Oui, oui, certainement! il peut faire comme vous, étudier la médecine pendant *quat'cinq ans;* après quoi, le docteur lui céderait un peu de sa clientèle. Les paysans, ça ne paye guère; mais c'est si joli, de porter secours au pauvre monde!

avec un bon petit cheval, quinze ou vingt lieues par jour... ou par nuit, hiver comme été...

LE DOCTEUR, revenant.

Vous voyez bien que ça ne tue pas, puisque me voilà.

MADAME DUBUISSON.

Et, au bout de vingt ans, on commence à gagner de quoi ne pas mourir de faim.

LE DOCTEUR.

Et même de quoi pouvoir sauver un ami dans l'occasion.

MADAME DUBUISSON.

A la condition qu'il reniera son rang et fera comme vous.

LE DOCTEUR.

Renier son rang parce qu'il travaillera? En vérité, madame Dubuisson, vous avez des idées que les nobles n'ont plus! et c'est vous, enrichie par le travail...

MADAME DUBUISSON, se levant.

Moi?... Apprenez, monsieur le docteur, que je n'ai jamais travaillé!

Elle passe devant Henri, qui reste accablé sur le divan.

LE DOCTEUR.

Je croyais savoir le contraire, et je pensais que c'était là votre droit à la richesse, à vous qui n'avez pas d'aïeux.

DUBUISSON, ricanant.

Pour ça, le docteur a raison. Tu as aujourd'hui des mains blanches, ma mie Louison!... mais autrefois!...

MADAME DUBUISSON, en colère.

En voilà assez là-dessus! Inutile de se chamailler! Puisque M. Henri n'est pas plus décidé que ça, il ne nous reste qu'à attendre son bon plaisir, à moins qu'un meilleur parti ne se présente pour notre fille; ce qui n'est pas impossible, peut-être.

DUBUISSON.

Allons, allons! te voilà tout en feu!

MADAME DUBUISSON, bas.

Nous sommes joués et insultés!...

DUBUISSON.

Non pas! non pas! tu vas voir! (Haut.) Monsieur le comte, bien des pardons; mais, pour une petite affaire pressante, deux mots, je vous en prie.

HENRI.

A moi, monsieur?...

DUBUISSON.

Oui!... Restez, restez, mademoiselle Françoise; restez, messieurs : c'est pour deux minutes. (Il amène Henri sur le devant de la scène.) Vous pensez que le docteur vous prêterait?... Ça me va ; je suis sûr alors d'être payé, moi!

HENRI.

Je ne vous dois rien, monsieur.

DUBUISSON.

Pardon! n'avez-vous pas souscrit à la maison Pacaud et Bargat certaines petites lettres de change?

HENRI, tressaillant.

Elles sont entre vos mains?

DUBUISSON.

Comme vous dites; avec une petite sauce poivrée de protêts, de jugements...

HENRI.

Hein?

DUBUISSON.

Et de contrainte par corps!

HENRI.

Ah!... c'est bien, c'est bien, monsieur!...

LE DOCTEUR, descendant à droite.

Qu'est-ce donc?

HENRI.

Rien, rien, mon ami; M. Dubuisson me disait...

LA HYONNAIS, descendant à gauche.

Quoi donc?

HENRI.

Plus tard... vous saurez... (Bas, à Dubuisson.) Gardez-moi le

secret, monsieur; le docteur ne saurait trouver une pareille somme du jour au lendemain... Moi, j'aviserai... je...

LE DOCTEUR.

Mais je veux savoir...

HENRI.

Non! rien, rien, vous dis-je.... (A part.) Ah! je suis maudit!...

Il sort par la gauche.

SCÈNE VII

LES MÊMES, hors HENRI.

DUBUISSON, regardant sortir Henri.

Ah! ah! nous avons l'oreille basse! (A sa femme.) Laisse faire, ma mie, je n'ai pas fini avec lui;... j'ai encore quelque chose à lui dire.

FRANÇOISE.

Qu'est-ce donc qui se passe entre vous et lui?

DUBUISSON.

Quelque chose de plus malin que toutes les belles paroles de la philosophie!

LA HYONNAIS.

Ainsi, je le vois, monsieur, vous vous emparez de lui... Vous allez disposer de son sort, peut-être!...

MADAME DUBUISSON.

Il paraîtrait!

LE DOCTEUR, avec force.

Mais, insensés que vous êtes! vous voulez donc risquer de faire son malheur et celui de votre fille?

DUBUISSON.

Bah! bah! vous n'y entendez goutte, monsieur Laurent. Vous êtes un savant, mais vous n'avez pas l'esprit tourné du bon côté... Sachez que, là où il y a des écus, il n'y a jamais de malheur!... et que, quand on a de ça...

Il frappe sur sa poche.

LE DOCTEUR, *étonné.*

Quoi? du cœur?

DUBUISSON.

Non! non! des billets de banque! Tenez, mon pauvre docteur, vous aurez beau travailler jusqu'à votre dernier jour, vous ne pourrez peut-être pas faire épouser à votre fille celui qu'elle voudra; *au lieu que* la mienne, voyez-vous, des barons, des marquis, des ducs, des comtes... elle n'a qu'à se baisser pour en prendre!

Il sort par la gauche, sa femme par la droite.

SCÈNE VIII

LA HYONNAIS, LE DOCTEUR, FRANÇOISE.

LE DOCTEUR.

Ah! ma pauvre Françoise! Eh bien, tant mieux si tu n'as pas à te baisser pour ramasser un mari.

FRANÇOISE.

Mais lui, lui mon père!... le laisserez-vous tomber sous les pieds de cette richesse insolente? Il est certain que quelque chose de grave le menace, en ce moment surtout! je le sens là!...

LE DOCTEUR.

Il résiste si mollement au danger! que peut-on faire pour lui?...

FRANÇOISE.

Sachez au moins pourquoi il est sorti si troublé, mon père! Ne lui retirez pas votre intérêt!

LE DOCTEUR.

Tu le veux!... Attendez-moi ici.

Il sort.

SCÈNE IX

LA HYONNAIS, FRANÇOISE.

LA HYONNAIS.

Comme vous souffrez! Voyons, essayez de vous calmer, de vous reposer un instant!

FRANÇOISE, fondant en larmes.

Ah! oui, je souffre, allez!... Depuis deux mois, je ne vis pas!... et, depuis hier, il me semble que je suis morte!

Elle s'assied sur le divan.

LA HYONNAIS.

Oui, depuis que vous savez ce projet! Mais ne vous découragez pas : vous pouvez l'en détourner.

FRANÇOISE.

Moi?... Mais, moi, je ne peux rien pour lui, puisqu'il ne m'aime pas!

LA HYONNAIS.

Il vous aime malgré lui, malgré tout! Il vous aime autant qu'il peut aimer.

FRANÇOISE.

Ah! tenez... oui! c'est cela; c'est cela qui est affreux à dire! c'est qu'il ne peut pas aimer davantage!... Ce n'est pas sa faute, et le mal est sans remède!

LA HYONNAIS, ému.

Il y a quelquefois, au milieu d'une horrible souffrance, une sorte de joie étrange à dire qu'on aime sans espoir; ne le sentez-vous pas en certains moments?

FRANÇOISE, se levant.

Autrefois... oui! je le sentais... C'est de cela que j'ai vécu dix ans, monsieur la Hyonnais! car, depuis l'enfance, c'était mon refuge. C'était ma force de me dire que ce secret-là mourrait avec moi! Mais il y a deux mois que je suis brisée! Le jour où il m'a semblé que je pouvais être aimée de lui, j'ai

été faible, j'ai été lâche. J'ai laissé deviner cet amour que j'étais fière d'avoir su vaincre et cacher. Ah! ne comprenez-vous pas que, depuis ce jour-là, je suis comme brouillée avec moi-même!... Je me déplais, je me déteste, je me sens humiliée!... Le passé me devient amer... Des souvenirs si purs!... un silence si patient!... Je croyais n'avoir jamais à regretter qu'un beau rêve, et à présent, tenez... je rougis de mes larmes!

LA HYONNAIS, très-ému.

Non! non! vous ne devez pas rougir d'avoir si vaillamment souffert et si saintement aimé! Rougir, vous! quand cette fierté qui pourrait s'indigner n'accuse qu'elle-même et semble demander pardon à Dieu de sa propre douleur! Ah! tout ce que vous éprouvez, tout ce que vous dites, vous rend plus digne de respect et... d'amitié.

FRANÇOISE, lui tenant la main.

Vous pleurez avec moi!... vous êtes bon, vous!... oh! bien bon!... je le vois... je le sais!...

LA HYONNAIS.

Que cherchez-vous?

FRANÇOISE, qui cherche dans son mouchoir et dans son bouquet.

Je ne sais pas... On m'a remis... j'ai perdu...

LA HYONNAIS.

Quoi donc?

FRANÇOISE.

Comme j'entrais dans le bal, quelqu'un, le duc de Belver, je crois... j'étais si préoccupée!... m'a glissé un billet dans la main. Il déteste Henri: ce doit-être quelque chose contre lui... Ah! le voilà!...

Elle retrouve le billet sur la causeuse.

LA HYONNAIS.

C'est peut-être l'explication de l'air de triomphe de M. Dubuisson... Le duc est peut-être un des créanciers d'Henri... Lisez...

FRANÇOISE, essuyant ses yeux.

Je ne peux pas... je ne vois pas... Lisez, vous!

LA HYONNAIS, lisant.

« Vous pouvez retenir l'amant qui... » Oh! le misérable! il vous insulte!

FRANÇOISE.

Qu'importe! lisez toujours...

LA HYONNAIS.

Non!

FRANÇOISE.

Je le veux!... lisez!...

LA HYONNAIS, lisant.

« Vous pouvez retenir l'amant qui vous trahit pour certaine héritière. J'ai une lettre fort curieuse de cette demoiselle, une lettre d'amour à un jeune cousin, qui peut vous servir à rompre le mariage projeté. Faites-moi un signe, et je vous donnerai le moyen de vous venger. »

FRANÇOISE, avec mépris.

Cette proposition-là est vraiment flatteuse!

LA HYONNAIS.

Et cet homme-là est infâme!

FRANÇOISE.

N'importe! il faut ravoir la lettre de Cléonice.

LA HYONNAIS.

Pour quoi faire?

FRANÇOISE.

Pour la brûler! Autrement, il perdra cette jeune fille et me fera passer pour sa complice.

LA HYONNAIS.

Et pourtant, si cette jeune fille est souillée d'une faute... mon devoir, à moi, est peut-être d'avertir Henri...

FRANÇOISE.

Non, Cléonice est pure, c'est une enfant. Voyez le duc tout de suite, monsieur la Hyonnais. Demandez-lui cette preuve..., de ma part... sans vous expliquer sur mes intentions.

LA HYONNAIS.

Quoi! sans l'accabler de votre mépris et du mien?

FRANÇOISE.

Ah! vous êtes irrité contre lui? Moi, cela ne m'atteint pas...

Fausse sortie.

LA HYONNAIS.

Non, non, je serai calme... Vous ne devez pas parler à un pareil homme.

FRANÇOISE.

Vous me jurez de...?

LA HYONNAIS.

Hélas! je n'ai pas le droit de le châtier... Françoise, je ne suis pas votre frère!

Il sort par la gauche.

SCÈNE X

FRANÇOISE, *seule, rêvant.*

Excellent ami! Oh! oui, celui-là a bien le cœur d'un frère! Ah! si mon pauvre Henri... La légèreté de cette petite fille ne le rebutera pas!... Elle est coquette, elle saura lui plaire... Il fera un effort pour mettre son cœur un peu d'accord avec sa conscience!... Il faudra que je lui parle, à elle... que je tâche de lui donner des idées plus vraies, plus sérieuses. Car enfin... si elle doit l'épouser... qu'au moins elle ne l'avilisse pas!... Oui, jusqu'au bout, je ferai mon rôle de sœur... mon devoir d'amie... et puis après... Ah! si je n'avais pas mon père, mon bon père!... Mon chagrin le tue!... Qu'est-ce donc que cette faiblesse de l'âme, qui nous rend si tendres pour les ingrats, et si ingrats nous-mêmes envers ceux qui nous chérissent!...

SCÈNE XI

LA HYONNAIS, *un peu agité;* FRANÇOISE.

FRANÇOISE.

Eh bien? Vous paraissez...

LA HYONNAIS.

Non, je me hâtais!.. pour ne pas vous laisser seule... Le duc et moi, nous nous verrons demain...

FRANÇOISE.

Demain?

LA HYONNAIS.

Oui, pour cette lettre,.. Mais voici Henri qui me suit.

FRANÇOISE.

Ah!... Eh bien, sachez tout dè suite ce qu'il a résolu de faire. Moi, je ne peux pas me montrer... mes pauvres yeux... Je vais parler à Cléonice, et je reviendrai; tâchez de le retenir ici.

Elle sort par la droite.

SCÈNE XII

HENRI, LA HYONNAIS.

LA HYONNAIS, la regardant sortir.

Elle semble plus calme... ou plus forte. (A Henri.) Voyons, dites-moi enfin...

HENRI.

Non! c'est vous qui allez me dire pourquoi vous venez de souffleter le duc de Belver?

LA HYONNAIS.

Ah! vous avez vu cela?

HENRI.

Très-bien; et vous êtes convenus d'un duel pour demain matin.

LA HYONNAIS.

Ce monsieur traitait les médecins de charlatans et de cuistres. Je passais... j'ai entendu...

HENRI.

Et moi, j'ai entendu le nom de Françoise!

LA HYONNAIS.

Françoise n'est pour rien...

HENRI.

N'essayez pas de me tromper; vous la vengez!

LA HYONNAIS.

Je ne venge personne; je suis le chevalier de la faculté de médecine, voilà tout.

HENRI.

Mais, si Françoise est outragée, calomniée,... ce ne peut être qu'à cause de moi!

LA HYONNAIS.

S'il en était ainsi, que feriez-vous?

HENRI.

Je vous prierais... je vous sommerais de me céder...

LA HYONNAIS.

Mon duel avec le duc? Pour justifier une telle prétention, il faut que vous ayez pris la résolution d'épouser Françoise.

HENRI, effrayé.

L'épouser?

LA HYONNAIS.

Oui; autrement, vous la compromettriez davantage, et je ne le souffrirais pas.

HENRI.

Vous?

LA HYONNAIS.

Répondez : avez-vous renoncé à mademoiselle Dubuisson?

HENRI.

Ne me demandez rien.

LA HYONNAIS.

Si fait! Pourquoi avez-vous refusé tout à l'heure de vous expliquer devant nous? Et maintenant, pourquoi êtes-vous agité? pourquoi êtes-vous pâle?

HENRI.

Parce que je viens de prendre une résolution désespérée.

LA HYONNAIS.

Quelle résolution?... Dites!...

HENRI.

La Hyonnais, ne me torturez pas!... Ces horribles dettes...

LA HYONNAIS.

Eh bien?

HENRI.

Ma liberté était menacée... M. Dubuisson vient de me rendre les titres qu'il avait contre moi; maintenant, il a ma parole!... Mais, de grâce, ne me parlez plus de moi; c'est de Françoise qu'il est question.

LA HYONNAIS.

Oh! Françoise! du moment que vous renoncez à elle, vous perdez le droit de m'interroger sur son compte.

HENRI, impétueusement.

La Hyonnais! vous aimez Françoise!

LA HYONNAIS.

Ah! vous croyez?...

HENRI.

Je le vois!... Vous aussi, vous êtes agité... vous aussi, vous devenez pâle!...

LA HYONNAIS.

Et que vous importe?

HENRI, avec douleur.

Que m'importe, en effet!... (S'animant.) Pourtant il me semble que vous devriez la regarder comme votre sœur, puisque...

LA HYONNAIS.

Oui, si elle devait être votre femme, il en serait ainsi.

HENRI.

Il n'en est donc plus ainsi? Voyons, quel rôle jouez-vous entre elle et moi? Je ne le comprends plus!...

LA HYONNAIS.

Eh bien, vous allez le comprendre, car je ne peux plus me taire. Oui, j'aime Françoise; oui, je l'ai aimée dès le premier jour où je l'ai vue. Ce n'est pas ma faute! Voué au travail de l'esprit, amoureux de science et de dévouement, je connaissais peu mes passions et ne me méfiais point de moi-même. Ce jour-là, je vous crus sérieusement attaché à Françoise; ce jour-là, je ne songeai point à envier votre bonheur, mais je le sentis profondément. Oh! oui! j'en sentis le prix

mieux que vous!... Et cette émotion fût restée douce, votre union m'eût comblé de joie... jamais je n'aurais su que je pouvais regretter d'être venu si tard dans la vie de la femme que vous aimiez... Mais vous ne l'aimiez pas!

HENRI.

Grand Dieu!... je ne l'aimais pas!...

LA HYONNAIS.

Non, vous ne l'avez jamais aimée!... Et pourtant mon devoir était de vous rattacher à elle, et, jusqu'à ce jour, jusqu'à ce moment, au milieu de mille angoisses, en dépit de mille tortures, je me suis efforcé de la rattacher à vous. Ah!... je n'ai que trop réussi auprès d'elle!... Mais, puisque, auprès de vous, mon sacrifice est inutile, puisque vous ne trouvez point en vous-même la force de la mériter,... eh bien, je vous le déclare, Henri, je ne suis plus maître de ma volonté, je ne peux plus étouffer le cri de mon âme... Le courage, la douceur, l'intelligence, le charme, la beauté morale de cette femme se sont emparés de moi. C'est une passion, c'est une adoration, c'est une fièvre et une extase, c'est de l'amour enfin! Et, si vous revenez loyalement à elle, je vous dirai adieu à tous deux pour toujours. Mais, si c'est le contraire, je jure que je ne la quitterai plus, que je la protégerai, que je vengerai ses injures, que je la servirai, et que je ferai tout au monde, oui, le possible et l'impossible, pour mériter son affection.

HENRI, troublé.

Ah!... vous seriez un rival redoutable!... car, je le vois, vous l'aimez éperdument!...

LA HYONNAIS.

Un rival?... Oh!... quel mot dites-vous là, Henri?

HENRI.

Jacques!... tiens!... je ne sais ce que je dis!... je ne sais quel vertige s'empare de moi. Je ne sais pourquoi cette passion que tu me laisses voir me fait tant de mal!... Mon Dieu!... qu'est-ce donc qui se passe dans ma pauvre âme?... Elle se déchire, elle se brise!... J'ai renoncé à la plus belle, à la

meilleure des femmes... J'ai eu peur du travail, de l'esclavage, de l'obscurité;... j'ai cru me dérober à mille souffrances, et celle que j'endure maintenant est la plus cruelle de toutes!...

Il se jette sur le divan et cache sa figure dans ses mains. — Françoise entre et le regarde sans s'avancer.

LA HYONNAIS.

Henri!... voilà Françoise!... (Henri tressaille.) Je vous laisse avec elle... Ce que je viens de vous dire, l'honneur vous défend de le lui révéler; mais ce que vous avez à résoudre, l'honneur vous commande de le lui déclarer avec franchise.

Il sort.

SCÈNE XIII

HENRI, FRANÇOISE.

HENRI.

Françoise, ce que j'ai à vous dire, c'est un éternel adieu!...

FRANÇOISE.

Un éternel adieu!... Où allez-vous donc?...

HENRI.

Nulle part, mon amie; je roule dans un abîme!

FRANÇOISE.

Peut-être que vous vous y jetez?

HENRI.

Non, non! la destinée m'y pousse! Françoise, vous ne savez pas certain douloureux secret de mon existence... un père injuste, outragé peut-être!...

FRANÇOISE.

J'avais tout deviné!... C'est pour cela que je m'étais attachée à vous comme on s'attache au malheur!... c'est pour celu que je m'attache encore à votre existence désolée!... Vous écouterez un dernier conseil que vous doit mon amitié. Henri, je vous connais, vous ne savez pas vous passer de fortune. (Mouvement d'Henri.) Je le sais; eh bien, cherchez-la

dans une famille distinguée... ou bien, au moins, faites en sorte que vous puissiez aimer sérieusement la femme qui vous enrichira : l'amour purifie tout, l'amour ennoblit tout!

HENRI.

Vous voulez que j'aime, je le voudrais aussi! Cette jeune fille est charmante, disent-ils!... Oui, c'est possible, je n'en sais rien. Je le croyais! Je m'imaginais pouvoir m'éprendre un peu de ses dix-sept ans, de son caquet, de sa parure... Mais je ne peux pas la regarder, je ne la vois pas, je ne l'entends pas!... (Il se lève.) Elle passe devant mes yeux comme un fantôme, comme un chiffre! Ah!... faites que je vous oublie, Françoise, avant de me dire d'en aimer une autre!

FRANÇOISE.

Ne parlons plus de moi, Henri!

HENRI.

Oh! si, ma sœur! parlons de toi, envers qui j'ai été si coupable... de toi, à qui j'ai fait tant de mal!

FRANÇOISE.

Je n'en sais rien, j'ai oublié ce qui m'est personnel... Estimez-moi assez pour me croire désintéressée dans cette question délicate; ma vanité de femme n'a ressenti, j'espère, aucune blessure de ce qui s'est passé entre nous.

HENRI.

La vanité! ange de douceur et de modestie!... Oh! va, je sais bien que, chez toi, ce n'est pas le dépit, c'est la tendresse qui souffre!... D'ailleurs, je ne t'ai pas trompée, n'est-ce pas, Françoise?...

FRANÇOISE.

Non! (A part.) Je me suis trompée moi-même!

HENRI.

Le jour où je t'ai offert mon nom, je croyais devoir hériter, pouvoir emprunter...

FRANÇOISE.

C'est vrai! c'est vrai!

HENRI.

Et si, dans ce même jour, j'ai paru me dédire brusquement, c'est qu'un désastre complet, une révélation accablante...

FRANÇOISE.

Mon Dieu !... est-ce que je te reproche quelque chose ?... (A part.) Ah ! qu'il me fait de mal !

Elle s'assied sur le divan.

HENRI.

Ainsi tu me pardonnes ?...

FRANÇOISE.

Oui ! oui !... tout ce qui a rapport à moi !

HENRI.

Et tu me gardes... tu me promets ton amitié ?

FRANÇOISE.

Oui ; car tu voudras en être digne, n'est-ce pas ?

HENRI.

Digne ! Je cesserais donc de l'être en me mariant ?...

FRANÇOISE.

C'est selon dans quelles conditions ; ne peut-on se marier sans se vendre ?

HENRI, effrayé.

Se vendre !

FRANÇOISE.

Mais oui !... on est vendu à la femme que l'on n'aime pas...

HENRI.

Voyons, mon amie, tes principes sont rigides... Si je les froissais malgré moi, tu me repousserais sans pitié, sans regrets ?

FRANÇOISE.

Te repousser, toi ? Non, jamais ! J'aurais pour toi des plaintes et des larmes plein le cœur ; mais, devant un aveu sincère, jamais de paroles dures, jamais de malédiction sur les lèvres !

HENRI, enivré; il est assis presqu'à genoux.

Ah! tiens, Françoise, tu es l'ange de la miséricorde, et je ne comprends pas que je puisse jamais détacher ma main de la tienne! (Lui baisant les mains avec transport.) Non, c'est impossible, vois-tu! on ne sépare pas, on n'éteint pas deux cœurs unis comme les nôtres...

FRANÇOISE.

Henri! que dis-tu?... Songe...

HENRI.

Je dis... je dis que ce qui nous environne est un mauvais rêve! Il n'y a de vrai, il n'y a de réel que ce qui se passe là dans nos âmes! Je ne comprends plus rien; je ne me rappelle plus rien de moi, sinon que je t'aime et que je ne peux pas te perdre. Ah! je ne le pourrai jamais, vois-tu! Je voulais t'oublier, te quitter, et tout à l'heure encore te crier dans mon désespoir de ne plus m'aimer, d'en aimer un autre. C'était insensé! tu ne le pourrais pas non plus! tu sens, comme moi, que nous ne ferons jamais qu'une seule pensée, une seule volonté, un seul être!

FRANÇOISE, éperdue.

Ah! comme c'est bon, comme c'est vrai, ce que tu dis là!

SCÈNE XIV

Les Mêmes, LE DOCTEUR, LA HYONNAIS.

Ils ont entendu la réponse de Françoise.

LE DOCTEUR, venant de la droite.

Qu'est-ce donc qu'il te dit, Françoise?

FRANÇOISE.

Ah! tenez, mon père, sachez la vérité! Il m'aime, et, moi, je

n'ai jamais pris mon parti sur son abandon! Non, Henri! pas un jour, pas une heure! (*A son père.*) Que m'importent ses faiblesses, ses préjugés ou ses torts?... C'est lui! tout est excusé, du moment que c'est lui! N'est-ce pas ainsi depuis que j'existe?... n'ai-je pas toujours tout accepté de sa part?... Oui!... c'est mon souci, c'est mon tourment, c'est mon enfant, à moi! Dût-il briser cent fois mon cœur, j'ai pris l'habitude de souffrir pour lui. J'ai besoin de cela peut-être, et je crois que, le jour où je ne pourrais plus mettre un peu de bonheur dans sa vie, je ne saurais plus que faire de la mienne!

LE DOCTEUR.

Mon Dieu! pourquoi lui dis-tu cela, ma fille? est-ce qu'il renonce...? (*A Henri.*) Réponds! réponds donc!

HENRI, *comme égaré.*

Répondre à quoi?

LE DOCTEUR.

Je veux savoir ce qui s'est passé entre toi et M. Dubuisson, ce qu'il refuse de me dire!

HENRI, *sortant comme d'un rêve.*

Ce qui s'est passé!... Quoi? que s'est-il passé?

LE DOCTEUR.

Tu hésites?... C'est donc vrai, ce qu'on dit dans le bal!

FRANÇOISE.

Quoi donc?

LE DOCTEUR.

Qu'ils sont d'accord et qu'il ne peut plus reculer; que le mariage est résolu!

M. et madame Dubuisson entrent.

FRANÇOISE.

Résolu?

SCENE XV

LES MÊMES, MADAME DUBUISSON, DUBUISSON.

DUBUISSON.

Certainement, nous sommes d'accord; il en a le titre dans sa poche.

HENRI.

Non, monsieur; je vous rends ces titres, reprenez-les ; je les sens là comme une souillure... Ils me flétrissent, ils me brûlent!...

DUBUISSON.

Ah! c'est comme ça? Ça m'apprendra à avoir eu confiance en vous!

LE DOCTEUR.

Confiance en lui! (A Henri.) Ah! malheureux! on t'inflige là le châtiment de ta misérable faiblesse!

FRANÇOISE.

Mon père!... (Bas.) Ne l'humiliez pas devant eux.

HENRI.

Françoise!

LE DOCTEUR.

Tais-toi! tu n'as plus le droit d'invoquer l'affection ni la pitié de ma fille, toi qui, après une pareille faute,... oui, l'instant d'après, étais là... lui disant...

FRANÇOISE.

Rien, rien! il ne me disait rien, mon père!

HENRI.

Non! oubliez-le!... j'étais fou!... Je suis faible! mes sentiments ont de l'énergie, mes actions en manquent!... Vous me demandiez des vertus; ici, l'on n'exigeait qu'un nom!... Je ne suis pas un héros, moi!... mais je ne suis point un lâche... (A Dubuisson.) Je ne possède plus que ma vie, monsieur, prenez-la si bon vous semble! Je pars! mais je ne fuis pas! Vous

ferez de moi ce que vous voudrez!... (Au docteur.) Adieu!... (A Françoise.) Adieu, Françoise! adieu pour jamais!

Il sort.

ACTE QUATRIÈME

A la Chanterie. — Même décor qu'au deuxième acte.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DUBUISSON, CLÉONICE, FRANÇOISE, assises en groupe : elles brodent en causant; DUBUISSON, LE DOCTEUR, à la table.

LE DOCTEUR.

Ainsi vous pouvez prendre possession demain si vous voulez!

DUBUISSON, se retournant sur sa chaise et regardant Françoise.

Dame! si ça ne contrariait pas trop mademoiselle Laurent, j'y mettrais les ouvriers demain matin.

FRANÇOISE, tranquillement.

Cela ne me regarde plus, monsieur Dubuisson, du moment que vous êtes propriétaire...

DUBUISSON.

Oh! mon Dieu! l'affaire est réglée à présent... Il n'y manquait que cette pièce-là... (il montre un papier), que monsieur votre papa vient de me remettre. J'ai payé comptant la semaine passée, et, comme ça, je peux démolir dans cinq minutes si je veux!...

Il se lève et regarde les fenêtres, etc.

FRANÇOISE, souriant.

Attendez au moins que nous soyons descendues au jardin, ces dames et moi!...

CLÉONICE.

Mais qu'est-ce qu'il dit donc, mon papa?... Il veut démolir cette maison?...

DUBUISSON.

Dame, une fois enclavée dans mon parc, ça ne fera plus que me gêner, c'te bâtisse-là!...

MADAME DUBUISSON.

Le fait est que c'est trop petit pour nous!... Il n'y aurait pas seulement moyen d'y loger un de nos gardes!

CLÉONICE.

Mon papa, je vous demande de me donner ça, à moi!

MADAME DUBUISSON.

Et pourquoi donc?... (Bas.) Est-ce pour y donner encore des rendez-vous?...

CLÉONICE.

Maman! ne me parlez donc jamais tout bas, puisque vous ne savez pas baisser la voix!... grondez-moi quand nous sommes seules!... (Haut.) C'est par amitié pour Françoise que je voudrais garder la maison où elle a été élevée...

DUBUISSON.

Oui!... avec...

MADAME DUBUISSON, se levant et passant derrière.

Avec M. Henri!... (Bas, à Françoise.) Vous le voyez, mon cœur, ma fille pense à lui, et vous, vous n'y songez plus, puisque...

FRANÇOISE.

Puisque...?

MADAME DUBUISSON, haut.

Voyons, voyons, Françoise, expliquons-nous donc franchement une bonne fois... Épousez-vous ou n'épousez-vous pas M. de la Hyonnais?...

Elle s'assied à la table.

LE DOCTEUR.

Eh bien, qu'est-ce que cela vous fait, madame Dubuisson?

MADAME DUBUISSON.

Mon Dieu, vous savez bien que je suis toujours dans les

mêmes idées sur le compte de M. de Trégenec, je ne m'en cache pas. Dites-moi, Françoise, recevez-vous quelquefois de ses nouvelles, à M. Henri?...

FRANÇOISE.

Depuis trois mois qu'il est à Paris pour ses affaires, tenez, depuis le jour de votre bal, je n'ai pas échangé une ligne, un mot avec lui!...

CLÉONICE.

Ah! il ne vous écrit pas?...

FRANÇOISE.

Jamais!...

MADAME DUBUISSON.

Et M. la Hyonnais vous écrit, lui, depuis un mois qu'il est en Bretagne; je sais ça.

LE DOCTEUR.

Ah! vous vous informez à la poste...?

MADAME DUBUISSON.

La buraliste est notre parente!... Dites-nous donc s'il va revenir bientôt, ce cher M. Jacques!

LE DOCTEUR.

Vous grillez d'impatience de le revoir?

MADAME DUBUISSON.

Certainement!... C'est un jeune homme si comme il faut! il s'est battu pour Françoise! avec ça, il est très-bien né; il a quelque fortune, il est reçu médecin, et tout ça conviendrait beaucoup mieux à votre fille que M. Henri, qui n'a plus rien et qui n'a pas été élevé à se priver et à se tourmenter.

FRANÇOISE, souriant.

Cléonice!... Quelle est votre opinion sur Henri?

CLÉONICE.

Ah! mon Dieu... je vous l'ai dit cent fois!... une très-bonne opinion, puisqu'il hésite tant à me demander en mariage... Nous l'avons revu à Paris quand nous y avons été dernièrement pour l'Exposition. Je suis sûre qu'il était moins fier... et moins ruiné...

FRANÇOISE.

Vous êtes sûre... qu'il vous épouserait?...

CLÉONICE.

Sûre... non! mais enfin... je crois qu'il n'a pas d'éloignement pour moi...

FRANÇOISE.

Et vous, vous n'en avez pas pour lui?...

CLÉONICE.

Loin de là! j'aimerais si... (Bas, à Françoise.) Et je l'aime, malgré tout!

FRANÇOISE.

Ah! sérieusement?...

Cléonice fait signe que oui.

DUBUISSON, qui la regarde.

Qu'est-ce que tu dis là, toi?... Ne va pas te mettre ce garçon-là dans la cervelle. Il n'y faut plus penser...

MADAME DUBUISSON.

Parce que?...

DUBUISSON; il descend à gauche.

Parce que nous ne le tenons plus!... Ses lettres de change sont acquittées.

CLÉONICE.

Ah! ciel! vraiment? Depuis quand donc?...

DUBUISSON.

Depuis deux jours! la veille de l'échéance des trois mois que je lui avais accordés...

FRANÇOISE, souriant.

Vraiment?... Il a trouvé de l'argent?... (A Cléonice.) Eh bien, ma chère enfant, maintenant qu'Henri a pu racheter son honneur, s'il vous demande en mariage, vous pouvez vous aimer l'un l'autre.

On se lève.

MADAME DUBUISSON.

Qu'est-ce qui lui a prêté ça?...

DUBUISSON.

Son avoué n'a pas voulu me le dire.

MADAME DUBUISSON.

Est-ce que vous le savez, docteur? (A Dubuisson, après avoir vainement attendu la réponse du docteur, qui se lève et prend son chapeau.) Il fait semblant de ne pas m'entendre. (Haut.) Françoise, vous saviez ça, que M. Henri avait payé? (A Dubuisson.) Elle évite aussi de me répondre. Ah! je comprends : c'est le docteur qui paye, c'est pour ça qu'on vous vend la Chanterie.

DUBUISSON.

Tu crois?... Tâche donc de savoir ça!...

MADAME DUBUISSON.

Oui, oui, je vas tant les tourmenter, qu'ils me le diront!... (Haut.) Vous allez donc au jardin, mesdemoiselles?...

Françoise cause au fond avec Cléonice, en prenant son chapeau de jardin.

CLÉONICE.

Oui, maman, je veux causer avec Françoise...

MADAME DUBUISSON, à son mari.

En ce cas, moi, je m'attache au docteur... (Haut.) Monsieur Laurent, donnez-moi le bras; je veux vous demander une petite consultation sur ma santé, pendant que je vous tiens!...

LE DOCTEUR, se laissant prendre le bras.

Bah! je la connais, votre maladie : c'est la curiosité!

Ils sortent par le fond. Dubuisson achève de ranger les papiers.

SCÈNE II

DUBUISSON, puis HENRI.

Ma femme n'en démordra point, et la petite en tient pour lui. Le vieux Trégenec est riche... Voyons, qu'est-ce que je vas faire pour remettre la main sur lui?... Il a emprunté, il n'en a que plus besoin d'argent pour vivre en gentilhomme... Je saurai lui faire prêter... (Voyant Henri, qui hésite à entrer.) Tiens, c'est lui!... Diantre! que vient-il faire ici?... (Haut.) Comment! monsieur le comte, vous voilà au pays, et je n'en savais rien?

HENRI.

J'arrive, je viens de chez vous, et, ne vous trouvant pas...

DUBUISSON.

On vous a dit où j'étais!... Et à quoi est-ce que je dois la complaisance de votre visite?

HENRI.

Avant tout, monsieur, je vous dois des remercîments pour le délai que vous m'avez accordé.

DUBUISSON.

Bah! bah! ne parlons plus de ça : je vous aurais donné six mois... un an... Mais vous voulez payer recta... au jour et à l'heure...

HENRI.

Hélas! monsieur, je viens, au contraire, vous dire que je n'ai pas rassemblé la somme, que je ne suis point en mesure... et que, si vous voulez me traiter rigoureusement, je me mets à votre disposition...

DUBUISSON.

Qu'est-ce que vous me chantez donc là?... Quand je vous dis que je suis payé!

HENRI.

Payé!... Par qui donc?...

DUBUISSON.

Ce n'est donc pas par vous?...

HENRI.

Non, monsieur; il y a là une erreur...

DUBUISSON.

Oh! des erreurs, il n'y en a jamais avec moi! Quelqu'un a payé vos lettres de change!... Qui? Ça ne me regarde point, et c'est à vous de le deviner... Mais je suis bel et bien remboursé...

HENRI.

Monsieur Dubuisson, vous me croyez trop simple, c'est un détour ingénieux que vous prenez pour me lier envers vous... Mais sachez que...

DUBUISSON.

Monsieur le comte, je vous donne ma parole d'honneur que j'en suis incapable... Je suis un homme franc, moi, et je ne fais point de ces tours-là... Ceux qui vous le jouent ne vous connaissent guère, et ne sont pas vos amis autant que je l'aurais été si vous aviez voulu...

HENRI.

Mes amis?... Quels amis?... Qui donc me rend, à mon insu, un pareil service?...

DUBUISSON.

Je ne veux soupçonner personne; mais, si c'est le docteur, vous savez...? (A part.) Je vas lui couler ça. (Haut.) On vous a dit qu'il allait marier sa demoiselle?

HENRI.

Vraiment?...

DUBUISSON.

Et, vu sa petite position de fortune,... il faudra bien que vous vous acquittiez un jour, le plus tôt possible...

HENRI.

Oh! oui, certes!... Cette générosité me crée un supplice que j'avais repoussé!...

DUBUISSON.

Vous voyez donc bien!... Quand je vous le dis : je vous connais, vous êtes fier. Ils vous ont fait reculer devant un mariage qui vous souriait et qui vous convenait, pour arriver à quoi?... A être forcé, à présent, d'en chercher un autre qui ne vous plaira peut-être pas tant... Est-ce que vous êtes fait pour rester garçon, vous?... Non, vous avez été trop bien élevé pour savoir gagner votre vie!... Eh bien...

HENRI.

Eh bien, monsieur?...

DUBUISSON.

Eh bien, mordi!... faites vos réflexions, je ne vous dis que ça. Il y a des héritières laides, bossues; mais il y en a aussi de jolies... quelques-unes, et qui n'ont pas été mal élevées non plus; tôt ou tard, vous y songerez... Je ne vous jette pas la

mienne à la tête!... Dieu merci, je ne suis pas embarrassé de m'en défaire... Mais... sans vous dire que vous lui plaisez... j'ai cru voir que vous ne lui déplaisiez pas. Vous ne me devez plus rien, personne ne viendra vous dire que je vous achète... Voyons, est-ce que des paysans devenus seigneurs ne valent pas bien des seigneurs qui redeviennent paysans? Voulez-vous bêcher la terre quand, moi, j'achète les vôtres? Ça ne serait pas naturel. Vous êtes né pour ne rien faire, comme j'étais né pour travailler. A présent, je me repose, et je vous offre un fauteuil quand il ne vous reste pas seulement une pierre. Ne faites pas la grimace, asseyez-vous! C'est votre état, c'est votre droit que je vous rends, moi, Christophe Dubuisson, l'ancien valet de charrue.

HENRI.

Monsieur... Je vous remercie, monsieur Dubuisson! Vous êtes un brave homme, je le sais, je le vois. Certes, votre fille est aimable et jolie. Je m'estimerais heureux de lui plaire, et, dans la position où nous sommes désormais l'un vis-à-vis de l'autre, je ne rougirais pas de... Mais tenez, il m'est impossible de vous répondre en ce moment, je suis sous le coup de cet étrange événement... de ce service mystérieux que l'on vient de me rendre. Je souffre beaucoup de ne savoir qui je dois remercier ou accuser. Permettez-moi d'éclaircir le fait, de rassembler mes idées, et de ne pas me présenter à vous sans savoir ce que j'ai à refuser ou à accepter pour me sentir libre!

DUBUISSON.

A la bonne heure, prenez votre temps. Vous voulez voir le docteur?...

HENRI.

Oui, certes, il le faut; car je crains que ce ne soit lui!...

DUBUISSON.

Restez là, il est avec ma femme; je vas le faire venir.

HENRI.

Vous croyez qu'il consentira...?

DUBUISSON.

Oui! oui!... Pourquoi donc pas?... Je ne vous dis pas adieu, mais au revoir.

Il lui tend la main.

HENRI.

Au revoir?... vous croyez?...

DUBUISSON.

Oui! oui!... je vous en réponds. Vous y penserez.

Il sort.

SCÈNE III

HENRI, seul.

Ainsi le docteur me sauve et Françoise m'oublie!... Que n'ai-je conservé ma fortune! j'eusse été heureux avec cette femme dévouée; elle m'eût choyé, gâté : des soins délicats avec une intelligence d'élite, j'eusse été fier de cette femme-là... Mais, avec la pauvreté, tout devient odieux, impossible, je le sais maintenant : trois mois d'expédients, d'inquiétudes et d'humiliantes privations viennent de me l'apprendre. Ah! c'en est assez! (S'arrêtant en face de la fenêtre.) Le beau temps!... le doux soleil d'automne!... Le bois de Boulogne doit être délicieux aujourd'hui, avec une bonne voiture, bien légère, ou sur un beau cheval.... Ah! le docteur, et Françoise avec lui!...

SCÈNE IV

FRANÇOISE, LE DOCTEUR, HENRI.

LE DOCTEUR.

Eh bien, te voilà donc?...

HENRI.

Mon ami! Françoise! je n'espérais pas vous revoir!... Vous me pardonnez donc tous les deux...?

LE DOCTEUR.

Oui, c'est une habitude que nous avons comme ça.

FRANÇOISE.

N'êtes-vous pas toujours notre enfant gâté, Henri? Et vous arrivez à propos, nous avions besoin de vous ici!...

HENRI, allant à elle.

De moi?...

LE DOCTEUR.

Oui, pour une affaire de la plus haute importance, et qui t'intéresse particulièrement... Nous attendons M. de la Hyonnais aujourd'hui même, et nous savons par une lettre de lui qu'il a quelque chose à t'annoncer : ça lui épargnera la peine de t'écrire des détails que nous ne savons pas encore... Eh bien, qu'as-tu?

HENRI, troublé.

Mon ami, je vous entends : c'est la Hyonnais qui paye mes usuriers... Ce ne peut être que vous ou lui.

LE DOCTEUR.

Et pourtant ce n'est ni lui ni moi...

HENRI.

Comment se fait-il qu'on ne m'ait demandé aucune garantie, à moi, pas même ma parole?

LE DOCTEUR.

C'est une marque de haute confiance.

HENRI.

Ou de profond mépris!... Ne voyez-vous pas qu'il y a, dans la manière dont les choses se passent entre nous, une cruelle blessure pour mon âme? S'il est vrai que la Hyonnais revient pour...

LE DOCTEUR.

Achève!

HENRI.

Pour épouser Françoise...

FRANÇOISE.

Eh bien?

HENRI.

Eh bien... eh bien, s'il en est ainsi, je demande à être sûr que ce n'est pas lui qui paye mes dettes! Une telle assistance, si elle était honorable pour moi, agirait au grand jour. Mais, telle qu'elle s'offre à moi, elle s'impose comme une aumône! En suis-je là, mon Dieu! et faut-il me placer sous le poids d'un bienfait qui, dans une telle situation, équivaut à une insulte!

FRANÇOISE.

Une insulte!... Ah! si vous le prenez ainsi, je ne dois plus vous taire...

HENRI, passant devant elle.

N'essayez pas de le justifier, Françoise... On ne supplante pas un ami comme un rival ordinaire... et, dans tous les cas, on ne lui inflige pas l'humiliation d'avoir à vous remercier! Que M. la Hyonnais ne compte donc pas sur ma reconnaissance, car il me tarde de lui dire à lui-même...

LE DOCTEUR, qui avait remonté.

Ose donc l'accuser, le voici!

SCÈNE V

LES MÊMES, LA HYONNAIS.

HENRI.

Lui!

LA HYONNAIS, à Françoise et au docteur, très-ému.

Oui, oui, c'est moi! bien content de pouvoir vous annoncer...

LE DOCTEUR, lui serrant les mains.

Vous avez réussi?

LA HYONNAIS.

Oui! et non sans peine.

FRANÇOISE.

Mais réussi... complétement?

LA HYONNAIS.

Au delà de toute espérance!

FRANÇOISE, émue.

Ah! Henri! au lieu de le méconnaître, embrasse donc ton meilleur ami!

LA HYONNAIS.

De me méconnaître?

LE DOCTEUR.

Oui, il était en train de divaguer; mais ça va se passer.

HENRI, avec hauteur.

Non, la Hyonnais, je ne divague point! Je vois clair, et je refuse vos services, sachez-le bien!

LA HYONNAIS.

Quoi! un pareil accueil? à moi?

LE DOCTEUR.

Il s'imagine que vous venez de payer...

LA HYONNAIS.

Ses dettes?... Mais il ne sait donc pas...? (Regardant Françoise et s'approchant d'elle.) Il n'a pas deviné...?

HENRI, tombant sur un siége.

Ah! Françoise!... Grand Dieu! elle!...

LE DOCTEUR.

Eh bien, oui, elle l'a voulu! Elle m'a prouvé... j'ai consenti! Elle a disposé du petit héritage que sa mère lui avait laissé. Cette terre, ce verger, cette maison même...

Il descend à gauche.

HENRI.

Tout ce que vous possédiez, Françoise! Ce lieu qui vous était si cher!...

FRANÇOISE.

Oui! (Regardant la Hyonnais.) Tous mes souvenirs!

HENRI.

Mais il ne vous reste rien!

FRANÇOISE, montrant le docteur.

Si fait! mon père a travaillé pour moi; et, d'ailleurs, s'il fallait travailler aussi...

HENRI.

Ah! n'achevez pas, Françoise! vous me brisez! Quoi! pour réparer...? Ah! Françoise! Françoise! tant de grandeur m'écrase, et je ne trouve pour te remercier que des larmes de honte et de désespoir!... Mais alors... quel service m'a donc rendu M. la Hyonnais?

LE DOCTEUR.

Quel service?... Oh! un grand service, et dont lui seul connaît toute l'étendue... Parlez, Jacques; dites ce que vous avez fait.

FRANÇOISE, à la Hyonnais.

Dites!

LA HYONNAIS, à Henri.

Une femme... une femme s'immolait pour vous avec énergie... Je n'ai pas voulu lui laisser porter seule le poids de son dévouement. Il fallait trouver un moyen de vous réhabiliter, vous, l'homme qu'elle aimait... J'ai cherché ce moyen... Vous étiez repoussé, abandonné par votre père; il fallait le ramener à la pitié, peut-être à la justice : j'ai résolu de le faire. Votre mère avait été accusée, votre légitimité contestée... Il fallait découvrir la vérité, chercher des preuves; je les ai trouvées! Il fallait réunir ces preuves, les rendre évidentes, produire des témoins dignes de foi. Il fallait porter en secret cette cause palpitante au tribunal d'un seul homme, juge prévenu, époux irrité! J'ai plaidé cette cause et je l'ai gagnée! Je vous rapporte l'affection d'un père qui vous appelle et vous attend... Je vous rends une famille, une fortune, un avenir... Je vous rends surtout le droit d'épouser la femme (sa voix est étouffée) la plus noble... la plus digne des femmes!... Voilà ce que j'ai fait pour vous, Henri... et, croyez-moi, davantage serait impossible... les forces de l'âme... Enfin, voilà ce que j'ai fait, moi!...

HENRI.

Oh! c'est un rêve!... Ma mère justifiée!... mon père... mon honneur... l'amour de Françoise... l'amitié... le dévouement... le pardon!.. Tout! tout à la fois!... (Allant à la Hyonnais.) Et

c'est vous, Jacques, vous envers qui j'ai été ingrat... vous qui je ne suis plus rien... vous qui...? Ah! je me souviens!... pardon, pardon, mon ami, j'avais tout oublié! Pardonnez-moi l'ivresse de mon bonheur!

LA HYONNAIS.

J'ai fait mon devoir envers mon père, à qui j'avais juré de ne pas vous abandonner, et envers... moi-même, car je viens dire adieu a Françoise et à vous, comme je m'y étais engagé, Henri. Adieu!...

FRANÇOISE.

Jacques! restez!...

LA HYONNAIS.

Non, je ne puis!

LE DOCTEUR.

Restez, c'est elle qui vous en prie.

FRANÇOISE.

Monsieur de la Hyonnais, donnez-moi votre main!... elle est glacée! laissez-la dans les miennes.

LA HYONNAIS.

Françoise!... ah! vous me tuez!... Adieu!

FRANÇOISE.

Non, ne me retirez pas cette main loyale et pure, qui m'a soutenue dans ma douleur et qui s'est étendue entre moi et le désespoir... Ne rougissez pas de ces larmes qui vous échappent; vous avez vu couler les miennes, et, pour les calmer, vous avez eu l'éloquence du cœur; vous m'avez vue faible, brisée, et vous n'avez maudit ni ma faiblesse ni celle de l'homme que je pleurais! vous l'avez servi, relevé, comblé, lui! Pour cela, je vous bénis, et j'appelle sur vous la bénédiction de mon père!

LA HYONNAIS.

Mon Dieu! que dites-vous?

HENRI, descendant.

Françoise!

LE DOCTEUR.

Parle, ma fille, dis-leur tout.

FRANÇOISE.

Henri ! je t'ai aimé d'une affection maternelle. C'était une ardeur, une soif de dévouement ; tu étais malheureux ! Le jour où j'ai pu te sauver avec uu peu d'argent... ah! c'est bien peu de chose, ce que j'ai fait pour toi ! j'ai racheté bien aisément ton repos... et le mien ! Oui, Henri, le jour où j'ai pu me dire : « J'ai tout donné pour lui, je n'ai plus rien ! » j'ai pu me dire aussi : « Je suis calme, je suis guérie ! Mon dévonement est assouvi, ma passion est satisfaite; je me sens bien, je me sens vivre, je vais donc respirer enfin et songer à moi-même. »

HENRI.

Et, en disant cela, c'est à Jacques... ?

FRANÇOISE.

C'est à Jacques que je songeais!

LA HYONNAIS, tombant sur un siége, éperdu.

A moi ?

HENRI.

Françoise !... une femme comme toi ne peut se lasser de pardonner !

FRANÇOISE.

On se lasse de souffrir sans profit pour personne. De quoi viens-tu te plaindre, Henri ? et comment peux-tu encore me parler de toi, à moi qui sais maintenant ce que c'est qu'une passion vraie! Ah ! grand merci, mon pauvre aveugle ! j'ai ouvert les yeux à l'éclat du vrai soleil ! Et ce que je sens là dans mon âme, cette admiration, cette flamme sainte, cette foi enthousiaste, cette ivresse lucide... oui, Jacques, c'est là le feu divin, c'est l'amour, fils du ciel ! (Tendant la main à la Hyonnais.) Et voilà ce que Dieu m'envoie pour me récompenser d'avoir beaucoup souffert et beaucoup pardonné !

LA HYONNAIS.

Ah ! Françoise !

Henri se détourne.

SCÈNE VI

Les Mêmes, MADAME DUBUISSON, CLÉONICE, DUBUISSON.

MADAME DUBUISSON, *entrant par la gauche.*

Eh bien, a-t-il dit son dernier mot ?

FRANÇOISE, *haut.*

Pas encore, mais voici le mien : j'épouse M. de la Hyonnais.

CLÉONICE, *embrassant Françoise.*

Ah! que vous êtes gentille !

MADAME DUBUISSON.

Oui, oui, bien bonne personne !

DUBUISSON, *au fond.*

Allons, on fera peut-être les deux noces ensemble !

Il descend à droite.

LE DOCTEUR, *allant à Henri.*

Tu pleures ?

HENRI.

Ah! que ne suis-je resté pauvre !

LE DOCTEUR.

Tu n'aurais jamais su être pauvre !

HENRI.

Aimé d'elle, j'aurais aimé le travail !

LE DOCTEUR.

Non ! cet amour-là est une grâce au commencement, une récompense à la fin; et qui a repoussé l'une ne reçoit pas l'autre !

DUBUISSON.

Certainement, certainement ! M. le comte fera un beau mariage, un mariage d'argent !

LA HYONNAIS, à Françoise.

Et nous? c'est un vrai mariage de raison, n'est-ce pas?

FRANÇOISE.

Oui, Jacques, selon nous, puisque c'est un mariage d'amour!

FIN DE FRANÇOISE

COMME
IL VOUS PLAIRA

DRAME EN TROIS ACTES

Théâtre-Français. — 12 avril 1856.

A M. RÉGNIER

DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE.

Paris, 10 avril 1856

Excellent et cher ami, au moment où vous allez terminer le travail d'étude et de mise en scène de cet essai dramatique, je veux vous remercier de tant d'intelligence, de conscience et de cœur mis par vous au service de l'art que vous aimez et de l'auteur qui vous aime.

Et puis je veux causer avec vous de cet essai, que j'ai cru devoir tenter par amour pour le plus grand des écrivains dramatiques. Ceci pourra servir de préface à la publication de mon travail, et résumer plusieurs des réflexions qui se sont présentées à mon esprit comme au vôtre sur la nature de cette tentative.

Il y a longtemps qu'elle me préoccupe et que je retarde de m'y livrer, espérant toujours que de plus habiles et de plus puissants que moi songeront à s'en charger. J'eusse voulu voir ouvrir, avec des mains plus fortes que les miennes, cette porte fermée depuis plus de deux cent cinquante ans entre

notre public et une grande partie des œuvres de Shakspeare. Plusieurs eussent pu le faire, j'ignore pourquoi il l'ont dédaigné.

L'œuvre de Shakspeare peut se diviser, disons-nous, en trois genrus ou séries. Les pièces tragiques, les pièces bouffonnes et celles qui tiennent de l'un et de l'autre genre, qu'il intitulait simplement comédies et que j'appellerai la série de ses drames romanesques.

C'est cette dernière série qui est la moins vulgarisée chez nous; quoique souvent pillée, elle n'a jamais été considérée comme scénique, apparemment; mais comment le savoir avant de l'avoir essayée à la scène?

Est-ce donc un pillage de plus que je vais commettre? J'espère que non, car j'aime encore mieux attacher à la robe du poëte quelques ornements peu dignes de sa splendeur que de faire servir les pierreries dont lui-même l'avait ornée à parer mon propre ouvrage. Je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pouvoir montrer cette robe tout entière aux yeux de notre public français moderne. Tous ceux qui, comme vous, connaissent Shakspeare, savent bien que, si elle est partout richement brodée, elle est parfois jetée sur l'épaule du dieu avec une négligence ou une audace qui ne sont plus de notre temps, et que notre goût ne supporterait pas.

Chaque siècle a imposé des règles à la forme des ouvrages dramatiques. Ces règles-là ne sont rien de plus que des modes, puisqu'elles ont toujours changé et changeront toujours. Lorsqu'elles sont vieilles, on les rejette comme des entraves méprisables, mais c'est pour en établir d'autres qui font leur temps. Chaque époque s'imagine avoir trouvé les meilleures possibles, et s'y obstine le plus longtemps possible. Le vrai progrès de notre siècle en ce genre a été le romantisme, qui, à l'exemple de Shakspeore, s'étant affranchi de toute règle absolue, a cherché l'émotion dans tous les sujets et sous toutes les formes. Mais le romantisme a déjà passé fleur, et le goût de Shakspeare s'est émoussé trop vite chez nous. Ce n'est pas la faute de certaines traductions vraiment admirables (l'*O-*

thello de M. de Vigny, l'*Hamlet* de MM. Alexandre Dumas et Paul Meurice, et quelques autres essais très-louables qui ont suivi ou précédé). C'est la faute d'un progrès réel qui s'est fait dans l'art dramatique, et qui consiste principalement dans l'habileté du plan; il est certain que le moindre vaudeville de nos jours est mieux fait, sous ce rapport, que les plus admirables drames des maîtres du temps passé.

Mais les progrès, en notre monde, ne sont jamais que relatifs. Lorsque Shakspeare s'abandonnait à l'élan fougueux ou aux délicieux caprices de son inspiration, il foulait aux pieds, avec les règles de la composition, de certains besoins bien légitimes de l'esprit : l'ordre, la sobriété, l'harmonie et la logique. Il était Shakspeare; donc, il faisait bien, si ces écarts étaient nécessaires à l'élan du plus vaste et du plus vigoureux génie qui ait jamais embrasé le théâtre.

Aujourd'hui, les faiseurs habiles risquent de tomber dans l'excès de leur manière, qui serait d'habituer le public à un adroit échafaudage de situations trop pressées, sans ces points d'arrêts nécessaires à la réflexion, sans ces sacrifices de son impatience qu'il serait bon de lui demander quelquefois, pour l'amener à juger les caractères et à se pénétrer de la cause et du but de leur action dans la pièce, en un mot, du vrai sens de la pièce qu'on lui sert. Devant ce public blasé, distrait, et véritablement gâté par l'abondance des incidents dont on l'accable, la condescendance des écrivains dramatiques peut risquer de devenir servile, et tout ce qui est servile est coupable.

Voilà, je crois, le péril de la situation, et je l'ai déjà plus d'une fois signalé; quelques-uns le sentent bien, et, joignant la sagesse à l'habileté, triomphent de la frivolité et de l'irréflexion de la foule.

Je ne me range pas parmi ces derniers, vous le savez, mon ami. Je ne suis habile ni dans mes écrits ni dans mes actions, ce qui ne m'empêche pas de croire que je peux tenir utilement et modestement ma place sans qu'aucune lutte m'effraye ou me décourage. Je trouve que notre théâtre moderne man-

que, la plupart du temps, de conscience, et que sa soif ardente de succès à tout prix est quelque chose qui le fait descendre de sa dignité dans les mœurs publiques. C'est donc fort peu de moi qu'il s'agit ici : c'est de l'art et de sa mission parmi nous.

Je résume ce qui précède en disant, avec vous, n'est-ce pas, que les règles sont bonnes, pourvu qu'elles soient élastiques et puissent s'assouplir à l'individualité de chaque talent, et que, quand elles deviennent une mode ardente, absolue, exigible de la part d'un public enfiévré, elles deviennent des formes qui emportent le fond. C'est ainsi qu'à la fin de chacun de nos engouements successifs pour une manière, les arts qui devraient être des enseignements, s'efforcent de n'être plus que des amusements, et arrivent à n'être plus ni l'un ni l'autre. Quand ces désastres sont proches, ne faut-il pas secouer quelquefois de son âme les préoccupations du présent, revenir aux maîtres et retremper sa foi dans ces grands fleuves qui coulent en silence dans la nuit du passé, dans ces mines inépuisables dont l'or, respectueusement lavé, peut encore servir de critérium et de titre à la monnaie courante?

Si l'on venait nous dire, cher ami, que nous sommes des pédants de notre art, et que nous prenons trop au sérieux le frivole *divertissement* du théâtre, voici ce que nous aurions peut-être à répondre :

Regardez, à l'heure où le jour baisse, le mouvement qui se fait dans tous les grands centres de population. La journée de travail est finie pour les uns ; la journée d'oisiveté est finie pour les autres. Tous achèvent leur repas somptueux ou modeste, et chaque soir, dans une ville comme Paris, une moyenne de vingt-cinq à trente mille personnes, si je ne me trompe, s'achemine vers les vingt-cinq ou trente théâtres qui s'apprêtent à les occuper ou à les distraire pendant quatre ou cinq heures. Il en a été ainsi la veille, il en sera de même le lendemain. Peu à peu, la majeure partie de la population intelligente, qu'elle paye ou entre par faveur, vient prendre place sur ces fauteuils ou sur ces banquettes, devant ce ri-

deau qui va se lever entre des êtres distraits de leur vie réelle et des êtres consacrés à représenter les scènes d'une vie fictive. C'est le tiers de la journée qui va s'immobiliser, s'oublier, s'anéantir devant une action scénique quelconque, c'est-à-dire devant un rêve.

Dans les provinces, toute proportion gardée, le même mouvement s'accomplit; partout où il y a une ville, il y a un théâtre tel quel, où le rêve va se reproduire et accaparer chaque jour certaines heures de l'existence d'un certain nombre de personnes graves ou frivoles. Quittez la civilisation, allez, par delà les déserts, étudier les mœurs des peuplades sauvages : un jour de fête, vous les verrez tout à coup revêtir des ornements étranges, des parures insitées, et, à la clarté des torches ou sous le reflet de la lune, exécuter, sur des chants consacrés ou improvisés, des danses mimées qui sont des symboles, des drames, des spectacles.

Et il en est ainsi sur toute l'échelle qui part de la vie primitive pour aboutir à la civilisation la plus raffinée. Depuis que le monde existe en sociétés, si petites ou si grandes qu'elles soient, tous les temps, tous les pays ont fait entrer dans les nécessités de la vie l'assouvissement de la faim intellectuelle immédiatement après celui de la faim matérielle. *Panem et circenses* est la devise de l'humanité.

Ceci paraîtrait étrange à un habitant de quelque autre planète plus sage ou plus heureuse, qui, tout à coup jeté parmi nous, se poserait la question suivante : « Chez nous, l'existence est remplie du plaisir ou du bonheur d'exister; la vie suffit tout au plus à l'accomplissement des excellents et agréables devoirs que nous avons à remplir. D'où vient que ces gens-ci, qui crient bien haut contre la brièveté de leurs jours et la dureté de leur tache, perdent ainsi tant d'heures et dépensent tant d'attention devant une vaine représentation des diverses combinaisons de leur destinée en ce monde, combinaisons plus ou moins possibles, mais qui ne se rencontreron jamais exactement ni dans leur vie ni dans celle des acteurs qui les représentent ? Quel est donc ce besoin de déposer le

fardeau de sa propre pensée pour suivre la pensée d'une fiction quelconque dans les mouvements de ces personnages dont tout l'art cousiste à paraître agir dans la réalité?

Oui, certes, voilà un problème insoluble pour un être froidement raisonnable qui n'aurait jamais vécu parmi nous. Et que pourrions-nous lui répondre, sinon que notre existence est dure ici-bas, et que nous n'y pouvons jamais être assez contents de nous ni des autres pour ne pas désirer de rêver tout éveillés?

Nous ne pourrons jamais nous soustraire à cette soif de la fiction, à moins que notre monde ne se transforme en une sorte de paradis où l'idéal d'une vie meilleure ne sera plus admissible, et, *en attendant*, nous aspirerons toujours à sortir de nous-mêmes de temps en temps; toujours notre imagination sublime ou grossière fera ses délices ou son ivresse de ce breuvage divin ou vulgaire que l'on appelle le théâtre.

Tout poëme, tout roman, toute chanson répondent à ce besoin de l'âme humaine; mais le théâtre qui fut inventé pour résumer les manifestations de tous les arts sous toutes les formes, et qui a le privilége de rassembler des masses appelées à partager les mêmes émotions, est l'expression la plus complète et la plus saisissante du rêve de la vie, si essentiel apparemment à l'équilibre de la vie réelle.

Voilà pourquoi, mon cher Régnier, votre profession et la mienne sont sérieuses pour nous, quelque légères qu'elles paraissent. Du moment que nous regarderons le théâtre comme un enseignement dont les esprits élevés doivent profiter, en s'amusant sainement à des situations vraies ou en partageant des émotions généreuses, rien ne sera ni trop beau ni trop bon pour ce sanctuaire de l'idéal, et c'est avec douleur que nous le voyons profané à chaque instant par les mauvaises ou les folles passions qui s'agitent en deçà ou au delà de la rampe.

Notre rêve à nous serait de voir apparaître sur cette scène où nous sentons douloureusement la faiblesse des efforts isolés, des héros de cent coudées ou des divinités charmantes,

parlant une langne sublime ou chantant une musique céleste, des poëtes égaux à tous ceux dont l'humanité garde religieusement la mémoire, des artistes de premier ordre, des décors enchanteurs, des harmonies enivrantes, et tout cela sans tache, sans défaillance, sans ombre, en face d'un public d'élite, au sein d'une société qui verserait et recevrait la lumière, et dont il serait doux d'être tour à tour le reflet et le modèle.

Mais laissons le rêve irréalisable, et disons-nous que, où l'on soit, il faut faire tout ce que l'on peut. C'est toujours une grande consolation que de sentir cette volonté inébranlable au dedans de soi. Et, quand on se place sincèrement à ce point de vue, on se sent très-solidement assis. Les impatiences, les dégoûts et les déboires attachés à tout travail humain passent sans laisser de traces. Rien ne ramène le calme comme la bonne foi dans la modestie, et il est facile d'être courageux quand on sait immoler avec plaisir sa personnalité à une tâche plus chère que soi-même.

C'est en voyant le théâtre tomber parfois dans l'estime publique au niveau d'un amusement vulgaire, que l'on sent le désir d'y ramener le souvenir des grands écrivains, et d'y faire revivre celles de leurs pensées qui n'ont jamais reçu chez nous le droit de cité qu'elles devraient avoir dans le monde entier de la civilisation. Shakspeare n'était sans doute pas plus austère que son siècle. A cette époque, où son théâtre résumait tous les genres divisés et attribués, chez nous, à divers théâtres en raison des divers goût du public, le maître immortel, passant du drame sanguinaire le plus atroce au burlesque le plus échevelé, subissait dans son œuvre le reflet des passions violentes et des goûts cyniques de ses contemporains. Il a marché sur la fange des carrefours avec autant de verve et d'audace qu'il a plané dans les cieux avec splendeur et majesté. Mais, s'il n'a pas été plus pur et plus doux, dans toutes ses inventions, que le temps dont il était la plus haute expression littéraire, il a été plus grand et meilleur que son siècle tout entier, dans les parties saines de

son inspiration. Par un contraste étrange et qui semble incompréhensible, il a mis la grâce et la chasteté les plus divines à côté du plus effrayant cynisme, la douceur des anges auprès des fureurs du tigre, et la plus pénétrante douleur en face des intraduisibles *concetti* d'une audacieuse licence.

Il n'y a donc pas moyen de traduire littéralement Shakspeare pour le théâtre, et, si jamais il a été permis de résumer, d'extraire et d'expurger, c'est à l'égard de ce génie sauvage qui ne connaît pas de frein.

C'est un meurtre à coup sûr que de s'y résoudre, car, en face du texte, il est facile de reconnaître que ce n'est jamais son génie qui défaille, même dans les endroits où notre goût et notre délicatesse modernes sont le plus blessés. Quand il fait parler des êtres immondes dont on ne saurait même nommer la profession, c'est avec une énergie et une couleur de vérité telles, que l'on frissonne comme si on les entendait; mais ce meurtre, il faut le commettre ou laisser le livre aux érudits indulgents.

C'est sur le plus doux de ses drames romanesques que j'ai osé mettre la main. Il y avait là, je ne dirai pas peu de propos trop vifs à supprimer, du moins pas de situations trop violentes; mais le désordre de la composition, ou, pour mieux dire, l'absence à peu près totale de plan, autorisait pleinement un arrangement quelconque. Après un premier acte plein de mouvement, après l'exposition d'un sujet naïvement intéressant, où des caractères pleins de vie, de grâce, de scélératesse ou de profondeur sont tracés de main de maître, le roman entre en pleine idylle, tombe en pleine fantaisie et se fond en molles rêveries, en chansons capricieuses, en aventures presque féeriques, en causeries sentimentales, moqueuses ou burlesques, en taquineries d'amour, en défis lyriques, jusqu'à ce qu'il plaise à Rosalinde d'aller embrasser son père, à Roland de la reconnaître sous son déguisement, à Olivier de s'endormir sous un palmier de cette forêt fantastique où un lion, oui, un vrai lion égaré dans les Ardennes, vient pour le dévorer; et, enfin, au dieu Hyménée en personne, de sor-

tir du tronc d'un arbre pour marier tout le monde, et quelques-uns le plus mal possible : la douce Audrey avec le grivois Touchstone, et la dévouée Célia avec le détestable Olivier.

Il a plu à Shakspere de procéder ainsi, et bien certainement, pour les esprits sérieux comme pour les enthousiastes sans restriction (eux seuls sont peut-être les juges équitables d'un génie de cette taille), l'arrangement que je me permets n'est qu'un inutile *dérangement*. Je ne me fais pas d'illusion sur le peu de valeur de tout replâtrage de ce genre, et j'aurais souhaité de ne pas être obligé de m'en servir. Mais, ne pouvant rendre par la traduction mot à mot, qui ne donne pas dans notre langue moderne la vraie couleur du maître, les beautés de cette ravissante et traînante vision, j'ai dû, je crois, rendre au moins le petit poëme qui la traverse accessible à la *raison*, cette raison française dont nous sommes si vains et qui nous prive de tant d'originalités non moins précieuses. Quoi qu'il en soit, j'ai pu sauver les plus belles parties de l'œuvre d'un oubli complet, et saisir au vol cette magistrale figure de Jacques, si sobrement esquissée, cet Alceste de la renaissance, qui est venu murmurer quelques douloureuses paroles à l'oreille de Shakspeare avant de venir révéler toute sa souffrance à l'oreille de Molière. J'avais tendrement aimé ce Jacques, moins vivant et moins poétique que notre misanthrope. J'ai pris la liberté grande de le ramener à l'amour, m'imaginant voir en lui le même personnage qui a fui *Célimène*, pour vivre au fond des forêts, et trouve là une *Célie* digne de guérir sa blessure. C'est là mon roman, à moi, dans le roman de Shakspeare, et, en tant que roman, il n'est pas plus invraisemblable que la conversion subite du traître Olivier. Mais qu'on le blâme si l'on veut : j'en fais bien bon marché. Si, quant au reste, j'ai pu donner une idée de cette naïve pastorale mêlée de philosophie, de gaieté, de poésie, d'héroïsme et d'amour, j'aurai rempli mon but, qui était de prouver ce que je vous ai dit au commencement de cette lettre : à savoir, que travailler exclusivement à sur-

prendre et à enchaîner le public par une grande habileté de plan, ne remplit pas tout le but du théâtre, et que, sans tous ces moyens acquis à la science nouvelle, on peut charmer le cœur et l'imagination par la beauté simple et tranquille, si le cœur et l'imagination ne sont pas lettre morte au temps où nous vivons.

Peu importe le succès de mon intervention dans cette tentative. Quant à lui, le poëte divin, je ne m'inquiète pas du résultat. Il sera toujours bon, dans un certain nombre d'esprits amoureux de candeur et de poésie. J'aurai donné à ceux-ci, j'en suis sûr, l'envie de connaître ou d'approfondir certains chefs-d'œuvre qui sont encore ensevelis sous le suaire glacé de la traduction littérale, et de s'initier, par eux-mêmes, à cette contemplation shakspearienne, bercée par les brises murmurantes, par le gazouillement de ruisseaux qui parlent en vers, par les sons des cors et des luths errants dans la forêt, par les étranges senteurs de ces bois peuplés de daims tachetés et de bergères en robes de soie. C'est au texte que je les renvoie, ceux qui goûteront un peu le pâle reflet de l'œuvre dans mon imitation! Fallait-il laisser le miroir magique aux mains de quelques adeptes silencieux et ravis, et traiter le public d'aujourd'hui comme un troupeau barbare, indigne d'être initié, du moins en partie, à cette tentative d'acclimentation?

Ces essais-là ne sont pas définitifs, me direz-vous. Je le sais bien, mon ami; mais le sort des grands maîtres est d'être traduits d'âge en âge, et, chaque fois, appropriés plus ou moins au goût et à la mode du temps, qui veut se les assimiler par les organes qui lui servent, et non par ceux qu'il n'a plus. Par conséquent, les traductions libres, et même un peu les traductions soi-disant littérales sont une suite d'altérations et d'arrangements. C'est à ce prix que Shakspeare a été connu en partie et sera connu entièrement chez nous. Richard; Shylock, Falstaff et quelques autres de ses personnages ont pénétré sur notre scène à travers des tranformations que

l'on a reconnues nécessaires et qui ont été trouvées heureuses.

Cette nécessité de mettre quelques vêtements d'emprunt sur le colosse n'est donc ni une profanation ni un outrage; c'est plutôt un hommage rendu à l'impossibilité de le vêtir à la française avec des habits assez grands et assez pompeux pour lui.

Et il sera bien fait d'autres traductions de *Comme il vous plaira*. La mienne n'aura d'autre mérite que celui d'avoir été *osée* la première.

Oser! le mot paraît étrange, quand il s'agit de mettre une page de Shakspeare à la scène. Il est pourtant certain qu'il faut faire en ceci acte de foi et de dévouement. Le temps n'est guère à la poésie, et le lyrisme ne nous transporte plus par lui-même au-dessus de ces régions de la réalité dont nous voulons que les arts soient désormais la peinture. Si, à cette heure, la Ristori réveille notre enthousiasme, c'est qu'elle est miraculeusement belle, puissante et inspirée. Il ne fallait pas moins que l'apparition d'une muse descendue de l'Hymète pour nous arracher à nos goûts matérialistes. Elle nous fascine et nous emporte avec elle dans son rêve sacré; mais, quant à l'hymne qu'elle nous chante, nous l'écoutons fort mal, et nous nous soucions aussi peu d'Alfieri que de Corneille; c'est-à-dire que nous ne nous en soucions pas du tout, puisque, notre muse Rachel absente, la tragédie française est morte jusqu'à nouvel ordre.

Les grands succès du théâtre tendent donc à s'attacher exclusivement chez nous à ce que l'on appelle les pièces d'actualité. J'avoue que, tout le premier, en tant que spectateur, je m'y plais mieux, quand elles sont bonnes, qu'à l'audition des grands alexandrins débités par des interprètes insuffisants. Je sens, comme tout le monde, que ces choses monumentales ne peuvent être portées que par des colosses d'intelligence et des types de beauté surhumaine. Les grands talents ne peuvent abonder qu'à la condition de remplir une tâche proportionnée aux forces de la génération présente. Ils se

meuvent à l'aise dans le monde de la réalité; celui des temps héroïques réclame des aptitudes exceptionnelles.

Faut-il donc regarder le perfectionnement de la pièce d'actualité comme le salut du théâtre? Oui, s'il ne tue pas absolument le sentiment et le besoin du lyrisme, l'excès de la vraisemblance étant de ramener les idées et le langage à la vulgarité. Le lyrisme est l'expression de l'idéal comme l'actualité est celle du bon sens. Ces deux forces de l'âme, enthousiasme et raison, sont solidaires l'une de l'autre; toutes deux doivent périr si toutes deux ne peuvent vivre simultanément en bonne intelligence.

Shakspeare est précisément l'accord de ces deux puissances. Il les a portées en lui à dose égale dans la plupart de ses ouvrages, et, même dans ceux qui semblent appartenir au domainc de la fantaisie, elles voltigent encore comme ces flammes jumelles qui poursuivent le navire battu par l'orage. Il a le sentiment comique autant que le sentiment sublime, et nul plus que lui ne peint la réalité des passions humaines servant de cadre à l'éternelle vérité des idées supérieures. C'est un mélange de naïveté, de grandeur, de recherche et de bonhomie qui font résonner toutes les cordes de la vie, et qui répond à tous les besoins de l'âme : raisonnement, imagination, rêverie et volonté.

Que, sur d'autres scènes, d'autres artistes, d'autres croyants nous secondent, comme quelques-uns nous ont déjà encouragés par leur exemple; et grâce au divin Shakspeare, le goût du temps rentrera peut-être dans l'équilibre nécessaire au salut de l'art.

Quant à nous, mon cher Régnier, il n'y a pas à regretter de nous être donné un peu de peine pour arriver à planter les arbres de la forêt enchantée des Ardennes sur les planches classiques du Théâtre-Français, si nous avons réussi à faire passer là un souffle de poésie exhumé tant bien que mal par votre ami, l'auteur reconnaissant.

G. S.

DISTRIBUTION

FRÉDÉRIC, duc usurpateur	MM. FONTA.
LE DUC, son frère, exilé	MAUBANT.
JACQUES, } amis du duc exilé	ROUVIÈRE.
AMIENS, } amis du duc exilé	MIRECOURT.
OLIVIER DES BOIS	TALBOT.
ROLAND, son frère	DELAUNAY.
ADAM, serviteur d'Olivier	ANSELME.
PIERRE TOUCHARD, dit PIERRE DE TOUCHE, bouffon	MONROSE.
GUILLAUME, paysan	SAINT-GERMAIN.
CHARLES, lutteur de Frédéric	JOUANNI.
UN CHANTEUR	BACHE.
DEUX SEIGNEURS	MONTET.
	TRONCHET.
VALET	MASQUILLIER.
CÉLIA, fille de Frédéric	Mmes ARNOULD-PLESSY.
ROSALINDE, fille du duc exilé	FAVART.
AUDREY, jeune paysanne	ÉMILE DUBOIS.

SEIGNEURS et DAMES DE LA COUR DE FRÉDÉRIC. SEIGNEURS et SERVITEURS DU DUC EXILÉ.

La scène est, au premier acte, à la résidence de Frédéric ; au deuxième, dans la forêt des Ardennes ; au troisième, dans une autre partie de la forêt.

ACTE PREMIER

Une pelouse devant le palais ducal. Bancs et palissades. Étendards et banderoles. Des valets vont et viennent dans le fond. Sur le côté droit, une riche estrade, avec le siége ducal et le dais, et dont les degrés font face au public ; à gauche, en avant, un banc en travers.

SCÈNE PREMIÈRE

ADAM, ROLAND.

ROLAND, entrant le premier, par le premier plan à gauche.

Oui, oui, mon cher Adam, je veux voir ! je veux voir les

jeux de la cour, les dames et les seigneurs de la cour; je veux voir le souverain, ce redoutable Frédéric...

ADAM.

Y songez-vous, sire Roland? vous, le fils d'un seigneur attaché...

ROLAND.

Mon brave père est mort dans l'exil; mais son digne maitre, le vieux duc, vit encore.

ADAM.

Bien loin d'ici, bien pauvre, bien oublié...

ROLAND.

Oublié, lui?... Non!

ADAM, regardant au fond à droite.

Parlez plus bas, de grâce! A quoi bon braver la colère des puissants?...

ROLAND.

Je ne veux rien braver; je veux voir, te dis-je! Voir, c'est vivre, et je n'ai pas encore vécu, moi! Mon cruel frère... Ah! est-il digne d'appartenir à la bonne cause, celui qui, à l'exemple du souverain ennemi de notre famille, exerce dans sa propre maison une méchanceté si grande! Chaque jour, je l'entends maudire l'oppresseur qui a dépossédé et banni son propre frère, et pourtant que fait-il lui-même, et comment suis-je traité par lui!

ADAM, regardant au fond, à gauche.

Plus bas, plus bas, mon cher enfant! Il pourrait être par ici, vous voir et vous entendre...

ROLAND.

Soit; mais promets-moi de me montrer la fille du duc exilé, la belle Rosalinde. On dit qu'elle sert d'otage... Crois-tu qu'elle paraisse aux divertissements de ce jour?

ADAM.

Elle y paraitra sans doute, car elle ne quitte pas plus que son ombre la princesse Célia, fille du duc régnant, et il pa-

rait qu'en dépit des querelles de famille, ces deux bonnes filles s'aiment tendrement à la vue de tout le monde.

ROLAND.

Je la verrai donc!... Je suis honteux d'être si mal vêtu! L'avarice de mon frère Olivier...

ADAM, regardant au fond, à gauche.

Messire Olivier... Il vient justement par ici! Ah! pour vous y avoir amené, je serai repris et maltraité, moi!

ROLAND, l'entraînant vers la droite.

Eh bien, éloigne-toi, mon ami! Je dirai que je suis venu seul. Vite, vite! avant qu'il te voie!...

ADAM, s'éloignant.

Je crains sa colère contre vous... Je ne me tiendrai pas loin.

Il sort par la droite.

ROLAND, à part.

Oh! moi, je ne le crains pas, monsieur mon frère!

SCÈNE II

ROLAND, assis sur les degrés de l'estrade; puis OLIVIER, JACQUES et ADAM.

OLIVIER, venant par la gauche, derrière la barrière.

Eh bien, monsieur, que faites-vous ici?

ROLAND.

Ce que vous m'avez enseigné : rien!

OLIVIER.

Ne rien faire, c'est faire le mal.

ROLAND.

Oh! vous avez raison! Qui ne fait rien détruit quelque chose, et l'oisiveté à laquelle vous me condamnez vous aide à effacer en moi l'ouvrage de Dieu!

OLIVIER.

Monsieur, savez-vous où vous êtes?

ROLAND.

Oh! certainement! Je suis sur la pelouse du palais ducal, et non plus dans vos écuries, où vous m'avez fait traiter beaucoup moins bien que vos chevaux; car non-seulement ils sont mieux nourris que moi, mais encore ils ont des écuyers bien payés qui les dressent aux allures du manége; tandis que, moi, je n'ai acquis sous votre tutelle que de la croissance, avantage que vos troupeaux partagent avec moi. Vous m'avez fait manger avec les derniers de vos valets, espérant étouffer la noblesse de mes instincts... (Il se lève sur place.) Mais sachez que je porte en moi la fierté de mon père, et que je la sens aujourd'hui se révolter contre la servitude!

OLIVIER.

Fort bien! Savez-vous, monsieur, à qui vous parlez?

ROLAND, s'approchant d'Olivier.

Beaucoup mieux, monsieur, que vous ne savez qui je suis. La coutume des nations vous accorde, par courtoisie, la supériorité sur moi, parce que vous êtes le premier-né; mais, y eût-il vingt frères entre nous, nous n'en sommes pas moins le même sang, et, en cherchant à me ravaler, vous vous dégradez vous-même!

OLIVIER, levant la main pour le frapper.

Comment donc, jeune drôle?...

Jacques paraît au fond et regarde, appuyé sur la palissade.

ROLAND, lui prenant les deux bras.

Allons, allons, mon frère aîné! vous êtes trop jeune pour cela!

Il arrache un fouet que tenait Olivier et le jette.

OLIVIER.

Tu portes la main sur moi, vilain! Lâche-moi!

ROLAND, le poussant à gauche.

Je ne suis point un vilain, et, pour parler ainsi du fils d'un noble père, tu mériterais...

ADAM, accourant par le premier plan de droite.

Messieurs!... messieurs!... par respect pour sa mémoire!...

ROLAND.

Je le lâcherai quand je voudrai : il faut qu'il m'entende; car c'est au nom de sire Roland des Bois, notre père, que je lui veux reprocher sa félonie. (A Olivier, le secouant.) Qu'as-tu fait de la somme qu'il t'avait confiée pour me donner une bonne éducation ? Tu m'as élevé comme un rustre, tant pis pour toi! Tu as voulu m'avilir, tu m'as refusé les nobles exercices du corps et de l'esprit qui conviennent à un gentilhomme... Rends-moi ma chétive part d'héritage que retiennent tes mains sordides, et j'oublierai tes outrages; j'irai chercher fortune ailleurs !

OLIVIER.

Eh! qu'en feriez-vous, de votre argent ? Vous le dépenseriez en un jour, et vous iriez ensuite mendier sur les chemins... Laissez-moi, je vous prie... vous aurez ce que vous demandez !... Lâchez-moi !

ROLAND, le lâchant.

Allez! je ne vous veux point de mal. Faites-moi libre, je ne demande rien de plus !

OLIVIER.

C'est bien. On y songera. Retournez à la maison. (A Adam, qui lui remet le fouet qu'il a ramassé.) Et toi, suis-le, vieux chien.

ADAM.

Vieux chien! Il est vrai que j'ai perdu mes dents à votre service ! Votre père — Dieu ait son âme ! — ne m'eût pas dit un pareil mot !

OLIVIER, haussant les épaules.

Silence! et que je ne vous retrouve pas ici.

Il sort par le fond, à droite, derrière l'estrade.

ADAM, à Roland.

Eh bien, à présent, vous pleurez ?

SCÈNE III

JACQUES, ADAM, ROLAND.

Jacques est en dehors de l'enceinte; il s'est appuyé sur la barrière. Roland s'est assis. pensif, sur les marches de l'estrade. Adam, au milieu, suit des yeux la sortie d'Olivier.

JACQUES, à Adam.

Dites-moi, mon ami, — je suis un étranger, — cette place palissadée et garnie de bancs, c'est une arène pour quelque joute?

ADAM.

Oui, monsieur. C'est ici que le fameux Charles, lutteur de Son Altesse, doit se mesurer tout à l'heure contre quiconque osera le défier.

Il salue Jacques et se rapproche de Roland.

ROLAND, à Adam.

Le fameux Charles, dis-tu?

JACQUES.

Alors, ce jeune homme assis là, et cet autre qui vient de sortir par ici, sont de vigoureux rustauds adonnés à la grossière profession de lutteurs?

Roland se lève avec vivacité.

ADAM, bas, à Roland.

Ne vous faites pas connaître... si c'était quelque espion...

JACQUES, s'approchant.

Je me disais bien, en effet, — quoique celui-ci... (Il désigne Roland) ait quelque fierté dans les yeux, — que ces drôles ne faisaient qu'essayer leurs poings en attendant l'heure de se donner en spectacle aux désœuvrés de la cour.

ROLAND, irrité, allant à Jacques, qui entre dans l'enceinte.

Monsieur...

ADAM.

Attendez! ce gentilhomme... Laisse-moi lui parler. (A Jacques, montrant Roland.) Il est le fils de...

JACQUES.

Je sais! Mais l'autre?...

ROLAND, avec fierté.

L'autre est mon frère, et, si vous nous connaissez, vous savez que nous sommes de noble famille.

JACQUES.

Vous, des nobles? vous, des frères? A d'autres, mon bon ami! Vous êtes seigneurs comme les taureaux le sont de la prairie qu'ils broutent, et frères comme le sont les loups qui se mordent sans connaître de parenté.

ROLAND.

Monsieur, si vous n'étiez plus âgé que moi, je vous apprendrais à parler.

JACQUES.

Et vous m'apprendriez fort mal, si vos paroles répondent à vos actions!

ROLAND.

Qui êtes-vous, pour le prendre sur ce ton-là?

ADAM.

C'est...

JACQUES, faisant signe à Adam de se taire.

Qui je suis? Hélas! un homme bien las de l'être.

ROLAND.

Si vous avez le spleen, ne dégoûtez pas les jeunes gens de vivre.

JACQUES.

Tu appelles vivre ce que tu fais, pauvre fou?

ROLAND.

Et que peuvent faire ceux que l'on opprime?

JACQUES.

Et pourquoi se ferait-on faute d'opprimer ceux qui, comme toi, n'ont d'autre argument à leur service que la strangulation? Qu'espères-tu en réclamant ton patrimoine et ta liberté à un frère injuste et pillard? Lui serrer la gorge jusqu'à lui arracher une promesse dont il se rit l'instant d'après? Violence perdue! La lui serrer jusqu'à ce que mort s'ensuive?

Violence funeste. Entre le crime et l'abaissement, il n'y a qu'un chemin à prendre; mais l'homme a le pied trop large et trop lourd pour y marcher, et les oiseaux du ciel ou les biches des bois ont seuls le secret de la délivrance!

ROLAND.

Je vous entends, tout ignorant et inculte que je suis. Mais, vous qui parlez de liberté, avez-vous des ailes d'oiseau ou des pieds de biche?

JACQUES.

Pour fuir le monde insensé, la cité perverse, l'homme a quelquefois les ailes du désir ou les pieds de la crainte; mais, en quelque désert qu'il se réfugie, il se retrouve toujours sous le joug de son pire ennemi, qui est lui-même.

ROLAND.

L'ami, vous avez la sagesse orgueilleuse ou la raison chagrine.

JACQUES.

Moi sage? Non, certes! les plus insensés des hommes sont ceux qui se croient raisonnables.

ADAM, à Roland.

Monsieur, à ses discours encore plus qu'à son visage, j'ai reconnu un ami du vieux duc. Laissez-moi l'interroger et savoir s'il peut vous porter secours dans vos peines.

ROLAND.

Fais comme tu voudras.

Il remonte vers le fond.

ADAM.

Vous vous en allez?

ROLAND.

Oui... j'ai un projet...

ADAM.

Quoi donc?

ROLAND.

Je souhaite parler à ce fameux lutteur dont tu me parlais tout à l'heure... et dont je viens ici admirer les prouesses.

Il sort par la droite, derrière l'estrade. Adam le suit des yeux; Jacques passe à droite.

ADAM, à Jacques.

Monsieur, puisque c'est vous... oh! oui, c'est bien, vous!... dites-moi si, à la cour de notre cher duc exilé, il y aurait place pour ce pauvre enfant que je ne verrais pas sans crainte rentrer à la maison, après la querelle de tout à l'heure?

JACQUES.

Mon ami, s'il te plaît d'appeler une cour l'humble compagnie du vieux duc, tu peux y conduire ton jeune maître : mais je doute qu'il s'y plaise!

ADAM.

Parce que?...

JACQUES.

Parce que...

ADAM.

Les princesses viennent, car voici leurs pages, éloignons-nous un peu.

JACQUES.

Tout à l'heure je te parlerai ; j'ai à parler d'abord à l'une de ces jeunes filles.

ADAM.

Non, non, monsieur, le temps presse! si vous saviez... si je vous disais... Il y va, je le crains, de la vie de mon jeune maître.

JACQUES.

Alors, viens de ce côté!

Adam sort par le premier plan à gauche, avec Jacques; Célia et Rosalinde viennent par la droite, derrière l'estrade.

SCÈNE IV

ROSALINDE, CÉLIA, PAGES.

CÉLIA.

Je t'en prie, ma douce Rosalinde, sois plus gaie!

ROSALINDE.

Chère Célia, je montre plus de gaieté que je n'en ai, et tu

veux que j'en montre encore davantage! Apprends-moi donc à oublier un père!

Elles se promènent en parlant.

CÉLIA.

Tu le pourrais, si tu m'aimais comme je t'aime! Oui, si j'étais à ta place, mon père serait devenu le tien!

ROSALINDE.

Non, chère cousine, ton père ne m'aime pas; il me soupçonne et m'humilie sans cesse. Sans la crainte de ta douleur, il y a longtemps qu'il m'eût chassée, car je suis pour lui un otage bien superflu. Il sait bien qu'il n'a plus rien à craindre du parti de son frère, et, quelque jour, il me séparera de toi, en dépit de tes prières et de tes pleurs.

CÉLIA.

A Dieu ne plaise qu'il ait ce cruel dessein! Non, non, ayons des idées plus riantes. Mon père a des moments de repentir et de pitié; et, d'ailleurs, il m'aime, il n'aime que moi, et il sait que je ne pourrais pas vivre sans ma Rosalinde. Te tourmentes-tu de la pauvreté ou de l'abandon dans l'avenir? Es-tu ambitieuse, ma chère âme? Eh bien, l'avenir te rendra tes droits, et c'est toi qui seras l'héritière de ce duché.

ROSALINDE.

Moi?

CÉLIA.

Oui; fille unique, je dois succéder à mon père, et ce qu'il a pris au tien par force, ma tendresse te le rendra. Oh! j'en fais le serment; et, si j'y manque, puissé-je devenir un monstre de laideur! (Allant s'asseoir sur le banc, à gauche.) Allons, ma charmante Rose, ma Rose bien-aimée, sois gaie! rions un peu, faisons des projets.

ROSALINDE.

Des projets? Voyons!... si nous devenions amoureuses?

CÉLIA.

Aïe! voilà qui est bien dangereux! Si l'on aime sérieuse-

ment, on risque d'être malheureuse ; si l'on se joue de l'amour, c'est pire !...

ROSALINDE.

C'est vrai, cherchons autre chose. De quoi rirons-nous? Ah! tiens, justement, voici le bouffon chargé du soin de nous égayer.

SCÈNE V

CÉLIA, ROSALINDE, assises; PIERRE TOUCHARD, l'air affairé, venant du fond.

CÉLIA.

Eh bien, maître Pierre de Touche, phénix d'intelligence, où vas-tu?

TOUCHARD, prenant tout à coup l'air posé.

Maîtresse, les jeux vont commencer, et le duc va venir, sur mon honneur!

CÉLIA.

A qui prends-tu ce serment-là, nigaud?

TOUCHARD.

A un certain chevalier qui jurait sur son honneur que la friture était bonne, et que la moutarde ne valait rien. Pourtant, la friture ne valait rien, la moutarde était bonne, et mon homme ne se parjurait pas.

CÉLIA.

Comment arranges-tu cela?

TOUCHARD, se mettant derrière elles.

Regardez-moi toutes deux, caressez-vous les joues, et jurez par vos barbes que je suis un coquin.

CÉLIA.

Par nos barbes, tu es un coquin!

TOUCHARD.

Donc, je suis un honnête homme; car, lorsqu'on jure par ce que l'on n'a pas, on fait comme ce chevalier jurant par son

honneur (Rosalinde se lève pour regarder Jacques, qui passe en ce moment dans le fond avec Adam, et allant de gauche à droite), et... Mais à quoi sert d'avoir de l'esprit avec votre cousine? Elle ne m'écoute seulement pas!

CÉLIA, se levant aussi.

Qu'est-ce, Rosalinde?

ROSALINDE, montrant Jacques, qui a reparu avec Adam au fond.

Je regarde ce gentilhomme qui est là-bas... Je ne le connais point... et pourtant je le connais.

TOUCHARD.

Ah! je n'aurais pas mieux parlé!

CÉLIA, à Rosalinde, qui regarde encore Jacques.

Pourquoi prends-tu la peine de le regarder! Si c'est un gentilhomme, ses habits sont passés de mode.

TOUCHARD.

Et sa figure aussi.

ROSALINDE.

Le voilà qui vient vers nous. Ah! j'ai oublié son nom; mais ses traits sont restés dans ma mémoire.

Adam s'en va par le fond à droite, après avoir baisé la main de Jacques, qui entre dans l'enceinte et s'adresse à Touchard, qui est remonté pour le voir de près.

JACQUES.

Laquelle des deux est la fille du duc?

TOUCHARD.

Toutes deux, cher étranger.

CÉLIA, à Jacques, en allant à lui.

Je suis la fille du duc qui règne. (Montrant Rosalinde.) Elle est la fille de celui qui devrait régner.

JACQUES.

Madame, vous dites plus vrai peut-être que vous ne pensez.

CÉLIA, étonnée de la brusquerie de Jacques.

Ah! ami, que ne prends-tu le bonnet de ce fou? Tu sembles fait pour le porter!

JACQUES.

Je sais qu'à la cour, il faut porter ce bonnet pour dire la vérité. (A Rosalinde, en allant à elle.) Madame, je vous apporte des nouvelles de votre père.

ROSALINDE.

Mon père! Ah! parlez vite! et parlez beaucoup!

JACQUES.

Il m'a chargé de vous dire qu'il vous souhaitait un printemps aussi vert que sa vieillesse.

ROSALINDE, allant à Célia.

Embrasse-moi, chère Célia, et Dieu soit loué! (A Jacques.) Est-il toujours dans son château des Ardennes, et compte-t-il y rester encore?

JACQUES.

Oui; il souhaite y rester toujours. Après avoir été poursuivi et persécuté si longtemps, il se trouve heureux d'être oublié dans cet humble manoir, situé au milieu de la forêt. Il est là, avec ses fidèles compagnons, vivant de sa chasse, comme le vieux Robin Hood d'Angleterre. Chaque jour de jeunes seigneurs, fils de ses anciens amis, viennent se joindre à lui, et, tous ensemble, exempts de soucis, ils laissent couler le temps, comme au siècle de l'âge d'or : voilà mon message.

ROSALINDE.

Oh! que le ciel conserve en joie et santé mon père et ses amis!... Mais ne désire-t-il pas que l'on me permette de le rejoindre.

JACQUES.

Il le désire, et ne le souhaite pas, si vous êtes heureuse ici : la vie qu'il mène serait trop rude pour vous.

ROSALINDE.

J'ai de la force, du courage!

CÉLIA.

Et tu ne m'aimes pas!

ROSALINDE.

Ah! ne sois pas jalouse de mon père! Puis-je me défendre de l'aimer? (A Jacques.) Vous partez déjà?

JACQUES.

J'ai fait ce que désirait mon seigneur. Je vous ai vue, vous êtes grande, vous êtes fraîche... vous paraissez heureuse : voilà ce que je lui dirai.

CÉLIA, allant à Jacques.

Et vous pourrez bien, sans mentir, lui dire aussi qu'elle est belle!

JACQUES.

Je le veux bien.

CÉLIA.

Ce sera par complaisance... Est-ce que l'âge vous rend aveugle, mon bon monsieur?

ROSALINDE.

L'âge? Il a la figure belle et jeune encore!

CÉLIA.

Je ne trouve rien de beau dans celui qui te regarde avec indifférence.

JACQUES, regardant Célia avec ironie.

N'est-ce pas ainsi qu'à mon âge on doit regarder toutes les femmes?

CÉLIA.

C'est pour leur rendre la pareille!

ROSALINDE, à Célia.

Pourquoi le railles-tu? Il a l'air triste!

JACQUES.

Mon air est donc menteur, car je me ris de toutes choses!

CÉLIA.

Voilà un charmant caractère!

TOUCHARD.

Mais oui! (A Jacques.) Touche là, mon camarade... si tu as de l'esprit, toutefois!

ROSALINDE, à Célia.

Moi, j'ai bonne opinion de lui, puisqu'à ses risques et pé-

rils, il vient me trouver de la part de mon père ; il doit être de ses amis.

JACQUES.

Je ne cours point de risques et ne brave point de périls.

CÉLIA.

Pourtant... vous devez être banni?

JACQUES.

Non ; c'est par goût que j'ai suivi le duc dans son exil.

CÉLIA.

C'est peut-être par affection?

JACQUES.

Qu'est-ce que l'affection? Une habitude de l'esprit ou du cœur, qui n'est, au fond, que de l'égoïsme.

CÉLIA, à Rosalinde.

Voilà un étrange cerveau !

ROSALINDE.

Rappelez-moi votre nom. N'êtes-vous pas...?

JACQUES.

Je ne suis plus ce que j'étais ; ne me cherchez pas dans vos souvenirs : mon nom a changé de sens comme tout le reste. Autrefois, ici, j'étais pour tous Jacques le viveur et le magnifique ; aujourd'hui, on m'appelle, là-bas, Jacques le rêveur et le solitaire.

CÉLIA.

Quoi ! vous êtes ce Jacques... ce seigneur tant vanté pour ses folles mœurs et ses brillantes manières? Alors, vous avez renoncé aux unes pour faire pénitence des autres? (Jacques la salue avec une gravité ironique.) Eh bien ! vous ne répondez plus? Vous êtes déjà au bout de votre faconde?

JACQUES.

C'est la vôtre que je salue... et, devant tant d'esprit, je retire ma conversation et ma personne.

ROSALINDE, allant à Jacques.

Ah ! de grâce, monsieur, si vous pouvez rester sans danger,

veuillez attendre que je puisse vous confier une lettre pour mon père.

JACQUES.

J'attendrai.

CÉLIA, allant à Jacques.

Au revoir donc! dans un moment, aimable Jacques! (A Rosalinde, en lui prenant le bras pour s'en aller.) Impossible de le piquer! Son œil est encore vif et beau; mais sa bouche est une tombe où le sourire est enseveli.

Elles sortent avec Touchard.

SCÈNE VI

JACQUES, seul.

Regards et sourires de femmes! vous êtes les éternels météores qui brillent sur les abîmes! Clairs regards, radieux sourires!... (Riant.) Ah! que de pauvres sots s'y laissent prendre! Attendrai-je cette lettre? Oui, puisque j'ai promis de l'attendre!

Il s'assied sur les degrés de l'estrade. Olivier et le lutteur entrent.

SCÈNE VII

CHARLES, OLIVIER, sans voir JACQUES, assis sur les degrés de l'estrade; puis ADAM.

OLIVIER, venant de gauche et donnant le bras à Charles.

Et tu dis, Charles, mon brave lutteur, que ce jeune imprudent a osé...?

CHARLES.

Oui, messire Olivier, votre jeune frère m'a porté le défi dans toutes les règles, et mon devoir est de vous le dire. J'eusse accepté l'épreuve pour en rire un autre jour que celui-ci. Mais ce jour est consacré à ma gloire, non à mon

plaisir. Devant la cour, je dois soutenir ma réputation. Vous comprenez qu'il m'est impossible de faire quartier et de laisser sortir de mes mains un seul champion sans lui avoir au moins brisé un membre. Je vous prie donc de détourner le jeune homme de son dessein. Il est d'une complexion trop tendre pour moi, et je serais fâché de vous l'abîmer. Mais j'ai mon honneur à garder, et le dévouement que j'ai pour vous m'oblige à vous avertir.

OLIVIER, lui tapant sur l'épaule.

Je t'en remercie, mon bon Charles, et tu peux compter sur une bonne récompense... quoi qu'il arrive! Je savais le dessein de Roland, et j'ai tout fait pour l'en détourner; mais ce jeune vaurien est le plus détestable entêté de France.

CHARLES.

Lui? C'est donc...

OLIVIER.

Je ne peux pas tout te dire, il est mon frère! D'ailleurs, sa malice est tellement noire, qu'elle te ferait dresser les cheveux sur la tête, et que je n'en puis parler moi-même sans que les larmes me viennent aux yeux. Je dois pourtant t'avertir que, si tu ne lui casses qu'un doigt, tu pourras bien te repentir de ne lui avoir pas rompu le cou. Il se vengera de son humiliation par tous les moyens; il forgera quelque traîtrise, il t'attirera dans quelque piége, il ne reculera pas même devant le poison!... Tu comprends tout ce que je renferme en moi-même, il est mon frère! Je suis forcé de te parler de lui avec indulgence; mais, si je te dépeignais toute sa scélératesse, tu pâlirais d'effroi autant que je rougis de honte.

CHARLES.

Diantre! je suis aise de vous avoir parlé. Allons, s'il cherche son mal, il aura son compte, et, si je vous le renvoie sans béquilles, je veux ne jamais disputer le prix de la lutte.

Il remonte au fond et ses aides viennent le préparer à la lutte.

OLIVIER, à part.

Ah! mon jeune coquin, vous en voulez tâter! Nous verrons si, demain, l'on dira encore de vous que vous êtes plein de

qualités et de mérite, que vous apprenez tout sans être enseigné, et que vos nobles sentiments vous gagnent tous les cœurs. Nous verrons si mes gens vous obéiront plus qu'à moi-même, et si l'on fera encore de vous le cas que l'on devrait faire de moi seul?

Il remonte vers Charles.

JACQUES, à part, se levant.

O détestable hypocrisie! Sur ma parole, les hommes sont encore plus méchants aujourd'hui qu'autrefois! (A Adam, qui revient par devant l'estrade.) Ah! écoute, dis à ton jeune maître de ne point lutter avec Charles.

ADAM.

Lutter, lui? Est-ce que...?

Il regarde Olivier et Charles qui causent ensemble.

JACQUES.

Oui, oui, hâte-toi!... (Fanfare.) Est-ce là le cortége du duc Frédéric?

Le cortége commence à entrer.

ADAM.

Et c'est le duc lui-même; mais d'où savez-vous que Roland...?

JACQUES.

Je le sais. Va... cours! Détourne-le de cette sottise!

ADAM.

Le voilà. Oh! je l'emmenerai d'ici!

Il va à Roland, qui vient par la gauche, et il l'emmène. — Les dames d'honneur et les pages paraissent sur l'estrade tandis que Frédéric et sa suite entrent par le fond à droite, avec Célia et Rosalinde.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, FRÉDÉRIC, CÉLIA, ROSALINDE, TOUCHARD, ROLAND.

Le duc Frédéric entre au son des fanfares, avec Célia et Rosalinde; Touchard les suit. Des bourgeois et des gens du peuple se tiennent en dehors de la palissade. Groupe de lutteurs se tenant autour de Charles.

FRÉDÉRIC, à Célia et à Rosalinde.

Pourquoi me suivez-vous ici, puisque vous redoutez les combats sérieux ? Vos faibles cœurs n'en pourront supporter la vue et vos cris gêneront les combats.

Il monte sur l'estrade.

JACQUES, qui est près de la barrière, bas, à Célia et à Rosalinde.

Quoi ! n'est-ce pas un passe-temps bien choisi pour des femmes que de voir des gens acharnés à déranger l'harmonie de leurs côtes ?

ROSALINDE, bas, lui remettant une lettre.

Je ne viens que pour vous remettre ceci... pour mon père. Que Dieu vous accompagne ! (A Célia.) Allons plus loin ; nous reviendrons voir couronner le vainqueur.

JACQUES, bas, à Célia, montrant Roland qui cause avec feu avec Adam au fond.

Attendez ! Regardez ce jeune homme qui se débarrasse de son manteau !

CÉLIA.

Prétendrait-il défier le terrible Charles ?

JACQUES.

Précisément ; vous ferez que cela soit refusé, à moins que vous ne preniez plaisir à voir tuer un enfant.

CÉLIA, à Touchard qui est près d'elle.

Amène-le-moi, vite ! (Haut, à Frédéric.) Mon père, vous ne souffrirez pas une lutte trop inégale ?

FRÉDÉRIC, des marches de l'estrade.

Je ne souffrirai pas que mon lutteur refuse un défi, de quelque part qu'il vienne !

CÉLIA, montrant Roland qui descend en scène.

Mais ce pauvre jeune homme...

FRÉDÉRIC.

Qui ?... ça ?... Je ne sais quoi dans cette figure me déplait ! Laissez Charles donner une leçon à ce moucheron qui s'attaque au lion redoutable !

Il remonte sur l'estrade.

CÉLIA, à Roland, qui est sur le devant.

Jeune homme, pourquoi défiez-vous Charles ?

ROLAND.

C'est lui, madame, qui a porté un défi général. Je viens, comme les autres, essayer contre lui les forces de ma jeunesse.

CÉLIA.

Votre audace est trop grande. Nous vous prions de prendre meilleur soin de vous-même et de renoncer à cette entreprise.

ROSALINDE, émue.

Faites-le, monsieur ; votre honneur n'en souffrira pas. Ma cousine obtiendra de son père que la lutte n'ait pas lieu aujourd'hui.

ROLAND, embarrassé et s'animant peu à peu.

Ah ! il m'en coûte de refuser quelque chose à des dames si... si belles... et si douces ! Mais ne m'en punissez pas ! Que vos regards, et vos vœux me protégent. Si je suis vaincu, la honte en sera pour moi seul, que rien ne distingue de la foule, et qui, privé de tout autre mérite, n'ai que du courage à montrer. Si je suis tué, il n'y aura pas grand mal ! nul ami ne me pleurera ; je n'aurai rien à regretter en ce monde, où je n'ai rien, où je ne fais rien, où je ne suis rien... J'y laisserai vide une place qui sera mieux occupée par tout autre que par moi.

ROSALINDE, émue.

Hélas ! je voudrais pouvoir ajouter le peu de force que j'ai à la vôtre.

CÉLIA.

Et je vous donnerais la mienne aussi de bon cœur !

ADAM, à Roland, que Jacques essaye de dissuader.

Ne luttez pas, votre perte est résolue !

OLIVIER, bas, à Charles, en entrant par le devant à gauche.

Ne te laisse pas surprendre. Il a plus de vigueur qu'on ne croirait !

Il fait à part le geste de toucher son cou, que Roland a endolori.

ADAM, à Olivier.

Eh quoi ! monsieur, vous n'empêchez pas votre frère de s'exposer ainsi ?

OLIVIER.

Il fallait l'empêcher, toi !

ADAM.

Hélas ! il a le courage de son père ! Que n'en a-t-il la force et l'expérience ! (A Olivier.) Monsieur... de grâce !...

OLIVIER, lui tournant le dos.

Je ne saurais rester ici, je suis trop ému ! (Bas à Charles.) Méfie-toi, te dis-je !

Il se perd dans la foule.

CHARLES, après avoir salué le duc en s'approchant de l'estrade.

Voyons ! où est le premier inscrit ? Où est ce jeune brave si pressé de sommeiller... dans le sein de sa mère ?

Il montre la terre d'un air farouche.

ROLAND, s'avançant à la droite de Charles.

Le voilà prêt !

ROSALINDE, à Charles, vivement.

Vous cesserez après la première chute ?

CHARLES.

Votre Seigneurie peut compter là-dessus. Il n'en demandera pas une seconde.

ROLAND, à Charles.

Pourquoi vous moquer d'avance ? Il sera temps après la victoire.

CHARLES.

Allons !...

Ils passent derrière la palissade au second plan. Le groupe des assistants les cache. Le duc se lève pour regarder la lutte du haut de l'estrade. Jacques et Adam sont au fond, à gauche, près de la barrière; Célia et Rosalinde, à droite, au pied de l'estrade.

ROSALINDE.

Oh ! vaillant, excellent jeune homme ! (A Jacques.) J'espère qu'il vaincra !

JACQUES.

Moi, je ne le l'espère pas pour lui !

CÉLIA.

Hélas! ni moi non plus! (A Adam.) Eh bien ?

ADAM.

Je ne peux rien voir, je me sens mourir!

ROSALINDE, s'appuyant sur l'estrade.

Et moi aussi !...

CÉLIA.

Eh bien, cousine, voyons, ne restons pas !

JACQUES.

Attendez !... Un des deux est renversé !...

FRÉDÉRIC.

Assez !

Le groupe s'ouvre. On voit Roland debout. Charles est par terre sans mouvement.

ADAM.

Ah !...

FRÉDÉRIC.

Charles vaincu ?

ROLAND, modestement.

Je supplie Votre Altesse de permettre que je continue; je ne suis pas encore en haleine.

FRÉDÉRIC.

Comment te trouves-tu, Charles ?

TOUCHARD.

Il ne peut point parler, monseigneur.

FRÉDÉRIC.

Qu'on l'emporte !

TOUCHARD.

Fanfares, sonnez pour le vainqueur.

On emporte Charles. Roland entre en scène, Adam le serre dans ses bras.

FRÉDÉRIC, qui a descendu de l'estrade, à Roland.

Qui es-tu, jeune homme ? Ton nom ?

ROLAND, avec fierté.

Monseigneur, je suis le plus jeune des fils de sire Roland des Bois.

FRÉDÉRIC.

Il fut mon ennemi! Tu es un vaillant garçon; mais je regrette que tu ne m'aies pas nommé un autre père! (Il passe devant lui en le regardant et aperçoit Jacques; il tressaille et revient. — Aux seigneurs de sa suite.) Messieurs, suivez-nous! des soins plus graves nous réclament! (Bas, à l'un des seigneurs.) Il y a ici comme une puanteur de trahison! venez!

Il sort avec sa suite par le fond à droite; l'estrade se dégarnit des dames qui y étaient. — Fanfare pendant la sortie du duc.

OLIVIER, à part, à l'extrême gauche.

Allons! il faut chercher autre chose... et, s'il faut dix hommes pour l'abattre, on les trouvera!

Il sort par le fond à droite.

ADAM, qui l'observe.

Où va-t-il? Je le saurai.

Il le suit; Jacques disparaît aussi.

SCÈNE IX

ROLAND, CÉLIA, ROSALINDE.

CÉLIA, à Rosalinde.

Oh! la sombre et jalouse humeur de mon père! Ce jeune homme ne méritait-il pas une meilleure parole?

ROSALINDE.

Mon père, à moi, aimait sire Roland comme son âme, et tout le monde l'estimait comme un noble et digne seigneur; et ce pauvre jeune homme est son fils!

CÉLIA.

Si j'osais lui faire quelque présent... Il paraît fier, et il n'acceptera que nos éloges! (Allant à lui avec franchise.) Mon-

sieur, si vous tenez vos promesses en amour comme en guerre, celle que vous aimerez sera bien heureuse !

Elle passe devant Roland, qui est immobile.

ROSALINDE, ôtant sa chaîne d'or.

Portez ceci pour l'amour d'une jeune fille brouillée avec la fortune, et qui donnerait davantage si elle avait davantage. (Roland reçoit la chaîne que Rosalinde lui met dans la main ; puis elle passe derrière lui. — A Célia.) Viens-tu, cousine ?

CÉLIA, gracieuse, à Roland.

Adieu, beau cavalier !

Roland reste immobile.

ROSALINDE, à Célia.

Je crois qu'il nous rappelle ! (A Roland, revenant.) Vous disiez, monsieur ?... Vous avez bien lutté, monsieur, et vaincu un homme... (à part) c'est-à-dire une femme... (haut) qui ne s'y attendait pas !

Elles sortent par la gauche. Jacques reparaît au fond.

ROLAND, à part.

O malheureux que je suis ! Ne pouvoir lui dire un mot ! Dans quel état suis-je donc, que ma langue se refuse...? est-ce l'effet de la lutte ? Ne pouvais-je dire, au moins : « Je vous rends grâces...? » Elle m'aurait parlé encore.

Il essaye d'aller vers Rosalinde et s'arrête.

SCÈNE X

JACQUES, ROLAND, ADAM, venant de droite.

ADAM, bas, à Roland.

Monsieur, il n'y a pas de sûreté pour vous ici. Le duc est, dit-on, très-irrité de vous y avoir vu remporter l'avantage...

ROLAND, sans l'écouter, baisant la chaîne.

O céleste !... céleste Rosalinde !

ADAM.

Écoutez-moi, monsieur ! J'ai servi fidèlement votre père ;

je vous aime plus que ma vie, et ce que j'ai gagné au service de votre maison, je veux que vous l'emportiez...

ROLAND.

Que dis-tu !... Je ne veux pas partir ; je ne suis point malheureux ; je consens à retourner chez mon frère.

JACQUES.

Vous ne le pouvez pas ! Il a juré votre perte ; je viens de l'entendre...

ROLAND, à part.

Rosalinde !

ADAM.

Venez, venez ! je vous sauverai, moi ! j'ai encore de la force, de la volonté ! je vous suivrais au bout du monde ! Mais venez ! Vous ne m'écoutez pas ! vous ne m'aimez donc pas ?

Il l'entraîne.

JACQUES, à Adam.

Prenez la route que j'ai indiquée, c'est la plus rude et la plus sûre.

ADAM, emmenant Roland.

Oui, oui, monsieur Jacques ; merci !

Adam et Roland sortent par la droite.

SCÈNE XI

CÉLIA, ROSALINDE, JACQUES, puis TOUCHARD.

CÉLIA, à Rosalinde, qui regarde sortir Roland.

Quoi ! tu voudrais lui parler encore ?...

ROSALINDE.

Ah ! mon orgueil est tombé avec ma fortune ! Ne dois-je pas plaindre ceux qui sont humiliés pour l'amour de mon père ? Ce jeune homme, mon oncle doit le haïr ! Mais, je t'en prie, ne le hais pas, toi !

CÉLIA.

Si tu l'aimes, il faudra bien que je l'aime aussi ! Mais que fait donc là ce mélancolique seigneur ? (Elle montre Jacques.) Il paraissait si pressé de nous quitter, et le voilà qui reste planté comme une quintaine ! (Allant à Jacques, debout devant l'estrade.) Que pensez-vous, monsieur, de l'aimable fils de sire Roland ?

JACQUES.

Et vous, madame ? Vous pensez qu'au scintillement du miroir, les oiseaux des champs doivent tomber dans le filet ?

CÉLIA.

Où va votre métaphore ? Qui est le chasseur, et qui est la proie ?

JACQUES.

Le chasseur qui a tendu le piége n'est pas toujours celui qui prend le gibier. Votre cousine a captivé l'étourneau que vous guettiez.

CÉLIA.

Sachez, monsieur, que Rosalinde m'est plus chère que tous les étourneaux du monde, et que j'en donnerais mille comme vous avant de lui en disputer un seul.

JACQUES.

Je ne crois point à cette générosité. Il ne faudrait (montrant Touchard, qui entre précipitamment du fond à droite, et qui parle à Rosalinde) qu'un malotru comme celui-ci pour vous brouiller avec votre cousine. Pour un peu de louange, fût-elle chantée par la voix d'un hibou...

CÉLIA.

Oh ! grand merci, j'ai assez de cette voix-là. (A Rosalinde.) Qu'y a-t-il, et pourquoi la pâleur des lis sur tes joues ?

ROSALINDE, montrant Touchard.

Je ne sais s'il parle sérieusement.

CÉLIA.

Voyons, de quelle méchante nouvelle es-tu le messager ?

TOUCHARD.

Une nouvelle plus grosse que moi, qui suis petit ; plus folle

que moi, qui suis sage; plus méchante que moi, qui suis bon.

CÉLIA.

Parle vite, ou je me fâche.

TOUCHARD, *parlant très-vite et se mettant entre les femmes.*

Votre père a fort bien reconnu Jacques, lequel fera sagement de décamper. Il a vu Rosalinde lui donner une lettre. L'intérêt qu'elle a marqué pour le petit Roland l'a frappé aussi. Il s'est mis fort en colère. Il dit que ses ennemis relèvent la tète, et que sa nièce conspire contre lui. Il ordonne qu'elle ait à sortir de ses États, où elle est trop aimée, et à chercher asile où bon lui semblera : et cela, dans huit jours, sous peine d'avoir la tête tranchée. Voilà, j'ai dit !

Il retourne à gauche.

ROSALINDE.

Tu l'entends, Célia. L'exil ou la mort ! Je te le disais bien !

TOUCHARD.

Ah ! tirons nos mouchoirs. Voici l'heure de pleurer !

JACQUES, *à Célia, qui est restée absorbée.*

Et pourtant, vous ne pleurez pas ?

CÉLIA.

Si j'ai à pleurer, c'est sur moi, et non pas sur elle. Ah ! cruel père ! que t'ai-je fait, et pourquoi traiter ainsi ta fille innocente et soumise ?

ROSALINDE.

Que dis-tu ? Tu n'as donc pas compris ?

CÉLIA.

Que trop ! Mon père ne m'aime plus, mon père ne m'aime pas ! M'accuser de conspirer contre lui, me bannir honteusement, m'abandonner à la misère, me menacer de la mort, moi, sa fille !

ROSALINDE.

Perds-tu l'esprit, ma pauvre Célia ? Il ne t'a ni bannie ni menacée.

CÉLIA.

Non. Tu ne le crois pas ? C'est que tu ne m'aimes pas

assez, Rosalinde, pour savoir qu'à nous deux nous ne faisons qu'un âme. On nous séparerait! nous nous quitterions! nous qui, dès l'enfance, avons dormi sous les mêmes rideaux et mange à la même table! nous qu'on voyait toujours ensemble, à l'heure du réveil comme à celle du repos, partageant les mêmes jeux et les mêmes études, inséparables, disait-on, comme deux cygnes attelés au char de la déesse Amitié? Non, non, ma chère Rose, je serai avec toi dans la disgrâce comme dans l'opulence. Ta peine, ta pauvreté, ton humiliation, tes périls, tout cela est à moi comme à toi-même. Partons donc ensemble et courons rejoindre ton père, fallût-il traverser les sables de la Libye, pour trouver la forêt des Ardennes!

ROSALINDE.

Non, Célia, c'est impossible! Ma chère Célia, tu ne dois pas...

JACQUES.

Vous croyez qu'elle parle sérieusement?

CÉLIA.

Oui, monsieur, je parle sérieusement. Qu'elle y consente ou non, je partirai avec elle ou sans elle. Mais où elle ira, j'irai; où elle vivra, je vivrai; où elle ne sera pas avec moi, je mourrai. Viens, retournons au palais, ma Rosalinde, et que, dès ce soir, avant que l'on se doute de mon dessein, notre fuite soit assurée. Il faut nous déguiser, nous munir de l'argent et des effets nécessaires, faire préparer des chevaux, et, avant que l'aube paraisse, nous trouver ici, où ce gentilhomme aura la courtoisie de nous attendre pour nous servir de protecteur et de guide.

JACQUES.

Qui? moi? me charger de deux belles dames pour fuir à travers les bois et les montagnes?

ROSALINDE.

Refusez-vous, lorqu'on me chasse, de me conduire auprès de mon père?

JACQUES.

Vous, fort bien ; mais elle ?... Qu'elle me commande tout de suite de lever une armée pour la défendre !

CÉLIA.

Oh ! vous avez peur, brave chevalier ?

JACQUES.

De vous, certes.

CÉLIA.

Enfin, voilà quelque chose qui, de sa part, peut passer pour galant !

JACQUES.

Oh ! ne le prenez pas ainsi, je vous prie !

CÉLIA, à Touchard.

Eh bien, maître Pierre, mon pauvre fou, veux-tu me suivre, toi ?

TOUCHARD.

Oui, si vous me promettez qu'une fois dans le désert, je ne serai plus obligé de vous faire rire.

CÉLIA.

Soit ! (A Jacques.) Vous le voyez, ce bouffon-là, qui ne vaut pas grand'chose, a plus de cœur que vous ! et, puisque vous refusez, on se passera de votre campagnie. Viens, Rosalinde ; mon parti est pris, mon cœur ne faiblira pas ; Dieu, qui bénit notre amitié, protégera notre fuite (regardant Jacques), et ceux qui voudraient te faire douter de moi apprendront à me connaître.

Elle sort avec Rosalinde par le fond.

SCÈNE XII

TOUCHARD, JACQUES.

TOUCHARD.

Or donc, je ne suis plus bouffon et je vas vivre en gentilhomme ! Fait-on tant soit peu de bonne chère dans la forêt des Ardennes ? Les poulardes y sont-elles grasses ? les vins y

sont-ils généreux ? Mais à quoi songes-tu, camarade ? car tu prends mon emploi ; tu as l'esprit frondeur, la repartie vive, et c'est toi qui désormais porteras ceci ; c'est toi qui feras résonner ces grelots aux oreilles de ma maîtresse, à moins pourtant que tu ne préfères voyager seul.

JACQUES.

Va lui dire que je serai ici avant que le jour paraisse.

TOUCHARD.

Ah ! vous vous ravisez ? Tant mieux, vraiment ! vous me distrairez des ennuis de la route ! Honneur donc et salut à votre humeur facétieuse et drolatique ! (Lui donnant la marotte.) Acceptez ceci, seigneur fou, et que le ciel vous assiste !

Il sort par le fond à droite.

SCÈNE XIII

JACQUES, seul.

Il tient la marotte et la regarde d'un air distrait.

Ah ! oui, certes ! voilà bien le sceptre qui me convient désormais ! (Jetant la marotte loin de lui.) Non ! dès que j'aurai conduit cette belle demoiselle à son oncle, j'irai chercher une solitude plus profonde ou des hommes plus ennemis de la société ! J'irais bien vivre parmi les loups, si je croyais... Mais ces coquins-là sont capables de ne pas valoir mieux que les hommes.

ACTE DEUXIÈME

Dans la forêt des Ardennes. Arbres et rochers. Un ruisseau sous les saules. Grands chênes aux premiers plans. A gauche, au premier plan, un arbre au pied duquel est une roche servant de siége. Au troisième plan, faisant face au public, un tertre coupé par un sentier passant entre deux gros arbres, avec une descente rapide.

SCÈNE PREMIÈRE

LE DUC, AMIENS et AUTRES SEIGNEURS, VALETS et PIQUEURS.

Un feu est allumé au fond pour une cuisine improvisée; les valets déballent des paniers, des ustensiles et des mets.

LE DUC.

Voici le lieu choisi pour notre halte. (A ses gens.) Amis, servez-nous la collation sous ces arbres. (Aux seigneurs.) Si Jacques revient aujourd'hui, il saura nous retrouver ici. Puissé-je recevoir aujourd'hui des nouvelles de ma fille chérie et revoir la figure d'un ami fidèle! Et vous, mes frères, mes compagnons d'exil, ne vous tarde-t-il point d'entendre soupirer ou gronder notre philosophe mélancolique?

AMIENS.

Oui certes, monseigneur. L'habitude de vivre ensemble change en qualités les travers de notre nature, tant est douce à l'homme la pente qui l'entraîne à recommencer chaque matin le chemin qu'il a fait la veille! J'avoue que les boutades de Jacques me manquent. Il me semble que je fais toutes choses plus mal, depuis qu'il n'est plus là pour me dire que je ne fais rien de bien.

LE DUC.

Pour moi, plus il me gourmande, plus il m'intéresse, et c'est dans ses plus grands accès de misanthropie que je trouve du profit à l'entendre. J'aime alors à le contredire et à

le critiquer pour l'obliger à parler davantage ; car, au fond de ses récriminations contre le genre humain, je vois toujours briller l'amour du vrai et la haine du mal, comme les claires étoiles derrière les nuages sombres. (On lui apporte le pain ; il prend la corbeille.) Mais venez, chers compagnons affamés, venez recevoir le pain. Je veux, jusqu'à mon dernier jour, garder la coutume de vous l'offrir moi-même. (A ses gens.) Bons serviteurs, distribuez-nous dans la vaisselle de bois, ouvrage de vos mains industrieuses, les viandes saignantes ou salées, selon le gré de chacun. (Audrey paraît au premier plan, à gauche.) Laissez approcher la bonne Audrey.

SCÈNE II

LES MÊMES, AUDREY, puis TOUCHARD.

LE DUC.

Eh bien, Audrey, tu nous apportes le lait de tes brebis et les fruits de ton verger? Sois toujours la bienvenue, ma pauvre enfant! (A Amiens, pendant qu'on se groupe chacun à sa guise pour manger.) Ma fille est à peu près de son âge; mais combien je me la représente plus grande et plus belle!

AUDREY, qui est remontée, voyant entrer Touchard, effrayée.

Ah! mon Dieu, qu'est-ce que c'est que cet homme-là?

TOUCHARD.

Un joli homme bien fatigué, ma belle enfant! (Cherchant des yeux.) Ah çà! où est ce pauvre duc? Montrez-le-moi!

AUDREY, inquiète.

Qu'est-ce que vous lui voulez?

TOUCHARD.

Qu'est-ce que ça vous fait? J'ai à lui parler!

AUDREY.

Alors, le voilà.

AMIENS. Le duc, avec le groupe principal, s'est installé sur la droite.

Monseigneur, voici un animal plus curieux à rencontrer

ici que tous ceux auxquels nous donnons la chasse. (Faisant des signes.) Par ici, par ici, l'ami!

LE DUC, surpris.

Un fou? Oui, sur ma parole, un fou en jaquette bigarrée! D'où sors-tu, et que cherches-tu en ce pays, mon pauvre fou?

TOUCHARD.

Ne m'appelez fou que quand j'aurai épousé la fortune, car c'est une femme ingrate; mais appelez-moi sot, trois fois sot d'être venu courtiser la misère, car c'est une fille maussade. (Il cherche à prendre un fruit à Audrey, qui passe près du duc. C'est donc là cette fameuse forêt des Ardennes?

AMIENS.

Est-ce donc par hasard que tu t'y trouves?

TOUCHARD, guignant les mets qui passent près de lui.

Non; et c'est d'autant plus sot à moi de m'y trouver!

Il prend un fruit à la dérobée dans la corbeille d'Audrey, qui le regarde ébahie.

LE DUC.

Demande ce que tu veux, mon ami!

TOUCHARD.

Ne faites pas attention. Je prends cette pomme pour philosopher sur le destin de l'homme. Ce fruit n'est-il pas son image?

LE DUC, assis.

Voyons ta philosophie!

TOUCHARD.

Que faisait cette pomme sur son arbre, et que va-t-elle devenir si je ne la mange? (Il mord dans la pomme.) C'est ainsi que, d'heure en heure, nous mûrissons, mûrissons; et puis, d'heure en heure, nous pourrissons, pourrissons, jusqu'à ce que la mort nous croque et que la terre nous avale.

LE DUC.

Voilà un fou sentencieux! Êtes-vous tous maintenant de cette humeur-là?

TOUCHARD.

Oui, monsieur. Autrefois, les grands étaient trop sages; ils inventèrent les fous pour avoir de la gaieté. Mais peu à peu ils ont pris notre folie et nous ont laissé en échange leur sagesse. Nous aurions dû demander du retour.

LE DUC.

De mieux en mieux! Mais de quel pays viens-tu, et quel maître as-tu servi?

TOUCHARD, qui mange avec avidité.

Tout à l'heure... Je... On m'a dit... (A part.) On m'a dit de le préparer adroitement à l'arrivée...

LE DUC.

Parle! peut-être sauras-tu des nouvelles de ceux qui m'intéressent.

TOUCHARD.

Oh! des nouvelles, j'en ai la bouche toute pleine... Il n'y a, à vrai dire, que de vieilles nouvelles à la cour de votre frère.

LE DUC, se levant.

Mon frère! Tu es donc...?

TOUCHARD.

L'ami intime, le favori, les délices des deux princesses; ce qui me fait penser à vous dire que votre fille Rosalinde se porte aussi bien que vous et moi, et que M. Jacques, mon camarade, est là, tout près, qui attend votre bon plaisir.

LE DUC.

Jacques est là? Que ne le disais-tu tout de suite? Jacques! Jacques! où donc êtes-vous?

TOUCHARD.

Ayez patience! M. Jacques a pris fantaisie de vous amener un page, et le garçonnet retarde sa marche.

LE DUC.

Un page, à moi, et un fou? Que veut-il que je fasse de deux serviteurs de cette espèce?

TOUCHARD.

Mais ils viennent; les voilà.

SCÈNE III

LES MÊMES, JACQUES, puis ROSALINDE, vêtue en jeune garçon.

LE DUC, à Jacques, l'embrassant.

Jacques!... Et ma fille? ma fille?

JACQUES.

Voici une lettre d'elle.

LE DUC.

Une lettre?

JACQUES.

Vous attendiez-vous donc à la revoir?

LE DUC, ouvrant la lettre.

Hélas! non... Si elle est heureuse,... qu'elle reste où elle est bien!

JACQUES, à Rosalinde, qui est restée loin derrière lui, à mi-voix.

Approchez... et parlez-lui avec précaution.

ROSALINDE.

Ah! je ne saurais lui parler!

LE DUC, lisant la lettre.

Elle espère qu'un jour on lui permettra... Ah! si j'étais moins vieux, j'aurais plus de patience. (A Rosalinde, qui met un genou en terre devant lui.) Que veux-tu, mon enfant? Es-tu le fils ou le petit-fils de quelque ami de ma jeunesse? Et, pour cela, on te persécute peut-être à la cour de mon frère? (Jacques fait un signe affirmatif.) Si tu cherches un refuge auprès de moi, sois le bienvenu. Mais ne compte pas faire ici une brillante carrière. Nous avons perdu la pompe de notre rang et trouvé une vie plus rude pour le corps, plus saine pour l'âme. Ces bois nous offrent moins de dangers que les palais, séjour de

l'envie. Ici, nous n'avons à subir que la peine infligée à notre premier père, le changement des saisons et la nécessité de devoir notre nourriture aux fatigues de la chasse; mais, brûlé par le soleil ou surpris par la tempête, je souris parfois en me disant : « Il n'y a point ici de flatteurs, car voilà des conseillers qui me font sentir qu'un prince est un homme, et un homme est bien peu de chose!... » Mais pourquoi pleures-tu, mon enfant? car je sens tes larmes sur mes mains! Mon sort t'effraye, et tu regrettes d'être venu le partager?

ROSALINDE.

Ah! je veux vivre près de vous, monseigneur; ne me renvoyez pas!

JACQUES, souriant.

Gardez-le près de vous; il vous servira bien.

LE DUC.

J'y consens; mais qu'il me dise son nom et me montre son visage.

Rosalinde se relève. Il la regarde avec émotion. Elle n'y peut tenir et se jette dans ses bras.

ROSALINDE.

Ah! mon père! c'est moi!

LE DUC.

Ma fille, ma Rosalinde! sous ce déguisement!

Surprise et mouvement général.

ROSALINDE.

La crainte de vous surprendre trop vite me l'avait fait prendre en voyage, et je n'ai pas su me faire deviner peu à peu.

LE DUC.

Que tu es belle ainsi! Tu me rappelles les fils que j'ai perdus! Oh! béni soit le jour où tu m'es rendue! Chers compagnons, permettez-nous d'épancher nos cœurs; et vous qui partagez ma joie, réjouissez de vos gais propos ou de vos chansons capricieuses les échos de l'antique forêt!

Il remonte au fond avec sa fille, qui se met à ses genoux, les mains

dans les siennes, et s'entretient avec lui. Touchard mange et cause avec Audrey. Un musicien joue du luth, debout sur le tertre, à gauche.

AMIENS, à Jacques, sur le devant de la scène. Plusieurs seigneurs les entourent, les uns reprenant leur repas, les autres debout.

Voici une heureuse journée, Jacques! et chacun de nous doit vous féliciter d'avoir apporté ici une joie si nouvelle et si pure. Mais parlez-nous de votre voyage, et dites-nous ce que vous avez vu au delà de cette forêt, dans les campagnes et dans les villes.

Ils vont s'asseoir à droite; Jacques est au milieu et domine tous les autres; Amiens est à sa gauche; Touchard est devant lui par terre.

JACQUES.

Innocents que vous êtes! vous croyez donc que la terre a changé de face depuis que vous n'avez plus commerce avec le monde? Je vous jure que le monde est toujours le même, sinon qu'il est de dix ans plus vieux, c'est-à-dire de dix ans plus laid.

AMIENS.

Pourtant toutes choses s'améliorent en vieillissant, ou, étant usées, se renouvellent?

JACQUES.

Vous croyez? Je n'ai point vu cela. J'ai vu l'éternelle représentation de la vie humaine, comédie en sept actes. D'abord, le pauvre marmot qui vagit et bave aux bras de sa nourrice. Ensuite l'écolier pleurard, avec sa sacoche, et sa face vermeille comme le matin, se traînant à l'école à contre-cœur et à pas d'escargot. Puis l'amant plaintif aux soupirs de flamme, chantant, sur un air usé, les charmes toujours nouveaux de sa maîtresse. Mais le voilà soldat! Ombrageux et violent, la bouche pleine de jurements étranges, portant moustaches de léopard, il court jusque sous la gueule du canon après cette bulle d'air qu'on appelle la gloire. Attendez! Voici le magistrat nourri de gras chapons, portant avec orgueil son beau gros ventre et sa barbe taillée avec mé-

thode : il a l'œil sévère, et débite à tout propos de graves maximes et des sentences rebattues. Puis arrive le sixième âge, un pâle Cassandre, avec ses pantoufles, ses lunettes sur le nez, ses poches sur les côtés; les chausses de sa jeunesse, plus durables et mieux conservées que sa personne, flottent trop larges sur sa cuisse amaigrie; sa voix est devenue un fausset qui bégaye et siffle comme celui d'un enfant. (Il se lève sur place.) Enfin, la dernière scène, celle qui vient clore cette fatigante histoire de la vie, une seconde enfance, un état d'oubli stupide, un fantôme sans yeux, sans dents, sans goût, sans rien!... Voilà ce que j'ai vu, et, sur ma parole, cela ne valait pas le voyage.

Il passe à gauche, les autres remontent vers le duc. Amiens reste un peu plus en avant, s'assied, et s'apprête à manger.

UN SEIGNEUR.

Ce pauvre Jacques, il est toujours le même, il ne se corrigera point!

TOUCHARD, aux seigneurs.

Il a bien parlé! c'est un élève qui me fait honneur... (On rit.) Mais vous riez, et je vois bien que nous perdons notre temps, lui et moi, à vouloir instruire des gens frivoles. — Mangeons.

SCÈNE IV

Les Mêmes, ADAM, ROLAND, venant par les rochers du premier plan et s'arrêtant sur le devant du théâtre, à gauche.

ROLAND, à Adam, qu'il soutient.

Comment donc, Adam! tu n'as pas plus de courage que cela? Tiens! nous sommes sauvés, et, quels que soient ces gens-ci... (il tire son épée), je ne te laisserai pas mourir faute d'un repas! (Il s'élance vers Amiens, et il étend la pointe de son épée sur sa corbeille.) Arrêtez, et ne mangez plus!

AMIENS, souriant.

Ah! oui-da? Je n'ai pas encore commencé!

ROLAND.

Tu ne commenceras pas!

Amiens se lève et se met en défense.

AMIENS.

Est-ce un second fou?

JACQUES, aux autres seigneurs qui veulent repousser Roland.

Laissez! je connais ce fauconneau!

ROSALINDE, à son père, qui s'est levé avec elle et qui s'approche vivement.

Et moi aussi, je le connais!

LE DUC, faisant signe à ses amis.

Laissez-moi lui parler! (A Roland.) Est-ce l'orgueil, jeune homme, ou le besoin, qui te donne cette audace?

ROLAND.

C'est la faim! (A Amiens.) Laissez cela, vous dis-je, ou vous mourrez, je le jure!

AMIENS, riant.

Faut-il absolument que je meure?

LE DUC, à Roland.

Êtes-vous dénué de savoir-vivre au point d'ignorer comment on parle à des hommes civilisés? Que prétendez-vous? Vous obtiendriez par la douceur ce que nous refusons à la violence.

ROLAND.

Donnez-moi à manger... (pleurant et montrant Adam) pour ce pauvre vieux qui va mourir si l'on me refuse!

LE DUC, à ses gens, montrant Adam.

Portez-lui de prompts secours! (Rosalinde, Audrey, Touchard et autres courent relever Adam et l'assistent. — A Roland.) Et vous, asseyez-vous; vous êtes le bienvenu parmi nous.

ROLAND.

Quoi! vous me parlez avec cette bonté? J'ai cru qu'ici tout était sauvage, et j'ai été sauvage moi-même; mais, qui que vous soyez, si vous avez connu des jours meilleurs, si vous avez habité des lieux où le son de la cloche appelle les hommes à la prière, s'il vous est arrivé de vous asseoir à la

table d'un homme de bien, si jamais une larme a mouillé vos yeux; si, malheureux vous-même, vous avez appris à plaindre le malheur; enfin, si la souffrance est la meilleure arme auprès de vous, je remets en rougissant celle-ci dans le fourreau, et vous prie de me pardonner.

LE DUC.

Oui, nous avons connu des jours heureux, et les larmes d'une sainte pitié ont mouillé nos paupières. Asseyez-vous donc dans des sentiments pacifiques, et disposez librement de tout ce qui est ici.

ROLAND.

Que Dieu récompense votre charité, bon vieillard! je n'en abuserai pas. (Il va auprès d'Adam.) Dès que mon serviteur aura repris ses forces, je poursuivrai mon chemin vers la demeure du duc exilé. Qui de vous pourra me l'enseigner?

LE DUC.

Qui donc êtes-vous?

ROLAND.

Je le dirai à celui que je cherche.

ROSALINDE, bas, au duc.

C'est le fils de sire Roland des Bois, votre ami.

LE DUC.

Oui, c'est sa vivante image.

ROSALINDE.

Nous nous sommes vus un instant, il y a huit jours, et il est la cause de mon exil. Mais il n'en sait sans doute rien, et — il ne m'a pas encore regardée — je veux essayer sur lui l'effet de mon déguisement. (S'approchant de Roland.) Mangez donc aussi, puisqu'on vous le permet.

Le duc parle bas à Jacques et à Amiens.

ROLAND, à part.

O puissances célestes! Rosalinde!

ROSALINDE.

Vous n'avez donc pas faim?

ROLAND.

Moi... monsieur? Non, vraiment, je n'y songe point.

ROSALINDE, à son père.

Il ne me reconnait pas! (Aux autres.) Que personne ne me trahisse! (A part, tristement.) Je croyais qu'il m'aurait reconnue!

ROLAND, à part.

Il me semble qu'en feignant de la prendre pour un page, j'aurai le courage de lui parler! (Voyant Jacques et Touchard qui s'approchent de lui.) Ah! vous êtes ici! Quels sont donc ces chasseurs et ce vieillard?...

Il montre le duc.

LE DUC, allant à Roland.

Je sais qui tu es, sache qui je suis.

ROLAND, se découvrant.

Le duc lui-même?

LE DUC.

Oui, donne-moi ta main, et viens avec nous. (A ses gens.) Conduisez ce vieux serviteur au manoir et prêtez-lui le secours de vos bras. (A sa fille en souriant.) Beau page, faites ce que je vous ai ordonné, et vous viendrez me rejoindre. (Bas.) Chère fille, amène ici l'imprudente et généreuse Célia; je viendrai vous y retrouver. Tâchons que personne ne la voie, ou, la voyant, ne sache qui elle est. (Haut.) Et nous, mes amis, reprenons notre chasse! elle sera belle si elle est pareille à la joie de mon cœur.

Il sort par le fond avec Roland, Adam et une partie des serviteurs; quelques seigneurs le suivent. Les autres se dispersent après avoir repris leurs armes. Amiens et Jacques restent au fond. Touchard et Audrey assis à droite.

ROSALINDE, bas, à Touchard, le touchant sur l'épaule.

Viens, suis-moi.

TOUCHARD, qui mange toujours.

J'étais fort bien ici!

ROSALINDE, l'appelant à elle du geste, et bas.

Il nous faut retourner vers Célia.

TOUCHARD, bas.

N'est-elle pas fort bien où elle est? Le bonhomme qui lui a

donné asile est justement le père de cette fille d'esprit que vous voyez là... (il montre Audrey), laquelle me trouve beau et bien fait, et m'assure qu'à ma considération elle aura toute sortes d'égards pour votre cousine.

ROSALINDE.

Je n'en doute pas; mais j'espère que tu n'as pas nommé Célia à cette fille? Allons! marche devant.

TOUCHARD.

Je crains de ne pas retrouver le chemin de cette masure! Allons!... Audrey! venez ici, Audrey! Conduisez-nous chez votre père. Marchez devant, je vous prie.

AUDREY, faisant la révérence.

Me voilà, messeigneurs!

Elle sort par la gauche; Rosalinde et Touchard la suivent.

SCÈNE V

AMIENS, JACQUES, QUELQUES SERVITEURS, occupés à enlever les restes du repas et les corbeilles.

JACQUES, bas, à Amiens. Ils descendent le théâtre en causant.

Oui, elle a fait cette équipée romanesque de suivre sa cousine, et nul pouvoir humain n'eût pu l'en dissuader.

AMIENS.

Eh! dites-moi, Célia est-elle aussi belle que Rosalinde?

JACQUES.

Que me demandez-vous là? Que m'importe à moi? Ce que je puis vous dire, c'est que la moindre gardeuse d'oies aurait montré plus de sens.

AMIENS.

Il est vrai qu'en venant trouver notre duc, elle l'expose à mille périls, et attire sur lui de nouvelles persécutions. Ne le lui avez-vous point remontré?

JACQUES.

Sans doute!... sans doute!... mais, à défaut de jugement, de telles cervelles ont à leur service mille arguments de sentimentalité féminine... Bref, elle nous a suivis; elle est toujours près d'ici, dans ce pavillon à demi ruiné, qui m'appartient, et où j'ai établi le père d'Audrey, mon ancien serviteur. Là, nous l'avons décidée à ne pas se montrer avant que le duc ait consenti à la recevoir, et nous l'avons laissée bien penaude, commençant à réfléchir.

AMIENS.

Je vois que c'est une personne fantasque. Sans doute, elle vous a fait bien enrager en route? Elle a eu mille caprices, mille frayeurs?...

JACQUES.

Non pas précisément; elle a même montré plus de courage et de patience que je n'en attendais d'une femme habituée aux mollesses de la vie... On ne peut pas dire qu'elle manque d'une certaine amabilité... mais, en somme, je suis fort aise d'être délivré de cette compagnie. Le métier de servir les dames ne me convient plus, et il me tarde fort de me jeter dans les bras de ma chère maîtresse, madame Solitude!

Il passe à gauche.

AMIENS.

C'est me dire de vous laisser à vos rêveries.

JACQUES.

N'en soyez point offensé. Vous aimez la discussion, et, moi, je la déteste!

AMIENS.

Vous aimez pourtant à contredire.

JACQUES.

J'aime encore mieux me taire.

AMIENS.

Et vous ne nous rejoindrez pas à la chasse?

Il va reprendre à droite son attirail de chasse.

JACQUES

Mon cher, vous le savez, c'est là une chose que je n'aime plus et que même j'arrive à détester autant que la discussion. N'est-ce point un amusement horrible que la chasse? Eh quoi! percer de vos épieux les biches innocentes et faire voler la mort avec vos traits, sur les beaux flancs frissonnant des daims tachetés? Quelle boucherie! Se réjouir des larmes d'un pauvre cerf aux abois et voir sans pitié ses entrailles déchirées par une meute cruelle, son noble sang rougir les eaux limpides où il cherche un refuge contre la mort!... Quel spectacle! Ah! malheureux chasseurs, de quel droit traitez-vous ainsi les animaux, citoyens primitifs de ce territoire? Vous êtes des brigands armés contre des possesseurs légitimes, et de plus grands usurpateurs que ceux qui vous ont bannis de votre patrie!

AMIENS.

Fort bien; mais je vous quitte, car je craindrais de me laisser persuader par vos discours et d'arriver, comme vous, au dégoût de toutes choses. Au revoir, mon cher rêveur. Maudissez le ciel et les hommes, mais n'oubliez pas de venir souper avec nous.

Il réveille le chanteur, assis à droite, et sort par le fond; Jacques s'assied à gauche.

JACQUES, au chanteur, qui va sortir.

Dis-moi, mon garçon, tu sais un peu chanter et jouer du luth?

LE CHANTEUR.

Oui, monsieur; mais ma voix est enrouée aujourd'hui.

JACQUES.

Jamais chanteur n'a répondu autrement. Tu veux que je te prie? Allons, je te prie, chante!

LE CHANTEUR.

Je ne sais rien qui puisse vous plaire.

JACQUES.

Je ne te demande pas de me plaire, mais de chanter.

LE CHANTEUR.

Je ferai mon possible, mais je crains de ne pouvoir trouver un son.

Il accorde son luth.

JACQUES.

Va toujours, nous connaissons ces manières-là.

LE CHANTEUR, d'une voix de tonnerre.

Le houx! le houx! oh! le houx vert!
Soufflez, soufflez, vents de l'hiver!

JACQUES.

Diable! j'aimerais mieux ouïr la tempête. J'aurais dû m'attendre à cela, puisque tu prétendais avoir perdu la voix.

LE CHANTEUR.

Le houx, le houx!...

JACQUES.

Assez, assez, mon ami, je te rends grâces. Va chanter à une lieue de moi.

LE CHANTEUR.

Mais, monsieur, vous m'avez prié de chanter...

Chantant.

Soufflez, soufflez...

JACQUES, se levant et lui donnant de l'argent.

Tiens, tiens, braillard! voilà pour te taire. Attends au moins, pour chanter la froidure, que l'été soit passé.

LE CHANTEUR.

Je vous remercie; je vous jouerai l'air sur mon luth.

JACQUES.

Oui, en t'en allant. Décidément, je n'aime la musique que de très-loin.

Le chanteur sort, et on l'entend jouer sur son luth, pendant le monologue de Jacques, un air simple et rustique. Le son va se perdant.

SCÈNE VI

JACQUES, *seul.*

Être seul!... philosopher, disent-ils. Non, vaine recherche, rêverie creuse! Mais contempler, entendre le ruisseau qui baigne les racines des vieux saules, arches moussues jetées sur le courant argenté! surprendre le frôlement mystérieux du rouge-gorge dans les festons du lierre, parure splendide des tiges puissantes... O nature! toi seule parles une langue vraie, toi seule renfermes un enseignement divin! Quelle voix de femme peut devenir aussi harmonieuse que ces feuillages émus par la brise? Quel livre aussi savant que ces pierres, antiques témoins de la formation du monde? Quelles prières aussi éloquentes que ces bruits mystérieux de la solitude? Silence des bois, tu es musique et poëme! chants et discours des hommes, vous êtes néant et silence!

Il s'étend sur le tertre à gauche et s'assoupit.

SCÈNE VII

JACQUES, CÉLIA.

CÉLIA.

J'ignore où je suis, où je vais; mais les sons d'un luth m'ont attirée. (*Voyant Jacques.*) Ah!... si j'eusse attendu qu'il vînt me chercher, j'aurais attendu longtemps! (*Le regardant dormir.*) Ah! cœur froissé!... Voilà pourtant le sommeil paisible d'une conscience pure! — Mais il faut qu'il me dise...

Elle lui jette des violettes au visage, Jacques s'éveille.

JACQUES, *se soulevant.*

Quoi! c'est vous? Je vous voyais en songe... ou plutôt je vous entendais...

CÉLIA.

Dire quoi?

JACQUES, ramassant machinalement les violettes.

Rien qui vaille : les rêves sont une divagation; et pourtant vous n'étiez pas plus folle en songe que dans la réalité. (Célia fait la révérence.) Mais où allez-vous ainsi, toute seule? Est-ce pour cueillir et gâter ces pauvres violettes, que vous vous exposez...? N'avez-vous point rencontré votre cousine?

CÉLIA.

Non! j'aurai pris un autre chemin. Ne la voyant pas revenir, je me suis inquiétée, impatientée un peu... Savez-vous si son père consent à me recevoir?

JACQUES.

J'en doute... et, après tout, je l'ignore!

CÉLIA.

Et, après tout, cela vous est indifférent!

Elle s'assied sur une pierre à droite.

JACQUES.

Eh bien, vous vous établissez là, quand Rosalinde...

CÉLIA.

Je suis fatiguée.

JACQUES, se levant.

Alors, je vais lui dire où vous êtes.

CÉLIA.

Vous me quittez?

JACQUES.

Je vous laisse en compagnie de ce ruisseau tranquille, où vous pourrez contempler ce que, en qualité de femme, vous considérez comme la merveille du monde : votre propre image.

CÉLIA.

Ainsi, chevalier discourtois, vous m'abandonnez ici, sans crainte des loups ou des voleurs?

JACQUES.

Les bandits et les loups, pauvre fille, ne sont peut-être pas si redoutables que les pensées de ton propre esprit et les désirs de ton propre cœur.

CÉLIA.

Oh! l'aimable homme! Raison de plus pour ne pas me laisser en compagnie de moi-même! Voyons, monsieur Jacques, restez jusqu'à ce que vienne ma cousine. Je ne me soucie pas beaucoup de votre conversation, et je sais que vous haïssez la mienne; mais j'ai peur d'être seule, et je vous prie de ne pas trop vous éloigner.

JACQUES.

Oh! tyrannie des femmes, caprice égoïste! comme je me ris de ton empire!

Il va s'asseoir sur le devant à gauche.

CÉLIA, *à part.*

Et pourtant le voilà qui s'arrange pour rester! (*Haut, et se levant.*) Vous êtes bien, monsieur Jacques, sous cet arbre?

JACQUES.

On ne peut mieux! Oh! ici, grâce au ciel, il n'y a ni serviteurs ni maîtres, ni sujets ni princesses! Vous êtes libre de vous faire un trône de la première pierre venue et un dais de la première branche.

CÉLIA.

Quant à vous, vous êtes libre de vous rendormir. Moi, je parlerai toute seule, sans crainte de vous gêner, puisqu'il est certain que vous ne m'écouterez pas.

Elle remonte au fond.

Beau ruisselet perdu sous les herbes fleuries,
D'où viens-tu? Le rocher t'a-t-il gardé longtemps
Dans son sein de granit? ou bien, dans les prairies,
T'es-tu formé des pleurs de l'aurore au printemps?
Ou bien des pleurs moins doux ont-ils grossi ton onde?
Et ce qui va creusant la ravine profonde,
Est-ce torrent d'hiver? source cachée au jour?
Est-ce pluie ou rosée? ou bien larmes d'amour?

Elle est redescendue à droite.

JACQUES, *qui s'est relevé sur son coude pour l'écouter.*

Mauvais! mauvais! archimauvais!

CÉLIA.

Quoi! vous m'écoutiez! Si j'avais pu le croire, je n'aurais point dit le dernier vers!

JACQUES.

Et vous eussiez bien fait, car je le déclare d'un goût détestable! Qu'est-ce que cette métaphore ampoulée? Demander à ce ruisseau s'il vient de source ou de pluie, je vous pardonne cela; mais supposer que des larmes d'amour puissent *grossir une onde* et *creuser un ravin!*... Voilà de vos exagérations à la mode, voilà des balivernes de vos poëtes de cour, qui font pâmer d'aise les beaux petits messieurs, et soupirer vos tendres cœurs de femme!

CÉLIA.

Il se peut que le dernier vers soit hyperbolique. Mais il vous eût moins offensé s'il ne réveillait pas en vous le souvenir de quelque peine cruelle. (Elle s'approche de Jacques.) Allez, allez, beau stoïcien, si vous n'avez pas enflé le cours de ce ruisseau, c'est que vos pauvres yeux n'ont pas pu verser toutes les larmes dont votre cœur était gonflé!

JACQUES.

Où prenez-vous donc, madame, que j'aie eu un cœur si fondant et des yeux si arides?

CÉLIA.

Je prends cela dans la pitié que vous m'inspirez!

JACQUES.

Vous me plaignez? C'est trop de charité, vraiment!

CÉLIA.

Oh! oui, allez, je vous plains de vous défier de tout le monde.

JACQUES.

Où donc est mon malheur, s'il vous plaît?

CÉLIA.

Dans l'absence du bonheur de croire à quelqu'un.

JACQUES, après un moment de silence.

Voix de femme! musique à faire danser les fous! il y a longtemps que je ne t'écoute plus!

CÉLIA.

Vous avouez que jadis cette musique vous empêcha de dormir?

JACQUES.

Je peux m'en confesser sans honte, puisque j'ai reconnu le néant de mon ivresse. (Se levant et passant à droite.) Jadis... jadis j'aimais les femmes comme les mouches aiment le miel; mais le feu d'amour dessèche l'entendement, et une âme sincère reçoit la mort quand elle rencontre la perfidie!

CÉLIA.

Alors, votre âme est morte!... Ce doit être une chose bien singulière que l'existence d'un corps sans âme? Vous êtes content d'être ainsi!

JACQUES.

Non, certes! Mon existence ne vaut pas un denier, et je la donnerais pour moins encore.

Il va s'asseoir à l'extrême droite.

CÉLIA, appuyée sur une roche, près de Jacques.

J'ai envie de l'acheter! par curiosité!

JACQUES.

Qu'en feriez-vous?

CÉLIA.

Que voulez-vous que j'en fasse? Un jouet, puisque cela n'a aucune valeur. Voyons, combien au juste me vendez-vous ce bout de mauvais fil que la Parque vous dévide et qu'il vous plaît d'appeler une existence?

JACQUES.

Je vous le céderais pour un couplet de chanson; mais il faudrait que le couplet fût bon!

CÉLIA.

C'est trop cher; contentez-vous d'un mot.

JACQUES.

Un seul? Soit, mais un mot raisonnable.

CÉLIA.

Alors, approchez-vous, car il ne faut pas que les oiseaux

l'entendent. Ils le répéteraient si haut, que vous en deviendriez sourd.

JACQUES, près d'elle.

Voyons cette sage parole.

CÉLIA.

J'aime!

JACQUES, vivement.

Qui?

CÉLIA.

Oh! qu'est-ce que cela vous fait?

JACQUES.

C'est pour savoir si votre parole est sage ou folle, bonne ou mauvaise.

CÉLIA.

Et si elle ne s'adresse à personne?

JACQUES.

Alors, c'est une parole creuse et qui n'a aucun sens. L'amour n'existe pas sans objet.

CÉLIA.

Eh bien, supposez la personne ou la chose que vous aimez. Ma parole sera sage à votre point de vue.

JACQUES.

Je vous l'ai dit, je n'aime..., je ne veux aimer personne.

CÉLIA.

Qui n'aime personne s'aime trop soi-même, et, si je vous aimais, vous me donneriez raison?

JACQUES.

Ah! Célia!... je me déteste plus que le genre humain tout entier; et, si vous m'aimiez... (il passe à gauche,) je vous souhaiterais plutôt d'être morte que folle à ce point-là!

CÉLIA.

Rassurez-vous, j'aime... (Jacques la regarde fixement.) C'est le soleil que j'aime!

JACQUES.

Mais il ne peut vous payer de retour?

CÉLIA.

Qu'importe? Il est beau, il est bon. Il ne nous dit rien, c'est vrai; mais il nous donne la vie. On peut donc l'aimer sans lui demander son amour, puisqu'il se doit à tout le monde et à toutes choses : à la petite herbe comme au grand cèdre, et à vous comme à moi! Qu'en dites-vous?

JACQUES.

A cela, je n'ai rien à répondre; ainsi, voilà que mon âme vous appartient?

CÉLIA.

Votre âme, non! vous n'avez pas d'âme, et votre corps, dépourvu de cœur, n'est plus qu'une ombre. C'est donc un fantôme que j'ai acheté; et, si cela m'amuse, vous ne me quitterez plus que par mon ordre, vous ne ferez plus un pas sans ma permission, vous ne parlerez même plus qu'à ma fantaisie. Vous riez?... Pourquoi riez-vous?

JACQUES, riant.

L'idée est folle! O ma sombre existence!... un souffle de printemps!... Oui, le zéphyr est un éclat de rire, puisque le printemps est une fête!

CÉLIA.

Votre air dément tout à coup vos paroles! Voyons, Jacques! est-ce une vraie envie de rire?

JACQUES, redevenu triste.

Non, Célia, c'est une envie de pleurer.

CÉLIA.

Ah! quand je vous le disais! une envie de pleurer votre âme défunte!

JACQUES, avec énergie.

Eh bien, pourquoi pas? Elle était grande, cette âme dont vous raillez le désastre! Elle embrassait l'univers dans ses rêves, elle eût voulu pouvoir embrasser le ciel dans une femme! Elle s'effraye aujourd'hui de ce qu'elle est capable de souffrir, et frissonne en voyant au fond d'un abîme son passé sanglant et brisé derrière elle!

Il tombe sur un siége.

CÉLIA.

Ce passé brisé, c'est peut-être un mort que vous avez fait! Le doute tue comme l'épée! Prenez garde à vous, meurtrier de votre âme! C'est grand dommage qu'elle ne soit plus, puisqu'elle était si belle. Ce que vous en dites fait regretter qu'il n'en reste pas un peu que l'on pourrait plaindre... aimer peut-être!

JACQUES, se levant.

Aimer!...

CÉLIA.

On ne sait pas!

Elle reste interdite.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ROSALINDE, venant par le fond.

ROSALINDE, dans la coulisse.

Célia!... Célia!...

CÉLIA, tressaillant.

Ah! voici, Rosalinde!... Eh bien, ton père?

ROSALINDE.

Touché de ton amitié pour moi, il voudrait te recevoir et te chérir comme sa seconde fille; mais, lui qui s'est laissé ravir la sienne, il recule devant l'idée d'une vengeance dont il a connu et senti la cruauté. Le vœu de son cœur t'appelle : l'arrêt de sa conscience te repousse.

CÉLIA.

Eh quoi! à mon tour, je serai chassée et bannie d'auprès de toi?

ROSALINDE.

Mon père ne s'arroge pas le droit de te bannir de ce territoire, dont une bien petite portion lui appartient. Il ne peut que te supplier...

CÉLIA.

Il consent donc à me voir?

ROSALINDE.

Tu en doutes?

CÉLIA.

En ce cas, ma cause est gagnée. Je lui dirai des choses qu'il ignore, les terreurs qui assiégent quelquefois son frère, et qui me font toujours espérer l'heure du repentir...

Elle va près de Jacques.

JACQUES, assis.

L'heure du repentir sonne pour tous les pécheurs; mais ce n'est qu'une heure, et quand elle est passée, la vie d'enivrement et d'oubli reprend son cours.

CÉLIA.

En ce cas, le devoir de ceux qui nous aiment est de nous forcer à réfléchir plus d'une heure. Ma fuite doit avoir cet effet sur mon père, et, si mon absence se prolonge, je jure que, pour me ramener, il révoquera la sentence d'exil prononcée contre le duc et ses amis.

JACQUES, se levant.

Pour que cela eût lieu, il faudrait qu'il fût possible de vous tenir cachée ici, et, comme vous n'aurez jamais cette prudence...

CÉLIA.

Ah! taisez-vous, je vous prie, esclave; je ne veux plus de vous que des louanges. (Voyant Roland au fond.) Mais n'est-ce pas là notre jeune lutteur? Oui, je vois briller à son cou certaine chaîne...

JACQUES, à Célia.

Cachez-vous, si vous ne voulez pas qu'il vous reconnaisse.

CÉLIA.

Il est trop tard, il m'a vue.

SCÈNE IX

LES MÊMES, ROLAND, venant par le fond.

ROSALINDE, à Roland, qui salue Célia.

Que voulez-vous, sire Roland, et pourquoi quittez-vous la chasse?

ROLAND.

Monsieur le page, je... je vous cherchais! et ma surprise est grande de rencontrer ici...

CÉLIA.

Monsieur, vous savez garder un secret, j'imagine. Je viens remplir, de la part de mon père, une mission auprès de mon oncle.

Elle va s'asseoir à droite.

ROLAND.

Il suffit, madame. Dois-je avertir le duc?...

ROSALINDE.

Oui, allez... Attendez!... restez! (Bas, à Célia.) Croirais-tu qu'il ne me reconnaît pas? Je suis donc bien déguisée, bien méconnaissable?

CÉLIA.

C'est par discrétion, sans doute, qu'il fait semblant... Laisse-moi l'interroger. (A Roland.) Êtes-vous banni, monsieur, que nous vous rencontrons dans cette forêt?

ROLAND.

Je me suis banni moi-même. Voyant que j'avais déplu au maître, et me sachant menacé d'ailleurs... Permettez-moi de taire mes infortunes et de n'accuser personne.

CÉLIA.

On doit vous savoir gré de cette réserve; mais peut-on, sans indiscrétion, vous demander si vous n'avez pas quelque peine de cœur qui vous rend l'exil amer?

ROLAND.

Madame, mon cœur est fort malade, et, en quelque lieu que je sois, il est condamné à la souffrance.

ROSALINDE, bas, à Célia.

Je veux lui parler comme ferait un page effronté. (Haut.) C'est-à-dire que monsieur soupire pour quelque laideron qu'il croit belle?

CÉLIA.

Il se sera épris à première vue, comme on dit.

ROLAND.

Cela peut arriver à tout le monde. Il ne faut qu'un instant, un éclair...

JACQUES, railleur.

Oui, oui, un éclair de ses yeux, comme disent vos poëtes.

ROLAND.

Je connais peu les poëtes. Je voudrais avoir leur science.

JACQUES.

Pour chanter les attraits de...

ROSALINNE.

Comment se nomme-t-elle?

ROLAND.

Son nom ne sortira jamais de mes lèvres.

CÉLIA.

Ah! vous convenez de votre amour?

ROLAND.

Moi? Je n'ai rien dit.

ROSALINDE.

Vous ne la nommez pas, mais vous pouvez la dépeindre? (Se mettant en face de Roland.) Est-elle grande ou petite?

ROLAND.

Page, vous êtes trop curieux.

ROSALINDE.

Il y a longtemps que vous l'aimez?

ROLAND.

Il n'y a pas longtemps, et je ne comprends pas que j'aie pu vivre avant de l'avoir vue.

ROSALINDE.

Êtes-vous bien sûr de l'avoir vue?

ROLAND.

Oui, et pourtant ce moment-là est pour moi comme un rêve.

ROSALINDE.

Vous lui avez parlé?

ROLAND.

Non, je n'ai pas su lui répondre.

ROSALINDE.

Que vous disait-elle?

ROLAND.

Je ne sais. Mon sang criait dans mes oreilles.

ROSALINDE.

De quelle couleur sont ses yeux?

ROLAND.

De la couleur du ciel, car je les ai vus à travers un nuage.

ROSALINDE.

Je vous le disais bien, vous ne l'avez pas vue, et, si vous la cherchiez, vous ne sauriez pas la trouver.

ROLAND.

Pardonnez-moi, je la reconnaîtrais entre mille.

ROSALINDE, à Célia, bas.

Peut-on mentir avec plus d'impudence!

CÉLIA.

Ou se moquer avec plus de malice!

ROSALINDE.

Peut-être que c'est toi qu'il aime! Jacques, ne le pensez-vous pas?

JACQUES, tressaillant.

Mais... peut-être!

CÉLIA.

Va, sois tranquille, il aime la plus belle.

ROSALINDE.

En ce cas, c'est toi!

CÉLIA.

Non, folle! c'est toi! Mais qui vient là? mon oncle, peut-être?

SCÈNE X

LES MÊMES, TOUCHARD, effaré.

TOUCHARD, venant par la gauche.

Sauvez-vous! sauvez-moi! sauvons-nous!

ROLAND.

Qu'est-ce donc? Un sanglier blessé?...

TOUCHARD, à Célia.

Pis que cela! Des gens envoyés à votre poursuite par monseigneur Frédéric.

JACQUES.

Où sont-ils?

TOUCHARD.

Pas loin d'ici... Mais ne courez pas, ne criez pas; ils se reposent, ils devisent entre eux. Je les ai reconnus, je les ai écoutés; ils sont sur vos traces, mais ils ne se croient pas si près de vous.

ROSALINDE, bas.

Ah! tu le vois, Célia, on te rejoint déjà. Viens chercher protection auprès de mon père!

CÉLIA.

Non! Dieu me préserve d'attirer l'orage sur sa tête! Je fuirai seule, adieu!

JACQUES.

Seule? Non pas!

Ils veulent sortir par la droite et se trouvent en face de Charles.

SCÈNE XI

LES MÊMES, CHARLES, avec une petite escorte de GENS ARMÉS à la livrée de Frédéric.

L'escorte reste au fond. Célia s'enveloppe de son voile et se tient à l'écart en avant du théâtre avec Rosalinde effrayée. Touchard se blottit dans les rochers.

JACQUES, qui est au fond du théâtre, guettant l'approche de Charles.

Que cherchez-vous et que prétendez-vous ?

CHARLES, montrant Célia.

Je prétends m'emparer de cette dame et la conduire dans le couvent le plus proche, en attendant que monseigneur...

JACQUES, allant à lui.

Achevez ; quel est le sort que son père lui réserve ?

CHARLES.

Cela ne regarde ni vous, ni moi, l'ami ! Monseigneur est dans une si grande colère, qu'il m'a dit : « Ramène-la vivante ou morte ! » C'est pourquoi...

JACQUES.

C'est pourquoi vous nous tuerez avant de toucher à un cheveu de sa tête.

CHARLES, levant son bâton.

Qu'à cela ne tienne !

ROLAND.

Charles ! à bas cette arme de vilain ! Si tu as du cœur, tu tâcheras de prendre avec moi ta revanche. Souviens-toi...

CHARLES, reculant.

Ah !... c'est vous ? — Le premier, le seul homme au monde qui m'ait terrassé !

ROLAND.

Sans haine, comme sans orgueil, Charles ! accepte donc un nouveau défi, et que cette noble capture (montrant Célia) soit le prix de la victoire.

CHARLES.

Jeune homme, tu m'as vaincu. (Il passe entre Roland et Jacques.) Je pourrais avoir mon tour, cette fois; mais je ne veux pas l'essayer. Non, le lutteur qui a renversé Charles mérite l'admiration de l'univers, et Charles lui-même, connaissant qu'il n'a pu être terrassé que par un demi-dieu, n'ira pas contre le décret du ciel. (A son escorte.) Allons-nous-en; je m'étais trompé. Cette dame voilée n'est point celle que nous poursuivons, et c'est dans une autre partie de la forêt qu'il nous faut la chercher. (Il fait sortir son escorte et remonte un peu.) Mais je vous donne avis que je ne suis pas seul chargé de la poursuivre, et que je réponds de moi seul. Adieu. Méfiez-vous!

Il sort par le fond.

SCÈNE XII

ROLAND, ROSALINDE, JACQUES, CÉLIA, TOUCHARD, caché.

ROSALINDE, à Roland. Elle s'était cachée derrière Célia.

Oh! grâce à vous...

ROLAND.

Quelle pâleur! Vous n'êtes pas brave, beau page.

ROSALINDE, bas, à Célia.

Non, en vérité, je déshonore l'habit que je porte. Mais viens à présent, cousine!

JACQUES.

Non, puisque son père est capable d'une telle fureur contre elle, ce n'est pas dans votre manoir sans défense qu'elle doit attendre l'apaisement de cette colère aveugle.

CÉLIA, agitée, allant et venant.

Ah! je vois bien qu'il faut se soumettre à son sort. Laissez-moi rappeler Charles. La vanité de cet homme va jusqu'à l'héroïsme; il me reconduira sans violence à celui que je n'aurais pas dû quitter.

JACQUES, laissant éclater sa passion.

Non!... Je ne le veux pas, moi!... Je vous reconduirai plutôt moi-même... Mais il vaut mieux laisser passer l'orage, croyez-moi.

ROSALINDE.

Oui! oui!

CÉLIA, à Jacques.

Ainsi, à présent, vous souhaitez que je reste? Mais où irai-je?

JACQUES.

Je me charge de vous. Retournons à cette ruine dans la montagne. Sa situation la dérobe aux regards, et, avec quelques hommes à moi, je réponds d'en défendre longtemps le seul côté accessible.

ROSALINDE.

Quoi! seule, dans ce nid de vautours?

JACQUES.

Audrey la servira... et moi aussi... si cela est nécessaire. Allons, le temps presse!

TOUCHARD, sortant de sa cachette et montrant la droite.

Oui, oui! on vient par là!

JACQUES, montrant la gauche.

Venez donc par ici!

ROSALINDE, à Roland.

Suivez-les!...

JACQUES, vivement.

Non; je n'ai pas besoin de lui!

CÉLIA, à Rosalinde, montant sur les rochers.

Au revoir, si Dieu le permet! (A Jacques.) Mais pourrai-je vous suivre?

JACQUES, lui tendant la main.

Je vous porterai, s'il le faut.

Ils disparaissent. Touchard les suit.

ACTE TROISIÈME

A gauche, un pavillon de pauvre apparence, entouré de ruines. Arbres et rochers partout. Par une brèche, on voit la forêt. On est sur un site élevé et pittoresque. A gauche, sur le devant, un banc de pierre au pied d'un arbre. Au fond, un ravin, descendant de droite à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

TOUCHARD, assis à gauche et buvant; AUDREY, debout près de lui.

TOUCHARD.

Certainement, ma chère Audrey, j'aimerais bien la vie rustique, si c'était une vie de citadin. J'aimerais bien la solitude, si l'on y avait nombreuse compagnie. Cette misérable demeure dans les rochers me plairait assez, si c'était un riche palais dans la plaine. La nourriture champêtre conviendrait à mon estomac, si c'était une table princière. Enfin, je ferais mes délices de ta conversation, si tu étais un peu poétique.

AUDREY.

S'il vous plaît, vous dites?

TOUCHARD.

Franchement, je regrette que les dieux ne t'aient pas faite poétique, Audrey.

AUDREY.

Je ne sais ce que c'est que poétique. Ce mot-là veut-il dire honnête en actions et en paroles? Est-ce un mot qui marque la sincérité?

TOUCHARD.

Non, la poésie n'est que fiction, c'est-à-dire mensonge.

AUDREY.

En ce cas, grand merci! Je prie Dieu de ne pas m'envoyer ce défaut-là. J'aime mieux être sage.

Elle s'éloigne à droite.

TOUCHARD, se levant.

Tu me fais peur, Audrey, avec ta sagesse; mais, à tout événement, je veux me marier avec toi.

Il cherche à l'embrasser.

AUDREY, passant à gauche.

Qu'est-ce que vous entendez par événement?

TOUCHARD.

Les événements... les événements, ma chère Audrey, sont ce qui embellit la physionomie des gens mariés. On prétend qu'il y a des riches qui ne connaissent pas la limite de leurs biens; de même, il y a des maris qui ne connaissent pas la fin de leurs événements. Mais pourquoi redouter cela? N'y a-t-il que les pauvres qui en aient? Les plus nobles têtes s'en font-elles faute? Et, si c'est une mode bien portée, pourquoi s'en priverait-on? Le front nu d'un célibataire manque de majesté. La grandeur des événements fait les grandes destinées, et les grandes destinées font les grands hommes. Donc, à tout événement, Audrey, je t'épouse.

AUDREY.

Moi?

TOUCHARD.

Toi!

Il veut l'embrasser.

AUDREY, repassant à droite.

Mais que dira Guillaume?

TOUCHARD.

Ah! il s'appelle Guillaume, l'auteur de mes événements?

AUDREY.

Je ne vous entends point. Guillaume est celui qui me voulait épouser; mais il n'a point de droits sur moi.

TOUCHARD.

Et... est-il fort, Guillaume?

AUDREY.

Mais, oui. Il est fort bûcheron pour abattre et dépecer un arbre.

TOUCHARD.

Et... est-il méchant, Guillaume?

AUDREY.

Non, quand on ne le fâche point.

TOUCHARD.

Et... est-il brave, Guillaume?

AUDREY.

Oui, il est brave quand on ne lui fait point peur. Tenez, le voilà qui vient.

TOUCHARD, effrayé.

Pourquoi vient-il? Jacques disait que nous serions ici en sûreté?

AUDREY.

Oh! c'est qu'il sait le chemin, Guillaume! Il est au service de M. Jacques.

SCÈNE II

AUDREY, TOUCHARD, GUILLAUME, venant du ravin.

TOUCHARD, payant d'audace.

Bonjour à toi, Guillaume!

GUILLAUME, sans le regarder.

Bonjour à toi, Audrey. Comment ça va, Audrey?

Il va pour l'embrasser.

TOUCHARD, se mettant devant Audrey.

Merci, Guillaume, ça ne va pas trop mal; et toi, Guillaume?

GUILLAUME, étonné.

Vous êtes bien honnête, monsieur; mais...

TOUCHARD, d'un air majestueux.

Couvre-toi, je te prie, Guillaume; sans façon, je t'en prie, mon garçon, couvre-toi.

GUILLAUME, interdit, ôtant son bonnet.

Bonjour à vous, messire; mais... cependant...

TOUCHARD, l'empêchant d'approcher d'Audrey.

Tu as une bien belle mine, Guillaume. Quel âge as-tu donc?

GUILLAUME.

Vingt-quatre à vingt-cinq ans, messire. Mais je vous prie...

TOUCHARD, même jeu.

C'est un bel âge, Guillaume. Es-tu riche?

GUILLAUME, voulant toujours s'approcher d'Audrey.

Ma foi, monsieur, comme ci, comme ça. Mais je voudrais bien savoir pourquoi...

TOUCHARD.

Comme ci, comme ça, est une belle réponse, Guillaume. Tu es intelligent?

GUILLAUME.

Ma foi, monsieur, je ne suis pas sot, et je vois bien que...

TOUCHARD.

Il paraît que tu es amoureux d'Audrey, Guillaume?

Il embrasse Audrey au front.

GUILLAUME, hésitant.

Oui, monsieur, avec votre permission.

TOUCHARD, s'enhardissant.

Sais-tu le latin, Guillaume?

GUILLAUME.

Non, monsieur, je n'y connais goutte.

TOUCHARD.

Tu connais au moins un peu de magie?

GUILLAUME, inquiet et regardant Touchard avec méfiance.

Non, monsieur; Grâce au ciel, je...

TOUCHARD.

Eh bien, écoute un peu cette formule. Je suis *ipse*, c'est-à-dire *lui*, c'est-à-dire *celui qui* épouse cette jeune fille, et qui t'ordonne d'y renoncer, c'est-à-dire de t'en aller... Et, si tu hésites, je déclare que tu es un imbécile et que tu périras, c'est-à-dire que tu seras occis. Comprends-tu? Non? Eh bien, cela signifie que je te donne ton congé... (marchant sur

lui); que, si tu ne t'en vas pas d'ici, je te fais déguerpir de ce monde, que je conspire contre tes jours, que je trame sourdement ta ruine, que j'accomplis ta mauvaise destinée, que j'éteins le flambeau de ta vie, que je te plonge dans la nuit de la tombe... Comprends-tu? Non? (Le faisant tourner et le poursuivant.) Eh bien, cela veut dire que j'emploie contre toi le fer, le feu, le poison, la torche et le bâton. Je te tue, en un mot, de cent cinquante manières différentes. C'est pourquoi tremble!... et va-t'en!

AUDREY, effrayée.

Oui, oui, va-t'en, mon bon Guillaume!

GUILLAUME, épouvanté.

Dieu vous conserve en joie, messire!

Il s'enfuit en sautant dans le sentier du fond.

SCÈNE III

AUDREY, JACQUES, qui est entré avant la fin de la scène précédente; TOUCHARD. Il se tord de rire, assis à droite.

JACQUES.

Eh bien, bouffon, te voilà bien fier d'avoir mis ce gros garçon en fuite avec ta figure insolente et tes airs étranges?

TOUCHARD.

Ah! c'est vous, mon camarade, le fou mélancolique? Ne trouvez-vous pas que je suis un fou délicieux? Vous voyez quels tours je sais faire?

JACQUES.

De mauvais tours de ton métier.

TOUCHARD.

Du moment qu'ils sont de mon métier, ils sont bons! Ah! nous aurons de grands comptes à rendre, nous que le ciel dota d'une intelligence supérieure, dans le but évident de faire le plus de tort possible à ceux qui sont dépourvus de finesse!

JACQUES.

Blasphémateur!... Mais, hélas! voilà, en effet, l'emploi de l'esprit en ce triste monde! c'est le tyran qui opprime la simplicité!

TOUCHARD.

Et vous plaignez les imbéciles, à présent?

JACQUES.

Non; car il vaut encore mieux être la dupe que le contempteur!

TOUCHARD.

Vous ne disiez point comme ça, il y a quelques jours; vous étiez fin renard...

JACQUES.

En paroles!

TOUCHARD.

Et vous prenez en main la cause des poules? Eh bien, je me convertis, à votre exemple; je me marie, j'épouse la cause des dupes. (Il passe à l'extrême gauche.) Je choisis cette gardeuse de troupeaux, et, tel qu'Apollon chez Admète, j'accepte, en galant homme, la suite des événements.

Il prend Audrey sous le bras.

JACQUES.

C'est-à-dire que tu ris de l'amour comme du reste? Se marier sans confiance, ce n'est pas s'unir, c'est se joindre comme ces panneaux de bois vert qui, en séchant, se déjettent et se séparent.

AUDREY, à Touchard, en quittant son bras. Elle a écouté Jacques avec attention.

Est-ce que vous ne voulez pas m'épouser sérieusement?

TOUCHARD.

Si fait! J'en veux prendre à témoin ce gentilhomme philosophe, les branches de ces arbres, et la barbe de tes chèvres!

AUDREY.

Ça n'est point là un bon mariage; allons à la chapelle du duc.

TOUCHARD.

Non, Audrey; le chapelain du vieux duc est un hérétique; mes principes ne me permettent point...

AUDREY.

Non, monsieur, il n'est point ce que vous dites. C'est lui qui marie tous les seigneurs exilés, et, puisque vous dites que vous êtes gentilhomme...

TOUCHARD.

Je le suis, et des meilleurs, ma chère Audrey :

JACQUES, qu'Audrey regarde avec anxiété.

Il te trompe, ma pauvre fille! La preuve, c'est qu'il veut t'épouser sous un buisson, comme un vagabond qu'il a toujours été.

AUDREY, à Touchard.

En ce cas-là,... adieu, monsieur! Vous m'avez voulu tromper, je vas me raccommoder avec Guillaume, et le prier de vous battre!

Elle passe à gauche.

TOUCHARD, effrayé, la retenant.

Non, non, Audrey, tu ne feras point pareille chose!

AUDREY, se dégageant de Touchard avec un soufflet.

Oui, oui, messire, vous m'épouserez bel et bien, ou vous serez bel et bien battu.

Elle s'enfuit par le ravin.

JACQUES.

Et ces airs de capitan! cette intelligence départie par le ciel! Te voilà tout tremblant. Ah çà! bouffon, ta maîtresse est-elle disposée à me recevoir?

TOUCHARD, montrant la maison.

Allez-y voir, je ne m'en inquiète point. Pourquoi diable avez-vous détrompé cette fille qui me voyait d'un bon œil?

JACQUES.

Je n'aime point les mauvaises actions, mon ami, et, si ton esprit ne te rendait stupide, tu me remercierais de t'en épargner une entre mille.

TOUCHARD.

Faut-il vous remercier aussi pour les coups de poing que ce rustre de Guillaume va peut-être appliquer à mon dos de gentilhomme ?... Serviteur ! je vas chercher dans quelque grotte profonde, ou dans quelque feuillage épais, un abri contre l'insolence des manants.

Il sort par le fond à droite.

SCÈNE IV

JACQUES, *seul, s'approchant de la maison.*

Célia ! Célia !... qu'y a-t-il dans ce nom qui résonne autrement que dans tout autre ? Est-ce une douceur qui charme l'oreille ? est-ce une clarté qui passe devant les yeux ?... Le temps devrait se mesurer au nombre de nos peines et au poids de nos afflictions, et pourtant il ne faut qu'un jour pour alléger de dix années le fardeau de la douleur farouche et de l'amère expérience ?

SCÈNE V

JACQUES, DEUX VALETS *pauvrement vêtus, apportant diver objets et venant du ravin.*

JACQUES.

Ah ! vous voilà ! Vous vous êtes bien fait attendre ; n'avez-vous rencontré aucune figure étrangère ?

UN VALET.

Des gens que nous ne connaissions point nous ont demandé poliment le chemin du manoir ducal.

JACQUES.

Ils n'ont pas fait d'autres questions ?

LE VALET.

Non, messire.

JACQUES.

Portez ce luth et ces livres dans la maison. (*Un valet entre dans la maison.*) Laissez là ce tapis, cet éventail et ces coussins. Allez! (*L'autre valet sort par le ravin.*) C'est là qu'elle aime à s'asseoir, à l'heure où le soleil baisse. Puisqu'elle a quitté un trône pour suivre ici les pas de l'infortune, faisons-lui de ces rochers un lit moins âpre, et que ses pieds délicats puissent reposer sur un sol plus moelleux!

Il a disposé, en parlant, le tapis et les coussins sur les rochers, à droite; il pose le miroir garni de plumes sur un des coussins.

SCÈNE VI

JACQUES, ROLAND, *venant du ravin.*

JACQUES, *avec humeur.*

Quoi! vous ici? Mes gardes vous ont laissé monter le sentier?

ROLAND.

Oui, je leur ai dit mon nom; ils savent bien que je ne suis point un ennemi de la noble Célia.

JACQUES.

On n'a rien appris aujourd'hui du duc Frédéric au manoir de son frère?

ROLAND.

Errant dans la forêt depuis ce matin, je l'ignore.

JACQUES, *l'observant.*

Vous avez erré... vous avez l'air d'une âme en peine!

ROLAND.

Fort en peine, je vous assure. Je voudrais... Je venais vous trouver pour cela... vous que l'on dit savant dans les lettres... Mais vous vous moquerez de moi! N'importe, je voudrais faire des vers.

JACQUES, *brusquement.*

Eh bien, faites-en.

ROLAND.

Oui; mais je ne sais pas bien les lois de la versification. Les idées me viennent, mais la forme...

JACQUES.

Si vous avez des idées, ne faites point de vers. Depuis longtemps, on a reconnu que cela gênait la mesure et la rime.

ROLAND.

Pourtant, je vois les jeunes gens qui entourent le duc, et le vieux duc lui-même, rimer des pensées agréables ou sérieuses, et je rougis de mon ignorance... J'ai essayé... mais je ne sais combien de fautes j'ai pu faire. Si vous vouliez...

Il cherche dans sa poche.

JACQUES, soupçonneux.

Pour qui ces vers? Voyons!

ROLAND, cherchant toujours.

Inutile de vous dire... Mais je les ai donc perdus?... N'importe, je les sais par cœur.

JACQUES.

Dites.

ROLAND.

M'écouterez-vous?

JACQUES.

Je tâcherai.

Il s'assied à gauche.

ROLAND.

Bonnes gens, oyez la merveille!
L'Amour, petit comme une abeille,
Est venu cacher dans mon cœur
Et son venin et sa douceur.
Avec ses ailes il m'évente,
Avec ses pieds il me meurtrit;
Le long du jour, il me tourmente,
Et me berce toute la nuit.
Au pied de mon lit il se pose;
Mon genou lui sert d'oreiller;
Et, là, feignant de sommeiller,

Il me dit la plus douce chose
Que jamais mortel entendit.
Au réveil, il se contredit,
Ou bien reste la bouche close,
Se repaissant de mon dépit.
Si je veux chanter en cachette,
Le voilà qui me prend mon chant.
Sitôt que ma chanson est faite,
Il me l'emporte en se moquant;
Puis il revient et me console,
Et me parle bien doucement;
Il dit : *Espère*, et puis s'envole,
Et me laisse là tout pleurant.
Et je lui passe ses malices,
Car je me plais à ces tourments,
Et ma peine fait mes délices...
Émerveillez-vous, bonnes gens!

(A Jacques qui regarde vers la maison.) Eh bien, sont-ce des vers?

JACQUES.

Faites-en beaucoup comme cela, et vous fournirez de devises ces personnages de tenture, de la bouche desquels on voit sortir des paroles écrites. Cela s'appelait, dans ma jeunesse, rimer en style de tapisserie.

ROLAND.

Corrigez-moi, au lieu de me railler. La moquerie n'enseigne rien.

JACQUES.

Pour qui sont ces prétendus vers? De qui êtes-vous amoureux? Que venez-vous chercher ici?

ROLAND, piqué.

Vous m'adressez trois questions à la fois? Je vous ferai donc trois réponses. Mes vers sont pour une femme, je suis amoureux d'une femme, je viens ici pour parler à une femme.

Il va vers la maison.

JACQUES, vivement, l'arrêtant.

Eh bien, apprenez qu'une femme, qu'elle soit bergère ou princesse, ne reçoit point tous ceux qui se présentent, et que le seuil de sa demeure, palais ou chaumière, est sacré pour un galant homme. Vous voyez que moi, gardien et serviteur de Célia, j'attends ici mon audience.

ROLAND.

Vous avez raison, monsieur, je méritais cette leçon, et je vous remercie de me la donner.

JACQUES.

Roland, votre caractère est impétueux, mais votre esprit se plie docilement à la délicatesse. Dites-moi sincèrement si vous êtes amoureux de Célia ou de sa cousine?

ROLAND.

Et dites-moi, vous, si votre curiosité est bien délicate?

JACQUES, avec dépit.

Quoi! vous me trouvez bon pour me confier votre amour, pour entendre vos madrigaux, et vous me trouvez trop curieux. Mais allez! je suis bien fou de vouloir vous épargner une sottise!... Allez! soupirez pour Célia!... Dites-lui votre martyre en prose et en vers, elle se moquera de vous, et vous n'aurez que ce que votre audace mérite!

ROLAND.

Je sais que je suis un esprit inculte, que je sais mal parler et plus mal écrire; mais, quand on dit ce que l'on pense, on est toujours compris, et, quand on aime de toute son âme, on peut intéresser une âme généreuse.

JACQUES, à part.

Hélas! cet enfant dit peut-être la vérité! Aimer de toute son âme, est-ce donc là tout le secret pour être aimé?

Célia est sortie de la maison, Roland est allé au-devant d'elle.

SCÈNE VII

LES MÊMES, CÉLIA.

CÉLIA, riant.

Sire Roland avec le gouverneur de mon château? Vous a-t-il enrôlé à mon service, monsieur? Faites-vous partie de ma garnison?

JACQUES.

Non! c'est en courtisan qu'il se présente à votre cour.

CÉLIA, montrant la maison et les rochers.

Qu'il y soit le bienvenu! Vous voyez, monsieur, quel luxe environne notre personne ducale! quel palais nous habitons, quels jardins fleurissent sous nos yeux!... Eh! mais pourtant! voici un trône... (elle s'approche du tapis et des coussins), et même... (Elle prend l'éventail.) C'est vous, sire Roland, qui nous avez apporté ces présents?

ROLAND.

Non, madame; sans doute le duc, votre oncle...

CÉLIA, soulevant un angle du tapis et le regardant.

Oui, il aura dépouillé son pauvre manoir pour enrichir mon ermitage. Mais ces armoiries, ce sont les vôtres, Jacques?

JACQUES.

Cela se peut. J'habite la demeure de votre oncle. On aura pris dans mon appartement...

CÉLIA, le regardant avec une tendresse enjouée.

A votre insu? Et ces livres, ce luth, ces étoffes que je viens de recevoir, c'est aussi le duc qui me les envoie?

JACQUES, montrant Roland avec humeur.

Ou bien, c'est lui qui vous cache sa galanterie!

CÉLIA, avec malice.

Ah! sire Roland, je vous en suis bien reconnaissante! Or donc, puisque nous avons un siége digne de nous, nous vous donnons audience. (Elle s'assied sur le tapis qui est étendu sur le

banc de rochers, à droite, joue avec l'éventail, et s'en sert pour regarder Jacques, en se cachant la figure.) Parlez-moi d'un certain page... que j'aime beaucoup ! J'aurais cru qu'il viendrait me voir... de la part de mon oncle. Ne peut-il venir ici sans danger ?

ROLAND.

Il doit venir ici aujourd'hui même.

CELIA.

Ah ! je comprends votre visite.

ROLAND.

Madame, permettez-moi de vous parler en secret.

CÉLIA, à Jacques.

Un peu plus loin de nous, esclave ! (Jacques va s'asseoir avec un dépit mal caché à l'autre bout de la scène. — A Roland.) Voyons, dites-moi la vérité. Que pensez-vous de ce beau page ?

ROLAND.

Ah ! madame, à vous seule j'oserai répondre. Je venais vous supplier de lui dire un peu de bien de moi...

CÉLIA.

Oh ! que vous savez bien lui en dire vous-même !

ROLAND.

Hélas ! non. Je ne sais rien lui dire de moi, sinon que j'aime !... Et, comme il connaît beaucoup Rosalinde, comme il m'a dit avoir accès auprès d'elle, j'espère qu'il lui répétera mes paroles !

CÉLIA.

Quoi ! ignorez-vous que Rosalinde... ?

ROLAND.

Est cachée au manoir de son père, et ne se montre qu'à lui ? Voilà ce que le page, ce que tous les amis du vieux duc m'ordonnent de croire, tout en riant de ma simplicité ? Rosalinde elle-même... c'est-à-dire le page...

CÉLIA.

Ah ! prenez garde à ce jeu-là ! (Jacques se lève agité et va au fond à gauche.) Rosalinde, vous voyant si aveugle, s'imaginera que vous ne l'aimez qu'en rêve.

ROLAND.

Elle croit même que je ne l'aime pas du tout; car je n'ai pas voulu lui nommer l'objet de mon amour.

CÉLIA.

Pourquoi cela ?

ROLAND.

Parce qu'elle m'eût ordonné de me taire.

CÉLIA.

En êtes-vous bien sûr ?

ROLAND.

Ah ! madame, si j'en étais bien sûr, je mourrais ! Mais j'ai si grand'peur de l'offenser !

CÉLIA.

Je m'intéresse à vous, puisqu'il y a tant de respect dans votre attachement pour elle... Mais que fait donc Jacques ?

ROLAND, regardant Jacques, qui frappe nerveusement le rocher avec une baguette, sans songer à ce qu'il fait.

Jacques est jaloux, madame !

CÉLIA.

Ah bah ! Vous croyez ! De qui donc ?

ROLAND.

De vous ! Il vous aime; il en perdra l'esprit.

CÉLIA.

Où prenez-vous... ?

ROLAND.

Oh ! cela est bien facile à voir, et je vous jure...

CÉLIA.

Assez, monsieur ! Comme il me dit cela...

ROLAND.

Pourquoi chercher des détours ! Je dis ce qui est. Aimez-le, madame, il est très-malheureux !

CÉLIA, à part, regardant Jacques qui s'approche.

Pauvre Jacques ! si tu avais la naïveté de ce jeune homme !

JACQUES, irrité, à Roland.

C'est bien assez me regarder en parlant, et provoquer le sourire de pitié que madame m'accorde en écoutant le pané-

gyrique qu'il vous plaît de lui faire de moi! Il serait plus honnête et plus brave de me critiquer en face, et je vous prie d'avoir cette franchise... ou ce courage!

CÉLIA.

Quoi! vous entrez en révolte, je crois?

JACQUES.

Contre vous? Non; mais je prie sire Roland de dire tout haut ce qu'il vous disait tout bas à propos de moi.

ROLAND.

Et vraiment, je le veux bien! Je disais que vous...

CÉLIA, à Roland.

Pas un mot de plus, monsieur, je vous le défends!

JACQUES, tirant son épée.

Eh bien... eh bien, monsieur, vous me rendrez raison de cette offense!

CÉLIA.

Comment! vous, l'ennemi des querelles! vous à qui le sang fait horreur!...

JACQUES, avec douleur, laissant retomber son épée.

Ah! le ciel m'est témoin qu'après avoir tué des hommes, mes semblables, pour des misères, pour une gageure, pour moins encore, pour des femmes sans pudeur et sans prix, j'avais juré de ne plus jamais faire briller au soleil la lame d'une épée...

CÉLIA.

Rendez-moi donc la vôtre, Jacques. Je le veux.

JACQUES, avec violence.

Ah! vous craignez pour lui!... Je le vois bien!

CÉLIA.

Jacques, rendez-moi votre épée, je l'exige! Je suis votre souveraine, obéissez-moi!

JACQUES.

Non, vous n'êtes pas ma souveraine, car vous ne m'aimez pas!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ROSALINDE.

Rosalinde paraît au fond, Célia va au-devant d'elle et lui parle bas.

ROLAND, à Jacques.

Mais si je vous jure que je ne lui disais point de mal de vous ?

JACQUES.

La raillerie nuit plus que le blâme, et je l'ai vue sourire.

ROLAND.

Si vous persistez à ne pas me croire, c'est un démenti que vous me donnez, et je ne reculerai pas devant votre défi.

JACQUES.

Allons donc ! vous voyez bien que je vous attends !

ROLAND, perdant patience.

Soit ! Votre entêtement m'afflige, mais je ne saurais supporter un démenti.

CÉLIA.

Arrêtez, Roland ; voici quelqu'un qui vous défend cette violence.

ROLAND, voyant Rosalinde.

Ah !

Il dépose son épée aux pieds de Rosalinde.

CÉLIA, à Jacques.

Voilà votre ennemi désarmé : Rosalinde a plus de pouvoir sur lui que je n'en ai sur vous.

Jacques remet son épée au fourreau.

ROSALINDE.

Vous êtes d'humeur querelleuse, sire Roland !

ROLAND.

Rosalinde, ne croyez pas...

ROSALINDE.

Quoi! vous me connaissez, monsieur ? Je pensais que vous ne m'aviez jamais regardée !

CÉLIA.

Pardonne-lui sa ruse, il se moquait de toi !

JACQUES.

Il aime fort le persiflage ; une leçon lui sera utile.

CÉLIA.

Quoi ! vous persistez ? (A Rosalinde.) Cousine, il faut mettre fin à cette querelle et dire ici la vérité.

ROSALINDE.

La vérité ? Je la demande. (Montrant un papier plié.) Pour qui sont ces vers que sire Roland confie aux vents de la montagne. (Lisant.) « A celle que j'aime !

» L'amour petit comme une abeille... »

(A Roland.) Ah ! c'est là votre écriture et votre ortographe ? Vouloir rimer et savoir à peine écrire ! Mais à qui s'adresse ce chef d'œuvre ?

JACQUES, montrant Célia.

A madame. Vous voyez qu'on n'ose pas le nier !

ROLAND, à Célia, qui lui fait signe de parler.

Non, en vérité, je n'ose pas.

CÉLIA, à Rosalinde.

J'oserai donc pour lui. C'est toi qu'il aime.

ROSALINDE, railleuse.

Je n'en crois rien.

JACQUES, dépité.

Ni moi non plus.

ROLALINDE.

Nous le confesserons plus tard. Quelqu'un vient ici.

SCÈNE IX

LES MÊMES, TOUCHARD.

TOUCHARD.

Nouvelles ! nouvelles ! grandes nouvelles !

Jacques va regarder au fond.

CÉLIA.

Qu'est-ce donc ?

TOUCHARD.

Monté sur la cime d'un arbre où j'avais été prendre le frais, j'ai vu accourir dans un flot de poussière un cavalier couvert d'écume, sur un cheval dont j'ai reconnu la figure, et...

CÉLIA.

Trêve de folies ! D'où vient cette fanfare ?

JACQUES, à Célia.

C'est votre oncle qui vient ici.

TOUCHARD.

Oui, c'est le vieux duc... O néant des choses humaines ! L'un monte, l'autre descend !... Un prince jette son sceptre aux orties...

CÉLIA.

Que dis-tu ? mon père...

Elle remonte au-devant du duc.

TOUCHARD.

Votre père n'en est pas plus malade pour cela ; mais bien des fortunes vont être changées ! Moi, je vas demander la seigneurie des Ardennes, et faire pendre mon petit Guillaume.

SCÈNE X

LES MÊMES, LE DUC, AMIENS.

LE DUC, à Célia.

Oui, ma chère nièce, mon frère s'est remis en paix avec lui-même.

CÉLIA.

Il abdique, il se repent ?

LE DUC.

Il vous rappelle pour vous bénir, il me restitue mes biens. Cette lettre qu'il m'écrit de sa propre main...

JACQUES.

N'est-ce point un piége pour ramener sa fille ?

CÉLIA.

Non, mon père ne fut jamais fourbe.

LE DUC.

Hélas ! revoir le monde et recommencer les jours d'une amère expérience ! Jacques, mon sévère conseiller, que ferais-tu à ma place ?

JACQUES, passant au duc.

Le monde n'est que vanité, l'homme n'est que folie ; mais, plus le mal es grand, plus le médecin a de zèle. Monseigneur, vous avez trouvé ici la sagesse et la science ; ce sont des dons de Dieu qui ne doivent pas demeurer stériles. Allez donc enseigner ce que vous avez appris, et que la vérité, cette plante précieuse et rare, découverte dans la solitude et cueillie dans la méditation, devienne entre vos mains le dictame versé sur les misères humaines !

CÉLIA.

Ainsi, ma Rosalinde, ma princesse, ma souveraine ! Je te vais prêter foi et hommage ! mais tu permettras... (elle fait signe à Roland) qu'un de ses amis prenne place à tes genoux.

LE DUC, d'un ton sévère.

Attendez, sire Roland ! je sais que vous osez aspirer à toucher le cœur de ma fille. Vous portez un beau nom, un nom qui m'est cher ; mais j'ignore si votre conduite mérite mon estime.

ROLAND, vivement.

Quelqu'un peut-il m'accuser d'une action lâche ou mauvaise ?

LE DUC.

Oui, monsieur, quelqu'un vous accuse et vous réclame. (A Amiens.) Faites approcher la personne qui, tout à l'heure, dans la forêt, m'a remis la lettre de mon frère.

ROLAND.

Qui donc ose prétendre... ?

Il va impétueusement au-devant d'Olivier, qui paraît.

SCÈNE XI

LES MÊMES, ADAM, OLIVIER, avec QUELQUES HOMMES à lui, qui tiennent Adam, les mains liées; AUDREY, GUILLAUME, CHARLES, SUITE et AMIS du duc, PAYSANS, etc.

ROLAND.

Quoi! mon frère aîné... et mon vieux Adam? Monsieur, pourquoi cet indigne traitement au fidèle serviteur de notre famille! (Tirant son couteau de chasse et s'appochant d'Adam.) Ah! je couperai ces liens qui meurtrissent ta chair!

LE DUC, à Roland.

Arrêtez, monsieur! Vous êtes trop habitué à compter sur vous seul. Il vous faut respecter d'autres lois que celles de votre volonté. (A ses gens, montrant Adam.) Déliez cet homme; mais qu'il soit gardé. Je ne l'ai encore ni condamné ni absous. (On délie Adam. — A Olivier.) Parlez, messire Olivier des Bois; que reprochez-vous à ce vieillard?

OLIVIER.

Monseigneur, je lui reproche de m'avoir dérobé de l'argent pour aider ce jeune homme à fuir et à assouvir ses mauvaises passions.

ADAM.

Aussi vrai que le ciel est au-dessus de la terre, je jure que j'ai fidèlement gagné au service de mon vieux maître l'argent que j'ai supplié son jeune fils d'accepter pour se soustraire par la fuite à... Mais je ne veux rien dire de plus; lui aussi est le fils...

ROLAND.

Tu as raison, mon ami; cachons nos peines, et justifions-nous simplement. Monseigneur, j'ai quitté mon frère pour venir me mettre à votre service; ce n'est pas en quelques jours d'une marche pénible et rapide que j'aurai pu me conduire en méchant homme.

OLIVIER.

J'ai donné ces raisons pour vous en épargner de pires. Puisque vous m'y forcez, je dirai tout. Vous m'avez menacé, vous avez voulu attenter à ma vie !

JACQUES.

Cela est faux, messire ; c'est le contraire qui a eu lieu.

LE DUC, bas, à Jacques.

Attendez, mon ami ; je veux éprouver ces deux frères. (Haut.) Parlez, Olivier.

OLIVIER, à Roland.

Nierez-vous que vous ayez porté la main sur moi et tenté de m'étrangler ?

JACQUES.

Non, messire : il n'a fait que se défendre, et il vous a pardonné. (Au duc.) J'étais présent.

LE DUC, à Olivier, montrant Jacques.

Olivier, vous êtes accusé par une personne digne de foi. Je vous condamne !

ROLAND.

Non monseigneur, ne vous mêlez pas de cela, je saurai bien me défendre moi-même de son aversion.

LE DUC.

Mais moi, monsieur, je suis souverain et justicier, à cette heure. (A ses gens.) Emparez-vous de lui (Il montre Olivier), et qu'il soit précipité du haut de cette roche.

ROLAND, s'élançant.

O ciel ! arrêtez ! il est mon frère !

CHARLES, sortant du groupe qui accompagnait Olivier à son entrée, et qui l'abandonne avec empressement aux gens du duc.

Moi aussi, je rendrai témoignage contre lui. Il voulait me payer votre mort !

ROLAND.

Ah ! ne voyez-vous pas que vous serez cause de la sienne ? Tais-toi, tais-toi, Charles ! Rétractez-vous, Jacques

JACQUES, à Roland.

Oubliez-vous qu'il vous a refusé toute éducation, qu'il voulait vous avilir, qu'il vous accablait d'outrages ?...

ROLAND.

Ne le faites pas mourir. Je ne me souviens plus de tout cela. Je suis son frère !

LE DUC.

Mais, s'il est innocent, vous ne l'êtes plus, et je vais vous replacer sous sa tutelle, afin qu'il châtie à son gré votre rébellion.

ROLAND, à genoux.

Faites de moi ce que vous voudrez, mais ne faites pas mourir mon frère !

LE DUC, à ses gens, montrant Olivier.

C'en est assez, qu'il soit libre ! Messire Olivier, nous n'avions pas dessein de vous ôter la vie. Nous voulions tenter une épreuve, et, à présent, nous savons lequel de vous est un cœur magnanime. Nous aurons l'œil sur vous, messire. Et maintenant, Jacques, allons nous préparer au départ.

JACQUES.

Moi, vous suivre dans la grandeur ?... Non, vous êtes heureux, je reste ici pour toujours.

LE DUC.

Tu m'abandonnes ?

JACQUES.

Il le faut.

LE DUC.

Mon meilleur ami !

CÉLIA, bas, au duc.

Il vous restera fidèle.... Laissez-moi seule avec lui.

LE DUC.

Allez, messieurs !... Quant à Roland, il sera notre gendre, si ma fille l'agrée.

ROLAND.

Ah ! Rosalinde ! je ne mérite pas...

ROSALINDE.

Nous y penserons.

CÉLIA, à Roland.

Emmenez-la, je vous suis.

Jacques s'est assis à droite.

SCÈNE XII

GUILLAUME, AUDREY, TOUCHARD, CÉLIA, JACQUES.

CÉLIA.

Bonne Audrey, prends ces bijoux pour ta dot !

Elle lui donne ses bracelets.

TOUCHARD.

Et le mari ?

CÉLIA.

Qui aime-t-elle ?

TOUCHARD, se désignant et s'avançant vers Audrey.

C'est... (Guillaume, à qui Audrey a pris le bras, le regarde d'un air menaçant.) C'est lui ! — A lui les événements !

Il les suit dans la maison.

SCÈNE XIII

CÉLIA, JACQUES.

CÉLIA, à Jacques, assis à droite.

Adieu, Jacques !

JACQUES, tressaillant.

Adieu, madame !

CÉLIA, s'éloignant et le regardant toujours.

Adieu !

JACQUES, sans la regarder.

Adieu !

Il cache son visage dans ses mains.

CÉLIA, s'arrêtant.

Vous allez donc rester là, tout seul ?

JACQUES.

Et que ferais-je ailleurs, je vous le demande ? Oui, cette cabane que vous quittez est à moi. Je m'y établirai seul, tout seul, pour le reste de ma vie, et je n'aimerai plus rien que les arbres qui vous ont vue passer sous leur ombre et l'herbe que vos pieds ont foulée.

CÉLIA.

Mais, avant qu'il soit trois mois, les arbres perdront leur feuillage, et l'herbe ne conservera pas trois jours la trace de mes pas ?

JACQUES.

Allez-vous-en ; c'est assez comme cela, je ne veux plus vous voir. (Célia vient doucement derrière lui et pose ses deux mains sur les épaules de Jacques. — Avec humeur et désespoir.) Que me voulez-vous ?

CÉLIA.

Allons, refaisons notre marché : donnez-moi cette existence désespérée... et suivez-moi.

JACQUES

Non, madame, je ne vous avais point vendu mon âme, elle était morte ! Mais elle s'est ranimée, elle vit, elle souffre ! Elle périrait enchaînée à vos caprices ; elle m'appartient, je la reprends, que vous importe ?

Il passe à gauche.

CÉLIA.

Que ferais-je donc de la mienne, si vous m'abandonnez ?

JACQUES.

Que dites-vous ?

CÉLIA.

Je dis qu'une femme loyale ne saurait prendre sans donner, et qu'en voulant m'emparer de vous je me suis livrée moi-même.

JACQUES.

Célia !... Non ! vous raillez ! je ne suis plus jeune !...

CÉLIA.

Aimez-vous ?

JACQUES.

Je suis pauvre, triste, mécontent de toutes choses...

CÉLIA.

Vous n'aimez donc pas ?

JACQUES, transporté.

Ah ! tenez ! vous avez raison ! Je suis jeune, je suis riche, je suis gai, je suis heureux. Oui, oui, le firmament s'embrase là-haut et la terre fleurit ici-bas ! Je respire avec l'amour une vie nouvelle, et mes yeux s'ouvrent à la vérité ! Qui ? moi, mélancolique ? Non ! je ne suis pas un impie ! Le ciel est bon, les hommes sont doux, le monde est un jardin de délices et la femme est l'ange du pardon... (il tombe à ses pieds), si je ne rêve pas que vous m'aimez !

CÉLIA.

Il doute encore !... Jacques, par les roses du printemps, par la virginité des lis, par la jeunesse, par la foi, par l'honneur, je vous aime ! A présent, voulez-vous me quitter ?

JACQUES.

Non, jamais ! car je t'aime aussi ! Oh ! la plus belle parole que l'homme puisse dire : Je t'aime !...

CÉLIA.

Eh bien, puisque mon père n'est plus ni riche ni puissant... puisque, grâce au ciel, je puis être à vous,... suis-moi !

FIN DE COMME IL VOUS PLAIRA.

MARGUERITE

DE

SAINTE-GEMME

COMÉDIE EN TROIS ACTES, EN PROSE

Gymnase-Dramatique. — 23 avril 1859

DISTRIBUTION

DES AUBIERS	MM. Dupuis.
CYPRIEN, son fils............................	P. Berton.
LE COMTE DE LUNY........................	Derval.
LOUISOT, domestique de Cyprien..............	Priston.
MARGUERITE	Mme Rose Chéri.
ANNA....................................	Mlle Victoria.
Une Femme de chambre, personnage muet.......	

1775 environ. — A la campagne, en province.

ACTE PREMIER

Au château des Aubiers. — L'appartement de M. des Aubiers, style Louis XV; livres, armes de chasse, fleurs. — Portes au fond. — Portes latérales. — Table au milieu.

SCÈNE PREMIÈRE

DES AUBIERS, LOUISOT.

DES AUBIERS.

Arrive ici, toi, et dis la vérité.

LOUISOT.

Oui, monsieur.

DES AUBIERS.

Gare à tes oreilles, si tu mens!

LOUISOT.

Oui, monsieur.

DES AUBIERS.

Qu'est-ce que c'est que cette demoiselle qui demeure au château de Luny?

LOUISOT.

Oui, monsieur.

DES AUBIERS.

Ah çà! te moques-tu de moi avec tes : *oui monsieur?...*

LOUISOT.

Non, monsieur! mais c'est que, si M. Cyprien savait que je le trahis!...

DES AUBIERS.

Je ne te parle pas de mon fils; je te parle de la demoiselle qui demeure au château.

LOUISOT.

Quel château de Luny, monsieur?...

DES AUBIERS.

Ah! tu veux faire le rusé, toi!... Ça te va bien! Je vais te conduire à madame, qui saura bien te faire parler.

LOUISOT, effrayé.

Oh! non, monsieur, faut pas! je dirai comme monsieur voudra.

DES AUBIERS.

Quel âge a-t-elle?

LOUISOT, troublé.

Environ soixante-quinze ans, monsieur.

DES AUBIERS.

Imbécile! Est-ce que je te parle de la vieille demoiselle de Luny?

LOUISOT.

Oh! non, monsieur, puisqu'elle est morte.

DES AUBIERS.

Elle est morte à Paris, il y a environ deux mois.

LOUISOT.

Oui, monsieur; six semaines.

DES AUBIERS, à part.

Il y a six semaines que mon fils a quitté Paris.

LOUISOT.

Mêmement que c'est son neveu qui hérite.

DES AUBIERS.

Le jeune comte de Luny?

LOUISOT.

Oh! non, monsieur; à ce qu'il paraît qu'il est de l'âge de monsieur.

DES AUBIERS, avec humeur.

N'importe! il a donc pris l'orpheline sous sa protection?

LOUISOT.

L'orph...?

DES AUBIERS.

La jeune fille que cette dame avait élevée, dont mon fils...

LOUISOT.

Oh! oui, monsieur! M. Cyprien l'aime bien, allez! (A part.) Pauvre maître! s'il savait que je le trahis! mais ça ne fait rien puisque je l'aime tout de même.

DES AUBIERS, qui réfléchit.

Mais il n'y a pas plus de six semaines que mon fils la connaît?

LOUISOT.

Non, monsieur : il y a plus d'un an.

DES AUBIERS.

Ah! (A part.) Il m'avait caché ça!... (Haut.) Où donc l'a-t-il connue?

LOUISOT.

A Paris, monsieur, chez la vieille défunte, où il allait quelquefois.

DES AUBIERS.

Souvent?

LOUISOT.

Oui, monsieur.

DES AUBIERS.

Tous les jours?

LOUISOT.

Oh! non, monsieur; jamais!

DES AUBIERS.

Souvent! jamais! Qu'est-ce que tu dis, animal?

LOUISOT.

Monsieur, je dis, jamais le jour; mais il y allait tous les soirs quasiment, et, à eux deux, la petite demoiselle et M. Cyprien, ils faisaient la partie et la lecture à la vieille.

DES AUBIERS.

Bien! bien! bien! Et as-tu entendu dire...?

On sonne.

LOUISOT.

Monsieur, j'ai entendu la sonnette.

DES AUBIERS.

C'est bon! Cette jeune fille passe-t-elle...?

LOUISOT.

Monsieur, c'est la sonnette à madame.

DES AUBIERS.

Ça ne te regarde pas.

LOUISOT.

Mais, monsieur, quand madame sonne, faut que tout le monde soit prêt à courir.

DES AUBIERS.

Eh bien, va! (A part.) J'interrogerai Cyprien, à présent que je sais... (Haut.) Ah! écoute.

LOUISOT

Oui, monsieur...

DES AUBIERS.

Si madame t'interroge...

LOUISOT.

Je dirai tout... comme à monsieur.

DES AUBIERS.

Non pas! je te le défends... Tu ne sais rien...

LOUISOT.

Non, monsieur; mais, si madame veut, pourtant...?

DES AUBIERS.

Je suis le maître.

LOUISOT.

Non, monsieur!

DES AUBIERS.

Hein?... (On sonne encore, Louisot se sauve et se cogne aux meubles.)

SCÈNE II

DES AUBIERS, seul.

C'est ça, casse-toi... pendant que ma femme casse les sonnettes! On ne craint qu'elle ici. Bah! j'aime autant que l'on ne me craigne guère et que l'on me dise tout! — Ah! maître Cyprien avait depuis longtemps une amourette?... J'aime mieux ça que du désordre. A son âge, à vingt ans, le cœur parle, et, si la petite est un peu sage... fermerai-je les yeux?... Oui! ces choses-là, quand on s'en occupe, prennent de l'importance... et je ferai aussi bien...

SCÈNE III

LOUISOT, DES AUBIERS.

DES AUBIERS.

Qu'est-ce qu'il y a?... Madame me demande?

LOUISOT.

Non, monsieur, elle s'en va voir ce fermier malade; mais c'est qu'il y a là un monsieur qui veut que monsieur le reçoive.

DES AUBIERS.

Qui veut?... Son nom?...

LOUISOT.

Oui, monsieur. « Son nom? » que j'y ai dit... « Mon nom? qu'il a dit, M. des Aubiers me connaît bien. »

DES AUBIERS.

Tu ne l'as jamais vu?

LOUISOT.

Non, monsieur!

Il sort.

SCÈNE IV

DE LUNY, DES AUBIERS.

DE LUNY, en habit de cavalier.

Eh bien, des Aubiers, vous ne me reconnaissez pas? Je suis donc bien changé?

DES AUBIERS, stupéfait

De Luny! (Ils se serrent la main.) Mon Dieu! qu'il y a longtemps... Je ne vous savais pas en France, moi!

DE LUNY.

Chut! nommez-moi tout bas, je suis ici incognito.

DES AUBIERS.

Bah! une aventure?

DE LUNY.

Pénible! Je vous dirai ça. Je suis en France depuis quatre jours; le temps de passer la frontière, et d'arriver en poste.

DES AUBIERS, inquiet.

Eh bien, où allez-vous?...

DE LUNY.

J'ai pris gîte chez moi, sous un faux nom.

DES AUBIERS.

Ah! vous allez habiter Luny?

DE LUNY.

Oui, le manoir de mes ancêtres! il est fort délabré! Il y a bien vingt ans que ma tante ne l'habitait plus; et, moi, je n'y ai pas mis les pieds depuis mon enfance.

DES AUBIERS.

Mais sous quel prétexte y êtes-vous?

DE LUNY.

Le prétexte de l'examiner avec l'intention de l'acquérir.

DES AUBIERS.

Tiens! et depuis quand êtes-vous là?...

DE LUNY.

Depuis cette nuit, et, avant de rien voir, j'ai dormi d'abord; puis je me suis dit que vous seul dans ce pays me connaissiez; c'est pourquoi j'accours, dès le midi, l'aurore des paresseux comme vous, pour vous prier de voir en moi le baron de Marsac.

DES AUBIERS.

Bah! vous avez pris le nom de ce bon Marsac, qui était si moral, si crédule!...

DE LUNY.

Et si bête! Ne vous gênez pas, c'est mon cousin.

DES AUBIERS.

Eh bien, où est-il donc, lui, ce pauvre Marsac?

DE LUNY.

Il est resté à Venise, où j'avais réussi à l'attacher à notre ambassade, et où, pas plus qu'à Paris, il n'a su faire son chemin.

DES AUBIERS.

Mais vous! vous avez là une très-belle position?

DE LUNY.

Je ne l'ai plus. J'ai été forcé de partir, à la suite d'une malheureuse affaire. Figurez-vous, mon cher, un étourdi de vingt ans, qui s'imagine m'avoir pour rival, et qui me provoque en plein théâtre.

DES AUBIERS.

De là un duel!

DE LUNY.

Inévitable!

DES AUBIERS.

Vous l'avez tué?...

DE LUNY.

. Malheureusement.

DES AUBIERS, rêveur.

Diable! un enfant!

DE LUNY.

Oui! le diable s'en est mêlé! C'était un Français, le propre neveu de notre ministre; mon ambassadeur, qui m'aime beaucoup, et qui me donne raison, m'a prié de quitter l'Italie et de me tenir coi quelque part, pendant qu'il tâcherait de me justifier auprès de Son Excellence. Voilà mon histoire; voyons la vôtre! (Il s'assied à gauche.) Vous avez engraissé, vous avez eu beaucoup d'enfants, et vous vécûtes heureux?...

DES AUBIERS.

J'ai engraissé! pas trop, ce me semble... Je n'ai pas eu un seul enfant, de ma seconde femme, et... je m'ennuie beaucoup à la campagne.

Il s'assied près de Luny

DE LUNY.

Le mariage n'a donc pas tenu ses promesses? On m'a dit cependant que vous aviez pris une jeune et jolie femme?

DES AUBIERS.

Eh bien, oui! mais il y a de cela dix ans, et je ne suis pas un bon bourgeois de province, moi, pour roucouler toujours!

DE LUNY.

Comment! il y a dix ans que nous ne nous sommes vus? C'est parbleu vrai! A propos, vous aviez un fils de votre premier mariage? vous l'avez toujours?

DES AUBIERS.

Dieu merci! Il se destine à la magistrature; ce n'est pas un paresseux, comme moi. Ah! sans cet enfant-là, je n'aurais pas aliéné ma liberté une seconde fois.

DE LUNY.

Bah! bah! vous avez toujours fait le terrible, et vous étiez du bois dont on fait les hommes rangés.

DES AUBIERS.

Mon Dieu! vous savez bien que j'avais vingt-deux ans, quand on me laissa épouser une charmante cousine, dont j'étais épris, c'est dans l'ordre. Elle me donna beaucoup de jalousie, que je lui rendis avec usure. Ce n'était pas notre faute, nous étions trop jeunes tous les deux, et c'était un mariage d'amour.

DE LUNY.

Alors, vous avez passé au mariage de raison?

DES AUBIERS.

Que voulez-vous!... J'étais veuf à vingt-cinq ans! d'abord très-affecté, je m'enivrai peu à peu de ma liberté... Je fis, en votre compagnie, beaucoup de folies; je mangeai ma fortune et je compromis celle de mon fils, par trop de confiance en affaires... Je suis une nature expansive, moi; j'aime ce qui est généreux et grand; je ne sais pas refuser, soupçonner, prévoir... mais je suis avant tout un bon père, et, un beau jour, à trente-cinq ans, je me fis des reproches et me décidai au mariage... avantageux! Ma future était riche, de noblesse d'épée, tandis que je ne suis que de robe, jeune, plus que moi de quinze ans, et jolie... ah! elle était jolie! il n'y a pas à dire! de plus, elle m'aimait! Je ne suis pas un fat de le penser, puisqu'elle m'accepta veuf, père, ruiné, et pas très-bien revenu de mes erreurs de jeunesse.

DE LUNY.

Donc, c'est elle qui fit le mariage d'amour?

DES AUBIERS.

Elle eut ce bonheur-là; et je crus le partager... je me crus l'enfant mignon de la destinée; mais...

DE LUNY.

Mais quoi?... Elle est coquette?

DES AUBIERS.

Ah bien, oui! c'est un collet monté de première classe!...

DE LUNY.

Sans esprit?

DES AUBIERS.

Plut au ciel ! on pourrait l'attraper quelquefois.

DE LUNY.

Acariâtre ?...

DES AUBIERS.

Non !

DE LUNY.

Avare ?

DES AUBIERS.

Non pas !

DE LUNY.

Quoi donc, alors ? Vous me feriez supposer...

DES AUBIERS.

Ne supposez rien de noir ! ce serait lui faire injure ; j'aime mieux vous dire ce qui en est. Figurez-vous, mon cher ami, que je suis tombé dans les griffes d'un charmant despote qui s'est peu à peu emparé de toute mon existence ; plus de plaisirs, plus d'amis, plus de laisser aller, plus d'imprévu dans la vie. J'ai eu affaire au caractère le mieux trempé qui soit sorti des mains de la nature ! Une volonté ardente sous des dehors tranquilles ; une femme qui ne se fâche jamais, tout en fâchant sans cesse, qui vous ramène, qui ne boude pas, qui vous persuade qu'elle cède quand elle commande, qui veut toujours avoir raison de vos goûts, de vos idées, de vos rêves même ! Et ce qu'il y a de pis, c'est qu'elle a mille qualités, qu'il faut bien reconnaître : de l'ordre, de la prévoyance, de l'activité, de la charité, tout ce qu'il y a de plus parfait enfin, et de plus irritant à subir, quand on est un simple mortel, aimant à laisser couler la vie comme un ruisseau capricieux, et à s'égarer de temps en temps dans les jardins un peu négligés de la fantaisie.

DE LUNY.

Alors, trompez-la, trompez-la beaucoup ! ça chassera votre ennui, et vous vous sentirez mieux disposé à lui accorder tous les égards que vous lui devez.

DES AUBIERS.

Vous me faites là une belle morale, vous! On ne trompe pas comme ça une femme de mérite; ça rend difficile, que diable! et puis je suis surveillé.

DE LUNY.

Ah çà! dites-moi, mon cher, a-t-elle payé vos dettes?...

DES AUBIERS.

Elle a fait mieux : elle a racheté et assuré à mon fils tout mon patrimoine, et elle y a joint sa fortune personnelle, qui, ainsi que je vous le disais, est considérable. L'héritière des Sainte-Gemme était trois fois millionnaire.

DE LUNY.

C'est mademoiselle Marguerite de Sainte-Gemme que vous avez épousée?... Heureux homme!

DES AUBIERS.

La connaissez-vous?

DE LUNY.

J'ai eu le bonheur, autrefois, de l'admirer... de loin, dans le monde, mais sans avoir eu jamais celui de l'approcher. Son père était mort glorieusement pendant la guerre de Sept ans; et elle avait été élevée par la douairière de Sainte-Gemme, femme des plus distinguées, mais d'un rigorisme exagéré dans le choix de ses relations.

DES AUBIERS.

C'est bien cela, et les leçons du maître avaient porté fruit. Je n'ai pas été admis tout de suite à faire ma cour.

DE LUNY.

C'est un honneur que je n'ai pu obtenir jadis; mais j'espère bien qu'aujourd'hui vous pourrez me présenter à cette femme terrible?

DES AUBIERS.

A madame des Aubiers! vous? Ah bien, oui! elle ne veut pas entendre parler de tout ce qui date de mon beau temps! Et vous justement qui avez la plus mauvaise réputation... Non, non! j'irai vous voir; ça me fera grand plaisir et grand

bien de vous avoir pour voisin, nous chasserons ensemble! mais venir ici!...

DE LUNY.

Dieu! que vous êtes devenu ridicule, mon cher! Ce que c'est que le mariage!

DES AUBIERS.

Eh bien, oui! Vous vous moquerez de moi... ailleurs.

DE LUNY.

Comme vous voilà inquiet!

DES AUBIERS.

C'est l'heure où elle rentre.

DE LUNY.

Eh bien, vous aurez le temps de me faire... évader, puisqu'on en est là, chez vous!

DES AUBIERS.

Le temps, le temps! Elle marche comme une mouche, et elle entre comme un coup de pistolet! (Marguerite entre.) Bon! j'en étais sûr! Je la sentais venir!...

SCÈNE V

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Ah! pardon... Je vous dérange?

DE LUNY, à part.

C'est elle! Toujours charmante!

MARGUERITE, bas, à son mari, après avoir rendu le salut à de Luny.

Qui est-ce?

DES AUBIERS.

Une personne qui m'entretient d'affaires.

MARGUERITE.

Alors, vous avez besoin de moi; car vous n'aimez guère à vous occuper de ces choses-là.



DE LUNY.

C'est ce que me disait justement M. des Aubiers, madame, et, si ce n'eût été une effroyable indiscrétion de la part d'un inconnu, c'est à vous...

MARGUERITE, méfiante.

M. des Aubiers ne vous connaît pas?...

Elle regarde son mari.

DES AUBIERS.

Si fait! si fait!...

MARGUERITE, à de Luny.

Alors, j'ai l'honneur de parler...?

DE LUNY, tandis que des Aubiers montre de l'inquiétude.

Au baron de Marsac.

MARGUERITE, à des Aubiers.

Ah! une de vos anciennes connaissances, je crois?

DE LUNY.

Un ancien ami, madame...

DES AUBIERS, que sa femme regarde d'un air mécontent.

Dont je vous ai parlé mainte fois; le plus grave, le plus rangé de mes amis.

MARGUERITE, bas, souriant.

Ce n'est peut-être pas beaucoup dire! N'importe! (Haut.) La réputation de monsieur est fort bonne; pourquoi ne me le présentiez-vous pas? Veuillez me dire quelle affaire vous l'amène.

Elle va s'asseoir à gauche.

DES AUBIERS, bas, à de Luny.

Elle veut tout savoir, elle! Dites quelque chose et n'ayez pas d'esprit; je lui ai dit que Marsac était fort lourd!

DE LUNY.

C'est bien aisé. (Haut et prenant des manières rondes et pesantes.) Je viens, madame, en ce pays de Bourgogne pour m'y établir, selon toute apparence.

Ils s'asseyent.

MARGUERITE.

Près d'ici?

DE LUNY.

Fort près! deux lieues tout au plus! Je compte acheter la terre de Luny.

MARGUERITE.

Vraiment? Ah! tant mieux! Alors, nous n'aurons jamais le fâcheux voisinage du propriétaire actuel.

DES AUBIERS.

Faites donc attention; M. de Marsac est le proche parent du comte de Luny.

MARGUERITE.

Proche parent? Ah! oui, c'est vrai!

DE LUNY.

Son cousin, issu de germain, madame. Mais ne vous gênez pas! je ne compte pas le défendre.

MARGUERITE.

A la bonne heure! J'aurais moins bonne opinion de vous si vous vous disiez son ami.

DES AUBIERS.

Grand merci! Je l'ai été, moi, pourtant!

MARGUERITE.

Oh! vous, c'est différent; vous étiez si jeune! Vous vous en repentez, d'ailleurs.

DES AUBIERS.

Où prenez-vous ça?...

MARGUERITE.

Vous m'avez dit de lui pis que pendre.

DE LUNY.

Ah!

DES AUBIERS, à de Luny.

N'en croyez rien, au moins! De ce qu'il m est arrivé devant madame des Aubiers de raconter quelques espiégleries...

MARGUERITE.

Des espiégleries?... Des duels sanguinaires! des filles séduites! des femmes compromises!...

DE LUNY, avec une indignation jouée.

Des maris trompés!

DES AUBIERS.

Bah! bah! il n'y a pas là de quoi pendre un homme, et tout cela le ferait bien rire, s'il vous entendait!

MARGUERITE.

Ça prouverait qu'il n'a ni foi ni loi, voilà tout! — Mais il vend sa terre, j'en suis charmée. Du reste, c'est bien malgré sa tante qu'il a cet héritage;... elle l'avait maudit!

DE LUNY.

Vous la connaissiez, madame?

MARGUERITE.

Fort peu. Elle était infirme et ne quittait guère Paris.

DE LUNY, hypocritement.

Digne parente! elle a oublié de faire son testament!

MARGUERITE.

A propos de ça, dites-moi : elle a donc laissé dans la misère une certaine Anna?

DES AUBIERS, à part.

Oh! est-ce qu'elle saurait...?

MARGUERITE.

Une orpheline qu'elle avait élevée, et que cet affreux personnage dont nous parlions a envoyée à Luny.

DE LUNY.

J'ai ouï parler de cela. On a écrit, je crois, à mon parent, pour lui recommander cette jeune fille, qu'il ne connaît pas. Il a trouvé tout simple qu'elle se retirât momentanément à Luny.

DES AUBIERS, bas, à de Luny.

Vous ne l'avez pas encore vue chez vous?

DE LUNY, bas, à des Aubiers.

Non! je la verrai tantôt.

MARGUERITE, à son mari.

Vous dites?...

DES AUBIERS.

Que le comte de Luny, qui ne connaît pas cette orpheline, a fait au moins là une bonne action,

MARGUERITE.

Vous croyez ça, vous! Moi, je dis que c'est une proie qu'il s'est mise en réserve.

DE LUNY, à part.

Eh! qui sait?... (Haut.) Ce serait horrible!

On se lève.

MARGUERITE.

Je le crois capable de tout.

DE LUNY.

Et moi aussi!

MARGUERITE.

Eh bien, nous nous entendrons tous les deux! Achetez cette maudite terre, et débarrassez-nous de tout ce que protégeait ce mécréant.

DES AUBIERS, à part.

Ah! pauvre Cyprien!... Elle sait tout!

DE LUNY.

Je ne sais morbleu point comment vous remercier, madame? Je me retire tout confusionné de vos bontés pour moi.

MARGUERITE.

Je suis votre servante, monsieur le baron.

DES AUBIERS, reconduisant de Luny.

En avez-vous assez? Vous l'avez voulu!

DE LUNY, à part.

Je trouve ça charmant, moi; ça m'amuse beaucoup!

DES AUBIERS.

Ma foi, ça m'amuse aussi. Vous faites le Marsac!... J'ai cru le voir et l'entendre!

Ils sortent.

SCÈNE VII

MARGUERITE, puis LOUISOT.

MARGUERITE.

Ce Marsac a l'air d'un très-brave homme, et, quand je lui

ai parlé des projets de son cousin sur la jeune fille, il n'a pas dit non. Oh! il faut absolument que j'éclaire Cyprien sur les suites d'une liaison pareille! (Elle sonne.) Son père en rirait. Il ne veut rien prévoir. (Louisot entre.) M. Cyprien?...

LOUISOT.

Oh! il n'est pas sorti aujourd'hui, madame, vrai?

MARGUERITE.

Qu'est-ce qui vous demande ça?

LOUISOT.

Oui, madame.

MARGUERITE.

Vous aimez à parler! Sachez que vous ne devez répondre que par oui ou non aux questions qu'on vous fait. Prévenez M. Cyprien de venir me parler.

LOUISOT.

Oui, madame; mais le voici.

Louisot sort. Cyprien entre.

SCÈNE VII

CYPRIEN, MARGUERITE.

CYPRIEN.

Vous me demandiez, madame?

MARGUERITE.

Assieds-toi là, et causons de bonne amitié (ils s'asseyent vers la droite), sans plus de cérémonie que le jour où, pour la première fois, je te pris sur mes genoux. C'était le jour de mon mariage avec ton père, et je demandai à Dieu, si je devais avoir des enfants, de ne pas me les laisser aimer plus que toi. Dieu m'a trop prise au mot, puisqu'il ne m'en a pas donné du tout. Eh bien, puisqu'il a voulu que tu fusses toute ma famille, je le veux aussi, et je ne souffrirai pas que rien nous désunisse.

CYPRIEN.

Qui pourrait nous désunir?

MARGUERITE.

Il y a quelque chose entre nous. Tu étais studieux, calme, heureux ; je t'ai cru assez raisonnable pour passer seul un an à Paris. Te voilà revenu, mais soucieux, hautain, sombre ! Je ne t'en parlais pas, j'espérais que ça se dissiperait ; mais ça empire, et je t'en parle. Cyprien, il faut me promettre de renoncer à cette fantaisie-là.

CYPRIEN.

Vous croyez qu'une fantaisie... ?

MARGUERITE.

Ne cherche pas à me tromper ; tu n'as jamais menti, toi... Confesse-toi ; cette petite aventurière qu'on appelle Anna, je crois...

CYPRIEN, se levant.

Maman, je vous en supplie !... alors... pas un mot sur elle.

MARGUERITE.

Ah ! par exemple ! Tu t'imagines que je vais tranquillement te regarder faire des folies ?... Tu te trompes bien, mon garçon !... Un futur conseiller, courir la grisette !...

CYPRIEN.

Vous ne savez pas de qui vous parlez ; vous ne la connaissez pas.

MARGUERITE.

Je la connais assez ! c'est la protégée de M. de Luny.

CYPRIEN.

Non ! non ! jamais ! Est-ce lui qui répand cette calomnie ?... Si je le croyais...

MARGUERITE.

Tu lui en demanderais raison ? Heureusement, il n'est pas en France. Mais on peut protéger de loin.

CYPRIEN.

Ne le croyez pas ; ce n'est pas lui, c'est moi qui la protége ! moi seul !...

MARGUERITE.

Belle protection pour une honnête fille ! On sait ce que veut dire ce mot-là.

CYPRIEN.

Dans ma bouche, il a un autre sens; je m'intéresse à une pauvre enfant, sans appui, sans ressources, mais pleine de talents, et d'une conduite si pure,... que je comptais vous prier de lui donner asile chez vous, maman; vous voyez donc bien...

MARGUERITE.

Que, depuis six semaines, tu recules devant une prière si saugrenue!

CYPRIEN.

Eh bien, je ne recule plus! Je vous demande, je vous supplie de recevoir cette jeune personne!

MARGUERITE.

Tu es fou! Moi, recevoir ta maitresse?

CYPRIEN.

Elle ne l'est pas!

MARGUERITE.

Je sais que l'on ne convient pas de ces choses-là. La vieille demoiselle de Luny n'y a vu que du feu. Elle était presque en enfance. Tes soins, ta société lui étaient fort agréables... Tu vois que je sais tout!... D'ailleurs, ce qui ne serait pas aujourd'hui serait demain, et j'espère que tu n'as pas pensé sérieusement à introduire un scandale dans la maison de ta mère.

CYPRIEN.

Je m'attendais à vos rigueurs, et je sais ce qui me reste à faire.

MARGUERITE, se levant.

Où vas-tu?

CYPRIEN.

Je sors, maman.

MARGUERITE.

Non.

CYPRIEN.

Il le faut!

MARGUERITE.

Moi, je te le défends.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, DES AUBIERS.

DES AUBIERS.

Eh bien! eh bien! vous vous disputez, vous deux?

CYPRIEN.

Mon père, on me traite ici comme quand j'avais dix ans. On oublie que je suis homme! On me défend de sortir quand je veux, quand je dois sortir!

DES AUBIERS.

Eh bien, pourquoi es-tu si enfant que de prendre ça au sérieux, monsieur l'homme? — Ris, baise la main de ta petite mère, et sauve-toi!

MARGUERITE.

Cette plaisanterie-là serait une insulte! il ne la fera pas.

CYPRIEN.

Vous savez que je ne veux jamais oublier ce que je vous dois... Mais, vraiment, vous abusez aujourd'hui de la situation que m'ont faite vos soins et vos bienfaits.

MARGUERITE.

Si tu le prends ainsi, va! je payerai tes sottises, je réparerai tes fautes... si je peux!... C'est là mon rôle apparemment! Mais les chagrins que tu vas chercher, je n'y pourrai rien. Ça t'est bien égal, n'est-ce pas, que j'en souffre? Eh bien, ça m'est égal aussi : on est au monde pour souffrir... Mais ton père?

DES AUBIERS, troublé.

Son père! son père voudrait bien savoir de quoi il s'agit, avant de s'arracher les cheveux!

MARGUERITE.

Demandez-lui où il va : c'est à lui de répondre.

DES AUBIERS.

Ah çà! c'est cet imbécile de Louisot qui vous a dit ça!

MARGUERITE.

Je n'interroge pas les valets. (Montrant Cyprien.) Qu'il réponde, lui! Vous voyez bien qu'il ne veut pas!

DES AUBIERS.

Eh bien, il a raison! Je lui défends de répondre, moi! Une femme ne doit pas savoir tous les pas que fait un jeune homme! c'est blessant pour lui! c'est inconvenant pour elle!

MARGUERITE.

Une mère doit tout savoir! (A Cyprien.) Vas-tu dire que je ne suis pas la tienne? Dis-le, si tu veux! Je n'y renoncerai pas pour ça!

CYPRIEN, lui prenant la main.

Vous dites des choses qui portent coup, vous le savez bien... Mais, mon Dieu...

MARGUERITE.

Quoi! mon Dieu?

DES AUBIERS.

Je comprends sa pensée. Il vous cédera toujours dans les circonstances graves, c'est son devoir; mais dans celles qui ne le sont pas...

MARGUERITE.

Dans celles qui ne le sont pas, il est encore plus facile de céder; mais, puisque vous l'autorisez...

DES AUBIERS, bas, à Cyprien.

Elle est fâchée tout de même. Bah! renonce à sortir ce matin!

CYPRIEN, bas, à des Aubiers.

Vous me reprochez de céder toujours; et, quand, par hasard, je résiste...

DES AUBIERS, bas, à Cyprien.

Après le dîner, nous nous sauverons sans rien dire! J'irai avec toi; allons!...

Cyprien jette son chapeau avec humeur et s'assied.

MARGUERITE, souriant.

J'aime à vous voir renoncer sans dépit à des idées coupables!

CYPRIEN.

Mais pourquoi voulez-vous donc que tout amour soit coupable, enfin?...

MARGUERITE.

Alors, tu avoues un sentiment sérieux pour...?

DES AUBIERS.

Eh bien, pourquoi pas? (Faisant des signes à son fils.) C'est ça, question de sentiment! (A Marguerite.) Secret de cœur!

MARGUERITE, sévèrement.

Il vous l'a confié?

DES AUBIERS.

Peut-être.

MARGUERITE.

Dites-moi qu'il vous l'a confié, et je ne m'en tourmente plus.

DES AUBIERS.

Eh bien, admettez qu'il me l'a confié.

MARGUERITE.

Sans votre parole, je ne peux pas admettre l'impossible.

CYPRIEN.

Pourquoi serait-ce l'impossible?

MARGUERITE.

Parce que tu ne peux pas avouer un sentiment sérieux pour...

DES AUBIERS.

Pour qui? Voyons, tu ne sais pas seulement pour qui!

MARGUERITE.

Pour une fille qui a la lâcheté d'accepter les bienfaits de M. de Luny.

CYPRIEN, hors de lui, se levant.

Madame!

MARGUERITE.

A qui parles-tu?

CYPRIEN.

Ma mère! vous avez la rudesse de l'autorité, j'aurai celle de la franchise. J'aime Anna! je l'aime avec passion! vous

la foulez aux pieds!... Vous espérez me guérir en m'humiliant!

DES AUBIERS.

Eh non! eh non! ce n'est pas là son intention, que diable!

CYPRIEN, exalté.

Laissez, mon père! laissez-la dire! madame veut que je sois blessé... eh bien, je le suis! Qu'elle triomphe! La leçon est dure et telle qu'elle la sait donner; mais j'en profiterai à ma manière. Personne ne pourra plus soupçonner la femme que j'aime.

MARGUERITE.

Tu aimes une fille sans cœur.

CYPRIEN, avec douleur.

Eh bien, quand cela serait, qu'importe, madame? L'enfant que vous avez élevé dans des idées arrêtées a profité de vos leçons. Il est persévérant, lui aussi, et plus on froissera le sentiment qu'il subit, moins il voudra le combattre en lui-même... — Anna, puisqu'Anna il y a... mon Dieu! je ne croyais pas devoir laisser parler d'elle comme de la première venue!... Anna sortira de chez M. de Luny, et, si elle est à moi, vous direz que je suis égaré, si bon vous semble; mais vous n'aurez pas le droit de me croire avili!

MARGUERITE.

Tu t'en vas là-dessus?

CYPRIEN.

Oui!

MARGUERITE.

Tu ne sors toujours pas à présent, j'ai ta parole! Dans une heure, tu seras plus calme.

CYPRIEN, à part.

Ma parole! est-ce que je l'ai donnée?

Il sort.

SCÈNE IX

DES AUBIERS, MARGUERITE.

DES AUBIERS.

Je m'en vas aussi, moi, puisqu'il n'y a pas moyen de s'expliquer tranquillement.

MARGUERITE.

Pourquoi donc ça?... Ne suis-je pas calme?

DES AUBIERS.

Oh! certes... c'est ce que j'admire! Vous avez l'art de fâcher les autres sans vous émouvoir.

MARGUERITE.

Tu rêves! nous sommes d'accord!

DES AUBIERS.

Nous! d'accord?... Nous ne le sommes sur rien!

MARGUERITE.

Ce n'est pas ma faute!

DES AUBIERS, ironiquement.

Non! c'est la mienne.

MARGUERITE.

Je croyais que nous pouvions au moins nous entendre sur tout ce qui tient à la dignité et à la considération de notre enfant!

DES AUBIERS.

Oui, certainement! mais nous ne nous entendrons jamais sur son bonheur!

MARGUERITE.

Son bonheur!

DES AUBIERS.

Ses plaisirs, si vous voulez! A son âge, le bonheur, c'est le plaisir; mais vous avez une morale de trappiste.

MARGUERITE.

Et toi, tu as la morale relâchée d'un vieux beau sans cervelle!

DES AUBIERS.

Vieux beau!

MARGUERITE.

Oui! oui! mon bon, nous sommes encore comme le sire de Bagnolet : « Très-aimable et très-frivolet! »

DES AUBIERS.

Ça m'est égal, ça! Mais vieux beau!

MARGUERITE

Eh bien, ça te fâche, ce mot-là?

DES AUBIERS.

Mais certes!

MARGUERITE.

Bah! pourvu que je t'aime comme tu es.

DES AUBIERS.

Tu m'aimes! je le sais bien!

MARGUERITE, riant.

Le fat!

DES AUBIERS.

Tu as beau dire! tu ne me persuaderas pas que je tourne au Cassandre, et tu auras beau faire, je ne prendrai jamais ce rôle-là vis-à-vis de Cyprien. Je ne veux pas être un de ces pères de comédie rognant sur tout et grognant à tout propos, qui s'arrangent de manière à faire désirer le jour fortuné de leur trépas! Non!... je veux être le meilleur ami de mon fils, et je le serai malgré tes dents, grondeuse, sermonneuse, vertu farouche, mère rabat-joie! car c'est toi qui es vieille, malgré tes trente ans et tes beaux cheveux! Tu as l'esprit racorni, le cerveau ratatiné! Tu fais tout ce que tu peux pour ne plus paraître jolie! hein? Tu l'as encore, ta vilaine robe carmélite! Ayez donc des idées riantes avec une femme toujours en deuil!

Il s'assied.

MARGUERITE.

As-tu fini?

DES AUBIERS.

Oui!

MARGUERITE.

Non! si tu n'as pas fini, dis encore!

DES AUBIERS, lui baisant la main.

J'ai fini!

MARGUERITE.

Alors, je vas répondre. Me permets-tu de répondre?

DES AUBIERS.

Si je ne permettais pas, tu ne répondrais pas?

MARGUERITE.

Non!

DES AUBIERS, se levant.

Si on l'entendait, on croirait pourtant qu'elle est la plus soumise des femmes!

MARGUERITE.

On ne se tromperait pas; ne suis-je pas soumise à l'idée que je me suis faite de mes devoirs envers toi? Ce n'est pas de ma faute, si tu ne les comprends pas. — Quand je t'ai épousé...

DES AUBIERS.

Ah! nous allons revenir là-dessus? Passons, du moins, au déluge!

MARGUERITE.

Quand je t'ai épousé, je faisais, au dire de tous mes parents, une insigne folie.

DES AUBIERS.

Accordé! c'en était une!

MARGUERITE, franchement.

Non! je t'aimais!

DES AUBIERS, la baisant au front.

Allons, tu as une manière brusque de vous dire les choses qui a son charme! mais, c'est égal, vois-tu, je ne me laisse pas attendrir comme ça, moi, et je ne ferai pas un mot de ce que tu veux!

MARGUERITE.

Tu as tant de caractère!

DES AUBIERS, avec impatience.

Va toujours! tu t'en es bien repentie, hein? de m'avoir tant aimé!

MARGUERITE.

Eh bien, voilà ce qui te trompe... Je suis très contente de mon sort!

DES AUBIERS.

Oui! parce que tu crois m'avoir soumis, dominé... Pst!

MARGUERITE.

Non! mais je t'ai sauvé de toi-même!

DES AUBIERS.

Et de mes créanciers... C'est vrai!

MARGUERITE.

Fi! je ne parle jamais de ça! Mais, si tu es devenu sage, c'est grâce à moi!

DES AUBIERS.

Ah! comment ça, dis?

MARGUERITE.

Tu veux que je livre mon secret? C'est bien simple! Je me suis attachée à satisfaire tes bons instincts, et à te faire oublier les mauvais. Tu aimais l'élégance dans le bien-être, j'ai voulu te faire un intérieur où tu fusses mieux que partout ailleurs. Tu as l'intelligence claire et des idées larges; je t'ai fait acquérir, par une vie régulière, la considération, le crédit que tu méritais d'avoir. Tu es sensible, bon, au point de ne pouvoir envisager la souffrance; il n'y a plus de malheureux autour de toi. Enfin, tu adorais ton fils, j'ai tâché de lui procurer une belle éducation et de lui assurer un bel avenir.

DES AUBIERS, attendri.

C'est vrai! c'est vrai, ma chère amie!... Je l'aimais passionnément, mais aveuglément, ce fils unique; je l'eusse gâté, tu as su l'aimer sagement. Mon Dieu! je ne suis pas ingrat! je sais bien tout ce que nous te devons, lui et moi! Mais laisse-moi te dire tes erreurs et tes torts... Tu exiges trop de nous! tu nous veux parfaits comme toi-même! ce n'est pas

possible à des hommes du monde! Tu as une ferveur de dévouement qui te fait dépasser le but. Ta volonté est toujours tendue, et tu ne nous permets aucune initiative. Avec toi, on devient une machine qui fonctionne bien, mais qui n'a pas conscience d'elle-même.

MARGUERITE.

C'est possible; mais que faire, quand tu déclares que tu ne veux rien connaître et rien arranger dans ton existence?

DES AUBIERS.

Moi! je dis ça?

MARGUERITE.

A propos de tout!

DES AUBIERS.

Alors, arrange tout, sans que je m'en aperçoive.

MARGUERITE.

Pour que tu n'aies pas à m'en savoir gré! J'étais pourtant fière, quand tu me disais : « C'est bien! » Allons, soit! j'essayerai de me passer de ma récompense.

DES AUBIERS, vaincu.

Non! mais, au moins, fais-toi plus gaie, plus tolérante! Comme tu as abîmé ce pauvre de Luny devant son cousin!

MARGUERITE.

C'est vrai, j'ai été trop loin! c'est que je pensais que cet homme déshonorerait Cyprien dans la personne de sa maîtresse.

DES AUBIERS, frappé.

Comment! tu penses sérieusement que de Luny...?

MARGUERITE.

Je ne suis pas seule à le penser! tu as vu que M. de Marsac n'essayait pas de me démentir, quand je l'ai dit devant lui.

DES AUBIERS, effrayé, à part.

C'est vrai! c'est vrai! Ah! mon Dieu, il ne nous manquerait plus... Une rivalité entre mon fils et un pareil homme! après sa dernière affaire à Venise!

MARGUERITE.

Eh bien, qu'as-tu à rêvasser?

DES AUBIERS.

Je pense à ça; je dis que je n'entends pas qu'il en soit ainsi. Je ne sais, ma foi, pas où M. Cyprien prendrait le droit d'avoir une maîtresse; s'il croit que je vas lui souffrir une intrigue sous mon toit, ou seulement à ma porte, il se trompe, et je vas lui dire ça tout net, moi!

SCÈNE X

LES MÊMES, LOUISOT.

LOUISOT.

Madame, c'est M. Cyprien...

DES AUBIERS.

Ah! il est là?

LOUISOT.

Oui, madame, il est sorti!

MARGUERITE

Sorti?

LOUISOT.

Non, monsieur! il a dit comme ça qu'on ne l'attende pas pour dîner.

DES AUBIERS.

C'est bon! c'est bon! va-t'en!

LOUISOT.

Oui, madame.

Louisot sort.

SCÈNE XI

MARGUERITE, DES AUBIERS.

DES AUBIERS, très-troublé.

Il a encore été courir là-bas!

MARGUERITE.

A Luny?... Non, il m'a promis...

DES AUBIERS.

Il n'a rien promis... ou bien, c'était avant que je fusse là.

MARGUERITE.

Est-ce que je me serais trompée?...

DES AUBIERS.

Oui! tu dois t'être trompée!... — Marguerite, je t'en prie, ne te mêle plus de ça. — Permets-moi de croire que je m'entends à ces choses-là mieux que toi... Je vais le voir!

MARGUERITE.

Mais tu parais troublé?...

DES AUBIERS.

Non! je ne suis pas troublé du tout! je pense seulement que, dans un moment de dépit, Cyprien pourrait s'engager trop avant avec cette maîtresse... J'ai un prétexte pour y aller : — Marsac qui est là! — et j'y vais.

MARGUERITE.

Et tu ne veux pas que je m'en mêle?

DES AUBIERS, *affectant la gaieté.*

Non! fais-toi belle. Je t'avertis que, si tu n'es pas en blanc ou en rose tantôt, je ne dîne pas à la maison.

MARGUERITE.

Quel enfantillage!... Tu me voudrais coquette!

DES AUBIERS.

Non pas! mais je veux que tu paraisses jeune.

MARGUERITE.

Plus jeune que toi? Je ne veux pas, moi!

DES AUBIERS.

Ah çà! j'ai donc l'air vieux, décidément. Je n'ai que quarante-cinq ans, que diable! d'ailleurs, je ne crains pas que l'on te fasse la cour.

MARGUERITE.

C'est galant, cette sécurité-là! Tu ne crains rien du tout?

DES AUBIERS, troublé.

Non! rien ici! mais là-bas!... Adieu!

Il se sauve.

MARGUERITE, seule.

Il me cache quelque chose!... Je veux tout savoir!

ACTE DEUXIÈME

Au château de Luny. — Grand salon Louis XIV ou Louis XIII, fané et austère, pittoresque si l'on veut; vieux meubles. — Deux portes au fond. Porte à droite du spectateur, fenêtre à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

ANNA, puis CYPRIEN.

ANNA, qui est occupée à la fenêtre à recoudre une bordure de rideau, se levant et prenant son panier à ouvrage.

J'ai fini et je m'en vas; j'ai toujours peur, moi, dans ce vieux château!... Ah! M. Cyprien!

CYPRIEN, venant par le fond à droite.

Ne me chassez pas! il faut absolument que je vous parle!

ANNA.

C'est mal de revenir encore... surtout dans cette maison déserte... J'aime encore mieux les propos que l'on peut faire à la ferme. Allez-vous-en, vrai! si vous avez un peu d'amitié pour moi!

CYPRIEN.

Mais, mon Dieu, pourquoi cette méfiance?

ANNA.

Je n'ai point de méfiance; quelle méfiance voulez-vous que j'aie? Mais je n'ai en ce monde que ma réputation d'honnête fille, moi, et vous me la faites perdre!

CYPRIEN.

Je le sais... et je connais mon devoir. Écoutez-moi, Anna

ANNA.

M'apportez-vous le consentement de votre belle-mère?... Si elle agrée mes services, on ne pourra plus mal penser, ni mal parler de moi. Eh bien, lui avez-vous enfin parlé?... Vous ne répondez pas?

CYPRIEN.

Elle refuse!

ANNA.

Ah!... vous voyez! vous avez parlé trop tard! Elle aussi me méconnaît.

CYPRIEN.

Elle est injuste!...

ANNA.

Faites que je la voie, elle me rendra justice.

CYPRIEN.

Impossible!

ANNA.

On la dit si bonne!... et vous-même, vous l'aimez tant!

CYPRIEN.

Ne parlons plus d'elle; quand elle a des préventions, elle est inflexible. Avisons à ce que vous sortiez d'ici; vous ne pouvez plus y rester. Le nom seul de M. de Luny est une tache sur le vôtre!

ANNA.

Est-ce à ce point-là? Un homme que je n'ai jamais vu, que je ne verrai sans doute jamais?...

CYPRIEN.

Oui, oui, c'est à ce point-là. Je ne le croyais pas... je m'étais trompé... ma mère l'a dit, et, en cela, elle a raison.

ANNA.

Ainsi vous m'avez très-mal conseillée? Car c'est vous qui m'avez persuadée d'accepter l'hospitalité du comte; où donc voulez-vous que j'aille à présent, si je suis décriée pour cela?

CYPRIEN.

Anna, je vous ai trompée! hélas! je me trompais moi-

même! tout ce que je rêvais, tout ce que je désirais pour vous, je le croyais facile. Vous avez eu confiance en moi, pourtant! Eh bien, je serai digne de cette confiance-là! sur moi seul pèsera tout entier le soin de vous faire respecter. Croyez en moi, je le mérite.

ANNA.

Je n'ai jamais douté de votre bon cœur, et de l'intérêt que vous me portez... Mais que pouvez-vous pour moi? Rien, puisque c'est justement votre intérêt qui me nuit! A qui pouvez-vous me recommander, me confier, puisque vos parents eux-mêmes...?

CYPRIEN.

Mes parents... ouvriront les yeux; ils comprendront combien mon affection pour vous est sérieuse, invincible...

ANNA.

Pourquoi êtes-vous si ému en me disant cela? Vous m'effrayez!...

CYPRIEN.

Ah! comprenez-le donc enfin vous-même, que cette affection est tout pour moi! qu'elle est mon âme, ma vie, mon avenir!

ANNA.

Oh! mon Dieu! pourquoi me juriez-vous que c'était de la vraie et bonne amitié?... Et moi qui vous croyais si raisonnable, si sincère et si pieux!

CYPRIEN.

Anna, je suis tout cela, et je vous aime. Croyez-vous donc que je veuille vous faire outrage, vous perdre?...

ANNA.

Non, je ne peux pas le croire; mais j'ai peur de la situation où je suis, je ne la comprends plus. Vous-même, vous n'êtes plus pour moi ce que vous étiez, quand, sous les yeux de notre vieille amie, vous me parliez comme à une sœur. Tenez, nous avons fait un rêve; vous ne pouvez pas me servir de frère, et moi... nous ne pouvons rien l'un pour l'autre. Adieu! ne venez plus.

CYPRIEN.

Vous me quittez sans m'entendre?...

ANNA.

Oui, il le faut!

CYPRIEN.

Mais pourquoi?...

ANNA.

Je ne sais pas, mais il le faut!

Elle sort par le fond à droite.

SCÈNE II

CYPRIEN, puis LOUISOT.

CYPRIEN.

Il faut que je reste coupable à ses yeux, qu'elle soit soupçonnée par ma faute?... Mais je ne peux pas accepter cela, moi!... Ah! Louisot! que fais-tu ici?

LOUISOT.

Monsieur, c'est votre papa qui m'a dit de le suivre.

CYPRIEN.

Ah! mon père est là? Où donc?

LOUISOT.

Il est avec un monsieur qui vend ou qui achète des terres.

CYPRIEN.

Alors, ce n'est pas à cause de moi qu'il est venu?

LOUISOT.

Oh! non, monsieur! mais je ne sais pas qui diantre lui a été dire toute votre histoire avec mamselle Anna...

CYPRIEN, *préoccupé.*

C'est moi! c'est moi!

LOUISOT.

Ah! c'est monsieur qui lui a dit soi-même?... J'en suis content! Mais, monsieur Cyprien... le v'là, votre papa, avec l'autre monsieur qu'ils appellent Marsac.

CYPRIEN.

Eh bien, reste par là, et, quand mon père aura fini avec lui, tu le prieras de ma part de venir causer avec moi... dans la garenne...

LOUISOT.

Oui, monsieur. (Cyprien sort par le fond, à droite.) Comme ça se trouve qu'il a tout dit à son papa!

SCÈNE III

DES AUBIERS, DE LUNY, LOUISOT.

DE LUNY, à des Aubiers, en entrant du fond, à gauche.

Vous voyez qu'il n'est pas gai, le château de mes aïeux. Mais ici, au moins, nous causerons tranquillement, puisque c'est un secret...

DES AUBIERS, lui montrant Louisot.

Chut!... (A Louisot.) Que fais-tu là, toi?...

LOUISOT, bas.

Monsieur, c'est M. Cyprien...

DES AUBIERS, bas.

Qui était là tout à l'heure?

LOUISOT, bas.

Oui, monsieur; il m'a chargé de vous dire...

DES AUBIERS, bas.

Tu lui as donc dit que j'y étais, bavard?

LOUISOT, bas.

Oh! non, monsieur! Je ne sais pas qui diantre...

DES AUBIERS.

C'est bon. Va lui dire...

Il s'éloigne encore en lui parlant.

DE LUNY, à part.

Qu'est-ce qu'il a donc avec ses mystères, l'ami des Aubiers? J'ai un grand service à lui rendre... Eh bien, mais ça se trouve bien! moi qui cherchais le moyen de rentrer en

grâce auprès de sa femme! Ah! elle est toujours très-séduisante; le mariage ne lui a pas fait tort.

LOUISOT, à des Aubiers.

Oui, monsieur.

Il sort.

SCÈNE IV

DE LUNY, DES AUBIERS.

DE LUNY.

Eh bien, mon cher ami, me direz-vous ce que signifie l'agitation où je vous vois?...

DES AUBIERS.

Mon cher, c'est ma femme qui...

DE LUNY.

Qui est indignée de la supercherie de ce matin?

DES AUBIERS.

Non, il ne s'agit pas de ça. Elle voudrait des renseignements sur cette orpheline que vous avez recueillie...

DE LUNY.

Mademoiselle Anna Dubois... Eh bien?

DES AUBIERS.

Vous l'avez vue?

DE LUNY.

Pourquoi me demandez-vous ça?

DES AUBIERS.

Parce que... parce que je vous le demande!

DE LUNY, à part.

Tiens, tiens, tiens! (Haut, ironiquement.) C'est madame des Aubiers qui veut savoir comment je l'a trouvé, mademoiselle Anna?

DES AUBIERS, impatienté.

Eh! non, c'est moi!

DE LUNY.

A la bonne heure, soyez donc franc! Je ne... c'est-à-dire

si, je l'ai vue, et c'est une personne... délicieusement jolie, mon cher! (A part.) Je ne l'ai pas seulement aperçue!

DES AUBIERS.

Diable! voilà justement ce que je craignais. Est-ce que...?

DE LUNY, railleur.

Eh bien, et vous, est-ce que...?

DES AUBIERS.

Luny, ne plaisantons pas! Il ne s'agit pas de moi.

DE LUNY.

Il ne s'agit pas de...? Ah! vous allez faire encore le bon apôtre, l'homme rangé, comme tantôt!

DES AUBIERS.

Comment! vous croyez que je suis amoureux de cette jeune fille?

DE LUNY.

Oui, oui, je le crois.

DES AUBIERS, à part.

Au fait, j'aime autant ça, moi! (Haut.) Quel que soit le motif de l'intérêt que je prends à la chose, je suis venu vous prier très-sérieusement de ne point vous occuper du tout de mademoiselle Anna.

DE LUNY.

A la bonne heure, voilà qui est carré!

DES AUBIERS.

Très-carré! Pourquoi pas, entre amis? Si vous me le demandiez en une circonstance où je viendrais sur vos brisées, je n'hésiterais pas...

DE LUNY.

Vous, vous, un homme marié, surveillé,... c'est facile! Mais moi, c'est différent!

DES AUBIERS, sévèrement.

Alors... vous refusez?

DE LUNY.

Je ne dis pas ça; je ferai mon possible pour ne pas rencontrer l'objet litigieux. Pourtant il se peut que, malgré moi, le hasard... Toujours sous le même toit, les rencontres sont

faciles... et, dame!... vous savez qu'on se trouve quelquefois surpris... envahi par un attrait invincible...

DES AUBIERS.

Vous vous moquez... et il semble que vous y mettiez l'intention de me désobliger.

DE LUNY.

Ma foi, vous le mériteriez bien.

DES AUBIERS.

Et comment ça? Que me reprochez-vous?

DE LUNY.

D'avoir dit chez vous tant de mal de moi, que j'y suis un objet d'horreur et de scandale!...

DES AUBIERS.

Bah! vous avez cru à ça, vous? Vous n'avez pas vu que l'on plaisantait!

DE LUNY.

J'ai vu tout le contraire, et je suis certain que madame Desaubiers ne voudra jamais me recevoir quand elle saura qui je suis.

DES AUBIERS.

Eh bien, justement, quand elle saura qui vous êtes, elle rira de ce qui s'est passé, et reconnaîtra que vous êtes l'homme le plus aimable et le mieux élevé qu'on puisse voir.

DE LUNY.

Si vous me promettiez ça...

DES AUBIERS.

Je vous le promets.

DE LUNY, à part.

Allons donc! (Haut.) Vous ne craignez pas...?

DES AUBIERS.

Ma femme? Vous vous imaginez que je crains ma femme?

DE LUNY.

Pourtant, si elle savait comme vous vous émancipez...

DES AUBIERS.

Je m'émancipe, moi?... Ah! à cause de...? Oui, c'est vrai. Eh bien, vous voyez donc bien que je ne suis pas si enchaîné,

si soumis... Alors, c'est convenu, vous allez renoncer à mademoiselle Anna, me donner votre parole d'honneur de ne contre-carrer en rien mes projets sur elle?

DE LUNY.

Ah! il faut bien que ce soit pour vous! Comme vous voilà épris!...

DES AUBIERS, riant malgré lui.

Épris, moi?... Ah! vous ne me connaissez pas! Vous restez ici?

DE LUNY.

Vous souhaitez que je m'en aille?

DES AUBIERS.

Non, c'est pour savoir.

DE LUNY.

Eh bien, si vous désirez le savoir, je vas me reposer dans ma chambre; car j'ai fort peu dormi cette nuit, et je me sens très-fatigué.

DES AUBIERS.

C'est ça, c'est ça, reposez-vous. (A part.) Moi, je vas avertir Cyprien de ce qu'il faut résoudre.

Ils sortent par les deux portes du fond.

SCÈNE V

DE LUNY, seul, rentrant.

Est-il épris, en effet?... Non, il y autre chose. Ne serait-ce pas plutôt...? Eh! que m'importe! il me conduira aux pieds de sa femme... le mari classique!... Mais... (Regardant à droite.) Est-ce là cette belle Anna? Non, car il me semble reconnaître...

SCÈNE VI

DE LUNY, MARGUERITE.

MARGUERITE, qui est entrée avec précaution et qui voit de Luny tout à coup. Elle a une coiffe de mousseline blanche.

Ah!...

Elle veut se retirer.

DE LUNY, à part.

C'est elle! (Haut et reprenant les allures de Marsac.) Morbleu madame l'ombre, qui êtes-vous? La maison est-elle hantée?

MARGUERITE.

Ne craignez rien, monsieur de Marsac, c'est moi!

DE LUNY.

Qui, vous? madame des Aubiers? Vous me fites grand'-peur!

MARGUERITE.

En vérité? (A part.) Le bon personnage!

DE LUNY.

Je m'attendais si peu à vous voir chez l'abominable de Luny.

MARGUERITE.

Eh bien, puisqu'il est à Venise!

DE LUNY.

Vous ne craignez pas de souiller vos pieds sur le plancher de sa maison?

MARGUERITE, riant.

Puisqu'il n'y a jamais marché!

DE LUNY.

Ah! si fait, dans son enfance!

MARGUERITE.

Alors, il y a si longtemps!...

DE LUNY.

Vous croyez donc mon cousin bien vieux?

MARGUERITE.

Je crois qu'il a passé le bel âge où il se donnait pour irrésistible.

DE LUNY, à part.

Les bénéfices de l'incognito.

MARGUERITE.

Mais, dites-moi, monsieur de Marsac, vous avez vu mon mari dans cette maison?

DE LUNY.

Je ne sais, madame, si je dois vous dire...

MARGUERITE.

Oui, oui, parlez. M. des Aubiers est sorti brusquement... et moi, effrayée de son agitation, je suis venue, un peu en cachette, comme vous voyez, à cause des domestiques, qui ne sont pas tous discrets... Et, comme vous êtes un fort honnête homme... un père de famille, vous comprendrez mon inquiétude, celle de mon mari... Il s'agit de son fils, qui doit être ici... pour cette jeune Anna dont je vous ai parlé.

Elle remonte en cherchant.

DE LUNY, à part.

Ah! je voyais bien qu'il me trompait! Il tremble pour son fils, dont il me croit le rival... l'affaire de Venise!... Excellent père, qui s'effraye quand le mari seul est menacé!

MARGUERITE, revenant.

Eh bien, monsieur de Marsac, pouvez-vous me dire où je trouverai M. des Aubiers, et si quelque chose est venu justifier ses craintes?

DE LUNY, très-galant.

Je puis vous affirmer, madame, que toutes ses craintes sont chimériques du moment que vous êtes ici.

MARGUERITE.

Je ne comprends pas.

DE LUNY.

Vous ne comprenez pas que M. Cyprien n'a rien à redouter d'un prétendu rival qui a bien autre chose en tête.

MARGUERITE.

Ah! il y a un rival? Je ne savais pas ça, moi... Qui donc?

DE LUNY.

Permettez-moi de ne pas le nommer.

MARGUERITE.

Vous ne voulez pas?... Je tâcherai de découvrir toute seule... Me direz-vous au moins où est M. des Aubiers?

DE LUNY, avec empressement.

Acceptez mon bras, madame, et nous le chercherons : vous ne connaissez pas les êtres.

MARGUERITE.

Et vous, vous les connaissez donc déjà?

DE LUNY.

Fort peu; mais...

MARGUERITE.

Je chercherai seule, merci.

DE LUNY.

Quoi! vous voulez...?

MARGUERITE.

Je veux chercher seule.

DE LUNY.

Je vous laisse, madame ; partout vous devez commander!

Il salue et sort par le fond à gauche.

SCÈNE VII

MARGUERITE, seule.

Est-ce une épigramme ou une galanterie? Qu'est-ce que c'est donc, au juste, que cet excellent M. de Marsac? Un hypocrite peut-être! Je déteste ces gens-là, moi!... Je lui trouve une autre figure que ce matin... Est-ce lui, ce rival?... Il y a ici je ne sais quel piége tendu... à qui? Je ne devine pas, mais je sens que j'ai bien fait de venir et je... Ah! Louisot! ce bavard! je ne veux pas qu'il me voie!

Elle sort par la droite.

SCÈNE VIII

LOUISOT, puis DES AUBIERS et CYPRIEN.

LOUISOT, voyant fuir Marguerite.

Tiens!... qu'est-ce que c'est que celle-là?

DES AUBIERS.

Quoi? est-ce elle qui sort d'ici?

LOUISOT.

Mademoiselle Anna? Non, monsieur; mais je la trouverai bien, allez.

DES AUBIERS.

Eh bien, dépêche-toi, et dis-lui que M. des Aubiers, le père, demande à lui parler ici; et, si par hasard elle refusait,... tu lui dirais que c'est de la part de madame des Aubiers. Va vite!

Louisot sort.

CYPRIEN.

Oui, oui, tu as raison, père! Il faut l'emmener tout de suite. Je vois bien que tu crains quelque chose pour elle.

DES AUBIERS.

Moi? Je ne t'ai point parlé de craintes... Mais les convenances... sa réputation... la tranquillité de ta mère...

CYPRIEN.

Et cet étranger, ce Marsac qui est ici!

DES AUBIERS.

Oh! celui-là... Mais, n'importe, tu veux qu'elle parte, et tu as raison.

CYPRIEN.

Tu dis que tu sais où tu vas la conduire?

DES AUBIERS.

Je sais... oui! A Dijon, chez la présidente!

CYPRIEN.

Chez la présidente? Non, non, ça ne se peut pas!

DES AUBIERS.

Allons donc! parce que, dans le temps jadis...? Tu crois aux mauvais propos, toi?

CYPRIEN.

La présidente est une femme décriée que ma mère ne voit pas.

DES AUBIERS.

Ta mère, ta mère!... ça se comprend; mais mademoiselle Anna!

CYPRIEN.

Mademoiselle Anna est une personne aussi respectable que qui que ce soit au monde.

DES AUBIERS.

Excepté pour toi, cependant; car tu comptes bien que sa rigueur aura un terme!... autrement...

CYPRIEN.

Père, nous ne nous entendons pas! je le sentais bien, que nous parlions sans nous comprendre! Je ne veux pas séduire Anna, moi : je veux la sauver.

DES AUBIERS.

Eh bien!... c'est très-moral, et, si tu renonces à elle, tout devient très-facile : je vais la conduire à notre cousine de Pontvieux, qui a l'honnête manie de faire des mariages, et qui lui trouvera un parti dans les vingt-quatre heures.

CYPRIEN.

Mais je ne veux pas qu'on la marie, moi. Entends-tu, père? je ne le veux pas.

DES AUBIERS.

Alors, va te promener; tu veux et ne veux pas...

CYPRIEN.

Mon père, je veux... et tu daigneras consentir.

DES AUBIERS.

Et à quoi donc, s'il te plaît? Te moques-tu? crois-tu, par aventure, que je sois venu ici pour bénir ton hyménée avec mademoiselle Anna Dubois? D'ailleurs, est-ce qu'on se marie à ton âge?

CYPRIEN.

Laisse-moi l'espérance que cette pensée-là ne te semblera pas toujours inadmissible. Oh! laisse-la-moi, je t'en supplie! Permets-moi de la dire à Anna devant toi, et, alors, peut-être consentira-t-elle à nous suivre.

DES AUBIERS.

Où? Voilà la question!

CYPRIEN.

Chez ma nourrice, la bonne et digne Marianne, qui, grâce à toi, a un petit bien et une jolie maison très-près d'ici; ma mère ne pourra la tourmenter ni l'intimider. Anna y sera heureuse et protégée...

DES AUBIERS, riant.

Par toi?... A la bonne heure! le plan n'est pas mauvais... sauf la question de mariage, plaisanterie à laquelle je ne veux nullement me prêter.

CYPRIEN.

Ne dis pas que ce serait une plaisanterie! si tu m'aimes, ne le dis pas!

DES AUBIERS.

Si je t'aime? Ah çà!... tu en es donc fou, de cette fille-là?

CYPRIEN.

Oui, oui! cent fois oui! tu le vois bien! je ne dors plus, je ne travaille plus, je ne vis plus! et il y a un an que dure ce supplice!

DES AUBIERS, à part.

Pauvre garçon!... j'ai connu ça!... seulement, ça ne me durait pas si longtemps! (Haut.) Eh bien, alors... que veux-tu que j'y fasse, moi? Tu ne peux pas compter que Marguerite consentira jamais...

CYPRIEN.

Tu y consentirais donc, toi? (Se jetant au cou de son père.) Oh! oui, certes! tu m'aimes, toi! tu ne te plairais pas à me voir tant souffrir... (Il fond en larmes.)

DES AUBIERS, très-ému.

Diable! diable!... Moi... certes, je t'aime... je t'aime

trop!... Veux-tu bien ne pas pleurer! (Pleurant lui-même.) Un homme! c'est ridicule, ça!...

CYPRIEN.

Laisse-moi pleurer! il y a si longtemps que j'étouffe!

DES AUBIERS.

Mon Dieu, moi, je ne dis pas, mon enfant! si c'était possible... Je sais bien qu'on a beau épouser une femme riche... et qu'on a beau se marier tard... oh! mon Dieu, à vingt ans ou à trente-cinq, c'est toujours le mariage! Avec l'amour, on a la tempête; avec la raison, l'ennui! Je crois que la tempête vaut encore mieux à ton âge!

CYPRIEN.

Tu vois donc bien...

DES AUBIERS

Mais c'est fort inutile, ce que nous disons là! ma femme... elle est grande et généreuse à coup sûr; mais elle a un orgueil!... des idées!... elle attache à la considération un prix... exagéré, et à la naissance, donc!

CYPRIEN.

Nous ne sommes pourtant pas, toi et moi, d'un sang tellement illustre...

DES AUBIERS.

Pardieu! Et, quand nous sortirions de l'épée de Charlemagne! moi, grâce au ciel, je n'ai pas de préjugés, je suis un vrai philosophe, l'homme de mon siècle, et je dis que chacun est le fils de ses œuvres!... Mais Marguerite...

CYPRIEN.

Mon père! voici Anna! Parle-lui comme tu viens de me parler... et l'avenir est à nous!

SCÈNE IX

CYPRIEN, DES AUBIERS, ANNA.

DES AUBIERS, bas, à Cyprien.

Eh! elle est jolie! l'air modeste!

ANNA.

C'est de la part de madame des Aubiers que M. des Aubiers vient me parler?

DES AUBIERS.

Certainement, certainement!

CYPRIEN, bas, à son père.

Mon Dieu, pourquoi la tromper?

DES AUBIERS, bas, à Cyprien

Tais-toi! (A Anna, haut.) Ma femme a entendu parler de vous; mais... pour le moment...

ANNA.

Elle ne peut me recevoir?

DES AUBIERS.

C'est la vérité; mais... plus tard...

ANNA.

Non, monsieur, ni à présent ni plus tard, je le sais; mais, quand même madame des Aubiers me ferait l'honneur d'accepter mes services,... ce que je désirais, je ne le veux plus... Je ne pourrais plus répondre à son appel!

CYPRIEN, à son père.

Tu vois, elle me craint! Dis-lui donc...

DES AUBIERS, bas.

Prends donc patience! (Haut.) Mademoiselle Anna, votre réputation exige que vous quittiez Luny, vous le savez, et vous n'hésiterez pas, je pense! Moi, je m'intéresse à vous... parce que Cyprien m'a instruit de vos malheurs... et de vos mérites... Je vous offre donc un asile honorable chez moi... c'est-à-dire chez une personne qui me doit tout.

ANNA.

Je vous remercie, monsieur; je chercherai moi-même un refuge et du travail; quelques personnes ici s'intéressent aussi à moi.

CYPRIEN.

Qui donc?

ANNA.

Je n'ai rien à vous répondre, monsieur Cyprien!

DES AUBIERS.

Mais à moi, de bonne amitié, voyons! (Il éloigne Cyprien du geste.) Est-ce que... ce monsieur qui est ici... ?

ANNA.

M. de Marsac?

DES AUBIERS.

Oui, il vous a parlé, je le sais.

ANNA.

Non, monsieur, je ne l'ai pas vu.

DES AUBIERS.

A la bonne heure! un vieux garçon, ça ne conviendrait pas du tout!

ANNA.

Aussi, monsieur, je compte partir dès aujourd'hui.

CYPRIEN, se rapprochant.

Mais où irez-vous, Anna?

ANNA.

Que vous importe, monsieur!

CYPRIEN.

Mon père!... dis-lui donc...

DES AUBIERS, à Cyprien.

Oui, oui certainement! qu'est-ce que je fais? (A Anna, en s'éloignant encore plus de Cyprien; bas.) Je vous devine, ma chère... et je vous approuve! Ne me prenez pas pour un père complaisant! je comprends vos scrupules! Me permettez-vous de vous conduire à votre nouveau gîte? Voyons! vous allez...?

ANNA, s'abandonnant.

Je ne sais pas! on n'a encore rien trouvé pour moi. Je suis sans asile... et sans ressources! mais j'ai du courage, et je sais travailler!

DES AUBIERS, haut. Cyprien se rapproche.

Ne vous préoccupez pas de ça. La nourrice de Cyprien est dans l'aisance... et, d'ailleurs...

ANNA, inquiète.

Ah! c'est là qu'il me faut aller?

DES AUBIERS.

Qu'est-ce qui vous inquiète? C'est une honnête femme!

ANNA, haut.

Monsieur des Aubiers, rien ne m'inquiète si vous me donnez votre parole d'honneur que monsieur votre fils n'ira jamais là tant que j'y serai.

DES AUBIERS.

Ah dame!... c'est à lui qu'il faut demander ça, vous comprenez...

CYPRIEN.

Anna! je vous jure...

ANNA.

Jurez sur l'honneur, monsieur, et devant votre père!

DES AUBIERS, à Cyprien.

Allons, vite! (Bas.) C'est provisoire!

CYPRIEN.

Sur l'honneur! mais...

DES AUBIERS.

Pas de mais... Partons.

ANNA.

Vous voulez qu'on me voie sortir d'ici avec monsieur votre fils?

DES AUBIERS.

Non! ça ne se doit pas, vous avez raison! Va-t'en, Cyprien!

CYPRIEN.

J'obéis! mais, mon Dieu!... se quitter ainsi!... c'est pour en mourir, mon père! Pas un mot?...

DES AUBIERS.

Non, pas un mot ici! Allons! un peu de courage, parbleu! (Bas.) Va-t'en sur la route... aux Trois-Ormeaux!... tu la verras passer... et, s'il faut s'expliquer là,... on verra!

CYPRIEN.

Vous me le jurez?

DES AUBIERS.

Oui! va donc!

Cyprien sort par le fond.

SCÈNE X

ANNA, DES AUBIERS.

DES AUBIERS.

Vous, ma chère petite, vous ne retournez pas à la ferme, c'est inutile. Je vous ferai porter vos effets, et je dirai à ces braves gens que...

ANNA.

Quoi que vous leur disiez, monsieur des Aubiers, ils savent que je suis compromise.

DES AUBIERS.

Mais non, mais non! soyez donc tranquille. (Allant au fond.) Louisot, dis à la voiture... Eh bien, où est-il, cet imbécile? Louisot!... (A Anna.) Pardon! je vais faire avancer ma voiture, ne bougez pas d'ici!

Il sort par le fond.

SCÈNE XI

ANNA, puis MARGUERITE, qui sort de la droite avec précaution et va regarder aux portes pendant le monologue d'Anna.

ANNA.

Que je sois tranquille!... Ah! oui, je peux l'être, à présent que je suis perdue! Et où me conduit-on? Aurais-je dû accepter?... Mon Dieu!... seule au monde! personne pour me conseiller, pour me garantir! qui s'intéresserait à une pauvre fille?...

MARGUERITE.

Moi!

ANNA.

Vous? Je ne vous connais pas; qui êtes-vous donc?

MARGUERITE.

Madame des Aubiers.

ANNA, se jetant à ses pieds.

Oh! madame! ayez pitié de moi! je ne suis coupable de rien.

MARGUERITE.

Je le sais.

ANNA.

Et je n'ai pas mérité que vous me méprisiez?

MARGUERITE.

Je le vois, relevez-vous! Votre conscience vous a avertie; vous ne devez pas aller chez la nourrice de Cyprien.

ANNA.

Il manquerait donc à sa parole?

MARGUERITE.

Malgré lui.

ANNA.

Oh! mon Dieu, je vois bien que je ne dois jamais le revoir!

MARGUERITE.

Vous pleurez! vous l'aimez donc?

ANNA.

Moi?

MARGUERITE.

Oh! vous pouvez me le dire! ce n'est pas moi qui vous tromperai, je ne lui permettrai pas de vous aimer.

ANNA.

Eh bien, tenez... envoyez-moi bien loin, madame! je me croyais sûre de ma raison; mais tout ce que je vois, tout ce que j'entends aujourd'hui... Je ne sais plus rien de moi-même, je ne sais de quoi j'ai peur... Faites-moi sortir d'ici sans qu'on sache où je vais... c'est tout ce que je vous demande.

MARGUERITE.

Anna, avez-vous du courage?

ANNA.

Dieu m'en donnera! Que faut-il faire?

MARGUERITE.

Entrer au couvent; ça vous effraye?

ANNA.

Non! j'y avais déjà songé; mais je n'ai rien, on n'a pas voulu de moi.

MARGUERITE.

Je me charge de vous.

ANNA.

Oh! merci, madame, vous me sauvez!

MARGUERITE.

Songez-y pourtant, c'est grave! Si vous préférez la protection, moins rigoureuse, de M. des Aubiers,... il va venir! Décidez-vous! Est-ce à lui ou à moi que vous vous confiez?

ANNA.

A vous, à vous seule; j'ai foi en vous, madame!

MARGUERITE.

Et vous avez raison. Alors, venez! ma voiture est pres d'ici. (On entend une voiture. Marguerite regarde par la fenêtre sur la cour.) Ah! celle de mon mari; c'est encore mieux.

ANNA, montrant le fond.

Le voilà, madame!

MARGUERITE, montrant la gauche.

Eh bien, par ici! venez.

SCÈNE XII

DES AUBIERS, seul.

Eh bien!... où est-elle? Ah! son chapeau est resté là... elle va revenir. Tout va bien, d'ailleurs. Cyprien est en avant sur la route... De Luny fait, m'a-t-on dit, la sieste italienne dans son appartement, et, moi, j'enlève sans bruit la pomme de discorde! Nous allons avoir un peu d'orage au passage des Ormeaux! Cyprien voudra lui parler... mais j'ai promis de la mener à bon port, et je tiendrai parole. Après ça... c'est son affaire, à elle, de se défendre... et à lui d'être éloquent par la suite... (On entend une voiture.) Eh bien, qu'est-ce que

ça? Ma femme qui arrive, peut-être! (Regardant à la fenêtre.) Non! ma voiture qui s'en va. (Il essaye d'ouvrir la fenêtre, qui résiste.) Pierre! Pierre! Diable de fenêtre! Louisot!..

SCÈNE XIII

DES AUBIERS, LOUISOT, venant par le fond, à gauche.

LOUISOT.

Monsieur?

DES AUBIERS.

Eh bien, la voiture?

LOUISOT.

Oui, monsieur, elle s'en va grand train.

DES AUBIERS.

Je le vois bien, animal; cours après.

LOUISOT.

Oui, monsieur... Mais le temps de prendre mon cheval...

DES AUBIERS.

Imbécile! comment as-tu compris mes ordres?

LOUISOT.

Oui, monsieur, j'ai bien compris. Mademoiselle Anna est dans la voiture.

DES AUBIERS.

Tu l'as vue?

LOUISOT.

Oui, monsieur, et cette dame aussi.

DES AUBIERS.

Quelle dame?

LOUISOT.

Une dame qui se cache la figure, que personne ne la connaît; on l'a vue entrer en cachette dans le château.

DES AUBIERS.

Et c'est cette femme qui emmène Anna?

LOUISOT.

Oui, monsieur; c'est elle qui l'a mise en voiture et qui a parlé à votre cocher.

DES AUBIERS.

Je n'y comprends rien... Ah! si fait! (Se parlant à lui-même.) J'y suis, c'est un tour de la façon de de Luny.

LOUISOT, qui l'écoute.

Monsieur?

DES AUBIERS, agité, sans faire attention à lui.

Oui, oui, je le reconnais là! Il fait semblant de dormir, et il enlève pour son compte, dans ma propre voiture... Cette femme... son estimable complice, était donc là aux écoutes?

LOUISOT.

Oui, monsieur.

DES AUBIERS.

Quoi? que dis-tu?

LOUISOT.

Quand monsieur a été entré ici avec M. Cyprien, j'ai vu une dame qui se sauvait; et c'est la même qui avait, à ce qu'on m'a dit, causé ici avec ce monsieur.

DES AUBIERS, préoccupé.

Quel monsieur? M. de Luny?

LOUISOT.

Plaît-il, monsieur?

DES AUBIERS.

Eh bien, oui; M. de Marsac, je veux dire!

LOUISOT.

Oui, monsieur.

DES AUBIERS, à lui-même.

C'est bien joué, et tout à fait dans votre ancienne maniere, maître de Luny! Mais ça ne se passera pas comme ça. (Voyant Louisot.) Qu'est-ce que tu fais là, toi? Crève ton cheval, rattrape ma voiture et sache où elle va.

LOUISOT.

Oui, monsieur. (A part.) Il a dit trois fois de Luny, tout de même! Il y a quelque chose là-dessous! Je vas aux Ormeaux

dire tout cela à M. Cyprien, moi! Il courra mieux que moi.

Il sort.

SCÈNE XIV

DES AUBIERS, puis MARGUERITE.

DES AUBIERS.

Voyons, de la prudence, pour que M. Cyprien ne sache pas trop tôt... Il est aux Ormeaux... ce n'est pas là que passera la voiture, puisque nos plans sont éventés! J'ai le temps d'aller dire ma façon de penser à...

MARGUERITE.

A qui?

DES AUBIERS.

Ma femme!

MARGUERITE.

Oui, c'est moi qui enlève Anna et qui, l'ayant mise sur la route qu'elle doit suivre, reviens pour vous empêcher d'ébruiter la part que je prends à sa fuite : ayons l'air d'être d'accord et partons ensemble.

DES AUBIERS.

Ainsi, c'est vous qui venez tout bouleverser? Je devais m'y a tendre. Mais comment se fait-il que vous vous entendiez avec de Luny pour...?

MARGUERITE.

Comment dites-vous? de Luny?

DES AUBIERS.

Eh bien, oui; parbleu! vous le savez bien à présent, qu'il est ici! vous savez bien que de Luny et de Marsac ne font qu'un!

MARGUERITE.

Ainsi, c'est M. de Luny que vous m'avez présenté sous un faux nom, et qui deux fois aujourd'hui s'est moqué de moi?

DES AUBIERS.

Eh! c'est bien le moment de se disputer!

MARGUERITE.

Je suis jouée. Par qui donc?

DES AUBIERS.

Par de Luny, qui vous fait emmener Anna!

MARGUERITE.

Rassurez-vous, M. de Luny ne sait rien.

DES AUBIERS.

Comment! vous n'êtes pas d'accord avec lui? Mais c'est encore pis! il va être furieux!

MARGUERITE.

Il fallait peut-être lui demander sa permission? Je m'en suis passée.

DES AUBIERS.

Marguerite, Marguerite, ne jouez pas avec M. de Luny! ne le bravez pas, ne le mettez pas au défi.

MARGUERITE.

Ah! pour qui le croyez-vous si dangereux? pour Anna ou pour moi?

DES AUBIERS.

Pour Cyprien, ma femme!

MARGUERITE.

Comme rival? Anna est en sûreté; ne le fût-elle pas, je ne crois pas que les cinquante ans de ton ami...

DES AUBIERS.

Dieu! que tu as la tête dure! Quand de Luny tient une épée, ses cinquante ans lui servent mieux que la fougue et l'inexpérience de la jeunesse, que diable! S'il est ici caché, c'est que dernièrement encore, à Venise, un pauvre jeune homme, son rival, comme Cyprien peut l'être aujourd'hui...

MARGUERITE, effrayée.

Ah! oui, je comprends.

DES AUBIERS.

C'est bien heureux! Donc, il ne s'agit pas de railler cet

homme-là et de se donner les gants de lui avoir soufflé une belle à son insu.

MARGUERITE.

Oh! mon ami, ne crains rien! Je comprends, te dis-je; je serai charmante avec lui.

DES AUBIERS.

Tiens, le voici.

MARGUERITE.

Je veux le remercier; ça l'engagera davantage. Fie-toi à moi.

SCÈNE XV

DES AUBIERS, DE LUNY, MARGUERITE, puis LOUISOT.

DES AUBIERS, allant à de Luny.

Eh bien, mon cher de Luny, vous savez tout maintenant, et tout s'est arrangé pour le mieux! Voilà ma femme qui se charge de la jeune personne, et qui veut vous dire elle-même combien elle vous sait gré d'avoir renoncé...

DE LUNY, avec sa manière d'être naturelle.

A quoi donc? au petit mérite d'une bonne action? Du moment que c'est madame qui me l'enlève... (Bas.) Elle sait donc qui je suis?

DES AUBIERS, haut.

Mais certainement! et elle a beaucoup ri de nos précautions! Elle est enchantée que nous l'ayons attrapée ce matin! Quand je vous disais que ses préventions ne tiendraient pas contre votre amabilité!... N'est-ce pas, Marguerite?

MARGUERITE.

Je les abjurerais, dans tous les cas, en apprenant que M. de Luny a bien voulu laisser éloigner un sujet de crainte, sans trop se moquer de nous et sans se rappeler mes injures. Il est beau de se venger ainsi, monsieur le comte, et je vous en remercie.

DE LUNY.

C'est moi, madame, qui vous bénis d'avoir si bien compris mon cœur.

DES AUBIERS.

Maintenant, je pourrai vous présenter mon fils sans aucune inquiétude. (A demi-voix.) Ce n'est pas lui qui vous coupe l'herbe sous le pied, c'est la morale! Il n'est pas le moins frustré des deux, lui, le pauvre garçon!

DE LUNY, à Marguerite, qui reste froide et roide en dépit d'elle-même.

Madame n'a rien de plus à m'ordonner? pas même d'aller lui demander pardon de ma supercherie?...

DES AUBIERS, bas.

C'est à moi d'obtenir ça! Donnez-moi le temps.

DE LUNY, bas.

Vous disiez que c'était si facile!

DES AUBIERS, bas.

Sans doute; mais encore faut-il...

DE LUNY, bas.

Vous ne recevez donc pas qui vous voulez?

DES AUBIERS, bas.

Si fait, je...

DE LUNY, à part.

Ah! on veut me faire banqueroute...

DES AUBIERS, à Louisot, entré sur la pointe du pied.

Hein? Qu'est-ce qu'il y a encore?

LOUISOT.

Monsieur, c'est M. Cyprien qui s'est impatienté d'attendre la voiture à passer, et qui s'en revient tout sens dessus dessous!

DES AUBIERS.

Oui, oui; cours lui dire que je vas lui parler... avec madame.

LOUISOT.

Oui, monsieur; mais c'est que... je ne sais pas qui diantre

a été lui dire que M. de Luny était ici, et que c'était lui qui vous soufflait la demoiselle...

DES AUBIERS.

Ah! diable! Pardon, de Luny! (A Marguerite.) Je vais lui dire qu'Anna est sous ta garde, il le faut!

MARGUERITE.

Certes, j'y vais aussi!

DE LUNY, lui offrant son bras.

Vous partez, madame? Permettez-moi..

MARGUERITE.

Non, merci! Il faut que vous restiez là!...

DE LUNY, insistant.

Mais...

MARGUERITE, à des Aubiers.

Va! je te suis.

SCÈNE XVI

MARGUERITE, DE LUNY.

DE LUNY.

Ah çà! vraiment, c'est une invasion! Comme vous êtes émue, madame?

MARGUERITE.

Moi? Pas du tout.

DE LUNY.

Enfin, vous me gardez à vue, voilà qui est clair pour moi.

MARGUERITE.

Eh bien, oui!... C'est l'affaire d'un instant.

Ils s'asseyent à gauche.

DE LUNY.

Tant pis! je voudrais que monsieur votre beau-fils fût plus long à convaincre. Mais il est donc terrible, cet enfant-là? Je lui cède sa maîtresse, et il crie encore!

MARGUERITE.

Il ne crie pas du tout! Est-ce que vous l'entendez?

DE LUNY.

Il me semble! Vous l'avez gâté! Vous savez donc gâter les gens... quoi qu'en dise M. des Aubiers?

MARGUERITE, préoccupée.

J'ai eu tort, certainement.

DE LUNY.

Un beau jour, il recevra quelque leçon désagréable! Pourquoi tremblez-vous?

MARGUERITE, qui a tressailli.

Je ne peux pas trembler, j'ai votre parole!

DE LUNY.

Je l'ai donnée à votre mari. Pourtant...

MARGUERITE, d'un ton sévère.

Pourtant? vous dites pourtant?

DE LUNY.

Mais... que ferais-je, par exemple... c'est une supposition gratuite, j'espère!... si ce jeune lion venait rugir de trop près à mes oreilles?

MARGUERITE.

Je vous dirais : « Soyez calme : un homme comme vous a fait ses preuves et peut se montrer indulgent!... »

DE LUNY.

Indulgent, oui! mais, dans certains cas, il faudrait être héroïque! Voyons, je suppose qu'il lui passe par la tête de me faire quelque grave injure! un soufflet, par exemple?

MARGUERITE.

Eh bien, vous seriez héroïque!

DE LUNY.

Vous croyez?

MARGUERITE, inquiète.

J'en suis sûre. (A part.) Pourquoi mon mari ne revient-il donc pas?

Elle se lève.

DE LUNY.

Ainsi, madame...?

Il s'approche d'elle.

MARGUERITE.

Quoi?

DE LUNY.

Vous me prescririez l'héroïsme? Je n'en ai pas l'habitude en pareil cas;... mais, si vous me le prescrivez...

MARGUERITE.

Le cas échéant, je ne pourrais que vous implorer, monsieur!

DE LUNY.

Oh! je ne suis pas très-sensible, moi! je ne cède qu'à l'autorité absolue.

MARGUERITE.

Quelle autorité?

DE LUNY.

Celle qu'une femme charmante, et qui connaît sa force, ne dédaigne pas de faire sentir.

MARGUERITE.

Monsieur de Luny, croyez plutôt à la reconnaissance d'une mère qu'aux grâces d'une coquette. Je ne saurais pas l'être, moi!

DE LUNY.

C'est-à-dire que vous méprisez trop certains hommages! Je ne m'y trompe pas; la guerre dure encore entre nous! je suis toujours pour vous l'affreux, l'abominable de Luny.

MARGUERITE, avec effort.

Bah! ne voyez-vous pas que je vous avais deviné et que je vous rendais votre plaisanterie? N'était-ce pas de bonne guerre?

DE LUNY.

Ah! elle ment! enfin, voici la femme qui se révèle!

MARGUERITE, avec dédain.

Vous croyez! (A part.) Ah! si mon mari voulait m'aider comme je me moquerais de ce monsieur-là!

DE LUNY.

Je ne m'en plains pas! vous êtes mille fois plus aimable ainsi, et, puisque vous daignez être une femme, je tiens à

vous prouver que je ne suis pas un démon! Je veux, sans jouer au Marsac, vous inspirer de la confiance et vous forcer de croire à mon dévouement; j'en viendrai à bout, car... vous me recevrez!

MARGUERITE.

Mon mari vous a dit...

DE LUNY.

Que vous ne vouliez pas; mais vous me direz de venir.

MARGUERITE.

Plus tard...

DE LUNY.

Non! tout de suite! car voilà votre beau-fils exaspéré...

MARGUERITE, entendant la voix de Cyprien au fond.

Ah! ne restez pas ici!

DE LUNY.

Voulez-vous que je mette la barre à la porte?

MARGUERITE, avec autorité.

Non, certes! sortez par là!

Elle montre la droite.

DE LUNY.

Je fuis! C'est grave, voilà que je deviens un héros, madame; vous promettez donc...?

MARGUERITE.

Oui!

De Luny se place derrière la porte de droite.

SCÈNE XVII

DE LUNY, à droite, derrière la porte entr'ouverte; MARGUERITE, CYPRIEN, LOUISOT; puis DES AUBIERS.

CYPRIEN, à Louisot en entrant par le fond à droite.

Tu dis que mon père est là avec lui?

MARGUERITE.

Vous ne l'avez pas vu?

CYPRIEN.

Vous ici, madame!... chez le dernier des hommes!

MARGUERITE.

Taisez-vous! celui dont vous parlez...

CYPRIEN.

C'est un lâche qui a trahi sa parole et qui se cache!

DE LUNY, caché, à part, souriant.

Très-bien!

MARGUERITE.

Tais-toi, malheureux enfant! Tu cherches Anna? C'est moi qui...

CYPRIEN.

Non, non! c'est lui, l'infâme!

DE LUNY, à part.

Bon!

DES AUBIERS, essoufflé.

Ah! enfin, le voilà! j'arrive à temps! (A Cyprien.) Eh bien, tu sais...

CYPRIEN.

Je sais qu'on me trompe; vous voilà tous deux ici, et Anna est partie, disparue!...

MARGUERITE.

Mais c'est...

CYPRIEN.

C'est ma faute, je le sais, je l'ai compromise et dès lors vous vous croyez le droit de l'abandonner... Vous, ma mère, vous-même! Mais vous ne songez donc pas que vous la livrez à ce misérable... car vous l'avez dit, mon père! c'est lui! Oh! je le tuerai... mais, auparavant, je le souffl...

DES AUBIERS.

Eh bien! eh bien!

MARGUERITE.

Cyprien, sur l'honneur de votre père, je vous dis qu'Anna est entre mes mains, et que M. de Luny ne sait pas même où elle est!

CYPRIEN.

Vous le jurez ?...

MARGUERITE.

Je le jure.

CYPRIEN.

Je veux la voir !

DES AUBIERS.

Eh bien, tu la verras, viens.

CYPRIEN.

Je veux la voir tout de suite !

DES AUBIERS.

Viens ! elle n'est pas ici. (A Marguerite.) Vous venez, Marguerite !

Il sort en entraînant Cyprien. Louisot les suit.

DE LUNY, sortant par la droite rapidement

Vous me recevrez demain ?

MARGUERITE.

Oui ! (Il lui baise la main. — A part, avec colère et douleur.) O mon Dieu !

ACTE TROISIÈME

Au château des Aubiers. — Salon Louis XVI, riche et gai. — Portes au fond, portes latérales allant aux appartements de M. et de madame des Aubiers ; table au milieu.

SCÈNE PREMIÈRE

CYPRIEN, DES AUBIERS.

CYPRIEN.

Tu dis que dans une heure au plus...?

DES AUBIERS, assis près de la table.

Oui, oui, cent fois oui !

CYPRIEN.

Mais pourquoi m'avoir ramené chez nous, puisque vous dites qu'elle est au couvent?

DES AUBIERS.

Ne faut-il pas que ta mère s'habille pour aller à la ville?... Donne-lui le temps, morbleu! Il n'y a pas un quart d'heure que nous sommes rentrés! Tu fais trente questions et tu n'écoutes pas les réponses! J'aimerais autant avoir trois volcans à gouverner que ce garçon-là.

SCÈNE II

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Me voilà!

CYPRIEN.

Ah! enfin!

DES AUBIERS, il se lève.

Enfin!... Oui... vous êtes mise à ravir, Marguerite; à la bonne heure.

CYPRIEN, à part.

Elle n'est pas habillée pour sortir. (Haut.) Nous allons partir, n'est-ce pas, maman?

MARGUERITE.

Je veux d'abord te parler. Assieds-toi!

Elle s'assied.

CYPRIEN.

Ah! tenez, vous voulez gagner du temps!

DES AUBIERS.

Alors, tu crois que ta mère te trompe?

MARGUERITE.

Non! il ne peut pas croire ça!

CYPRIEN, exaspéré.

Allons, j'aurai de la patience.

Il s'assied.

DES AUBIERS, remontant.

Oui, ça se voit! mais je te conseille, ma foi, de te plaindre! voilà une belle occupation que tu nous donnes depuis ce matin! Et ta mère! c'est agréable pour elle d'avoir a se charger d'une fille qui ne vaut peut-être pas toute la peine qu'elle nous donne.

CYPRIEN.

Maman, vous l'avez vue.

MARGUERITE.

Oui, et je ne suis pas de l'avis de ton père.

DES AUBIERS.

Ah! au fait, si vous en étiez, ce serait la fin du monde.

MARGUERITE.

Pardon, mon ami, vous penserez comme moi, en connaissant mieux Anna. Elle est digne d'estime.

DES AUBIERS, bas, à Marguerite.

Ce n'est peut-être pas cela qu'il faudrait lui dire, à lui!

CYPRIEN.

Vous voyez donc bien, chère mère, qu'en vous priant de la prendre ici...

MARGUERITE.

Ceci est une autre affaire. Elle n'y consentirait pas, elle est trop honnête pour cela.

DES AUBIERS, s'asseyant à droite.

Et Cyprien ferait beaucoup mieux de ne pas insister pour la voir. (A Cyprien.) Tantôt, tu ne demandais qu'à la faire sortir de Luny; mais tu es si peu conséquent!...

MARGUERITE.

Mon Dieu, mon ami, c'est un peu votre faute! Il a cru tantôt que, sans mon ambition, vous ne seriez pas opposé à ses rêves.

DES AUBIERS, à part.

Il avait besoin de répéter ça, lui! (A Marguerite.) Je n'ai jamais dit...

MARGUERITE.

N'avez-vous pas dit quelquefois qu'on n'était pas plus heureux avec une femme riche?

DES AUBIERS, vivement.

Je n'ai pas dit ça pour toi!...

MARGUERITE.

Je le sais bien! mais, enfin, c'est votre opinion... en général...

CYPRIEN.

C'est ton opinion, mon père!

DES AUBIERS.

C'est possible; mais, pour songer au mariage, tu es beaucoup trop jeune.

MARGUERITE.

Oh! ce ne serait pas encore là l'obstacle! « A vingt ans ou à trente-cinq, c'est toujours le mariage; avec l'amour, on a la tempête; avec la raison, l'ennui... et je crois que la tempête vaut encore mieux pour la jeunesse. »

DES AUBIERS.

J'ai dit ça, moi! quand donc?

CYPRIEN.

Il n'y a pas plus de deux heures!

DES AUBIERS, fâché.

Eh bien, si je l'ai dit, je plaisantais! (A part.) Ah çà! elle a donc un démon familier?

CYPRIEN, bas.

O ma mère! si vous vouliez...

MARGUERITE, bas.

Non! je ne veux pas, mon fils!

DES AUBIERS, avec humeur, se levant.

Moi, je vois bien que...

MARGUERITE, se levant.

Tu vois que...?

DES AUBIERS, bas, à Marguerite.

Je vois que vous écoutez fort bien aux portes, et que vous

avez voulu me donner une leçon! En présence de mon fils, c'est un peu dur! Je m'en vas.

MARGUERITE, bas, à des Aubiers.

Oui! va te reposer; il n'y a pas là de leçon, et tu as tort de désavouer tes paroles, puisque c'est moi qui me charge de convaincre Cyprien... Tu veux garder sa tendresse et sa confiance, c'est ton droit! moi, j'accepte la lutte et les reproches.

DES AUBIERS.

Marguerite, ce n'est pas là ce que je veux! tu me crois trop égoïste aussi!

MARGUERITE.

Nullement; va te reposer, te dis-je!

DES AUBIERS.

Je vas prendre quelque chose; il est quatre heures, et je n'ai pas dîné, moi, au milieu de tout ça!

MARGUERITE.

Ton repas t'attend, je l'ai fait servir...

DES AUBIERS, à part.

Elle n'oublie rien!

Des Aubiers sort par la droite.

SCÈNE III

CYPRIEN, MARGUERITE.

CYPRIEN.

Ainsi...?

MARGUERITE, venant se rasseoir.

Ainsi...?

CYPRIEN.

Mon Dieu! pourquoi disiez-vous tout cela à mon père? Vous semblez abjurer le préjugé de la naissance, condamner la chimère de l'ambition, et vous dites non! toujours non!

MARGUERITE.

Je dis non à des espérances frivoles que tu veux conserver pour le malheur d'une pauvre fille.

CYPRIEN.

Vous m'ôtez tout à la fois le présent, l'avenir... et jusqu'à votre estime, car vous m'attribuez des projets de séduction qui me blessent jusqu'au fond de l'âme.

MARGUERITE.

Tu n'as pas ces projets-là : j'en suis persuadée; mais vous êtes deux enfants, et vous ne savez pas à quoi peut entraîner une passion à laquelle on s'obstine à donner le change. Ça a pu durer un an dans une vie calme; mais, après ce qui s'est passé aujourd'hui, l'équivoque n'est plus possible, il faut vous séparer pour toujours.

CYPRIEN, se levant.

Eh bien, voilà à quoi je ne peux pas m'engager. Je vous tromperais, je me tromperais moi-même.

MARGUERITE.

Donc, tu es faible d'esprit et de cœur. Tu n'as ni conscience ni amour.

CYPRIEN.

Ni amour!

MARGUERITE.

Non, tu n'aimes pas! la preuve, c'est cette fièvre, cette révolte où je te vois. Tu sais que tu ne peux pas revoir cette enfant sans la perdre, ne fût-ce que dans l'opinion, et tu veux la revoir à tout prix.

CYPRIEN.

Et vous, vous voulez la cacher si bien que je ne retrouve jamais sa trace! Oh! dites-le! je m'attends à tout! vous voulez l'ensevelir vivante dans un cloître, la séparer de moi par des vœux éternels!... mais je m'y oppose, moi; je la chercherai, je la découvrirai!...

MARGUERITE.

Et quand tu l'auras trouvée?...

CYPRIEN.

Je mettrai le feu au couvent, s'il le faut! et je l'enlèverai.

MARGUERITE.

Très-bien! tu la respectes, tu l'adores! et tu es bien résolu à la déshonorer.

CYRRIEN, avec force.

Je suis résolu à l'épouser.

MARGUERITE, se levant.

Malgré moi?

CYPRIEN, tombant à ses genoux.

Ma mère! pardonne-moi! Oh laisse-moi te parler comme il y a dix ans! Tu as beau refouler la tendresse, je t'aime, moi! et je te bénis... et je te maudis aussi dans le délire, depuis que l'amour s'est emparé de ma vie! Que veux-tu! je n'y peux rien! j'ai essayé de me combattre.

MARGUERITE.

Tu as essayé?

CYPRIEN.

Oui! c'est impossible! je deviens fou! Plains-moi, si tu ne me comprends pas! punis-moi! retire-moi tes dons, reprends ta fortune! abandonne-moi à mon sort! mais pardonne-moi dans ton cœur! Le monde, les lois du devoir, les convenances de la famille veulent que tu me brises sous un principe d'autorité sacré à tes yeux. Eh bien, brise-moi! (Marguerite retombe assise.) Renie l'enfant que tu as tant aimé; mais, quand justice sera faite, laisse revenir la pitié, et souviens-toi qu'en dépit de tout, cet enfant t'aimait de toute son âme! Mère, voilà tout ce que je te demande; le reste, je le subirai... (Marguerite se détourne pour cacher ses larmes.) Ah! vous pleurez, ma mère, vous pleurez! (Marguerite se lève et sonne.) Que décidez-vous, maman? Je ne veux pas que vous cédiez ainsi! (Marguerite dit un mot à sa femme de chambre, qui est entrée et qui sort aussitôt.) Mon Dieu! vous souffrez!

MARGUERITE.

Oui! tu m'as déchiré le cœur et tu triomphes! Tu t'es dit: « Faisons-la souffrir, et elle cédera! » Eh bien, sois content, je cède, mais avec une immense douleur et une amère pitié. Sache bien que je ne trouve aucun sujet de crainte dans la

naissance, dans la position, dans le caractère d'Anna. Tout est pur en elle; et, moi, voulant réparer le mal que tu as fait, je la jugeais digne d'un meilleur sort que celui d'appartenir à un enfant.

CYPRIEN.

Un enfant!

MARGUERITE.

Oui, un enfant sans force et sans vertu. L'obstacle à votre bonheur est en toi-même. Tu n'es pas un homme, et ce n'est pas à cause de ton âge! D'autres, à l'âge que tu as, sont dignes d'être époux et pères. Mais, toi, esclave de tes passions, de tes désirs, de tes colères, de tes illusions, de ta jalousie; toi qui ne crains pas de détruire à jamais, dans un moment de fureur, le repos, le bonheur et la dignité des tiens, quel appui et quel exemple donnerais-tu à ta famille?... Tu as tout compromis aujourd'hui : l'honneur de celle que tu prétends aimer, ta propre vie, celle de ton père!

CYPRIEN, effrayé

La vie de mon père?

MARGUERITE.

Et quelque chose de plus encore!

CYPRIEN.

Quoi donc, madame? Parlez!

MARGUERITE.

Non! non! Voici mademoiselle Anna; qu'as-tu à lui dire?

SCÈNE IV

LES MÊMES, ANNA

CYPRIEN.

Elle! ici!

ANNA, voyant Cyprien et reculant.

Où suis-je donc? Ah!

MARGUERITE.

Ne craignez rien! Vous êtes près de moi, ma chère.

ANNA.

Ah! madame, pardonnez-moi, je suis si étourdie de me voir chez vous! C'est un rêve!

MARGUERITE.

Anna, vous êtes libre! Voulez-vous, en dépit de moi, suivre ce jeune homme, qui vous offre de bonne foi le mariage? Vous le pouvez; son père l'adore et cédera à coup sûr. Moi, sa belle-mère, je n'ai aucune autorité légale sur lui, et, comme je ne voudrais devoir sa soumission ni à une menace ni à un mensonge, je veux que vous sachiez, tous les deux, qu'il ne dépend plus de moi de reprendre la fortune que je lui ai assurée. Donc, il est maître de ses actions, faites ce que vous voudrez.

CYPRIEN.

Ma mère, écoutez!

MARGUERITE, montrant Anna.

Non! je ne veux pas gêner sa réponse.

ANNA.

Ma réponse est bien simple, madame : si j'avais jamais aimé quelqu'un, ce quelqu'un-là me deviendrait étranger, et perdrait mon affection avec mon estime, le jour où il briserait le cœur d'une mère telle que vous!

MARGUERITE.

Parlez-lui donc, Cyprien! N'avez-vous aucune bonne raison pour la convaincre?

CYPRIEN.

J'ai cru en avoir; je sens que je n'en ai plus.

ANNA, bas, à Marguerite.

Ah! madame, je l'ai blessé mortellement, et je pars.

MARGUERITE.

Laissez-le réfléchir; il a un grand parti à prendre, celui de vous quitter sans faiblesse et sans amertume.

ANNA.

Il le prendra, madame; ne doutez pas de lui plus que de moi; mais j'aurais bien mieux aimé ne pas le revoir.

MARGUERITE.

Oui, cette épreuve est cruelle, je le comprends; mais elle était nécessaire pour vous deux. Quant à vous, Anna, je savais que vous en sortiriez avec la droiture et la fermeté d'un grand cœur.

ANNA.

Oh! la meilleure des femmes! Vous n'avez pas douté de moi? C'est bien là ce qu'il faut me dire pour me donner du courage! J'en aurai.

MARGUERITE.

Vous en avez. Que n'en a-t-il autant que vous!

ANNA.

Ah! madame, c'est tout simple qu'il en ait moins: il a toujours été heureux!

MARGUERITE.

Oui, et trop aimé. Mais vous, Anna, je veux que vous ayez un peu de ce bonheur-là : comptez sur une bonne place dans mon cœur.

ANNA.

Oui, oui, aimez-moi un peu, j'en ai tant besoin! Dites-moi que je vous reverrai un jour! Quand il sera marié, lui, votre bénédiction sera le but et la récompense de ma vie.

MARGUERITE, l'embrassant.

Pauvre chère enfant, je vous bénis d'avance.

ANNA, à genoux.

Merci! Je peux tout maintenant. Quand voulez-vous que je parte?

MARGUERITE.

Passez d'abord dans ma chambre, je veux vous choisir de quoi vous composer un joli trousseau. (Louisot entre et remet une lettre à Marguerite. — A Anna.) Allez, ma chère, je vous suis. (Anna sort. Marguerite ouvre la lettre, regarde la signature et tressaille.) Il n'y a pas de réponse.

Louisot sort.

SCENE V

MARGUERITE, CYPRIEN.

CYPRIEN, qui l'a observée, à part.

Qu'a-t-elle donc? (Se rapprochant.) Maman!

MARGUERITE, mettant la lettre dans sa poche.

Que veux-tu?

CYPRIEN.

Vous venez de recevoir une mauvaise nouvelle.

MARGUERITE.

Fort désagréable.

CYPRIEN.

Pis que cela. Vous avez une grande inquiétude ou un grand chagrin.

MARGUERITE.

Qu'importe?

CYPRIEN.

Et c'est à cause de moi! Mon Dieu, je n'ai pourtant pas dit un mot à Anna.

MARGUERITE.

Je t'en sais gré!

CYPRIEN.

Mais, si je me soumets, si tout est rompu, de quoi vous affectez-vous maintenant?

MARGUERITE.

Ne me le demande pas, je ne peux pas te le dire.

Elle sort.

SCÈNE VI

CYPRIEN, puis LOUISOT.

CYPRIEN.

Qu'est-ce donc? que se passe-t-il? J'ai compromis le repos et la dignité des miens... la vie de mon père! et quelque

chose de plus encore... son honneur! Comment cela serait-il possible? (Voyant Louisot.) Ah! dis-moi!

LOUISOT.

Oui, monsieur, je venais pour ça!

CYPRIEN.

Eh bien, quoi? Parle.

LOUISOT.

Oui, monsieur. C'est pour prier monsieur de ne pas dire que je lui ai dit qu'est-ce qui m'a dit que M. de Marsac et M. de Luny, c'étaient les deux mêmes.

CYPRIEN, rêveur.

Bien! bien! Pourquoi ce de Luny prenait-il un faux nom? (A Louisot.) Sais-tu d'où vient cette lettre que tu as remise tout à l'heure à madame?

LOUISOT.

Oui, monsieur. Ça vient de Luny; c'est Mézières, le chasseur de M. le comte, qui l'a apportée.

CYPRIEN, à part.

Ah! oui. S'il y a ici une blessure, une menace, c'est de lui qu'elle doit venir. (A Louisot.) Il est parti, ce Mézières?

LOUISOT.

Oui, monsieur; mais il a dit, aux écuries : « Je vas revenir avec mon maître. »

CYPRIEN.

Ah! c'est bien! laisse-moi. (Louisot sort.) Quelque chose me disait qu'il avait entendu mes menaces et qu'il viendrait m'en demander raison. Mon père le sait peut-être... peut-être veut-il se battre à ma place! Ah! j'irai au devant de M. de Luny, moi. Mais ma mère?... pourquoi est-ce à elle qu'il écrit? C'est elle qu'un danger menace; je resterai près d'elle!... Quel danger?... Ah! je ne veux pas... je n'ose pas comprendre.

SCÈNE VII

MARGUERITE, CYPRIEN.

MARGUERITE.

Tu es encore là?

CYPRIEN.

Oui; j'ai besoin que vous me disiez...

MARGUERITE.

Moi, j'ai besoin de quelques moments de tranquillité.

CYPRIEN.

Vous me renvoyez?

MARGUERITE.

Pour un quart d'heure.

CYPRIEN.

Maman, vous êtes toujours mécontente de moi?

MARGUERITE.

Non, mon enfant, au contraire.

CYPRIEN.

Et je ne peux donc rien pour vous?

MARGUERITE.

Toi? Rien.

CYPRIEN, à part, se retirant.

Oh! il faudra pourtant bien que je trouve... (Il la voit relire la lettre.) Encore cette lettre!...

Il sort

SCÈNE VIII

MARGUERITE, seule, lisant.

« Ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire dans les trop courts instants que vous avez passés chez moi, mon ambassadeur m'avait chargé, lorsque j'ai dû quitter l'Italie, de lui envoyer quelqu'un à ma place... » — Il ment! il ne m'a pas dit un mot de ça! — « Je reçois à l'instant même

une lettre de lui, dans laquelle il insiste pour avoir un sujet de mon choix. Je crois devoir en parler sur-le-champ à M. des Aubiers pour monsieur son fils; et, si vous daignez prévenir l'un et l'autre, je serai chez vous presque aussitôt que ma lettre... Croyez, madame, que mon vœu le plus ardent est de mettre à vos pieds le plus dévoué des esclaves... Le comte DE LUNY. » — Ah! je comprends maintenant; il veut se rendre nécessaire, et il me fournit charitablement un prétexte pour l'admettre dans l'intimité, sans que mon mari s'en étonne; il n'a pas encore l'audace de me demander un tête-à-tête... il lui suffit, pour le premier jour, que je sois complice passive de ses charmants projets, et que je fasse un mensonge à ma famille pour l'y mettre à l'aise... (Tout en parlant, elle a ôté les rubans et les fleurs de sa coiffure.) Allons, je ne l'attendais que demain. Je m'étais faite belle aujourd'hui pour mon mari. Il faut que j'endure la présence de cet étranger... C'est déjà une insulte à subir. Mais qui peut m'en préserver?... Avec leur fatal point d'honneur, nos maris et nos fils nous réduisent au silence, justement quand nous aurions le plus besoin de leur protection.

SCÈNE IX

MARGUERITE, DES AUBIERS.

DES AUBIERS.

Eh bien, Cyprien?

MARGUERITE.

Il se soumet.

DES AUBIERS.

Bravo, ma femme! Vraiment, tu n'es pas maladroite quelquefois! Mais est-ce qu'il a beaucoup de chagrin?

MARGUERITE.

Beaucoup.

DES AUBIERS.

Pauvre garçon! Eh bien, que dis-tu de l'idée de le faire voyager?

MARGUERITE.

De qui, cette idée?

DES AUBIERS.

Tu le sais bien, puisqu'il t'a écrit... Il est là.

MARGUERITE.

Qui?

DES AUBIERS.

De Luny, parbleu! Tu le sais bien, te dis-je! A quoi songes-tu?... Tiens, pourquoi donc as-tu ôté les fleurs de ta coiffure? Ça t'allait si bien!

MARGUERITE.

Ça me gênait.

DES AUBIERS.

Est-ce que tu as mal à la tête?

MARGUERITE.

Peut-être! un peu... Mais...

DES AUBIERS.

Mais tu es triste! Est-ce que tu m'en veux à cause de ce matin?

MARGUERITE.

Je ne t'en veux jamais de ta mauvaise humeur; tu en reviens avec tant de bonté!

DES AUBIERS.

Et toi, tu sais si bien me pardonner quand tu veux!

MARGUERITE, riant.

Allons, vas-tu insister pour avoir ta grâce?... Je finirai par te croire coupable.

DES AUBIERS.

Dis-moi seulement que tu m'aimes toujours.

MARGUERITE.

Est-ce que tu pourrais ne plus m'aimer, toi?

DES AUBIERS, lui baisant la main.

Oh! chère femme!

MARGUERITE.

Allons, parle-moi de ton fils. Tu dis?...

DES AUBIERS.

Que de Luny lui offre un emploi considérable, magnifique, très-au-dessus de tout ce que l'on peut espérer à son âge; et que je viens te consulter de sa part! Réponds, c'est pressé!

MARGUERITE.

Et Cyprien accepte?

DES AUBIERS.

Je ne lui en ai pas encore parlé. S'il allait s'imaginer que de Luny veut l'éloigner pour se venger! Il est comme toi, il a des préventions.

MARGUERITE.

Alors, il ne faut pas qu'il accepte. On ne doit être l'obligé que de ceux qu'on estime.

DES AUBIERS.

Allons voilà l'exagération qui revient. Tu ne réfléchis pas; tiens, voilà de Luny qui te dira lui-même...

MARGUERITE.

Ah! il entre comme ça chez moi!

DES AUBIERS.

Bah! à la campagne!...

SCÈNE X

LES MÊMES, DE LUNY.

DE LUNY, au fond.

Personne pour annoncer?...

DES AUBIERS, à Marguerite.

Tu vois, c'est la faute de tes gens.

MARGUERITE, à de Luny.

Nous avons tellement envahi aujourd'hui le domicile de M. le comte, qu'il nous rend la pareille! ce sont des représailles.

DES AUBIERS.

Fort aimables! Voyons, de Luny, plaidez les avantages de l'affaire. Moi, je vas trouver Cyprien pour le prévenir.

MARGUERITE.

Mais...

DE LUNY, à des Aubiers.

Hâtez-vous! le courrier repart dans deux heures! et il faut qu'il emporte ma réponse.

MARGUERITE.

Mais auparavant... Monsieur des Aubiers!...

SCÈNE XI

DE LUNY, MARGUERITE.

DE LUNY.

Il est déjà sorti, madame! et j'ai le bonheur inespéré de me trouver seul avec vous.

MARGUERITE, froidement.

Dites-moi, monsieur le comte, mon mari sait-il que vous avez entendu les menaces de son fils?

DE LUNY.

La modestie me défendait de lui raconter mes prouesses... en fait de patience, et je vois, madame, que vous n'avez pas voulu me donner le moindre mérite aux yeux du chef de la famille! vous ne lui aviez même point parlé de ma lettre.

MARGUERITE.

Je ne l'ai pas lue.

DE LUNY, regardant la lettre sur la table.

Vous l'aviez au moins décachetée.

MARGUERITE.

Ce n'est pas une raison.

DE LUNY.

Enfin, vous n'avez consenti en aucune façon à me recevoir, vous tenez à le constater! et j'ai dû escalader le ciel, à mes risques et périls.

MARGUERITE.

Vous vous piquez d'audace, je le sais!

DE LUNY.

Et de persévérance, quand on me met au défi.

MARGUERITE.

Au défi? Monsieur de Luny, écoutez, vous avez cru que je vous haïssais, vous vous êtes trompé, je ne hais personne. Votre réputation d'homme dangereux... de tout temps, vous y avez tenu, convenez-en; et, si j'eusse parlé de vous, comme d'un personnage sans conséquence, vous en eussiez été peu flatté; ne faites donc pas semblant de m'en vouloir Vous me pardonnez sans effort, et, en qualité d'honnête femme de province, j'ai tous les droits possibles à votre indifférence.

DE LUNY.

Voilà, madame, quant au dernier point, ce qu'il m'est impossible de vous accorder.

MARGUERITE.

Vous m'accordez le reste?... Pourtant, attendez, j'ai dit un mot, un seul mot qui vous a irrité contre moi.

DE LUNY.

Je ne m'en souviens pas.

MARGUERITE.

Si vraiment! j'ai fait allusion à votre âge; en cela, j'ai eu tort, j'ai dit une bêtise. Du moment que vous avez, à peu d'années près, je crois... l'âge de mon mari, j'ai fait une sotte plaisanterie, et j'en demande pardon à lui et à vous.

DE LUNY.

Madame, c'est trop de douceur et de bonté! vous voulez m'ôter tout prétexte pour vous attaquer.

MARGUERITE.

Pour m'attaquer?

DE LUNY.

Dans la forteresse de vos préventions.

MARGUERITE.

Je n'ai ni préventions ni forteresse! j'aime mon mari, voilà tout!

DE LUNY.

Oh! on aime toujours son mari!

MARGUERITE.

Plus ou moins ; moi, j'adore le mien.

DE LUNY.

Vraiment! un homme de... notre âge peut donc être aime à ce point?

MARGUERITE.

Oui, certes! Quand il a conservé la candeur et la bonté d'un enfant, en dépit des plus tristes expériences; quand il a, pour tout défaut, l'excès de ses propres qualités, la confiance, l'abandon, la sensibilité et les tendres faiblesses de l'amour paternel; cet homme-là n'aura jamais de tache sérieuse aux yeux d'une femme équitable. Il sera toujours aimé, parce qu'il sera toujours aimant. Vous voyez donc bien qu'il ne peut pas vieillir!

DE LUNY.

Savez-vous, madame, que vous êtes horriblement coquette?

MARGUERITE.

Ah! vous trouvez?

DE LUNY.

Oui, madame, oui! vous me faites entrevoir un monde de délices, dans les trésors de votre âme, et vous savez bien que c'est le moyen d'enflammer la mienne.

MARGUERITE.

C'est donc une déclaration que vous me faites là? Dites, je ne m'y connais pas, moi!

DE LUNY.

C'est une témérité qui pourtant vous indigne.

MARGUERITE, froidement.

Non! ça m'étonne! (A part.) J'espère que j'en ai, de la patience!

DE LUNY.

Vous voyez bien, madame, que, de plus en plus, vous me mettez au défi! Mais voilà monsieur votre beau-fils, qui

sans doute va m'accabler aussi de ses hauteurs. Vous lui prescrirez de refuser mes services.

MARGUERITE, à part.

Pourvu qu'il les refuse avec prudence!

SCÈNE XII

LES MÊMES, DES AUBIERS, CYPRIEN.

CYPRIEN, à son père en entrant.

Oui, mon père, je refuse et je veux le dire moi-même à M. de Luny.

DES AUBIERS.

En le remerciant! (Bas.) Tu me l'as promis!

CYPRIEN.

Monsieur le comte!

DES AUBIERS.

Attends au moins que je te présente.

DE LUNY.

C'est inutile, je reconnais monsieur votre fils... à la voix!

DES AUBIERS.

Comment ça?

DE LUNY.

Il refuse! il a grand tort, quant à ses intérêts, mais il obéit à madame, et il a raison. J'en ferais autant, si j'étais à sa place!

MARGUERITE.

Il se destine à une autre carrière... ses études...

DE LUNY.

Vous voulez en faire un grave magistrat? C'est trop tôt! il est si jeune!

MARGUERITE.

A plus forte raison ferait-il un mauvais diplomate. (Avec intention, regardant Cyprien.) Il n'a peut-être pas le calme nécessaire pour rendre les grands services qu'on pourrait exiger de lui!

DE LUNY.

Et que l'on doit attendre d'un homme mûr, toujours maître de son premier mouvement. N'en parlons plus! Mais avouez, madame (baissant la voix) que les natures candides et spontanées... dont vous parliez tout à l'heure, n'ont pas toujours le meilleur rôle dans les affaires délicates.

MARGUERITE.

Vous n'en savez rien, vous!

DE LUNY.

Je sais, du moins, qu'elles donnent toujours de l'avantage à qui sait profiter de leurs fautes.

MARGUERITE.

C'est-à-dire à qui n'est pas vraiment généreux.

DE LUNY.

On ne peut pas être éternellement généreux... c'est un métier de dupe; peut-on abjurer ses droits, quand on vous les dénie sans ménagement?

MARGUERITE.

Ses droits?...

CYPRIEN, qui, pendant ce dialogue, a regardé continuellement Marguerite, sans écouter son père, qui lui fait des remontrances, menaçant.

Monsieur de Luny!

MARGUERITE, faisant un mouvement pour se placer entre eux.

Monsieur le comte!

CYPRIEN, l'arrêtant.

Oh! pas vous, ma mère! (D'un ton sec en désaccord avec ses paroles.) Je voulais vous prier, monsieur, de ne pas regarder mon refus comme un acte d'ingratitude; je sais tout ce que je vous dois.

DE LUNY, sèchement.

Il n'y paraît guère, jusqu'à présent.

DES AUBIERS, à de Luny.

Pourquoi lui dites-vous ça?

CYPRIEN, s'efforçant d'être calme.

M. le comte a raison de me rappeler à mon devoir... il veut que je regrette ma conduite...

DE LUNY, souriant.

Un peu irréfléchie peut-être... Qu'en pensez-vous?

CYPRIEN.

Oui, monsieur. J'ai été fou! je le sais bien! et je suis à vos ordres, si...

DES AUBIERS.

Tu...

CYPRIEN, avec un suprême effort.

A moins qu'il ne plaise à M. le comte de Luny d'agréer l'expression de mon repentir...

Il chancelle.

DE LUNY.

C'est plus que je n'eusse exigé, monsieur! Je vois ce qu'il en coûte à votre fierté, et j'admire un si noble effort! Je me tiens pour entièrement satisfait.

CYPRIEN, à Marguerite.

A présent, vous le chasserez?

DES AUBIERS, venant à Cyprien.

Eh bien, te voilà tout tremblant, toi! Viens prendre l'air.

CYPRIEN, avec vivacité.

Non, non! Restons, mon père.

Des Aubiers, étonné, reste un moment indécis.

DE LUNY, à Marguerite.

Vous triomphez, madame.

MARGUERITE.

Non; mais je me relève.

DES AUBIERS, à part.

Ah çà! qu'est-ce qu'il y a donc! (Haut.) J'espère, de Luny, que vous comprenez ce que mon fils vient de faire, et que vous êtes réellement satisfait?... Autrement...

MARGUERITE, tressaillant.

Mon ami, monsieur, me faisait ses adieux; il paraît que nous n'aurons pas plus longtemps le plaisir de son voisinage.

DE LUNY.

Non, je quitte la province.

DES AUBIERS.

Ah ! vraiment ?

DE LUNY.

Quand une femme charmante daigne me donner des ordres, je ne sais que me soumettre. N'est-ce rien, d'ailleurs, que d'avoir rendu la sécurité à un cœur maternel, et n'y a-t-il pas, dans la conscience d'avoir obéi à qui est digne de nous commander, une joie très-pure et très-grande ? Ne m'ôtez pas, madame, le mérite de la ressentir et même de la savourer en homme délicat... dans l'occasion, et intelligent quelquefois. Madame... (Il salue.) Adieu, des Aubiers.

DES AUBIERS.

Adieu

De Luny salue Cyprien et sort.

SCÈNE XIII

CYPRIEN, DES AUBIERS, MARGUERITE, puis ANNA.

DES AUBIERS.

Ça n'est pas trop mal tourné, ce qu'il a dit là.

MARGUERITE, souriant.

Il est charmant !

DES AUBIERS, tendant les mains à Marguerite.

Il a compris qu'on n'entame pas un bonheur aussi complet que le nôtre.

MARGUERITE.

Non, mais on peut y ajouter.

DES AUBIERS.

Quoi donc ?

MARGUERITE.

Celui de ton fils.

CYPRIEN.

Que dit-elle ?... Mon père, qu'a-t-elle dit ?

MARGUERITE, à Anna.

Viens, toi qui t'es donnée à moi d'inspiration ! Tu m'as aimée ! et tu m'as plu à première vue ! C'est ta bonne conscience qui parlait par tes beaux yeux. Viens, pauvre fille qui as souffert avec courage ; nous ne voulons plus que tu nous quittes.

ANNA, éperdue.

Ah ! mon Dieu !

CYPRIEN.

O ma bonne mère !

MARGUERITE.

Toi ! tu m'as prouvé que tu étais digne d'elle, assez fort pour la protéger et faire respecter ton choix. Demande-la à ton père, il sait qu'à présent tu es un homme !

DES AUBIERS, embrassant Anna.

C'est vrai ! c'est vrai, Marguerite !

Cyprien tombe aux genoux d'Anna.

FIN DE MARGUERITE DE SAINTE-GEMME.

NOTE DES ÉDITEURS

D'après l'ordre chronologique que nous avons observé jusqu'ici en publiant le *Théâtre complet de George Sand*, il faudrait que *Marguerite de Sainte-Gemme* fût immédiatement suivie du *Pavé*, comédie en un acte représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 16 mars 1862; mais, cet ouvrage ayant été imprimé avant d'être joué, la version conforme au manuscrit de l'auteur a déjà été insérée dans le *Théâtre de Nohant*. En conséquence, nous indiquerons seulement ici, pour les curieux, la distribution des rôles, qui ne figure pas dans le volume où se trouve la pièce :

DURAND..................................	MM. Lafont.
COQUEREL................................	Pierre Berton.
LOUISE, servante de Durand.............	Mlle Marie Delaporte.
MADAME BERNAY, voisine du même......	Mme Chéri-Lesueur.

Le drame en cinq actes *les Beaux Messieurs de Bois-Doré*, extrait du roman de George Sand portant le même titre, et représenté, pour la première fois, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 26 avril 1862, ne doit pas non plus prendre place dans notre recueil, ce drame ayant été écrit par M. Paul Meurice, seul, ainsi que le constate la lettre sui-

vante, adressée par George Sand au directeur du théâtre de l'Ambigu, quelques jours avant la première représentation de la pièce :

« Cher monsieur,

» J'ai approuvé et goûté sans restriction le drame que M. Paul Meurice a fait pour votre théâtre avec mon roman *les Beaux Messieurs de Bois-Doré ;* mais j'avais quelque scrupule d'y laisser mettre mon nom. Vous me dites que ce scrupule est exagéré, et que l'auteur du roman peut, sans équivoque, signer la pièce avec l'auteur de la pièce; vous me dites surtout que retirer mon nom donnerait lieu à de fausses interprétations. C'est pourquoi je n'hésite plus, et me voilà charmée de donner à M. Paul Meurice ce témoignage de bonne et littéraire fraternité.

» Agréez mes affectueux sentiments.

» George Sand.

Paris, le 5 avril 1862. »

M. Paul Meurice est également le seul auteur des modifications faites pour la scène au drame fantastique de George Sand *le Drac*, représenté, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 28 septembre 1864, et dont la version primitive a été publiée aussi dans le *Théâtre de Nohant*.

LE MARQUIS
DE VILLEMER

COMÉDIE EN QUATRE ACTES, EN PROSE

Odéon. — 29 février 1864

DISTRIBUTION

URBAIN, MARQUIS DE VILLEMER..............	MM.	RIBES.
GAÉTAN, DUC D'ALÉRIA, son frère..............		BERTON.
LE COMTE DE DUNIÈRES......................		SAINT-LÉON.
PIERRE, valet de chambre du duc...............		REY.
BENOIT, valet de chambre de la marquise........		CLERH.
LA MARQUISE DE VILLEMER..................	Mmes	RAMELLI.
CAROLINE DE SAINT-GENEIX....................		THUILLIER.
DIANE DE SAINTRAILLES........................		LEPRÉVOST.
LÉONIE, BARONNE D'ARGLADE..................		DELAHAYE.

A Paris, chez la marquise, aux deux premiers actes, et au château de Séval, en Bourbonnais, aux deux derniers.

ACTE PREMIER

Un grand salon riche et sévère, au faubourg Saint-Germain, avec antichambre au fond. — Grande porte à deux battants au fond. — Grande porte latérale, premier plan, à gauche, allant chez la marquise. — Cheminée à droite, premier plan. — Porte latérale à droite, deuxième plan, allant chez mademoiselle de Saint-Geneix. — Piano à gauche, deuxième plan. — Guéridon près de la cheminée. — Fauteuils, chaises, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

M. DE DUNIÈRES, assis; LA MARQUISE, assise.

LA MARQUISE.

Voyons, mon cher Dunières, résumons-nous.

DUNIÈRES.

Eh bien, marquise, vous voulez marier votre fils Urbain, bien qu'il soit le plus jeune et que son frère soit encore garçon.

LA MARQUISE.

Mon fils Urbain : monsieur son frère n'est pas mariable.

DUNIÈRES.

Pourquoi ça? Charmant homme, spirituel, élégant...

LA MARQUISE.

Quarante ans déjà.

DUNIÈRES.

C'est encore le bon âge.

LA MARQUISE.

C'est selon; si nous ne convenons pas des défauts de nos enfants devant le monde, c'est pour ne nous rien cacher entre vieux amis que nous sommes. Mon fils aîné, tout séduisant qu'il vous semble, et qu'il me semble encore quelquefois à moi-même, est un prodigue... un oisif... avec ça libertin et ruiné; n'est-ce pas là un beau mari à offrir à une fille qui a le droit d'entrer dans la vie par la porte dorée, avec toutes les illusions du mariage? Il ne s'agit donc pas du duc d'Aléria; il s'agit du marquis de Villemer, qui a de la raison et des vertus; de mon fils Urbain, à qui je dois tout, puisque son frère m'a ruinée, et qui peut se présenter avec un beau nom, trente-trois ans bien employés, et une fortune que vous savez très-convenable.

DUNIÈRES.

Très-bien. Et il est enfin disposé au mariage?

LA MARQUISE.

Il ne l'est pas du tout! voilà mon tourment, Dunières.

DUNIÈRES.

Aurait-il quelque engagement?

LA MARQUISE.

Je ne le pense pas. D'après sa manière de vivre, il est libre, car il vit avec moi, sous mes yeux, attentif à mes moindres désirs, travaillant à je ne sais quel livre historique... Vous savez qu'il écrit?

DUNIÈRES.

Sur la famille des Villemer, sans doute?

LA MARQUISE, *se levant.*

Non! grâce à Dieu, elle est connue. Notre arbre a toutes ses racines en terre franche et toutes ses branches au grand air. Nous n'avons pas à l'écheniller, mais bien à le greffer de notre mieux, comme ont fait nos ancêtres. Mademoiselle de Saintrailles me convient donc parfaitement. Il y a bien, dans son ascendance maternelle, deux alliances douteuses, comme vertu, sous Henri IV...

DUNIÈRES.

Ah! il y a bien aussi une Hermine de Villemer sous Louis XV... Il est vrai que c'était le roi lui-même!

LA MARQUISE.

Vous dites que votre pupille... Car elle est bien votre pupille et ne dépend que de vous?...

DUNIÈRES.

Diane de Saintrailles est orpheline et ne dépend que de ma femme, qui est sa marraine, et de moi, qui suis son tuteur.

LA MARQUISE.

Et elle sort du couvent?...

DUNIÈRES.

Tout de suite après la Pentecôte; c'est-à-dire dans un mois.

LA MARQUISE.

Elle a maintenant?...

DUNIÈRES.

Dix-sept ans comptés.

LA MARQUISE.

olie?

DUNIÈRES.

Un printemps.

LA MARQUISE.

Son caractère?

DUNIÈRES.

Très-gai, très-enfant, un peu romanesque; elle a de l'esprit, de l'imagination; elle sait ce qu'elle vaut; elle rêve de paladins et de châtelaines; elle se sent riche et libre : elle n'épousera qu'un homme de son choix. Elle nous a souvent entendus parler de vous d'abord, et de vos deux fils. Moi, je ne vous cache pas que j'aime bien le duc! il est gai, il me rajeunit; mais madame de Dunières, qui est une personne grave, préfère le marquis; si bien qu'en faisant à nous deux l'éloge de l'un et de l'autre, nous avons rendu Diane fort curieuse de les connaître.

LA MARQUISE.

Il sera bien difficile de persuader à Urbain de se montrer chez vous. Vous voyez toute la terre, et il n'aime pas à sortir de la vie intime.

DUNIÈRES, en remontant.

Nous le surprendrons! Nous amènerons Diane ici, et, quand votre fils l'aura vue, il ne fuira pas l'occasion de la revoir.

LA MARQUISE.

Et puis, en Bourbonnais, puisque nous sommes voisins! vous y viendrez bien cet été?

DUNIÈRES.

Oui, certes! Quand partez-vous pour Séval?

LA MARQUISE.

Quand vous partirez pour Dunières.

DUNIÈRES.

A la fin de juin?

LA MARQUISE.

A la fin de juin, soit! Et vous espérez?...

DUNIÈRES.

Pourquoi non? Ils sont charmants, nos jeunes gens! dès qu'ils se voient ici, ils se plaisent; ils se connaissent à la campagne, ils s'aiment, nous les bénissons, et ils se marient.

LA MARQUISE, allant à la cheminée.

Vous me rappelez M. de Florian!

DUNIÈRES.

Il avait du bon quelquefois!... Allons, il me sourit de mettre ma pupille dans le giron d'une femme comme vous. (Il va près de la marquise.) Car, entre nous, marquise, la vertu des femmes devient rare.

LA MARQUISE.

C'est vrai, mais il ne faut pas le dire.

Urbain entre du fond.

SCÈNE II

DUNIÈRES, URBAIN, LA MARQUISE.

URBAIN, tenant plusieurs lettres ouvertes.

Chère maman, voici les lettres... (A Dunières.) Ah! c'est vous, mon cher comte? Je ne vous voyais pas. Comment allez-vous?

DUNIÈRES.

Fort bien. J'allais monter vous serrer la main.

URBAIN.

Et madame la comtesse?

DUNIÈRES.

Souffrante! toujours sa bronchite.

URBAIN.

Que disent les médecins?

DUNIÈRES.

Ah! dame! ils disent ce qu'ils savent; ils ne disent rien.

URBAIN.

Vous m'excuserez auprès d'elle?

DUNIÈRES.

Oui, ingrat ! Nous savons que vous travaillez. Et puis vous avez voyagé dernièrement ?

URBAIN.

Oui.

DUNIÈRES.

Pour étudier des procédés agricoles !

URBAIN, évasivement.

C'est cela.

DUNIÈRES.

Votre frère était avec vous ?

URBAIN.

Non ; mon frère prétend qu'il n'y a que l'air de Paris qui soit respirable.

DUNIÈRES.

Vous lui ferez mes compliments sur ses poumons.

LA MARQUISE, se levant.

Oui, quand nous le verrons ! Pas une visite depuis un mois ! (A Urbain.) Mon cher enfant, toutes ces lettres sont parfaites et je vous remercie. (Elle va près de Dunières.) Figurez-vous, Dunières, que mon fils est réduit, depuis quelques jours, à me servir de secrétaire ; j'ai dû me séparer de ma vieille Artémise.

DUNIÈRES.

Mademoiselle Dumoulin, votre dame de compagnie ?

LA MARQUISE.

Elle devenait sourde, gourmande, médisante, acariâtre. Je lui ai procuré une place, et j'attends une perle que madame d'Arglade m'a trouvée, une ancienne amie de couvent à elle, de très-bonne famille, dit-on, une mademoiselle de Saint-Geneix. Connaissez-vous ce nom-là, vous qui savez par cœur toute la grande et petite noblesse de France ?

DUNIÈRES.

Saint-Geneix ? Attendez donc ! parfaitement : basse Bretagne. Il y a eu un conseiller au parlement, noblesse de

robe... Il y a eu cependant un Saint-Geneix qui s'est distingué à Fontenoy.

LA MARQUISE.

Eh bien, ça ne changera pas trop l'air de la maison.

Elle va s'asseoir à droite.

DUNIÈRES.

Mais j'y pense! si c'est une amie d'enfance de madame d'Arglade, elle doit être encore un peu jeune.

LA MARQUISE.

Ce n'est pas un mal. Pourtant elle est plus âgée que la baronne.

DUNIÈRES.

Je ne connais pas de femme qui ne soit pas plus âgée que madame d'Arglade.

Il s'assied.

URBAIN, près de la cheminée.

Vous vous étonnez même qu'on la laisse sortir seule?

LA MARQUISE, riant.

Elle est veuve!

DUNIÈRES.

Et elle pleure toujours son mari?

LA MARQUISE.

Il le faut bien, devant le monde!

DUNIÈRES.

C'est juste. Sans ça, le monde ne le saurait pas.

URBAIN, à Dunières.

Vous n'aimez pas beaucoup la baronne?

DUNIÈRES.

Oh! je la connais fort peu. La comtesse a longtemps refusé de la recevoir.

URBAIN.

On ne dit rien d'elle, cependant?

DUNIÈRES.

Non; mais elle n'est pas de notre monde; elle s'y glisse.

LA MARQUISE.

Moi, je la reçois; elle est bonne femme, elle m'amuse, elle

sait toutes les nouvelles, elle me fait des ragots, elle est un peu... comment dirai-je? un peu *espèce*. Bah! chacun a son vice, elle est le mien. On dit qu'elle sort du sucre ou du coton... Mais son mari était baron.

DUNIÈRES.

Qui est-ce qui ne l'est pas maintenant?

LA MARQUISE.

Enfin la veuve est aux petits soins pour moi, et, si elle m'envoie la perle qu'elle m'a promise, je lui pardonnerai tout.

DUNIÈRES.

Et vous attendez cette perle?...

LA MARQUISE, regardant la pendule.

A l'instant même, si elle est exacte.

BENOIT, entrant du fond.

Mademoiselle de Saint-Geneix demande si madame la marquise peut la recevoir.

LA MARQUISE.

Ah! voilà un bon commencement! Faites entrer mademoiselle de Saint-Geneix.

Benoît sort.

DUNIÈRES, se levant.

Adieu, marquise.

LA MARQUISE.

A bientôt! (Bas.) Rien de notre projet à Urbain!

DUNIÈRES.

Soyez tranquille.

Il va prendre son chapeau, qui est sur un meuble derrière le fauteuil de la marquise. Caroline entre.

LA MARQUISE.

Entrez, mademoiselle (Caroline fait la révérence), et asseyez-vous. Je suis à vous tout de suite.

DUNIÈRES, bas, à la marquise.

lle est fort bien.

LA MARQUISE, de même.

Ah!... Moi, je ne vois pas d'ici.

URBAIN, à sa mère.

Alors, je peux expédier vos lettres?

LA MARQUISE.

Oui, cher enfant, et encore merci.

Urbain baise la main de la marquise et se retire en saluant Caroline.

DUNIÈRES, à Urbain.

M'accompagnerez-vous un peu?

URBAIN.

Impossible, j'ai à travailler.

DUNIÈRES.

Toujours donc?

Ils sortent par le fond.

SCÈNE III

CAROLINE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, assise à droite.

Je vous demande pardon, mademoiselle; à présent, je suis toute à vous.

CAROLINE.

Madame d'Arglade m'avait promis de me présenter elle-même à madame la marquise; mais, en allant la prendre ce matin, dès mon arrivée à Paris, j'ai trouvé une lettre d'elle, où elle m'annonçait qu'une course très-pressée, un service à rendre à une amie...

LA MARQUISE.

Elle est si obligeante!

CAROLINE.

Elle compte avoir l'honneur de voir madame la marquise aujourd'hui, et, au lieu de m'accompagner, elle me suit.

LA MARQUISE.

Nous n'avons pas besoin de madame d'Arglade. (Elle fait signe à Caroline de s'asseoir près d'elle.) Elle ne peut pas me dire devant vous plus de bien de vous qu'elle ne m'en a dit déjà. Mais quel âge avez-vous donc?

CAROLINE.

Vingt-quatre ans.

LA MARQUISE.

Et vous avez été au couvent avec madame d'Arglade?

CAROLINE.

Oui, madame.

LA MARQUISE.

Et vous étiez amies?

CAROLINE.

C'est-à-dire que mademoiselle Léonie Lecomte, qui était dans les grandes, comme nous disions, quand j'étais dans les petites, m'avait prise en amitié. Elle a quitté le couvent bien avant moi, et nous nous étions perdues de vue. Mais, lorsque, par des amies communes, elle a appris la situation de ma sœur et la mienne, elle s'est souvenue de nous, et, sachant que j'ambitionnais une place de lectrice, elle a eu l'heureuse idée de me recommander à madame la marquise.

LA MARQUISE.

Je lui en sais gré. Seulement, madame d'Arglade m'avait dit que vous étiez plus âgée qu'elle.

CAROLINE.

Dans mon intérêt, sans doute, et dans la crainte que mon âge n'offrît pas assez de garanties. Mais les années de malheur doivent m'être comptées doubles.

LA MARQUISE.

Pourtant... elle m'avait dit aussi que vous n'étiez pas jolie, et je vous trouve jolie.

CAROLINE.

Ceci est une affaire de goût, madame, et les opinions là-dessus sont libres.

LA MARQUISE.

Vous avez de l'esprit.

CAROLINE.

J'essaye d'avoir celui qui convient à ma position.

LA MARQUISE.

C'est le plus rare. Parlons donc de votre position. Vidons

d'abord la question matérielle. Je vous ai fait offrir dix-huit cents francs.

CAROLINE.

Oui, madame, j'ai accepté.

LA MARQUISE.

C'est peu. Mais, si vous n'ètes pas heureuse, ma chère enfant, moi, je ne suis pas riche. Le bien-être dont on m'entoure ne m'appartient pas. Vous pourriez trouver davantage ailleurs...

CAROLINE.

Je préfère votre maison, madame la marquise.

LA MARQUISE.

Pourquoi? Soyez franche. Qu'est-ce qui vous a décidée à accepter de si minces honoraires pour venir tenir compagnie à une vieille femme à moitié aveugle, et peut-être fort ennuyeuse?

CAROLINE.

D'abord, madame, on m'a dit que vous aviez beaucoup d'esprit et de bonté : je n'ai donc pas cru pouvoir m'ennuyer près de vous. Ensuite, vous êtes une véritable grande dame, et je n'ai pas à craindre auprès de vous les humiliations de la presque domesticité. Enfin, quand j'aurais dû souffrir, il était de mon devoir de ne pas rester dans l'inaction.

LA MARQUISE.

Mais,... pour être si bien élevée, vous avez eu de la fortune?

CAROLINE.

Mon père avait de l'aisance.

LA MARQUISE.

Comment l'a-t-il perdue?

CAROLINE.

Par amour pour nous. Il nous voulait riches; il a exposé son capital pour le doubler.

LA MARQUISE.

Et il s'est ruiné! Qu'est devenue votre mère?

CAROLINE.

J'étais si jeune quand je l'ai perdue, que je ne me la rappelle pas. J'ai été nourrie et élevée par une excellente femme dont le mari était l'homme de confiance de mon père. Ces braves gens étaient comme de la famille; quand nous avons été ruinés, j'ai dû me séparer d'eux, à mon grand chagrin.

LA MARQUISE.

Et votre sœur?

CAROLINE.

Ma sœur a épousé un homme qui l'aimait et dont un emploi faisait toute la fortune. Tant qu'elle a pu me donner l'hospitalité, elle l'a fait. Son mari est mort jeune, lui laissant quatre enfants. C'est à mon tour de lui venir en aide.

LA MARQUISE.

Avec dix-huit cents francs? Mais c'est impossible! Dix-huit cents francs pour six personnes! Madame d'Arglade ne m'avait pas dit cela!

CAROLINE.

A la campagne, on vit de si peu!

LA MARQUISE.

A la campagne, à la campagne! Voyons, nous tâcherons d'arranger ça!

CAROLINE, lui baisant la main.

Ah! madame! que j'aie ou non le bonheur de vous convenir, laissez-moi vous dire que vous êtes bonne!

LA MARQUISE.

Et moi, je ne vous vois encore que des qualités, des vertus même. Passons aux défauts; il faut que je vous en trouve, sous peine de me ruiner : êtes-vous légère? êtes-vous coquette?

CAROLINE.

Je ne suis ni coquette ni légère, madame.

LA MARQUISE.

C'est que j'ai de graves raisons pour vous demander ça. En prenant chez moi une jeune et jolie personne, j'accepte une

lourde responsabilité. Voyons, n'avez-vous pas eu quelque petit roman?

CAROLINE.

Non, madame, je n'ai pas eu le moindre roman.

LA MARQUISE.

Comment avez-vous fait pour n'aimer personne?

CAROLINE.

C'est que je n'ai jamais eu le loisir de songer à moi. J'avais dix-sept ans quand j'ai vu mon père mourir de chagrin. Et puis la gêne est venue, après beaucoup de travail pour payer nos dettes. Ensuite, mon beau-frère qu'il a fallu aussi disputer à la mort, le plus longtemps possible; ma sœur désespérée, perdant la tête; ses enfants à soigner, à élever... que sais-je? Quand on a à peine le temps de dormir, on n'a guère celui de rêver.

LA MARQUISE.

Cependant, on a dû vous remarquer, vous rechercher, charmante comme vous l'êtes?

CAROLINE.

Non, madame la marquise, il n'y a pas de grandes persécutions pour qui n'encourage pas les petites.

LA MARQUISE.

Je suis de votre avis, et voilà de sages et touchantes réponses. Donc, vous ne craignez rien dans l'avenir?

CAROLINE.

Je ne crains rien du tout.

LA MARQUISE.

Et cette solitude du cœur ne vous rendra pas triste... fantasque?

CAROLINE.

Je suis naturellement gaie, forte de santé, active et studieuse; voilà comment je me connais, et, n'ayant pas encore été trop au-dessous de ma tâche, je crois pouvoir promettre d'être une bonne et honnête fille.

LA MARQUISE.

Et moi, je suis sûre que vous dites la vérité. Reste à savoir

si vous avez réellement les petits talents que je réclame. Otez vos gants.

CAROLINE.

Que faut-il faire?

LA MARQUISE.

Causer avant tout, et sur ce point me voici déjà satisfaite; et puis il faudra lire et faire un peu de musique. Dites-moi quelque chose sur ce piano. (Caroline va toucher du piano.) C'est du Weber! Justement, je l'adore, et vous le comprenez très-bien! C'est parfait. (Elle se lève.) Je viens de réfléchir à une chose, mon enfant: c'est que je peux vous donner deux mille quatre cents francs.

CAROLINE, qui s'est levée après avoir joué, s'approche d'elle.

Oh! madame!

LA MARQUISE.

Ne me remerciez pas pour si peu, vous me feriez de la peine. (Elle passe à gauche.) Je connais votre écriture et votre rédaction par des lettres de vous que madame d'Arglade m'a montrées; vous serez un excellent secrétaire. Maintenant, ma chère, je vous connais et vous me plaisez; à vous de me connaître et à moi de vous plaire. (Mouvement de Caroline.) Oh! je veux que vous vous attachiez à moi. Vous n'allez pas être seulement de la maison, vous allez être de la famille. Connaissez donc tout de suite mes habitudes, mes manies, mes défauts. J'ai une grande activité d'esprit et une grande paresse de corps. Je me suis fait défendre par mon médecin de rendre des visites. Je me suis habituée à cela; à Paris comme à la campagne, je ne sors jamais... Et puis je n'ai plus de voitures et je ne veux pas que mon fils m'en donne. Mais vous me ferez des commissions, et vous ne serez pas contrariée d'aller en fiacre?

CAROLINE.

Non, certes, ni à pied non plus.

LA MARQUISE.

Ensuite, je veille très-tard, et je suis très-bavarde.

CAROLINE.

Tant mieux pour moi.

LA MARQUISE.

Vous êtes charmante. Vous brodez sans doute, vous faites de la tapisserie?

CAROLINE.

Oui, madame.

LA MARQUISE.

J'ai cela en horreur : on compte des points, on s'absorbe... Me sacrifierez-vous votre aiguille?

CAROLINE.

De grand cœur.

LA MARQUISE.

Ah! une infirmité, en passant. Je m'endormirai quelquefois, tout en causant avec vous. Ce ne sera pas par ennui; mais j'ai toujours le cerveau en mouvement, et, quelquefois, il s'arrête comme une montre; il me faut alors attendre dans le sommeil qu'il veuille bien repartir; soyez tranquille, je ne ronfle pas. Enfin, je vis ici avec mon fils le marquis; il est d'un caractère mélancolique ; seul avec moi, il pense tout haut ; c'est d'un bon fils, mais cela m'attriste. Devant un tiers, surtout si ce tiers est une personne de mérite, il se donne la peine d'être charmant, d'abord par politesse, et peu à peu par oubli de ses préoccupations. Ainsi, ma chère, vous nous rendrez grand service à tous les deux en ne nous laissant pas trop seuls.

Elle s'écarte un peu à gauche.

CAROLINE.

Pourtant, madame, si vous aviez à parler de choses intimes, comment le devinerais-je?

LA MARQUISE, s'asseyant à gauche.

Je vous en avertirais en vous demandant si la pendule ne retarde pas. C'est tout; me prenez-vous comme je suis?

CAROLINE.

Oui, madame.

LA MARQUISE.

Alors, venez ici que je vous donne vos arrhes. (Elle l'embrasse.) Voilà qui est fait, vous êtes à moi.

CAROLINE.

Et quand madame la marquise veut-elle que je m'installe?

LA MARQUISE.

Quand? Mais tout de suite.

CAROLINE.

Aujourd'hui même?

LA MARQUISE.

A l'instant.

CAROLINE.

Alors, je vais chercher à l'hôtel...

LA MARQUISE.

Vos malles? Pas du tout, on va les faire prendre. (Elle se lève et va à la cheminée tirer le cordon de sonnette.) Vous ne me quittez plus, c'est fini. Votre appartement est prêt; il est là... (elle montre la porte à droite), le mien ici (elle désigne la porte à gauche); ce salon seul nous sépare. Otez votre mantelet, votre chapeau ; vous voici rentrée chez vous.

CAROLINE.

Ah! madame, combien je remercie Dieu de m'avoir amenée près de vous! Puis-je écrire à ma sœur pour lui faire partager ma joie?

LA MARQUISE.

C'est trop juste. (Elle sonne.) Je vais vous envoyer mon vieux Benoît pour prendre vos ordres. Allez vite, allez.

Caroline sort par la droite. Benoît vient du fond.

SCÈNE IV

BENOIT, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Mon cher Benoît, vous allez vous mettre à la disposition de mademoiselle de Saint-Geneix, qui vient demeurer avec

nous et à qui je donne cet appartement. Veillez à ce qu'elle ne manque de rien, et prévenez Marguerite que je désire pour cette jeune personne les plus grands égards et les plus grands soins.

BENOIT.

Bien, madame la marquise.

LA MARQUISE, revenant à gauche

Madame la baronne d'Arglade viendra, vous la laisserez entrer. (Fausse sortie de Benoît.) Attendez, Benoit. (Elle s'assied à gauche.) M'avez-vous trouvé votre successeur?

BENOIT.

Pas encore, madame la marquise.

LA MARQUISE.

Nous ne nous quittons pas; vous avez vos invalides chez moi, c'est entendu; mais je veux que vous viviez longtemps, et, pour cela, il faut vous reposer.

BENOIT.

Rien ne presse, madame la marquise. J'ai en vue un bien bon sujet, j'attends qu'il se décide.

LA MARQUISE.

C'est bien, mon ami, nous l'attendrons. Allez, Benoît, allez.

Benoît sort par la droite. Urbain entre par le fond.

SCÈNE V

LA MARQUISE, URBAIN.

URBAIN.

Eh bien, ma mère, avez-vous arrêté mademoiselle de Saint-Geneix?

LA MARQUISE.

Ne m'en parlez pas! Je suis dans le ravissement, je crois qu'elle m'a ensorcelée!

URBAIN.

Vraiment? Contez-moi ça.

LA MARQUISE.

Je ne sais pas trop si je dois... J'ai peur de vous monter la tête aussi !

URBAIN.

Quand même je serais capable de m'enflammer si vite, vous ne devez pas craindre que, chez vous...

LA MARQUISE.

Je connais vos principes, mon fils! Je voulais seulement vous faire sourire et je n'ai pas réussi. Qu'avez-vous, Urbain ? Vous ennuyez-vous ici ? Aimez-vous une personne qui ne vous aime pas ?

URBAIN.

Non, puisque je vous aime.

LA MARQUISE.

Oui, vous m'aimez ! vous le prouvez de reste, et, moi, je viens encore d'augmenter les sacrifices continuels que vous me faites. J'ai promis à mademoiselle de Saint-Geneix..

URBAIN.

S'est-elle donc fait marchander ?

LA MARQUISE.

Elle s'en est bien gardée, la pauvre petite ! Elle se sacrifie pour sa famille ; je me suis attendrie... et je m'en repens presque : on n'a pas toujours le droit de faire le bien.

URBAIN.

Ah ! ma mère ! quand vous en serez à ce point de vous refuser la joie de l'aumône, je croirai que vous ne me sentez plus digne de votre affection.

LA MARQUISE.

Vous êtes le meilleur des fils et le plus généreux des hommes. Vous êtes les trois quarts de ma vie.

URBAIN, souriant.

Ne dites pas cela, ma bonne mère ; mon frère a droit à la moitié, peut-être à la plus douce moitié de votre âme.

LA MARQUISE.

Votre frère...

URBAIN.

Vous néglige; mais qu'il arrive, et vous lui pardonnerez tout.

LA MARQUISE.

Non, je l'oublie, je ne l'aime presque plus.

URBAIN, regardant la pendule.

Presque plus! Et, s'il venait en ce moment-ci vous surprendre, il serait le malvenu?

LA MARQUISE, tressaillant.

Est-ce qu'il va venir, enfin?

URBAIN, souriant.

Ah! vous voyez bien!

LA MARQUISE.

S'il vient, c'est que vous avez été le chercher.

URBAIN.

Il se disposait...

LA MARQUISE.

N'importe qu'il s'attende à des reproches! Me ruiner, passe; mais me délaisser!

BENOIT, annonçant d'un air joyeux.

M. le duc d'Aléria.

SCÈNE VI

URBAIN, LE DUC, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Vous vous faites annoncer maintenant chez moi, mon fils? Est-ce que je deviens véritablement une étrangère pour vous?

LE DUC, lui baisant la main.

C'est que j'étais honteux de me présenter, ma chère mère; je mériterais que vous eussiez oublié mon nom.

LA MARQUISE.

Il y a trop de choses qui me le rappellent.

LE DUC, allant poser son chapeau sur le piano.

De mauvaises choses, n'est-ce pas? — Bonjour, Urbain.

URBAIN.

Bonjour, Gaétan.

LE DUC.

Vous avez passé chez moi ?

URBAIN, à demi-voix.

Oui, j'avais à vous parler. (Haut.) Vous dînez avec nous?

LE DUC.

Si ma mère le permet.

LA MARQUISE.

Vous voudriez un refus? Vous ne l'aurez pas. Je vais m'habiller, c'est l'heure. Vous ferez tous les deux, au besoin, les honneurs à madame d'Arglade. Je n'attends qu'elle. Urbain, vous lui rappellerez qu'elle dîne avec nous, et vous la remercierez pour moi de sa charmante amie.

LE DUC.

Madame d'Arglade a une charmante amie ?

URBAIN.

C'est une nouvelle lectrice qu'elle a procurée à ma mère.

LE DUC.

Mademoiselle Artémise n'est donc plus ici? Oh! tant mieux! Vous me croirez si vous voulez, maman, c'était la figure d'Artémise qui m'empêchait de venir.

LA MARQUISE.

Alors, vous allez venir plus souvent ?

LE DUC.

Vous voulez me faire dire des sottises, chère maman? Mais je vous préviens que je ne dis plus que des choses sensées.

LA MARQUISE.

Depuis quand?

LE DUC.

Depuis pas mal de temps déjà!

LA MARQUISE.

Qu'est-ce qui vous est donc arrivé?

LE DUC.

Les absurdités que vous savez! des déjeuners à cinq cents

francs par tête, des chevaux de huit cents louis, des femmes de je ne sais combien...

LA MARQUISE.

Mon fils!

LE DUC.

Quoi, chère maman? J'en suis revenu! les déjeuners emportaient la bouche, les chevaux n'en avaient pas, les dames en avaient trop!... Toutes ces déceptions m'ont conduit à la moralité par le chemin de l'ennui; aussi, à présent... Vous allez voir, je vas faire un sermon.

LA MARQUISE.

A qui?

LE DUC.

A Urbain.

LA MARQUISE.

Sur quoi donc, mon Dieu?

LE DUC.

Sur son idolâtrie pour les bouquins, et sur son horreur du mariage.

URBAIN.

Vous désirez que je me marie?

LE DUC.

Oui, monsieur! nous le désirons tous; car enfin il faut donner des petits-enfants à cette chère mère. Il faut qu'un de nous deux se décide à entrer en ménage, et, comme ce ne peut pas être moi, qui ne trouverai jamais une femme assez abandonnée du ciel et des hommes... à moins que ce ne soit madame d'Arglade, dont je ne veux pas entendre parler...

LA MARQUISE.

Vous pourriez trouver pire!

LE DUC.

Oh! non! Songez donc; un homme qui devient raisonnable!

LA MARQUISE.

Et ça durera combien, cette raison-là?

LE DUC.

Ça ne durera pas; mais ça reviendra, et, à force de revenir, peut-être qu'un jour...

URBAIN.

Pourquoi douter du présent?

LE DUC.

A cause du passé.

LA MARQUISE.

Allons, vous voulez m'épargner la peine de me le rappeler.

LE DUC.

C'est un châtiment auquel je voudrais me soustraire.

LA MARQUISE.

Vous êtes blasé sur ce châtiment-là.

LE DUC, ému, lui baise la main.

Jamais!

LA MARQUISE, émue aussi, l'embrasse.

Je suis d'une faiblesse!

LE DUC.

Ah!... Encore!

LA MARQUISE.

Non! c'est plus que vous ne méritez.

LE DUC.

Si je le méritais, je ne le demanderais pas!

LA MARQUISE.

Eh bien... ce soir!

LE DUC.

Une fois seulement? quand je m'en irai?

LA MARQUISE, bas.

Non; autant de fois que vous resterez d'heures.

LE DUC.

Alors, je ne m'en irai plus!

LA MARQUISE.

Menteur!

Elle sort, accompagnée par le duc.

SCÈNE VII

LE DUC, URBAIN.

LE DUC.

Eh bien, mon frère! partagez un peu ma joie. Je suis pardonné; mais ça ne vous étonne plus, et pourtant il y aurait de quoi s'étonner. Voyons, vous vouliez me dire?...

URBAIN.

Que, quand notre mère vous boude, elle souffre, et que, quand elle vous pardonne, elle renaît. Faites-vous pardonner souvent.

LE DUC.

Oh! cette fois-ci, mon cher, j'avais, pour ne pas venir, un empêchement bien sérieux; mais je ne peux pas le dire à ma mère.

URBAIN.

Et à moi, le pouvez-vous?...

LE DUC.

Tenez-vous à le savoir?

URBAIN.

Oui; c'est?...

LE DUC.

Eh bien, c'est honteux à dire, mais j'avais des gardes du commerce à mes trousses sur le chemin qui mène de chez moi ici.

URBAIN.

Vous en étiez là?

LE DUC.

Hélas!

URBAIN.

Comment êtes-vous venu aujourd'hui?

LE DUC.

Parce que je ne viens pas de chez moi. Mon valet de chambre m'a apporté votre lettre... où j'étais!

Il rit.

URBAIN.

Où étiez-vous donc?

LE DUC.

J'étais sous le onzième arbre à gauche, en entrant dans la forêt de Fontainebleau par la route de Melun. C'est là que je demeure quelquefois.

URBAIN.

Vous, mon frère?

LE DUC.

Cela vaut encore mieux que Clichy... et il y a vraiment des choses divertissantes dans cette vie nomade. Vous allez bien loin chercher des impressions de voyage! Moi, j'en trouve partout. J'ai, par exemple, un valet de chambre merveilleux pour me procurer des surprises. N'importe où je couche, fût-ce dans la Cité, fût-ce à l'hôtel du *Lion d'or* sur n'importe quelle route, fût-ce au pied d'un arbre comme cela m'est arrivé encore hier, je le trouve à mon réveil, ayant tout disposé comme si nous étions dans notre hôtel, mon nécessaire ouvert à côté de moi, mon chocolat cuit à point sur son réchaud à esprit-de-vin; ainsi, ce matin, il m'a barbifié, coiffé et habillé sous le onzième arbre dont je vous parlais tout à l'heure, et il m'a apporté les journaux, que j'ai parcourus pendant ce temps-là. J'ai lu le discours de M. de Clusey; il est fort bien, et le gouvernement n'a qu'à se bien tenir.

URBAIN.

Vous riez de tout, Gaétan!

LE DUC.

Je ris de tout ce qui est risible.

URBAIN.

Mais ceci ne l'est pas; car, si ma mère le savait, elle en mourrait de chagrin. Il faut donc que ce ne soit plus.

LE DUC.

C'est aisé à dire.

URBAIN.

Et à faire. Voici la quittance de tout ce que vous deviez. Il

ne faut pas qu'un homme de votre esprit soit forcé de tant admirer son valet de chambre. Vous ne devez plus rien et il vous reste douze mille livres de rente.

Il lui donne la quittance.

LE DUC.

Urbain!

URBAIN.

Eh bien?

LE DUC.

Vous avez payé mes dettes?

URBAIN.

Oui, puisque vous ne pouviez pas les payer.

LE DUC.

Mais notre mère les avait déjà payées une fois!

URBAIN.

N'ayant plus rien, elle ne pouvait pas les payer une seconde.

LE DUC.

Alors, je vous ai ruiné aussi?

URBAIN.

Pas complétement. Ce qui me reste appartient à la marquise, à elle seule! Nous pouvons avoir le bonheur de la conserver longtemps, et elle ne doit rien savoir de ce qui sera après elle.

LE DUC.

Et vous avez cru que j'accepterais cette mortification de vous devoir?...

URBAIN.

Pourquoi laissez-vous votre orgueil parler avant votre cœur? Ce n'est pas son droit, il n'est que le cadet.

LE DUC.

N'importe! je refuse! Nous ne sommes pas les enfants du même père, nous ne portons pas le même nom, vous ne me devez rien.

URBAIN.

Nous avons la même mère, et cela suffit. Il est d'ailleurs

trop tard pour refuser. Vos créanciers sont peu disposés à rendre ce qu'ils ont reçu; vous n'en avez plus qu'un, c'est moi, et celui-là a le temps d'attendre.

LE DUC.

Misérable que je suis! Pourquoi...?

URBAIN.

Pourquoi n'avoir pas cédé à la tentation de vous brûler la cervelle?

LE DUC.

Eh bien, oui! j'aurais dû le faire.

URBAIN.

Ajouter un crime irréparable à de réparables folies? Si vous n'aimez personne, il y a encore des gens qui vous aiment.

LE DUC.

Il y a ma pauvre mère, c'est vrai!

URBAIN.

Et puis...

LE DUC.

Et puis qui?

URBAIN.

Votre valet de chambre... et moi.

LE DUC, se jetant dans ses bras.

Ah! mon frère!...

URBAIN.

Allons, mon ami, ne parlons plus de cela. J'ai fait pour vous ce que vous eussiez fait pour moi.

LE DUC.

Non, je n'aurais pas su, je n'aurais pas pu le faire; ma destinée est de nuire! Ah! mon frère!... mon frère! sais-tu que je t'ai toujours mal aimé?

URBAIN.

Je le sais. Je me l'explique par la différence de nos organisations; mais le moment est peut-être venu de s'aimer mieux.

LE DUC.

Oh! oui! pardonne-moi, je t'estime, je t'admire, je te vénère; tu es simple, bon et grand! et moi, je suis un imbécile, un ingrat, un animal! tu es mon meilleur ami, et je ne m'en suis jamais aperçu, et j'ai donné mon temps, mon cœur et mon argent... et celui de mon père, et celui de ma mère, et le tien, à des coquins et à des... Qu'est-ce que je peux faire pour toi? Aimes-tu une femme? faut-il l'enlever? faut-il tuer son mari? Veux-tu que j'aille en Chine, en Sibérie, en enfer? Dis!

URBAIN.

Si tu m'aimais, nous serions déjà quittes.

LE DUC.

Mais je t'aime! je t'aime de toute mon âme! Seulement, je voudrais trouver tout de suite un moyen de te le prouver.

URBAIN.

Il y en aurait un dont tu ne t'avises pas.

LE DUC.

Si fait! me corriger! Eh bien, je me corrigerai. Pourquoi pas? Je suis encore jeune, que diable! à quarante ans, on n'est pas fini, on n'est qu'un peu abîmé. Je me rangerai, c'est dit! d'autant plus qu'il le faut. Je ne suis pas à plaindre, après tout! Je me referai une santé, une jeunesse, et puis tu disposeras de moi. J'irai passer l'été avec ma mère et toi à la campagne. Je vous raconterai des histoires, je vous ferai rire. Voyons, console-moi, aide-moi à faire des projets; car je ne sais plus où j'en suis quand je vois tout le mal que j'ai fait, et combien je suis malheureux!

Il pleure.

URBAIN, *allant à lui.*

Courage, mon grand enfant! la mauvaise fortune est finie, la bonne commence peut-être!

LE DUC.

Oui, tu m'apprendras ton secret pour être heureux; quel est-il?

URBAIN.

Le courage.

LE DUC.

En as-tu donc besoin?

URBAIN.

J'en ai plus besoin que toi.

LE DUC.

Tu as un chagrin?

URBAIN.

Pis que cela, j'ai une faute, presque un crime dans ma vie. Ce n'est donc pas à moi de t'accuser.

LE DUC.

Qu'est-ce que c'est? peux-tu me le dire?

URBAIN.

Je veux te le dire, pour te montrer que tu peux encore faire du bien, ne fût-ce qu'à moi qui vis sans ami, le cœur trop plein et trop fermé.

LE DUC.

Ah! Urbain, va, dis! mon cœur à moi est épuré depuis un instant et peut recevoir tes douleurs. Quel malheur t'a frappé?

URBAIN.

Un malheur bien simple. J'ai aimé.

LE DUC.

Je m'en doutais; mais tu étais aimé?

URBAIN.

Non.

LE DUC.

Comment, non?

URBAIN.

C'était une femme mariée qui ne me voyait qu'à travers un remords.

LE DUC.

C'est comme ça que les femmes mariées doivent aimer. Autrement, on n'en saurait que faire! Et tu la prenais au sérieux?

URBAIN.

Comme je prends tout.

LE DUC.

Et... naturellement elle t'a planté là?

URBAIN.

Elle est... morte.

LE DUC.

Ah! diable! c'est autre chose. Et quand est-elle morte?

URBAIN.

Il y a trois ans.

LE DUC.

Je vois qu'une seule passion a rempli toute ta vie. Mais, si tu l'as pleurée trois ans, c'est assez, c'est bien gentil.

URBAIN.

Tais-toi, Gaétan, tais-toi! c'est moi qui l'ai tuée.

LE DUC.

Tu t'imagines ça! est-ce qu'on tue les femmes? Quand elles meurent, c'est qu'elles ne peuvent plus faire autrement.

URBAIN.

Ne ris pas, je t'en prie; ma douleur est sans remède, parce que ma faute est sans excuse. J'ai employé ma volonté, mon intelligence, toutes les forces de mon âme, non à combattre ma passion, mais à l'inspirer à un pauvre être qu'elle a brisé. Je te dirai tout;... aujourd'hui, je ne peux pas. Ce souvenir m'étouffe... et... j'en meurs, Gaétan!

LE DUC.

Toi? tu l'aimes toujours?

URBAIN.

Je ne peux pas regretter une vie de lutte et de tourments; mais je ne peux plus aimer, voilà ma punition.

LE DUC.

Allons donc! pour un seul roman? Tiens, il n'est guère possible d'avoir aimé plus souvent que moi? Eh bien, je ne me donne pas trois mois de campagne...

URBAIN.

Oh! toi! tu es de ces natures vivaces qui refleurissent à

chaque saison nouvelle! Mais je ne veux pas t'attrister, souviens-toi seulement qu'à un moment donné, je peux avoir un grave service à réclamer de toi.

LE DUC.

Dis tout de suite.

URBAIN.

Non, laissons cela; je vas rassembler tes lettres de change, dont tu feras ce que tu voudras.

LE DUC.

Je les ferai encadrer.

URBAIN.

Libre à toi.

LE DUC.

Et, un jour, je les montrerai à tes fils en leur disant: « Vous voyez bien ces choses-là? N'en faites jamais. »

URBAIN.

Allons, plus de malentendu entre nous!

Il sort par le fond. Benoît entre.

SCÈNE VIII

BENOIT, LE DUC, *puis* PIERRE.

LE DUC, *en s'asseyant à droite.*

Tu arrives comme la colombe de l'arche, toi! Je n'ai encore pris aujourd'hui que mon chocolat.

BENOIT.

Je n'oublie pas les habitudes de M. le duc.

Il approche le guéridon sur lequel il a mis un plateau avec du madère et des biscuits.

LE DUC.

Tu es un ange.

BENOIT.

M. le duc me flatte. Le valet de chambre de M. le duc est là, il demande ses ordres.

LE DUC, qui boit et mange.

Faites entrer. (Benoît fait signe à Pierre d'entrer, puis sort par le fond. — A Pierre.) Avez-vous passé chez moi?

PIERRE.

Oui, monsieur le duc.

LE DUC.

Pas de lettres?

PIERRE.

Des cartes seulement.

LE DUC.

Donnez. (A part, lisant les cartes.) Les cartes des fournisseurs qui me faisaient poursuivre! Ils me recommandent ma clientèle! O civilisation, où t'arrêteras-tu? (A Pierre.) C'est bien, allez.

PIERRE.

M. le duc n'a pas d'ordres...?

LE DUC.

Non.

PIERRE.

Où faudra-t-il attendre M. le duc?

LE DUC.

Chez moi.

PIERRE.

A quelle heure faudra-t-il réveiller M. le duc?

LE DUC.

Vous me laisserez dormir.

PIERRE.

M. le duc sait que ce n'est pas demain dimanche?

LE DUC.

Oui, mon ami, oui. J'ai fini mes études de paysage, je vais me reposer, et je vous engage à en faire autant; allez, Pierre, vous l'avez bien gagné.

Pierre se dirige vers le fond, et s'arrête surpris en voyant entrer Caroline, puis sort.

SCÈNE IX

CAROLINE, LE DUC, assis.

CAROLINE, venant de droite et voyant le duc, veut se retirer.

Pardon, monsieur, je croyais madame la marquise au salon.

LE DUC, se levant.

Elle va revenir dans un instant. (Caroline salue et veut encore se retirer.) Est-ce que je vous fais peur, mademoiselle?

CAROLINE.

Non, monsieur; mais...

LE DUC.

Mais... vous ne pouvez pas me déranger, puisque je suis seul, et que nous sommes tous deux de la maison; car... si je ne me trompe, vous êtes la personne qui succède à mademoiselle Artémise.

CAROLINE.

Oui, monsieur, c'est moi qui la remplace.

LE DUC.

Comme le printemps remplace l'hiver, en le faisant oublier. Oh! vous n'avez pas connu Artémise! elle était plus aigre que la bise de décembre; je suis sûr qu'elle m'a donné mon premier rhumatisme.

CAROLINE.

Êtes-vous guéri, au moins, monsieur?

LE DUC.

Oui.

CAROLINE.

J'en suis bien aise.

LE DUC.

Oh! mais on peut causer avec vous!... Vous ne l'avez pas connue?

CAROLINE.

Mademoiselle Artémise? Non, monsieur.

LE DUC.

Avez-vous vu des albatros?

CAROLINE.

Jamais.

LE DUC.

Pas même empaillés?

CAROLINE.

Pas même empaillés.

LE DUC.

Il faut voir ça, il y en a au Jardin des Plantes. C'est très-curieux.

CAROLINE, se retenant de rire.

Je sais que c'est un oiseau de mer.

LE DUC.

Justement! avec un grand bec terminé par un crochet. Ça mange toute la journée. Ça a le dos moitié blanc, moitié brun, et des pattes... Eh bien, mademoiselle Artémise... (Caroline éclate de rire.) Ah! vous riez donc, vous? Enfin, on va rire ici! A propos, est-ce que c'est impertinent, de vous demander votre nom? J'avais deviné celui d'Artémise. Il y a comme ça des figures qui disent leur nom. Attendez que je trouve le vôtre... Marie?... Blanche?...

CAROLINE.

Non.

LE DUC.

Louise?... Charlotte?...

CAROLINE.

Vous brûlez.

LE DUC.

Caroline?

CAROLINE.

C'est cela.

LE DUC.

Et vous arrivez de province?

CAROLINE.

De la campagne.

LE DUC.

Mais pourquoi n'avez-vous pas les mains rouges, puisque vous arrivez de la campagne?

CAROLINE.

C'est que j'ai été élevée à Paris.

LE DUC.

Et vous n'allez pas vous ennuyer ici?

CAROLINE.

Je ne m'ennuie jamais.

LE DUC.

Jamais, jamais?

CAROLINE.

Jamais.

LE DUC.

Vous êtes bien heureuse! Et vous êtes entrée ici par madame d'Arglade?

CAROLINE.

Oui.

LE DUC.

Alors, vous connaissez cette toquée-là?

CAROLINE.

Comment l'appelez-vous?

LE DUC.

Toquée.

CAROLINE.

Ça veut dire?

LE DUC.

C'est un mot nouveau qui vient je ne sais d'où, et que je trouve très-gentil; ça veut dire : à moitié folle.

CAROLINE.

Comment! vous croyez que Léonie...?

LE DUC.

Il y a peut-être quelque temps que vous ne l'avez vue. Mais, tenez, nous l'attendons; faites-y attention : elle me marchera sur les pieds sans me voir, et, quand je crierai, elle pleurera de vraies larmes, à moins qu'elle ne rie aux

éclats en m'appelant son pauvre Benoît, ou qu'elle ne s'évanouisse en me prenant pour ma mère. C'est au point qu'elle se confesse, à ce qu'on dit, des péchés des autres, et qu'elle se croit forcée de faire pénitence des siens sur le dos du prochain... (Mouvement de Caroline.) Ce sont là des calomnies, assurément. Mais dites-moi comment il se fait qu'une personne raisonnable connaisse madame d'Arglade?

CAROLINE.

Vous la connaissez bien, vous!

LE DUC.

Mais, moi, je ne suis pas raisonnable. N'importe! voulez-vous me donner une poignée de main?

CAROLINE.

Pourquoi?

LE DUC.

Parce que c'est le sentiment le meilleur et le plus honnête qui me porte à vous le demander. Voyons! (Caroline lui donne la main.) Merci! Ayez bien soin de ma mère.

CAROLINE.

Ainsi, vous êtes M. le marquis?

LE DUC.

Non, je suis son frère.

CAROLINE.

Madame la comtesse ne m'avait parlé que d'un fils?

LE DUC, avec émotion.

Ça lui arrive quelquefois. C'est ma faute.

SCÈNE X

CAROLINE, LÉONIE, LE DUC.

LÉONIE, entrant par le fond.

Me voilà!

CAROLINE, courant à elle.

Oh! ma chère Léonie, tu vois, je suis venue seule.

LÉONIE.

Je le savais, et je n'ai pas voulu me faire annoncer pour voir si tu me reconnaîtrais.

CAROLINE.

Tu n'es pas changée.

LÉONIE.

Et toi, tu es embellie... oh! mais, c'est étonnant! As-tu vu la marquise?

CAROLINE.

Oui; la marquise est adorable, et me voilà installée.

LÉONIE.

C'est à merveille. Figure-toi que je cours depuis ce matin pour une chose bien sérieuse et bien délicate. Une bonne amie à moi, un peu mûre, est forcée de mener sa fille au bal, le père l'exige; il est bien un peu despote, le cher homme; il trouve la jeune personne assez grande pour paraître dans le monde, la mère la trouve trop grande... non, je veux dire trop jeune. Ils m'avaient prise pour arbitre, j'y allais... mais, en route, j'ai changé d'avis.

LE DUC qui a salué ironiquement Léonie à plusieurs reprises.

Je suis là, baronne, vous savez? tout prêt à vous présenter mes hommages à la première virgule qui se glissera... Mais ne vous gênez pas, j'ai le temps.

LÉONIE.

Je croyais vous avoir donné la main en entrant?

LE DUC.

Ce n'est pas aujourd'hui, c'est la dernière fois que vous êtes venue.

LÉONIE.

Ah! nous allons recommencer?

LE DUC.

Non; ma mère m'a dit de faire les honneurs, et je les fais en vous laissant causer avec mademoiselle. C'est ce que vous voulez?

LÉONIE.

Une amie de couvent que je retrouve...

LE DUC.

Avez-vous besoin de deux heures? C'est que, quand vous vous mettez à parler... Au fait, baronne, quel jour est-ce aujourd'hui?

LÉONIE.

Aujourd'hui?

LE DUC.

Oui.

LÉONIE.

C'est lundi ou mardi... Je suis folle, c'est dimanche!

LE DUC.

C'est jeudi.

LÉONIE.

C'est vrai.

LE DUC.

Baronne!

LÉONIE.

Eh bien?

LE DUC.

Fermez les yeux.

LÉONIE.

Encore une plaisanterie?

LE DUC.

Je ne plaisante pas, fermez les yeux.

LÉONIE.

Voilà.

LE DUC.

De quelle couleur est votre robe? Pas de tricherie!

LÉONIE.

Elle est verte.

LE DUC.

Elle est grise; vous avez oublié que vous êtes en demi-deuil!

LÉONIE.

Que voulez-vous! ce n'est pas moi qui me suis habillée.

LE DUC.

Voilà une raison.

LÉONIE, à Caroline.

Voilà l'éternelle taquinerie de M. le duc! Eh bien, oui, je suis distraite pour les choses futiles. Qu'est-ce que ça me fait, le jour ou le quantième? Je n'ai pas d'échéances, moi! Je n'oublie pas mes amis, voilà l'essentiel.

LE DUC.

Alors, baronne, pensez à nous, et n'oubliez pas que vous dînez aujourd'hui lundi, mardi ou dimanche, sixième ou quinzième jour du mois de novembre, avril ou janvier, avec votre robe bleue, grise ou verte, chez nous, chez eux ou chez les autres.

Il sort par le fond.

SCÈNE XI

LÉONIE, CAROLINE.

LÉONIE, allant s'asseoir à gauche.

Toujours fou, mais drôle! (Avec mystère.) C'est égal, méfie-toi de lui.

CAROLINE.

Pourquoi?

LÉONIE.

Le duc est bien fin, va! Il compromet toutes les femmes.

CAROLINE.

Est-ce que...?

LÉONIE.

Moi? Non! Mais je dois, en bonne amie, te prévenir de certaines choses que je ne pouvais pas t'écrire.

CAROLINE.

Il n'est pas trop tard.

BENOIT, entrant de gauche.

— Madame la marquise prie madame la baronne d'Arglade et

mademoiselle de Saint-Geneix de vouloir bien passer chez elle.

LÉONIE.

Tout de suite. (Benoît sort.) Je te disais...

CAROLINE.

Est-ce si pressé? Nous n'avons pas le temps!

LÉONIE, se levant.

Si fait. En deux mots. Ah! d'abord et pour ne pas l'oublier, une question toute brutale; tu es pauvre, je suis riche : as-tu besoin d'argent?

CAROLINE.

Non, merci!

LÉONIE.

Bien sûr?

CAROLINE.

Bien sûr!

LÉONIE.

Tu ne m'en veux pas?

CAROLINE.

Es-tu folle?

LÉONIE.

Enfin comptons l'une sur l'autre. Maintenant, mon conseil : la marquise a un autre fils.

CAROLINE.

Elle m'a parlé du marquis.

LÉONIE.

C'est un savant, un philosophe que sa mère veut marier avec une jeune fille que je connais... ou que je connaîtrai bientôt. C'est...

CAROLINE.

Mais, ma chère, tout ça ne me regarde pas.

LÉONIE.

Ça te regarde plus que tu ne crois. Le marquis est sentimental, tu es encore très-jolie : si tu lui tournais la tête... Oh! ne te récrie pas, on ne peut jamais répondre de ça.

CAROLINE.

Mais on peut répondre de soi!

LÉONIE.

C'est selon! Où en étais-je? Eh bien, la marquise ne te pardonnerait jamais de faire manquer le mariage de son fils... Laisse-moi dire! Quant au duc, il est ruiné, il lui faut un mariage d'argent, et je crois que j'ai son affaire.

CAROLINE.

Vraiment, tu fais des mariages?

LÉONIE.

Que veux-tu! la marquise me persécute pour cela; il est s difficile à placer, ce duc! Ce ne serait pas trop de ton concours; puis-je compter sur toi?

CAROLINE.

Voyons, Léonie, à quoi songes-tu! Je ne suis pas en position d'avoir du crédit ici, et on ne me demandera jamais conseil, sois tranquille.

LÉONIE.

Ta position peut devenir très-délicate!

CAROLINE.

Grâce à ton avertissement, elle ne m'effraye pas.

LÉONIE.

Et, en toute occasion, même délicate, j'aurai ta confiance, ton amitié?

CAROLINE.

Je serais ingrate s'il en était autrement.

LÉONIE, l'embrassant.

Ah! comme tu mérites bien d'être aimée comme je t'aime! Allons chez la marquise. (Benoît ouvre la porte.) Nous voilà.

Elles entrent chez la marquise. — Pierre, qui paraît au fond, suit des yeux Caroline.

SCÈNE XII

BENOIT, PIERRE.

PIERRE.

Monsieur Benoît!

BENOIT, qui range les chaises.

Monsieur Pierre?

PIERRE.

Quelle est donc cette jeune dame qui sort avec madame d'Arglade?

BENOIT.

C'est la nouvelle lectrice de madame la marquise : mademoiselle de Saint-Geneix.

PIERRE, à part.

Lectrice!... (Haut.) Monsieur Benoît, je suis décidé à vous remplacer.

BENOIT.

Ah! tant mieux! Quand ça?

PIERRE.

Aussitôt que M. le duc pourra se passer de moi. Au revoir monsieur Benoît.

BENOIT.

Au revoir, monsieur Pierre.

ACTE DEUXIÈME

Même décoration qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

CAROLINE, LA MARQUISE, URBAIN.

Urbain est assis près de la cheminée et regarde Caroline, qui est assise près du guéridon, devant un journal qu'elle vient de lire. — La marquise est assise de l'autre côté du guéridon, près de la cheminée.

LA MARQUISE, préoccupée.

Ah! mon Dieu! déjà huit jours passés depuis le dimanche de la Pentecôte!

URBAIN.

Qu'est-ce que ça vous fait, chère maman?

LA MARQUISE.

Rien... Caroline, avez-vous fait demander des nouvelles de madame de Dunières, ce matin?

CAROLINE.

Oui, madame la marquise; son médecin lui défend encore de sortir, mais elle va très-bien.

LA MARQUISE.

Vous auriez dû y aller, mon fils!

URBAIN.

J'ai porté ma carte avant-hier; elle ne recevait pas.

LA MARQUISE, à Caroline.

Serrez ces journaux, ma chère, ils sont ennuyeux.

CAROLINE, se levant et portant les journaux au fond.

Vous lirai-je autre chose?

LA MARQUISE.

Non, vous avez lu une grande heure.

CAROLINE.

Je ne suis pas fatiguée.

URBAIN.

Si vous l'étiez, mademoiselle, ma mère peut disposer de moi toute la matinée.

LA MARQUISE.

Encore aujourd'hui? Vous me gâtez, mon cher enfant! Alors, causons. (Caroline revient s'asseoir.) J'aime bien mieux ça. Savez-vous que, depuis un mois, depuis que cette bonne Caroline est ici, je vous dois à tous deux des matinées charmantes? Elle lit si bien! et puis, quand vous causez, ça me ranime en même temps que ça me repose. Vous avez tant de savoir et d'idées l'un et l'autre, que je ne pense plus à avoir de l'esprit; vous m'avez appris à écouter, et c'est quelquefois bien bon!

CAROLINE.

C'est ce que je me dis quand vous parlez avec M. de Villemer.

URBAIN.

Et c'est ce que je me dis aussi quand ma mère parle avec vous, mademoiselle de Saint-Geneix.

LA MARQUISE.

Alors, nous voilà très-contents de nous trois! Mais le meilleur, c'est que nous pensons tout de bon ce que nous disons en riant : comme c'est rare en ce monde! Caroline, vous m'avez tenu parole; vous êtes parfaite pour moi, dévouée sans vous faire valoir, gaie sans être bruyante, active sans être tracassière, et surtout vous avez l'air de ne jamais vous ennuyer avec moi.

CAROLINE.

Est-ce qu'on s'ennuie d'être heureux?

URBAIN, gaîment.

Dites donc aussi que vous êtes heureuse, chère mère, et nous serons, comme disent les bonnes gens, vos obligés pour la vie.

LA MARQUISE.

Oui, je suis heureuse... moyennant l'espoir de l'être encore davantage si...

URBAIN.

Je vous entends! Mais laissez-moi vous rappeler que le mieux est l'ennemi du bien; or, en fait de mariage...

Caroline se lève et s'éloigne à gauche.

LA MARQUISE, à Caroline.

Où allez-vous?

CAROLINE.

Voir si la pendule ne retarde pas.

LA MARQUISE, souriant.

Non, ma chère enfant, elle va très-bien. Voyons, mon fils, vous disiez?...

Caroline remonte à gauche.

URBAIN.

Qu'un homme à qui l'on conseillerait de se pendre pour sa santé, ferait bien d'y regarder à deux fois.

LA MARQUISE.

Qui vous conseille pareille chose?

URBAIN.

Ceux qui me conseilleraient de me marier pour me marier, sans connaître la personne...

LA MARQUISE.

Mais on se connaît, quand on ne refuse pas de se connaître.

URBAIN.

Ah! et comment s'y prend-on? Nous savons bien comment se font les mariages du grand monde. On est présenté à une jeune personne qui est censée ne rien savoir de vos prétentions et qui, sans avoir l'air de vous remarquer, vous examine tristement ou narquoisement, en se disant à elle-même : « Je tâcherai de m'habituer à la figure de ce monsieur-là; mais je l'aurais mieux aimé autrement! » On se revoit deux ou trois fois. Si on se voyait davantage, il serait trop tard pour se raviser. Donc, on s'épouse sans se connaître; après quoi, l'on se convient si l'on peut.

LA MARQUISE.

Je suis de votre avis, vous méritez mieux que ces mariages de hasard, et c'est à moi de trouver celui que vous

pourrez accepter de confiance; fiez-vous à votre mère, Urbain!

URBAIN. Il s'assied sur le siége qu'occupait Caroline; celle-ci s'assoit à gauche et coupe un livre.

Les parents, ma bonne mère, ont toujours des espérances superbes, parce qu'ils ont des illusions charmantes. C'est une tendre mère qui a dit naïvement :

Mes petits sont mignons,
Beaux, bien faits et jolis sur tous leurs compagnons.

Vous vous créez pour moi un idéal impossible.

LA MARQUISE.

Non! je rêve...

URBAIN, regardant Caroline, qui ne s'en aperçoit pas.

Les choses que l'on rêve n'arrivent pas. Pourquoi ne pas se contenter d'apprécier celles qu'on voit?

LA MARQUISE.

Vous connaissez donc quelqu'un?...

URBAIN.

Je parle de cela à un point de vue général, chère maman. Je dis que la perfection morale mérite qu'on se prosterne devant elle et qu'on peut la rencontrer sans l'avoir cherchée. Quant à vous qui voulez la rencontrer pour moi, associée à d'autres choses moins essentielles, vous ferez bien des pas inutiles dans le pays des songes.

LA MARQUISE.

Urbain, vous vous trompez. Qu'est-ce que je veux pour vous? Une toute jeune fille, très-bien née...

URBAIN.

Jolie, aimable.

LA MARQUISE

Oui, et vertueuse, spirituelle...

URBAIN.

Instruite, bonne...

LA MARQUISE.

Oui, des talents, de l'usage...

URBAIN.

Et très-riche?

LA MARQUISE.

Et très-riche, mais surtout d'une très-grande famille.

URBAIN.

Et sans ambition ni vanité?

LA MARQUISE, riant.

Je la veux parfaite, voilà tout!

URBAIN, se levant.

Vous voyez bien, maman!... Allons, c'est très-facile, et madame d'Arglade vous trouvera cela un de ces matins.

BENOIT, venant du fond.

Madame la baronne d'Arglade fait demander si madame la marquise est seule?

LA MARQUISE.

Ah! je sais! elle m'apporte des nouvelles des Dunières! Faites-la passer dans mon appartement.

Benoît sort.

URBAIN.

La voilà donc tout à fait implantée chez les Dunières?

LA MARQUISE.

Ils avaient des préventions contre elle, ils en sont revenus.

Elle se lève.

URBAIN.

Je vous laisse; pourquoi vous déranger? Je vais dire qu'on la fasse entrer ici.

Il sort par la gauche. Caroline se dirige vers la droite.

LA MARQUISE.

Restez, Caroline!

CAROLINE.

Et vos lettres, madame la marquise? Vous savez que j'en ai beaucoup à écrire aujourd'hui.

LA MARQUISE.

C'est vrai ! Allez. Nous allons savoir enfin si les Dunières... J'aurai peut-être besoin de vous, revenez dès que vous le pourrez.

Caroline sort par la droite. Léonie vient par la gauche.

SCÈNE II

LÉONIE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Eh bien, chère baronne?

LÉONIE.

J'ai triomphé des hésitations de madame de Dunières, qui est bien un peu collet monté à l'endroit de sa filleule. J'ai été persuasive, éloquente même ! Quand il s'agit de vous servir, on se sent inspirée. (Sur l'invitation de la marquise, elle s'assied près d'elle.) J'ai même fait rire madame de Dunières, et vous savez si c'est facile ! Enfin M. de Dunières sera ici dans une demi-heure avec sa pupille.

LA MARQUISE.

Ah ! ma chère Léonie, que c'est aimable à vous, et que je suis heureuse !

LÉONIE.

Mais, dites-moi, est-ce que le duc sera présent à l'entrevue?

LA MARQUISE.

Je n'en sais rien; il ne vient pas tous les jours.

LÉONIE.

Est-ce certain, qu'il change de conduite?

LA MARQUISE.

Ma chère, je ne sais pas comment Urbain a fait ce miracle ; le duc est charmant pour moi, et je crois en vérité qu'il ne fait plus de folies.

LÉONIE.

Alors, vous croyez que, s'il se trouvait ici tantôt, il ne dirait rien de déplacé?

LA MARQUISE.

Lui? Jamais. Il sait son monde. (Les deux dames se lèvent.) Mais ce n'est pas de lui qu'il s'agit... Ah! je suis émue! Pourvu que le marquis ne sorte pas! Je vais lui faire dire...

Elle va pour sonner.

LÉONIE.

Non! j'ai dit à Benoît de le surveiller; il est chez lui, il travaille. Calmez-vous, chère madame!

Elle reconduit la marquise à son fauteuil à droite.

LA MARQUISE, s'asseyant.

C'est vrai! je me fatigue, et il faut que je sois aimable tout à l'heure! Parlez-moi, baronne; mes idées sont toutes brouillées; vous dites que madame de Dunières...?

LÉONIE, s'asseyant.

Elle craint un peu le duc! Il a vu et il voit peut-être encore si mauvaise compagnie!...

LA MARQUISE.

Non! Urbain m'a assuré que non.

LÉONIE.

Moi, je vous dis ce qu'on m'a dit, ce que dit tout le monde; vous devriez songer à marier le duc.

LA MARQUISE, rêveuse.

Ah! bah!

LÉONIE.

Cela fait, le marquis mettrait plus d'empressement à s'établir, et la chose serait plus facile. Songez donc! il craint d'abandonner son frère à lui-même dans une situation... qui n'a rien de gai. (La marquise s'endort. — Le duc entre par le fond et vient se mettre derrière la marquise. — Léonie continue sans le voir.) Il n'a plus rien, ce pauvre duc! Il n'est plus jeune, son esprit est bien connu, et pas de la première fraîcheur! Je sais bien qu'on peut toujours se refaire quand on n'y regarde pas

de trop près. Mais vous ne voudrez pas d'une fille de banquier, et il ne voudra pas d'une noble demoiselle laide ou bossue! Ce qu'il lui faudrait, c'est quelqu'un qui, par dévouement pour vous, et sans regarder de trop près à ses avaries...

LE DUC, continuant la phrase de Léonie.

..... Consentirait à épouser ce vaurien qui n'est plus ni beau ni jeune, dont l'esprit est fort usé, et qui ne sait plus à quel clou se pendre... mais à qui cependant il reste un beau nom, un vrai titre, et qui me procurerait un tabouret à la cour... d'Espagne! Ne vous donnez pas tant de peine, ma mère est endormie.

LÉONIE.

Elle dort?

LE DUC.

C'est ce qu'elle pouvait faire de mieux. C'est un beau succès, savez-vous? Vous auriez pu ajouter, car enfin il faut faire valoir sa marchandise : « J'ai trente ans, bien que j'en paraisse tout au plus... vingt-neuf! Je suis encore bien; je suis née dans l'industrie, il n'y a pas de mal à ça; mais, que voulez-vous! j'ai la niaiserie d'en rougir... »

LÉONIE, se levant.

Je n'en ai jamais rougi!

LE DUC, s'approchant d'elle en passant devant sa mère.

Si fait! le jour où vous avez épousé ce cher M. d'Arglade, vous avez eu une raison.

LÉONIE.

Laquelle?

LE DUC.

Le désir d'être baronne. Mais il était plus fin que vous. Vous étiez riche, jolie, pimpante; il était pauvre, ennuyeux, fort peu agréable et pas baron du tout.

LÉONIE.

Ah! monsieur le duc, me dire du mal de mon mari, le meilleur des hommes.

LE DUC.

Il est bien meilleur à présent! Au reste, ça n'a pas dû lui coûter de mourir, il était si peu né!

LÉONIE.

Ceci passe la plaisanterie.

LE DUC.

Vous avez de l'esprit quelquefois, ripostez! Quand ma mère dort au bruit de la parole, il n'y a plus que le silence qui la réveille.

LÉONIE.

Monsieur le duc, supposons que tout ce que vous avez dit soit exact, que j'aie trente ans, que je sois ambitieuse et que j'aie eu l'intention... où serait pour vous le malheur d'épouser une femme à qui tout le monde donne vingt-deux ans, que vous avez trouvée jolie, puisque vous lui avez fait la cour, que vous savez vertueuse, puisqu'elle ne vous a pas écouté, et qui exposerait sa fortune, péniblement acquise par d'honnêtes parents, à tomber dans le gouffre où se sont engloutis les héritages de vos aïeux illustres? Croiriez-vous que la fantaisie d'un titre pût motiver un pareil sacrifice? Ce serait là un bien sot calcul dans une âme si profonde, et vous seriez forcé de reconnaître que cette fausse niaise est une véritable folle, ou que cette fausse baronne est capable d'un sentiment vrai.

LE DUC.

Ce n'est pas mal répondu, ça, pour vous! (Léonie lui tourne brusquement le dos.) Eh bien, vous partez? (Léonie entre chez la marquise à gauche; la marquise s'éveille, le duc va lui baiser la main.)

SCÈNE III

LE DUC, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, s'éveillant.

Vous dites, baronne? Ah! c'est vous qui êtes là, mon fils?

LE DUC.

Oui. Je me chamaillais avec la baronne. J'ai même été fort taquin; mais elle ne se fâche de rien.

LA MARQUISE.

J'ai donc dormi? Je n'ai rien entendu. Où donc est-elle?

LE DUC, montrant l'appartement de la marquise.

Oh! elle n'est pas loin! elle ne s'en va pas comme ça, la chère baronne.

LA MARQUISE, se levant.

Allons la rejoindre.

SCENE IV

LE DUC, LA MARQUISE, CAROLINE.

CAROLINE, venant par la droite.

Madame la marquise peut-elle m'accorder cinq minutes d'audience pour un détail d'intérieur?

LE DUC.

Dois-je m'en aller, monsieur le ministre?

CAROLINE.

Non, monsieur le duc; car vous savez sans doute de quoi il s'agit. C'est un billet que je viens de recevoir.

Elle le lui donne.

LE DUC, lisant.

« Pierre désire passer du service de M. le duc à celui de madame la marquise, en remplacement de Benoît. Pierre se recommande à la protection de mademoiselle de Saint-Geneix. » (A part.) Tiens! il me quitte? Il n'aime donc plus la forêt de Fontainebleau?...

LA MARQUISE, vivement.

Ma chère Caroline, je ne vous engage pas à lui accorder votre protection. Un domestique du duc?... Non, non!

LE DUC, riant.

Mais, ma mère...

LA MARQUISE.

Non, vous dis-je; je n'ai pas besoin d'un Frontin dans ma maison.

LE DUC.

Mais vous êtes à cent lieues de la vérité, ma mère! Pierre me quitte parce que je le scandalise. C'est un protestant rigide, un vrai puritain, un sage, un antique! Je ne suis même pas bien certain qu'il ne soit pas en bronze.

LA MARQUISE.

Enfin il a été le complice de vos folies?

LE DUC.

Oui, mais comme un bon chien est complice du larron, par instinct du devoir.

LA MARQUISE, à Caroline.

Quelle figure a-t-il?

CAROLINE.

Je ne l'ai pas vu, je sais qu'il est là.

LA MARQUISE.

Eh bien, voyez-le, ma chère enfant, et, s'il vous inspire de la confiance, arrêtez-le, je m'en rapporte à vous. (Le duc s'approche de Caroline pour lui rendre la lettre. — La marquise au duc.) Vous, je vous emmène.

LE DUC.

Vous ne voulez pas que mademoiselle de Saint-Geneix reste un seul instant avec moi?

LA MARQUISE.

Quelle fatuité! Je veux tout simplement vous réconcilier avec la baronne, qui nous apporte une bonne nouvelle.

LE DUC, lui offrant son bras.

Une vraie nouvelle, ou une nouvelle de son invention

LA MARQUISE.

Vous allez voir.

LE DUC, en s'en allant.

Mademoiselle de Saint-Geneix, je vous recommande Pierre; c'est un trésor.

Il sort avec sa mère par la porte de gauche.

SCÈNE V

BENOIT, CAROLINE.

BENOIT, venant du fond.

Vous êtes seule, mademoiselle? C'est pour Pierre qui est là.

CAROLINE.

Très-bien! Qu'il entre.

BENOIT, en sortant.

Entrez, monsieur Pierre.

PIERRE, entrant, et à demi-voix.

Votre serviteur, monsieur Benoît.

SCÈNE VI

PIERRE, CAROLINE.

CAROLINE.

Monsieur Pierre, je suis chargée de vous demander... Ah! mon Dieu, Peyraque?

Elle court à lui.

PIERRE.

Oui, mademoiselle.

CAROLINE.

Comment n'avez-vous pas signé...?

PIERRE.

M. le duc n'aimait pas mon nom. Je m'appelle Pierre à présent.

CAROLINE.

Ah! mon brave Peyraque! je suis contente de te revoir. Et ma nourrice?

PIERRE.

Elle est au pays, la femme! elle va très-bien.

CAROLINE.

Et ma sœur de lait?

PIERRE.

Au pays aussi; pas trop mal mariée.

CAROLINE.

Et vous voilà loin d'elles, à Paris, toujours domestique, quand je croyais...

PIERRE.

M. de Saint-Geneix m'avait fait du bien. Il m'a conseillé ensuite des affaires qu'il croyait bonnes... Le sien, le mien, sont partis ensemble!

CAROLINE.

Ah! mes pauvres amis! Et vous me l'avez caché!

PIERRE.

Vous aviez assez de peines comme ça. J'ai dit à ma femme : « Je servirai encore dix ans, voilà tout. » Tous les ans, je vas la voir. Dans trois ans, j'aurai fini ma tâche, et je retournerai chez nous pour tout à fait.

CAROLINE.

Et vous avez eu la bonne idée d'entrer ici?

PIERRE.

Oui, depuis le jour où j'ai su que vous y étiez.

CAROLINE.

M. le duc a dit un grand bien de vous à sa mère, et, moi qui vous connais encore mieux, moi qui suis née dans les bras de votre femme et qui vous ai vus tous deux si dévoués à mon père, si bons, si respectables... oh! soyez tranquille, Peyraque, je réponds de vous, et vous allez être bien heureux ici.

PIERRE, simplement.

Merci, mademoiselle.

SCÈNE VII

LE DUC, PIERRE, CAROLINE.

LE DUC, affairé, venant de gauche.

Je vous demande pardon, mademoiselle. (Pierre sort.) M. de Dunières n'est pas ici?

CAROLINE.

Non, monsieur le duc.

LE DUC.

Où diable a-t-il passé? J'ai vu entrer sa voiture.

CAROLINE.

Le voici, monsieur le duc.

Dunières vient du fond. — Caroline sort par la droite.

SCÈNE VIII

LE DUC, DUNIÈRES.

DUNIÈRES, apercevant Caroline qui s'en va.

Est-ce que je mets en fuite...? Elle est fort charmante, ma foi! (Gravement.) Est-ce que...?

LE DUC.

Je le voudrais pardieu bien, mon cher Dunières; mais, vous savez, ma mère n'aura jamais auprès d'elle que des personnes affreusement laides ou affreusement vertueuses. Allons, venez. La chère maman vous attend avec une impatience!...

DUNIÈRES.

Elle est plus calme à présent!

LE DUC.

Votre pupille vient de passer chez elle?

DUNIÈRES, montrant l'antichambre.

Oui, je viens de la faire entrer par là.

LE DUC.

Comme ça, mystérieusement?... Vous ne voulez donc pas que je la voie?

DUNIÈRES.

Si fait; mais l'enfant est fort timide, et... Ah çà! vous savez donc...?

LE DUC.

A l'instant, je viens de recevoir la confidence du grand projet, et j'en suis ravi.

DUNIÈRES.

Moi, je veux que vous me conduisiez chez votre frère... Il est vrai qu'il ne voudra peut-être pas se montrer; croyez-vous qu'il se doute...?

LE DUC.

Je crois qu'il devine et qu'il se défend; mais, si votre pupille est jolie... Est-elle jolie?

DUNIÈRES.

Pas mal.

LE DUC.

Pas mal? Mais savez-vous que je l'ai connue toute petite dans le Midi? C'était un vrai chérubin...

DUNIÈRES.

Elle est bien changée.

LE DUC.

Vraiment?

DUNIÈRES.

Oui, elle est grandie.

LE DUC.

Voilà tout? Vous m'avez fait peur ; mais si ce n'est que ça! (Sérieux.) Pourtant, j'ai une autre inquiétude : il paraît qu'elle est très-riche?

DUNIÈRES.

Vous trouvez que c'est un défaut?

LE DUC.

C'est que... j'ai un secret à vous dire, moi! un secret dont ma mère ne se doute pas... Voyons, mademoiselle Diane est très-riche, très-riche?

DUNIÈRES.

Eh! oui; plus que votre frère, qui a pourtant...

LE DUC.

Sacrebleu! mon frère n'a plus rien.

DUNIÈRES.

Eh bien, et sa fortune?

LE DUC.

Je l'ai mangée!

DUNIÈRES.

La sienne aussi?

LE DUC.

Sans le savoir. Il a payé mes dettes sans m'avertir.

DUNIÈRES.

Belle action! il a fait son devoir.

LE DUC.

Ne dites pas ça, Dunières, ce n'est pas vrai!

DUNIÈRES.

Pourquoi l'a-t-il fait, alors?

LE DUC.

Parce qu'il m'aime.

DUNIÈRES.

C'est encore plus beau.

LE DUC.

Oui, c'est beau, mais c'est insensé. Il manque un mariage superbe... et charmant peut-être! Il manquera tous les mariages à présent!

DUNIÈRES.

Voyons, voyons, n'allons pas si vite! Est-il tout à fait ruiné?

LE DUC.

Au train dont j'ai été, il doit l'être.

DUNIÈRES.

Alors, embrassez-moi, c'est vous qui le mariez!

LE DUC.

Je vous embrasserai après, quand j'aurai compris.

DUNIÈRES.

Figurez-vous que mademoiselle de Saintrailles est... comment dirai-je? une âme chevaleresque, une héroïne... légendaire! voilà le mot! Elle ne voulait épouser qu'un homme ruiné!... mais ruiné par quelque noble sacrifice. Voilà son affaire!

LE DUC.

Mais, alors, ce n'est pas vous qu'il faut embrasser, c'est mademoiselle de Saintrailles!

DUNIÈRES.

Oh!...

LE DUC, passant à droite.

Laissez-moi dire des folies! Vous me faites un bien!... Ainsi, en ruinant mon frère, je l'ai enrichi?

DUNIÈRES.

Probablement! mais ne recommencez pas.

LE DUC.

Oh! à présent, à moins d'être un malhonnête homme...

DUNIÈRES.

C'est juste; on peut être tranquille. Dépêchez-vous d'amener Urbain ici sous un prétexte.

LE DUC.

Il n'y a pas besoin de prétexte! du moment que je lui dirai le caractère de la jeune personne, il voudra certainement voir sa figure.

DUNIÈRES.

Allez donc!

LE DUC.

Je vole! Mais suis-je heureux, moi! (S'arrêtant.) Dites donc, Dunières, et on prétend que la vertu porte bonheur!

DUNIÈRES.

Vous en êtes bien la preuve! Mais courez donc, ces dames viennent ici.

Le duc sort par le fond. — La marquise et Diane entrent par la gauche.

SCÈNE IX

LA MARQUISE, DIANE, DUNIÈRES, puis LÉONIE et CAROLINE.

DUNIÈRES.

La baronne est partie?

LA MARQUISE.

Non, elle a été nous chercher mademoiselle de Saint-Geneix, que je veux présenter à votre pupille.

DUNIÈRES, à Diane.

Eh bien, avez-vous fait connaissance?

DIANE.

Oh! oui! tout de suite.

DUNIÈRES.

Vous étiez si intimidée d'aborder madame de Villemer. Vous voyez bien qu'elle est aimable!

DIANE.

Je crois bien! il n'y a pas un quart d'heure que je connais madame la marquise, et je l'aime déjà de tout mon cœur!

LA MARQUISE.

Vrai?

DIANE.

Vrai! et, depuis que je suis près de vous, il y a une chose qui me tourmente.

LA MARQUISE.

Quoi donc?

DIANE.

C'est que, quand mon tuteur m'a présentée à vous, vous ne m'avez pas embrassée comme on me l'avait promis.

LA MARQUISE.

Chère enfant! (Elle l'embrasse.) C'est que je n'osais pas. Un baiser! c'est une charité que votre âge fait au mien!

Elles vont s'asseoir à droite.

DIANE.

C'est un honneur pour moi, madame, et un plaisir aussi. Ma marraine m'a appris à vous aimer.

Léonie et Caroline entrent par la droite.

LA MARQUISE, à Dunières, qui est derrière son fauteuil.

Elle est tout bonnement ravissante!

DUNIÈRES.

N'est-ce pas? un très-bon naturel.

LA MARQUISE.

Ah! voici mademoiselle de Saint-Geneix.

DIANE, se levant et tendant les deux mains à Caroline.

Bonjour, mademoiselle de Saint-Geneix! Je ne sais pas si je m'y connais, mais je trouve que vous avez aussi une figure qu'on aime à première vue.

CAROLINE, qui est descendue à gauche.

Et moi qui crois m'y connaître un peu, je vous assure, mademoiselle de Saintrailles, que vous avez cette figure-là.

DIANE.

Oui? Tant mieux! merci! Madame d'Arglade m'avait bien dit que nous nous conviendrions. Elle m'a raconté votre histoire. Je veux que nous soyons amies.

CAROLINE, franchement.

Oh! je le veux aussi!

DIANE.

Ce que je vous dis là, ce n'est pas banal. J'aime les beaux caractères; je voudrais en avoir un... superbe! mais, que voulez-vous! je n'en ai pas encore trouvé l'occasion!

CAROLINE.

Vous la trouverez, cela vous est dû.

LÉONIE, assise à l'extrême gauche.

Et vous la saisirez! vous avez tant d'âme!

LA MARQUISE, bas, à Dunières.

Mon fils ne descend donc pas?

Le duc et le marquis entrent par le fond. — Diane va s'asseoir près de la marquise.

DUNIÈRES.

Si fait, si fait! le voilà.

SCÈNE X

LES MÊMES, LE DUC, URBAIN.

LA MARQUISE, à Diane.

Voilà mes fils; voulez-vous me permettre de vous les résenter?

DIANE, après avoir salué un peu gauchement, bas, à la marquise.

Ah! vous me présentez ces messieurs, chère madame! vous voyez! je ne sais pas encore faire la révérence! et je ne sais rien dire aux hommes. On ne nous apprend pas ça au couvent.

LA MARQUISE.

Mais ces hommes-là ne sont pas pour vous faire peur! Mes fils sont vos amis naturels.

DUNIÈRES.

Certainement, certainement!

DIANE.

A la bonne heure, alors. D'autant plus qu'il y en a un que je connais déjà, à ce qu'on m'a dit; mais je ne me le rappelle pas, et je ne pourrais pas dire lequel.

LE DUC.

Alors, mademoiselle, il faut tâcher de deviner.

DIANE, se levant.

Attendez! qu'on ne me dise rien. Celui que je connais, c'est le duc; et le duc (montrant Urbain), c'est monsieur.

URBAIN, souriant.

Très-bien!

DIANE, au duc.

Vous, vous êtes le marquis de Villemer.

LE DUC.

Parfait!

LÉONIE.

Pourquoi vous imaginez-vous cela?

DIANE.

Parce que... Je ne sais pas, moi... Est-ce que je me trompe? (Mouvement des autres personnages.)

URBAIN.

Je demande en grâce qu'on ne dise rien à mademoiselle de Saintrailles; l'un de nous deux a eu l'honneur de lui offrir, je crois, sa première poupée; il a droit à un remercîment; mais nous sommes trop bons frères pour nous le disputer; c'est à elle de décider entre nous.

DUNIÈRES, à Diane, qui est allée se placer entre les deux frères.

Regardez bien !

DIANE.

Eh bien !... non ! Je ne sais plus ! Je me figurais M. de Villemer avec la figure de monsieur (montrant le duc); mais, d'un autre côté, pour donner des poupées... (montrant Urbain), monsieur a l'air bien sérieux.

URBAIN.

Cela n'empêche pas.

DIANE, à Urbain.

Non ? Alors, monsieur le duc, je vous remercie de ma poupée. (Caroline remonte et descend ensuite se placer à l'extrême droite.) J'avais oublié le bienfaiteur, mais le bienfait est resté gravé là. (Elle touche son front.) Il avait une belle robe rose et des cheveux blonds tout crêpés.

Elle retourne s'asseoir près de la marquise.

LÉONIE.

Pourtant...

LE DUC, bas.

Taisez-vous donc ! Ne voyez-vous pas que le plus rassurant, c'est l'auteur de la poupée ? Laissez-en pour aujourd'hui le bénéfice à mon frère.

CAROLINE, à Diane.

Vous allez venir en Bourbonnais.

DIANE.

Et nous nous verrons souvent. Quel bonheur, la campagne !

LE DUC.

Comment ! rien que la campagne ?

DIANE.

Oh ! j'aime aussi Paris !... j'aimerais bien aussi les voyages ! j'aime tout ce qui n'est pas le couvent.

URBAIN.

Pourquoi les jeunes personnes détestent-elles le couvent ?

LE DUC.

C'est qu'elles y sont enfermées.

DIANE.

Oui, c'est cela. Nous y sommes certainement plus libres que dans nos familles, nous y remuons davantage, nous y faisons plus de bruit ; mais vous m'avouerez que de sentir un grand mur entre soi... et l'inconnu, ce n'est pas naturel.

LÉONIE.

Moi, je me rappelle pourtant ce temps-là comme un beau rêve !

LE DUC, bas, à Léonie.

C'est qu'il est peut-être déjà un peu loin ! (Haut.) A l'âge de mademoiselle de Saintrailles, regretter la prison serait un contre-sens.

DIANE.

Oh ! n'est-ce pas ?

LE DUC.

Sans nul doute. Le bel âge que vous avez, c'est le mois d'avril de la vie. Tout est grâce et parfum, sourire et promesse. On voit autour de soi un monde de fleurs, et devant soi l'été, c'est-à-dire un monde de fleurs encore plus riche et plus embaumé. Comme c'est loin, l'hiver ! comme on y songe peu et comme on n'y croit guère ! On a bien le droit de le nier et de compter sur l'éternelle jeunesse des choses qu'on saisit, quand on est jeunesse et soleil soi-même !

DUNIÈRES.

Voilà qui est très-agréablement tourné... Mais votre frère...

LE DUC.

Mon frère le tournerait beaucoup mieux. Moi, je ne suis qu'un amateur des choses poétiques ; lui, il est un véritable artiste ; il sait, où je ne fais que sentir : je ne suis qu'un instinct, il est une lumière !

LÉONIE.

Certes, monsieur le...

LE DUC.

Il m'expliquait justement, l'autre jour, à propos de la physionomie... de la composition... (A Urbain.) Qu'est-ce que tu

me disais donc? C'était d'une clarté, d'une délicatesse de goût...

URBAIN, un peu ennuyé.

Je ne te disais rien du tout.

Il remonte près du piano.

LE DUC.

Si fait! c'était à propos... des étoiles! oui, il me faisait remarquer que chaque groupe avait son expression, son mouvement, sa courbe hardie, menaçante ou gracieuse; que... Oui!

DIANE.

Moi, je trouve cela un peu subtil! j'aime mieux admirer toutes les étoiles indistinctement, comme une pluie d'or qui me tombe de partout sur la tête.

LA MARQUISE.

Elle est charmante! (A Diane.) Mais parlons de vos projets. Je ne suis pas très-éprise de la campagne, moi; à quoi comptez-vous y passer votre temps?

DIANE.

Oh! j'y aurai de grandes occupations!

LE DUC, approchant un fauteuil près de Diane et s'asseyant.

Vraiment?

DIANE.

Oui, mais devinez un peu lesquelles? C'est à mon tour de vous intriguer.

LE DUC.

Faut-il essayer de déchiffrer des énigmes? C'est très-difficile, et nous ne serons pas trop de deux. (Il va chercher Urbain et le fait asseoir où il était.) Voyons!

URBAIN, assis.

Tu veux que je t'aide?

LE DUC.

Non, c'est moi qui t'aiderai; commence.

URBAIN.

Mon Dieu... mademoiselle sort du couvent; elle commencera par veiller fort tard et se lever de même.

DIANE.

Il y a du bon... Mais que ferai-je de ma veillée ?

URBAIN.

Vous vous endormirez probablement au salon.

DIANE.

Pas du tout.

LE DUC.

Quoi, alors?

DIANE.

Si je vous le dis, vous n'aurez pas trouvé.

LE DUC, à Urbain.

Dis! je n'y suis plus, moi!

URBAIN.

Eh bien, mademoiselle ira contempler les étoiles... toutes les étoiles indistinctement.

DIANE.

Ah! voilà une méchanceté! C'est comme cela que m'en dit mon tuteur!

DUNIÈRES.

Vous dites?...

DIANE.

Rien. Voilà donc mes veillées occupées! Maintenant, mes journées?

URBAIN, railleur.

C'est plus facile. Vous déjeunerez, d'abord.

DIANE, piquée.

Qu'est-ce que je mange ordinairement?

URBAIN.

Une côtelette.

DIANE.

Je vous demande bien pardon. J'en mange deux; après?...

URBAIN.

Après?... Comme il faut changer souvent de toilette, vous mettrez une amazone et vous irez émerveiller les populations.

DIANE, piquée.

Sur un âne, sans doute?

URBAIN.

Non! sur le cheval le plus indocile.

DIANE.

Non.

LE DUC.

Sur une mule empanachée, et ferrée d'argent. C'est joli, ça.

DIANE, riant et se souvenant.

Non! il y a mieux que ça!

LE DUC, se ressouvenant.

C'est vrai qu'il y a mieux que ça.

DIANE.

Quoi? Voyons, dites!

LE DUC.

Il y a le plus fier, le plus élégant, le plus capricieux des animaux de la création... héraldique! Il y a...

DIANE.

Allons donc!

LE DUC.

La licorne blanche!

DIANE, se levant vivement.

Vous êtes le duc d'Aléria!

LE DUC.

Pourquoi?

DIANE.

Vous êtes venu jadis à notre vieux château de Saintrailles. Il y avait des licornes blanches énormes... en tapisserie. Et moi, je voulais une licorne vivante; on me disait que ça n'existait pas; mais vous, vous me promettiez de m'en trouver une : je l'attends toujours!

LE DUC.

Je vas vous la chercher.

DIANE.

Où donc?

LE DUC.

A deux pas d'ici!

DIANE.

Dépêchez-vous.

LE DUC.

Je reviens dessus. (Il va à Urbain.) Je me sauve chez toi, je ne veux pas qu'on me prenne en amitié à ta place.

URBAIN.

Oh! moi, je ne sais pas dire des riens. Je n'ai pas d'esprit, je m'en vas aussi.

LE DUC.

Non pas! tu désolerais maman! Reste, montre-toi, plais, triomphe, épouse! Allons, va donc! Elle est charmante! toi qui aimes les enfants.

Il s'esquive par la porte du fond.

DIANE, à Caroline, en regardant Urbain.

Alors, c'est décidément là le marquis?... Est-ce qu'il est aimable?

CAROLINE.

Beaucoup plus que son frère.

DIANE, tristement.

Vous trouvez?

Léonie vient s'asseoir près de la marquise.

LA MARQUISE, à Dunières.

Mon cher Dunières, faites donc valoir mon fils.

DUNIÈRES, allant chercher Urbain et l'amenant en scène.

Eh bien, mon cher Urbain, êtes-vous content de vos nouvelles machines agricoles?

URBAIN, raillant.

Je crois bien! C'est la perfection du travail.

DUNIÈRES.

L'émancipation du travailleur.

URBAIN.

La diminution du prix de revient.

DUNIÈRES.

L'augmentation du bénéfice net.

URBAIN.

C'est-à-dire la fortune.

DUNIÈRES.

C'est vrai! Il y a trente ans, on ne connaissait pas ça, le progrès!

DIANE, bas, à la marquise.

Ah! madame! voilà M. de Dunières qui va trouver sa rime favorite; il va parler de ses engrais.

LA MARQUISE.

Dunières!

DUNIÈRES.

Je suis à vous, marquise! (A Urbain.) Moi, mon cher, mes engrais végétaux m'ont donné des résultats exceptionnels.

DIANE, à la marquise.

Quand je vous le disais!

DUNIÈRES.

A l'heure qu'il est, on enfouit mes féveroles de septembre; j'en espère encore mieux que de mon lupin blanc d'il y a deux ans, que je semais à raison de deux hectolitres par hectare et qui...

Diane se lève et va près de Léonie.

LA MARQUISE.

Dunières!

DUNIÈRES.

Je suis à vous. (A Urbain.) Essayez-en.

URBAIN, bas.

Non! je vends mes terres.

DUNIÈRES.

Je sais pourquoi; mais...

URBAIN.

Mais pas un mot à ma mère!... Elle l'apprendra toujours trop tôt.

DUNIÈRES.

Brave garçon!

LA MARQUISE, impatientée.

Dunières! Comment! je vous dis du mal de la campagne, et voilà que vous retombez dans vos lupins et dans vos féveroles! Parlez-nous plutôt beaux-arts, monuments.

LÉONIE.

Oh! M. le marquis sait tout.

URBAIN, froidement.

Vous en êtes sûre, madame?

DIANE, à Léonie.

Il a l'air de vous bouder.

LÉONIE.

Ce n'est rien. Parlez-lui, vous!

DIANE, s'approchant un peu d'Urbain.

Moi, je n'ose plus, il m'intimide. (Léonie l'encourage; Diane s'avance encore; Urbain va à l'extrême gauche en passant devant Dunières; la marquise fait des signes à Dunières, lequel en fait aussi en montrant Urbain absorbé qui parcourt une brochure. — Tout le monde se tait.) Chut! Écoutez!... C'est un ange qui passe, comme on dit au couvent.

Geste de désespoir de la marquise.

DUNIÈRES.

Marquise, nous vous quittons!

LA MARQUISE.

Déjà?

DUNIÈRES.

Oui, madame de Dunières...

DIANE.

Et ma licorne?

DUNIÈRES.

Un autre jour!

DIANE, contrariée.

Oh!... c'est amusant!

Léonie va rejoindre Caroline au fond à droite.

DUNIÈRES.

Nous irons la chercher à Séval.

DIANE, à la marquise.

Vous voudrez donc bien me recevoir là-bas?

LA MARQUISE.

C'est-à-dire que, si vous n'y venez pas, j'irai vous chercher!

LÉONIE, revenant près de Diane.

Venez remettre votre chapeau...

DIANE, à la marquise.

Madame!...

Elle sort par la gauche avec Léonie.

LA MARQUISE.

Nous vous suivons. (A Dunières.) Ah! Dunières, voilà une entrevue manquée! C''est la première fois depuis que je me connais que la conversation tombe dans mon salon!

DUNIÈRES.

C'est votre faute, marquise! J'allais très-bien, vous m'avez arrêté!... D'ailleurs, les premières entrevues, c'est toujours comme ça... Au revoir, Urbain!

Il sort par la gauche avec la marquise.

URBAIN, à Caroline, qui veut suivre la marquise.

Mademoiselle de Saint-Geneix, puis-je vous parler un instant?

CAROLINE.

Je suis à vos ordres, monsieur le marquis.

SCÈNE XI

URBAIN CAROLINE.

URBAIN.

Mademoiselle de Saint-Geneix, j'ai un grand service à vous demander. Vous pouvez préparer aujourd'hui ma mère à apprendre une mauvaise nouvelle qu'il me faut lui dire au premier jour, les circonstances m'y obligent. On veut entamer pour moi un mariage impossible.

CAROLINE.

Je devine, monsieur le marquis... Votre frère n'a pas si bien su cacher sa reconnaissance, que je n'aie compris votre sacrifice. C'est un droit de plus que vous avez acquis à l'estime; si mademoiselle de Saintrailles a du cœur, et je suis

persuadée qu'elle en a, votre dévouement fraternel sera un titre véritable à ses yeux.

URBAIN.

Mademoiselle de Saintrailles est une enfant.

CAROLINE.

Les enfants ont l'instinct du vrai. Fiez-vous aux dix-sept ans de mademoiselle Diane.

URBAIN.

Je ne connais pas mademoiselle Diane, et il m'est odieux que madame d'Arglade s'occupe de me marier.

CAROLINE.

Permettez-moi d'ignorer ce détail et de vous dire que je ne vois pas encore la nécessité d'infliger à madame votre mère deux chagrins à la fois : l'aveu de votre ruine, et celui de votre éloignement pour le mariage.

URBAIN.

Mon éloignement... a existé longtemps, c'est vrai. Mais je l'ai toujours dissimulé à ma mère.

CAROLINE.

Vous avez bien fait, vous avez senti que vous n'aviez plus le droit de briser en vous toutes les espérances de votre famille.

URBAIN, animé.

Ai-je donc résolu cela? et, si je refusais d'épouser une personne qui ne me connaît pas et qui ne peut pas m'aimer, serais-je indigne de former des liens plus sages et plus chers? Ne me jugez pas comme font les autres; ne me prenez pas pour un homme bizarre. Je suis un homme timide, voilà tout; peu satisfait de moi-même, et sachant fort bien que mes goûts sérieux sont une défaveur aux yeux du monde — car le monde n'aime pas qu'on lui préfère quelque chose — je n'aurai jamais la vaine prétention ni l'inutile désir de plaire à une femme du monde. J'ai toujours été très-malheureux, mademoiselle de Saint-Geneix! C'est ma faute, à coup sûr. Je ne me plains ni des autres ni de la vie... mais je souffre de mon isolement et je ne peux pas en sortir par l'effort de

ma seule volonté. Il faut que je rencontre une âme généreuse et grande qui me pardonne d'être comme je suis; qui, m'ayant inspiré une sympathie ardente, éprouve pour moi une de ces puissantes affections qui renouvellent une existence. Ce n'est pas là ce que l'on m'offre. Ma mère a les ambitions de son milieu, de ses idées... je ne veux pas dire de ses préjugés; pour elle et pour mon frère, j'ai pu disposer de ma fortune, c'était facile! Mais cela (frappant sa poitrine), ce sentiment qui m'appartient et dont je ne dois compte qu'à Dieu; cette chose sacrée, l'amour d'un honnête homme, sa confiance, sa foi, le souffle qui le fait vivre... Non, personne ne peut me demander cela, et je sens qu'on ne me l'arrachera qu'avec la vie!

CAROLINE.

Monsieur le marquis, vous m'obligez presque à vous donner un conseil...

URBAIN.

Oui, je vous le demande, je le réclame... ou plutôt je vous fais juge de ma destinée.

CAROLINE.

Eh bien, ce jugement, ce conseil, je ne puis les trouver que dans ma propre expérience. Tenez, j'ai vu mon père mourir de chagrin pour avoir perdu la fortune qu'il me destinait. Il y avait, vous le voyez, quelque analogie avec la situation où se trouverait la marquise de Villemer si elle apprenait que votre ruine est irréparable. Je ne pouvais rien à cette douleur de mon père; jusqu'au dernier moment, il m'en cachait la cause; mais, s'il m'eût été donné de la guérir en immolant mon avenir, mes instincts, mes goûts, mes idées, mes affections... je sais bien que je n'aurais pas hésité. N'attendez donc pas que votre mère s'épouvante et s'affaiblisse, prenez garde! Quelque chose que vous décidiez aujourd'hui ou plus tard, pensez toujours à ceci : c'est que, quand nos parents aimés ne sont plus, tout ce que nous aurions pu faire pour leur rendre la vie heureuse et longue se présente devant nous avec une cruelle évidence! Les plus petites fautes deviennent

alors des crimes, et il ne doit plus y avoir un moment de repos pour celui qui garde le souvenir d'une douleur sérieuse infligée par lui à la mère qui n'est plus.

URBAIN.

Vous avez raison, mademoiselle de Saint-Geneix, la raison terrible d'une personne qui n'a jamais aimé et qui n'aimera jamais!

Il tombe sur le fauteuil à gauche.

CAROLINE, s'approchant de lui.

J'aime votre mère ici avant tout, monsieur le marquis. Vous me chargez de lui porter un coup mortel... Eh bien, le courage me manque, à moins que vous ne me chargiez aussi de lui laisser l'espérance... Vous y réfléchirez.

Elle salue et sort par la droite.

SCÈNE XII

URBAIN, LE DUC.

LE DUC, entrant du fond.

Eh bien, à quoi songes-tu? Je guette de chez toi le départ de Dunières, espérant te voir sur le perron offrir la main à ta charmante fiancée, et tu es là? Voilà comment tu traites une affaire de cette importance qui marche si bien?

URBAIN.

Tu trouves qu'elle marche bien?

LE DUC.

Certes! une vaillante fille qui te veut ruiné!

URBAIN.

Mademoiselle de Saintrailles est bien bonne! Mais quand elle aura satisfait ce caprice?...

LE DUC.

Le caprice se changera en amour et deviendra une vertu.

URBAIN, amèrement.

Tout est donc pour le mieux, et je n'ai plus qu'à me préparer à ce grand événement! Donc... écoute.

LE DUC.

J'écoute.

URBAIN.

Je t'ai dit que je réclamerais de toi un acte de dévouement.

LE DUC.

Enfin!... dis-vite.

URBAIN.

De ce lien malheureux dont je t'ai parlé, il me reste... un fils!

LE DUC.

Je m'en doutais... Ces voyages mystérieux... Tu l'aimes?

URBAIN.

Oh! oui! Sans lui...

LE DUC.

Tu l'as reconnu?

URBAIN.

Impossible! Le mari longtemps absent, la mere soupçonnée... jalouse de sa réputation au point d'en mourir...

LE DUC.

Comment?

URBAIN.

Oui, elle a voulu cacher la naissance de l'enfant, elle a reparu trop tôt...Je te disais bien que je l'avais tuée!

LE DUC.

Calme-toi!... Et ton fils... tu l'as sauvé... élevé?

URBAIN.

Oui.

LE DUC.

Encore un que j'ai ruiné!

URBAIN, vivement.

Oh! cela, selon moi, c'est tant mieux pour lui!

LE DUC.

Mais ce n'est pas une raison pour qu'il n'ait pas de père! Il y a un moyen d'arranger ça... J'ai compris!

URBAIN.

Quoi donc?

LE DUC.

Le mari ne me connaît pas.

URBAIN.

Non.

LE DUC.

Il ne peut pas me soupçonner.

URBAIN.

Eh bien ?

LE DUC.

Eh bien, je reconnais ton fils. Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il me reste un enfant de ma vie passée, on s'étonnera même qu'il ne m'en reste qu'un. Je le prends avec moi, je l'élève, tu deviens son oncle pour le monde, et, s'il n'a plus de mère, il a deux pères ; c'est une compensation. J'ai toujours eu envie d'avoir un enfant. Un qui me viendra de toi vaudra probablement mieux que celui dont je me serais mêlé.

URBAIN.

Mon brave Gaëtan, tu rêves, ton nom ne t'appartient pas?

LE DUC.

Si fait! mon nom ne m'a encore servi qu'à faire des sottises, il est temps qu'il me serve à faire une bonne action. J'ai brisé ma vie, laisse-moi en utiliser les morceaux. Cet enfant est un obstacle à ton mariage? Je supprime l'obstacle. Ma mère commence par gronder; on lui montre l'enfant, elle le trouve charmant, il doit l'être. Elle pardonne, tu te maries, arrivent les enfants légitimes, tout s'arrange.

URBAIN.

Merci, mon ami!

LE DUC.

Tu acceptes?

URBAIN.

Non pas! je refuse! Un nom, vois-tu, c'est un esclavage, et je veux que mon fils soit libre. Élevé dans les montagnes par des paysans, il commence par acquérir la force physique... Plus tard, je lui donnerai la force morale! Peut-on l'avoir,

et, si on l'a, peut-on l'exercer, dans le monde absurde où nous vivons, toi et moi? Non! on appartient à une caste, à un rocher qui vous écrase à jamais la poitrine. Les devoirs du rang, les convenances! Avec ces mots-là, on violente vos sentiments ou on pervertit vos idées! Je veux que mon fils soit affranchi de ces liens irritants, puérils! Je veux que le travail soit un levier dans sa main vigoureuse, et non un boulet rivé à son pied meurtri. Je veux qu'il se sente l'artisan de son avenir et le maître de sa vie; et, le jour où son cœur parlera sérieusement, je veux qu'il puisse épouser une paysanne, une servante si bon lui semble! sans que personne vienne lui dire : « Halte-là! le sang des Villemer coule dans tes veines et te force à réunir deux blasons au lieu d'associer deux âmes! » et sans que la femme aimée, sourde à son sanglot, lui dise qu'elle met sa gloire et sa vertu à le repousser!... Laisse-moi finir! Il faut que j'épouse une héritière, n'est-ce pas? mais je peux mourir auparavant. Songeons à mon fils. Voici mes dispositions pour le présent et l'avenir; voici le nom qu'il porte, celui de l'endroit où il est, le titre qui te servirait à le réclamer si... Serre ces papiers, me voilà plus tranquille.

LE DUC.

Non, tu es fort troublé; mais compte sur moi. (Serrant les papiers.) Ceci est sacré.

URBAIN.

Merci!

LE DUC.

Viens chez ma mère; elle aussi se tourmente, je parie!

Il remonte.

URBAIN.

Je te suis.

LE DUC, revenant.

Ah çà! dis-moi donc, est-ce qu'une autre affection...?

URBAIN.

Moi? Il s'agit bien de ça! Il s'agit d'attendre l'esclavage

de l'aumône matrimoniale, ou d'aller au-devant de l'éternelle liberté !

LE DUC.

C'est-à-dire que tu espères mourir? Pourquoi donc ça?

URBAIN.

Ah! mon ami, je le sens, je sens qu'en moi, morte la passion, morte la vie!...

LE DUC.

Ah! bien, oui, la passion! voilà une chose qui ne meurt pas, par exemple! Allons! allons! je suis l'aîné, j'ai de l'expérience, tu peux me croire. Retiens bien ceci : c'est que tu es trop découragé pour n'être pas tout près de renaître, et que bientôt tu diras avec moi : « L'amour est mort, vive l'amour! »

ACTE TROISIÈME

Au château de Séval. — Grande pièce, style Louis XV. — Grande porte au fond, donnant sur une antichambre qui ouvre sur un jardin. — Porte au fond à gauche, ouvrant sur une galerie. — Porte au fond à droite, allant chez le marquis. — Grandes croisées latérales, premier plan, droite et gauche. — Bibliothèque dans les panneaux. — Canapé à droite. — Grand bureau à gauche. — Fauteuils, chaises. — Un jeu d'échecs sur une console à gauche, près de la croisée. — Console à droite, en regard, sur laquelle il y a un plateau, verre d'eau, carafe, petit flacon.

SCÈNE PREMIÈRE

CAROLINE, LE DUC.

Caroline examine des livres qui sont sur les rayons et prend des notes sur un carnet à main, puis revient écrire sur un registre qui est sur le bureau à gauche. — Le duc entre par le fond, tenant un journal; il fume et vient se jeter sur le canapé à droite.

LE DUC.

Ouf! (Voyant Caroline.) Ah! pardon, mademoiselle de Saint-

Geneix, je viens fumer ici, moi... Je ne vous voyais pas!

CAROLINE, qui vient de s'asseoir près du bureau.

Fumez, fumez, monsieur le duc.

LE DUC.

Non, mon cigare ne vaut rien. (Il le jette par la croisée à droite et revient s'appuyer sur le dos de la chaise de Caroline.) Est-ce que je vous dérange?

CAROLINE, se levant et remontant au fond à droite.

Pas du tout, monsieur le duc.

LE DUC, la suivant.

Vous m'appellerez donc toujours monsieur le duc?... A la campagne!

CAROLINE.

Comment vous appellerais-je?

LE DUC.

Dame! je ne sais pas, moi!... Monsieur... monsieur...

CAROLINE, retournant au bureau.

Ne cherchez pas, vous ne trouverez rien; à Sèval comme à Paris, vous êtes monsieur le duc.

Elle remonte à gauche.

LE DUC.

C'est juste, au fait! (Il va près d'elle.) C'est bien gentil, la campagne, n'est-ce pas?

CAROLINE.

C'est ravissant; vous ne profitez pas de cette belle soirée?

Elle va pour s'asseoir au bureau, elle y trouve le duc assis.

LE DUC.

Non, il fait trop chaud, et puis le soleil vous crève les yeux. Vous autres femmes, vous avez des ombrelles; nous, on nous les fait porter... à l'ombre. Or, comme ça ne m'amuse pas de servir de page à madame d'Arglade, je venais... (Il lui ôte des mains le registre qu'elle consulte, et l'attire à lui, en posant les coudes dessus.) Nous a-t-elle fabriqué assez d'histoires pendant le dîner!

CAROLINE.

Fabriqué?... Non! Léonie a une qualité à laquelle madame votre mère rend justice : elle ne ment jamais.

LE DUC.

C'est vrai! (Caroline remonte au fond à droite.) Seulement, quand elle a bien constaté l'innocence des gens, il n'y a plus qu'une opinion sur leur compte.

CAROLINE.

Laquelle?

LE DUC.

C'est qu'ils méritent la corde.

CAROLINE.

Ah! elle a peut-être le jugement faux, mais elle a le cœur sincère!

LE DUC, se levant.

Sincère, sincère!... mais les bons crocodiles aussi ont le cœur sincère! (Voyant que Caroline ne l'écoute pas, il va s'asseoir sur le canapé.) Mademoiselle de Saint-Geneix!

CAROLINE.

Monsieur le duc?

LE DUC.

Comme vous voilà absorbée! Vous travaillez comme ça en sortant de dîner? Vous ne vous reposez donc jamais? Vous avez un courage... agaçant!

CAROLINE, gaiement, s'approchant du duc.

Voyons, vous vouliez faire un léger somme ici, monsieur le duc, et mon bruit vous dérange? Mais c'est le dernier jour; demain, l'inventaire sera fini, et vous ne serez plus importuné de ma présence aux heures de la sieste.

LE DUC, se levant vivement.

Ah! ça veut dire : « Vous êtes étendu là, sur le canapé, tandis que, moi, je suis debout. »

CAROLINE, allant s'asseoir à gauche.

Je n'y pensais pas du tout!

SCÈNE II

CAROLINE, LE DUC, URBAIN.

URBAIN, entrant par la droite, et jouant la surprise.

Tiens! tu es là?

LE DUC.

Oui, je fuis certaine personne dont il ne faut pas dire de mal devant mademoiselle de Saint-Geneix.

URBAIN, sèchement, en passant près de Caroline.

Ah! mademoiselle ne veut pas!...

CAROLINE, souriant.

Mademoiselle veut user du seul droit qu'elle s'arroge ici : le droit de se taire.

LE DUC, à Urbain.

Ça, c'est pour toi! nous ne serons pas jaloux. (Urbain remonte à droite et prend un livre.) Est-ce que tu ne trouves pas que mademoiselle de Saint-Geneix nous traite fort durement tous les deux? Je le dirai à maman, qui veut que nous vivions comme frère et sœur.

Il se rejette sur le canapé.

URBAIN, montrant un livre à Caroline.

Il faut mettre aussi celui-là sur la liste, mademoiselle de Saint-Geneix; c'est un ouvrage de prix, presque unique.

CAROLINE.

Non, monsieur le marquis, vous ne pouvez pas vous en passer.

URBAIN, froidement.

Pardonnez-moi.

LE DUC, agité.

Ah!

URBAIN, s'approchant du duc.

Qu'est-ce que tu as?

LE DUC.

Je n'ai rien, j'enrage!

Il remonte.

URBAIN.

Tu me parlais?... Dame, que veux-tu : c'est très-ennuyeux, les gens occupés!

LE DUC, descendant.

Ce n'est pas ça. Je suis outré que tu envoies tes livres à Paris.

URBAIN.

Qu'est-ce que ça te fait?

LE DUC.

Belle demande! comme si je ne savais pas que c'est pour les vendre!

URBAIN.

Mais non!

LE DUC.

Mais si! C'est une liquidation générale, complète! Un de ces jours, tu vendras ton château, le seul luxe que tu puisses encore offrir à notre mère!

URBAIN.

Ma mère est comme toi, elle n'aime pas la campagne.

LE DUC.

Mais tu l'aimes, toi! mademoiselle de Saint-Geneix l'aime aussi, et je l'aime avec vous trois. Tout ça, à cause de moi! C'est affreux d'assister à ce désastre dont je suis la cause!

URBAIN.

Tu es fou! tu es dans tes humeurs noires. Monte donc à cheval, ça te distraira.

LE DUC.

Je n'ai plus de chevaux.

URBAIN.

C'est vrai, tu les as prêtés à Defresnes.

LE DUC.

Je les ai vendus.

URBAIN.

Pourquoi donc ça?

LE DUC.

Parbleu! parce que tu vends tes livres.

URBAIN.

Eh bien... prenons-en notre parti. Faisons chacun notre petit sacrifice et rions-en! Ma mère est calme; mademoiselle de Saint-Geneix se résigne à être son factotum; moi, j'ai un surcroît d'occupations, cela m'est bon; toi...

LE DUC.

Oui, moi, je vous regarderai, quand je devrais vous épargner de la peine! Voyons, donnez-moi quelque chose à faire. (Caroline remonte au fond à gauche. — Urbain se jette sur le canapé.) Mademoiselle de Saint-Geneix, employez-moi donc.

Il remonte près d'elle.

CAROLINE.

Voulez-vous me dire si l'édition du dictionnaire de Bayle est complète? Là! sur le sixième rayon du haut; comptez les volumes.

LE DUC, montant sur sa chaise.

C'est bien haut, ça doit être complet. (Il compte.) Vingt-trois volumes! (Il descend.) Hein! je ne suis pas long, moi?

CAROLINE, riant.

Oh! c'est trop complet!

LE DUC, remontant sur sa chaise.

Tiens, c'est vrai, il n'y en a que seize. J'ai compté deux ouvrages pour un. C'est la faute de la reliure. (Il descend.) Joli début!... Et puis?...

URBAIN.

Inutile! reste donc tranquille.

LE DUC.

Je ne suis bon à rien, alors?

CAROLINE.

Si fait. Vous êtes chargé, vous, de rendre votre mère gaie, de la maintenir courageuse et, comme cela se reflète sur tout le monde, c'est donc très-bon et très-utile.

LE DUC.

Parlez, parlez encore...

CAROLINE, s'asseyant au bureau.

C'est tout.

LE DUC.

C'est dommage! vous êtes joliment bonne, vous, quand vous voulez! (Allant près d'Urbain.) N'est-ce pas qu'elle sait dire des choses... Et comme elle est jolie!

Caroline se lève et remonte.

URBAIN.

Tu rêves! elle n'est pas jolie!

LE DUC.

Tu as raison; elle est belle! Quelle physionomie! quel charme! et cet air de candeur intelligente... Ah! c'est une femme délicieuse!

URBAIN.

Plus bas, donc!

LE DUC.

Ah bien, oui! elle n'entend rien; elle ne comprendrait pas, d'ailleurs! Elle n'a pas un grain de coquetterie; c'est la seule femme comme ça!

URBAIN.

Tu as dit ça de tant d'autres!

CAROLINE, à gauche.

J'ai réservé les Raffet pour madame la marquise.

URBAIN.

Non, ma mère préfère les dessins que lui fait mon

CAROLINE, ingénument.

Vraiment?

LE DUC.

Vraiment! Alors, ma mère ne s'y connaît pas?

CAROLINE.

Je n'ai pas dit cela, monsieur le duc.

LE DUC.

Est-ce que vous les avez vus, mes dessins?

Il va en prendre un dans un portefeuille placé sur le guéridon à droite

CAROLINE.

Je ne me suis pas permis de les regarder.

LE DUC, lui en montrant un.

Celui-ci.

CAROLINE.

Un paysage! C'est très-gentil.

LE DUC.

Vous trouvez?

CAROLINE.

Oui; mais vous auriez dû y mettre un petit bateau.

LE DUC.

Où donc?

CAROLINE.

Là, sur la rivière qui fuit au milieu des arbres.

LE DUC.

Ce n'est pas une rivière, c'est une allée.

CAROLINE.

C'est dommage; ça a bien l'air d'une rivière.

LE DUC.

Ah! (En reportant son dessin.) Mais j'en ai d'autres avec des bateaux. (Caroline s'éloigne à gauche.) Vous n'en voulez pas?... C'est jugé!... (A Urbain.) Vas-tu enfin à Dunières, ce soir? Tu as encore un cheval, toi!

URBAIN, se levant.

Il est boiteux.

LE DUC.

C'est de ne rien faire.

URBAIN.

Prends-le, et vas-y à ma place.

Caroline va fermer la porte à droite.

LE DUC.

Encore? Si je rends toujours les visites que tu dois, ça ne fera pas marcher... Je ne comprends pas ton indécision devant le mariage.

URBAIN.

Je croyais que tu la partageais, puisque...

Il s'éloigne à gauche.

LE DUC.

Moi? Ça dépend, je suis capable de tout, même de me marier par amour, et d'être fidèle à ma femme, qui sait?... Mademoiselle de Saint-Geneix!

CAROLINE, au fond à droite.

Monsieur le duc?

LE DUC.

Venez donc causer avec nous!

CAROLINE.

Un moment, je termine... (Le duc va la chercher et l'amène au milieu.) Vous me demandiez?...

URBAIN.

Mon frère parlait mariage, ça ne vous intéresse guère?

LE DUC.

Pourquoi ça? Est-ce que vous avez fait le serment...?

CAROLINE.

Il ne s'agit pas de moi, je présume?

LE DUC.

Non; mais..., puisque nous parlions en général,... quelle est votre opinion sur le mariage?

CAROLINE.

Je dis qu'il faut se marier.

URBAIN.

Oui, mademoiselle de Saint-Geneix a des théories là-dessus.

LE DUC.

Alors, elle compte se marier aussi?

CAROLINE.

Oh! moi, c'est différent; je ne suis pas libre.

Elle veut se retirer.

LE DUC, la retenant.

Tiens! pourquoi donc ça? Vous avez des engagements?...

CAROLINE.

Pis que cela : j'ai des liens. J'ai quatre enfants.

LE DUC, riant.

Déjà?

CAROLINE.

Et quand je dis quatre.. j'en ai cinq; car leur mère, bien qu'elle soit mon aînée, est mon enfant aussi. Or, si j'étais mariée, ce serait pour rassembler ma couvée autour de moi; voyez-vous d'ici l'heureux mortel chargé de nourrir et de soigner tout cela!

LE DUC.

Mais, en ne vous mariant pas, vous êtes séparée de cette chère couvée, et je ne vois pas ce que vous y gagnez.

URBAIN, à Caroline

Que répondez-vous?

CAROLINE.

Vous voulez que je parle encore de moi? Ce n'est guère intéressant!

LE DUC.

Si fait!

CAROLINE.

Eh bien, mon rêve, c'est d'amasser quelque chose pour le plus jeune de mes neveux; les autres seront casés dans quelques années; mais le dernier, le plus faible... Ah! si vous le connaissiez! Un amour! Si doux, si caressant, si drôle! (Elle rentre ses larmes.) Mais non, les hommes ne comprennent pas ça, qu'un enfant remplisse tout le cœur et toute la vie d'une femme! ils n'y croient pas.

URBAIN, ému.

Pardonnez-moi, mademoiselle de Saint-Geneix; je comprends cela, moi!

LE DUC.

Alors, tu encourages mademoiselle de Saint-Geneix à ne pas vouloir se marier?

URBAIN, bas.

Nous sommes indiscrets; nous avons rouvert une blessure, c'est mal! Allons, viens-tu chez moi?

LE DUC, de même.

Non pas, elle est émue, je veux lui parler.

URBAIN.

De quoi donc ?

LE DUC.

Tu vas voir!... Mademoiselle de Saint-Geneix !... après ce que vous venez de dire...

URBAIN, avec autorité.

Mademoiselle de Saint-Geneix, avez-vous eu l'obligeance de faire les comptes du mois?

CAROLINE.

Pas tout à fait, monsieur le marquis; les voulez-vous?

URBAIN.

Il les faudrait ce soir.

LE DUC.

Mais non! demain!

CAROLINE.

Non, tout de suite. Je vas les rassembler et vous les apporter, monsieur le marquis.

Elle sort par la galerie à gauche

SCÈNE III

LE DUC, URBAIN, sur le canapé.

LE DUC.

Tu lui donnes des ordres comme à un domestique, ma parole d'honneur!

URBAIN.

Je ne donne jamais d'ordres!

LE DUC.

Appelle ça comme tu voudras; c'est désobligeant pour moi, ce que tu viens de faire.

URBAIN.

Dans quel sens?

LE DUC.

Dans ce sens que le moment était venu, et qu'il me semblait bon pour lui dire tout haut...

URBAIN.

Quoi?

LE DUC.

Eh! ce que je te disais tout bas : qu'elle est adorable!

URBAIN.

Penses-tu à ce que tu dis là?

LE DUC.

Je crois bien! Mais tu ne la vois donc pas, mon cher? Pas de faux cheveux, pas de poudre de riz... Une femme nature! comme c'est rare! un esprit, une grâce, une... Ah!

URBAIN.

Te voilà amoureux fou!

LE DUC.

Je ne sais pas, mais je dois l'être, car je suis d'un bête!..

URBAIN.

Et la parole que tu as donnée à notre mère?

LE DUC.

Je ne lui ai pas donné ma parole d'être aveugle. Mademoiselle de Saint-Geneix me plaît, elle me tourne la tête; elle m'enthousiasme! ça n'est pas ma faute. Je sens qu'elle a plus d'esprit que moi, et ça m'enchante de subir sa supériorité; qu'est-ce que tu veux que j'y fasse?

URBAIN.

Alors... c'est un mariage que tu allais lui proposer tout à l'heure?

LE DUC.

Oui; mais j'ai été si maladroit! elle n'aura pas compris.

URBAIN, se levant.

Elle se dit, je présume, que notre mère s'opposerait...

LE DUC.

Laisse-moi donc! ma mère ne fonde plus sur moi aucune espérance de gloire et de fortune. C'est toi, quoi que tu en dises, qui satisferas son ambition par le grand mariage. Ah! c'est comme ça; tu t'y décideras, c'est ton devoir! Te voilà passé chef de famille, mon cher Urbain: tu deviens l'aîné, l'espoir et l'avenir de notre maison. Moi, je fais oublier mes

turpitudes en disparaissant de la scène du monde; je me marie humblement, et je fais une bonne fin dont l'honneur te reviendra.

URBAIN.

A moi?

LE DUC.

Oui, ingrat! sans toi, je serais encore sous mon arbre, rêvant à des péronnelles, et attrapant des rhumatismes! Songe donc, quelle différence à présent! une chaumière et un cœur! car j'aurai une chaumière, à deux pas d'ici, au bout du parc. J'ai le moyen de vivre en paysan. Je me ferai peut-être laboureur, moi, je ne sais pas; si c'est amusant! ça ne doit pas être bien difficile. En un mot, je deviens un sage; aussi, quand tu auras besoin d'un conseil, j'espère que tu viendras me trouver.

URBAIN.

C'est charmant! Alors, tu es sûr de plaire à mademoiselle de Saint-Geneix?

LE DUC.

Parbleu! Je vas être si aimable! D'ailleurs, je compte sur toi pour lui inspirer une grande confiance en moi.

URBAIN.

D'ici à un quart d'heure?

LE DUC.

Il y a trois mois qu'elle nous connaît. Le monde a été fait en sept jours; c'était bien plus compliqué.

URBAIN.

Il ne t'en faudra pas tant pour changer d'avis.

LE DUC.

Je ne changerai plus d'avis.

URBAIN.

Jamais?

LE DUC.

Jamais!... jamais!... on ne peut pas répondre à ça! Tu me poses des questions... Enfin, me voilà fixé pour un bon bout de temps.

URBAIN.

Eh bien, il faut commencer par en parler à notre mère.

LE DUC.

Non pas, non pas! elle n'entend rien aux préliminaires; elle y met trop de solennité; c'est ce qui fait que ton mariage n'avance pas; moi, je veux que le mien marche à la vapeur. Je commence par plaire à Caroline; dès qu'elle m'aimera, je te préviens, et c'est toi qui seras chargé de lui dire : « Mademoiselle de Saint-Geneix, vous aimez la campagne, la vie simple; voulez-vous être duchesse, simplement, à la campagne? » Ce n'est pas plus malin que ça.

URBAIN.

Allons! que Dieu protége mademoiselle de Saint-Geneix!

LE DUC.

Tu doutes de moi? C'est absurde!

PIERRE, entrant par le fond.

Madame la marquise fait savoir à M. le duc et à M. le marquis que M. le comte de Dunières vient d'arriver.

Il reste au fond.

LE DUC.

Diable! il n'y aura pas moyen ce soir.

URBAIN.

Tant mieux! la nuit porte conseil!

LE DUC.

Mais, si elle ne me conseille pas ce que je veux faire...? Viens-tu?

URBAIN.

Voir Dunières? Oui, je te suis.

LE DUC.

Dépêche-toi. (A Pierre.) Au jardin?

PIERRE.

Au salon, monsieur le duc.

Le duc sort par le fond.

URBAIN.

Pierre, j'avais prié mademoiselle de Saint-Geneix...

Caroline entre par la galerie. — Pierre sort par le fond.

SCÈNE IV

CAROLINE; URBAIN.

CAROLINE.

Voici les comptes, monsieur le marquis.

Elle les pose sur la table et va pour sortir.

URBAIN.

Merci, mademoiselle; voulez-vous me permettre de vous adresser une question?

CAROLINE.

Oui, monsieur le marquis.

URBAIN.

Vous parliez tout à l'heure de projets... Vous ne songez pas à quitter ma mère?

CAROLINE.

Prochainement... non! à moins que...

URBAIN.

A moins que?

CAROLINE.

A moins qu'elle ne se lasse de mes soins... ou qu'on ne les juge plus nécessaires.

URBAIN.

Ou que quelque chose... quelqu'un autour d'elle ne vienne à vous rendre la situation déplaisante à vous-même?

CAROLINE, descendant en scène.

Certainement! mais, jusqu'ici, tout le monde est bon pour moi.

URBAIN.

Excepté moi... peut-être?

CAROLINE.

Je ne m'aperçois pas...

URBAIN.

Mon frère est certainement plus aimable et vous inspire plus de confiance...

CAROLINE.

J'ai confiance en tout le monde, monsieur le marquis; je n'ai pas de secrets.

URBAIN.

Si vous en aviez pourtant?

CAROLINE.

Je n'en aurai pas.

URBAIN.

Mais si,... malgré vous, on vous en confiait un?

CAROLINE.

Je le garderais.

URBAIN.

Pour vous seule?

CAROLINE.

Oui, monsieur le marquis.

URBAIN.

Enfin... si cela vous concernait en quelque sorte... et vous faisait regretter d'être venue ici?

CAROLINE.

Je m'en irais.

URBAIN.

Sans rien dire à ma mère.

CAROLINE.

A elle moins qu'à personne je ne voudrais être un sujet de trouble ou de chagrin.

URBAIN.

Mais... à moi?

CAROLINE.

A vous, monsieur le marquis?

URBAIN, avec effort.

Oui, voyons! parlons franchement. Si mon frère, qui est sincère et bon, mais trop prompt et très-étourdi, venait à vous embarrasser par une certaine familiarité.

CAROLINE, passant à droite.

Cela n'arrivera pas, monsieur le marquis; M. le duc est

je le crois, un galant homme, et je sais qu'il est de bonne compagnie, même dans ses plus grandes gaietés.

URBAIN, animé.

Enfin... sans manquer au respect qu'il vous doit, il pourrait vous créer certaines inquiétudes... certains étonnements, où mon conseil et mon appui vous seraient utiles. Nous avons été plus liés à Paris que nous ne le sommes ici, mademoiselle de Saint-Geneix! Je me permettais quelquefois de vous consulter, et je me flattais de mériter un jour la même confiance; ici, les occupations, les affaires... et votre réserve qui semble augmenter pour une cause que je devine peut-être... (Étonnement de Caroline.) Oui, mon frère, à son insu, vous a rendue circonspecte, craintive même, triste quelquefois, si je ne me trompe! Eh bien, je l'aime, j'ai de l'influence sur lui, il est excellent. Dites-moi franchement ce que vous pensez de ses discours, de ses manières, et je vous jure...

CAROLINE.

Je vous remercie, monsieur le marquis; mais je vous jure, moi, que je ne veux jamais soulever le plus léger dissentiment, la plus insignifiante discussion entre votre frère et vous. Donc, si j'avais à me plaindre de lui, personne ne le saurait.

URBAIN.

Même s'il vous donnait un grave sujet de plainte?

CAROLINE.

Vous supposez l'impossible.

URBAIN, emporté.

Supposons l'impossible! Vous partiriez?

CAROLINE.

Laissez-moi croire que je dois être le seul juge de ce que j'aurais à faire.

URBAIN.

Très-bien! mademoiselle de Saint-Geneix, je souhaite que

votre prudence soit à la hauteur de votre présomption! (À part.) Elle l'aime!

Il entre dans son appartement, à droite.

SCÈNE V

PIERRE, CAROLINE.

PIERRE, tenant un cahier et venant par la galerie.

Voilà le relevé du cadastre que mademoiselle cherchait.

CAROLINE, tressaillant.

Merci, Pierre. Portez-le à M. le marquis.

Elle va à la croisée de droite.

PIERRE.

Mademoiselle est indisposée?

CAROLINE.

Non, mon ami.

PIERRE.

Mademoiselle a du chagrin?

CAROLINE.

Ça passera.

PIERRE.

Ce n'est pas M. le duc?...

CAROLINE.

M. le duc? Mais c'est un excellent homme!

PIERRE.

Et l'autre? (Caroline s'assied sur le canapé.) M. le marquis n'est pas toujours bien pour vous; il vous parle durement.

CAROLINE.

Oh! il me parle si peu!

PIERRE.

Vous vous déplaisez ici?

CAROLINE.

Non! mais quelquefois je pense au passé. C'est si bon d'être chez soi! On est aimé, respecté, quoi qu'on dise et

quoi qu'on fasse. Les étrangers ne sont pas si indulgents; ils vous jugent comme ils peuvent, et, s'ils s'ennuient ou s'ils ont de l'humeur, ils s'en prennent à vous sans savoir pourquoi. — Et puis, soi-même, on ne les comprend pas toujours; on craint de s'intéresser à eux plus qu'ils ne veulent, et, si on y met de la discrétion, ils vous accusent d'ingratitude. Enfin, nous sommes ici pour supporter des contrariétés!

Elle se lève.

PIERRE.

Moi, oui. Mais vous n'avez pas été élevée à ça, et, si ça allait trop loin, je vous emmènerais.

CAROLINE.

Toi, Peyraque?

PIERRE.

Je vous dirais : « Il le faut! »

CAROLINE.

Bien; et tu me conduirais...?

PIERRE.

Chez nous. Ma femme vous trouverait de l'ouvrage; vous l'avez dit, on est toujours mieux chez soi que chez les autres.

CAROLINE.

Et je serais chez moi dans ta maison? *(Allant à lui.)* Merci, bon cœur! mais il faut que je reste encore ici.

PIERRE.

Pourquoi?

CAROLINE.

Je sais que, sans me rien dire, M. de Villemer s'occupe de placer mes neveux au collége. Je veux servir sa mère tant que je pourrai pour m'acquitter.

PIERRE.

Si c'est lui qui vous traite mal, pourtant?

CAROLINE.

Ah!... si je viens, je ne sais pourquoi, à déplaire, j'espère

qu'on aura la franchise de me le dire. — Mais porte donc cette note.

Pierre va pour sortir à droite ; il voit que Caroline est allée s'assseoir près du bureau et qu'elle sanglote ; il revient près d'elle.

PIERRE.

Mademoiselle Caroline! excusez-moi, je vous appelais comme ça quand vous étiez petite ; je ne savais pas beaucoup vous amuser, mais je vous consolais quelquefois. Si ma femme était là, elle vous dirait... Mais je ne sais guère m'expliquer, moi!

CAROLINE, lui tendant la main.

N'importe! parle-moi, mon ami! je n'ai plus de père... je n'ai plus personne au monde pour me conseiller, pour me protéger...

PIERRE.

Ah! je ne suis qu'un domestique, et je ne peux pas vous défendre! Mais, en pensant à vos parents qui étaient si fiers, si respectés!... vous ne devez pas souffrir qu'on vous rende malheureuse. Personne n'a ce droit-là, entendez-vous? personne! Un homme qui ne peut pas vous épouser ne doit pas seulement vous regarder, et... M. le marquis vous regarde trop.

CAROLINE, vivement et se levant.

Ne dis pas cela! Tu te trompes!

PIERRE, sévèrement.

Et vous, vous cherchez à vous tromper vous-même... Ça ne vaut rien.

CAROLINE, retombant sur la chaise en sanglotant.

Pierre... Ah! que tu me fais de mal!

PIERRE.

Oui, je vois bien! mais si c'est mon devoir!

CAROLINE, énergiquement.

Eh bien, je connais le mien ; je le remplirai jusqu'au bout. (Elle se lève et passe à droite.) Je verrai avec satisfaction le mariage qui se prépare et j'y travaillerai de toutes mes forces. Tu peux être tranquille, je serai digne de mon père, et, si tu

me vois faiblir, gronde-moi, je le veux bien... je t'en prie Tiens, donne-moi un verre d'eau.

Pierre va le chercher et le lui présente.

PIERRE.

Oui, c'est cela, remettez-vous.

CAROLINE.

Merci! (Elle boit un peu, mouille son mouchoir dont elle essuie ses yeux.) C'est fini, vois!

PIERRE.

Courage, mademoiselle, courage!

CAROLINE.

Oui, mon ami!

Le duc entre par la galerie, Pierre sort par le fond

SCÈNE VI

LE DUC, DIANE, CAROLINE.

LE DUC.

Chut! voici mademoiselle de Saintrailles!

DIANE, entrant gaiement.

Me voilà!

Elle embrasse Caroline.

CAROLINE.

Vous étiez ici?

LE DUC.

C'est ça, embrassez-vous et causons sérieusement! Mademoiselle de Saint-Geneix, nous avons besoin de vous. (A Diane.) Parlez!

DIANE.

Non! vous d'abord.

LE DUC.

Alors, c'est solennel! écoutez bien. Mademoiselle Caroline, reconnaissez-vous qu'une jeune fille, belle, bonne, riche et de grande maison, telle que mademoiselle de Saintrailles,

ait le droit de vouloir épouser un garçon charmant, vertueux et noblement ruiné, tel enfin que le marquis de Villemer? Répondez!

CAROLINE.

J'approuve mademoiselle de Saintrailles et je l'estime d'autant plus pour cela.

DIANE.

Vrai? bien vrai?

CAROLINE.

Aussi vrai que je vous aime.

DIANE, au duc.

Alors, continuez, dites votre opinion aussi.

LE DUC.

Je continue, et mon opinion est que, lorsque, par modestie, par fierté peut-être, le jeune homme ruiné se fait un peu prier, c'est à la jeune fille riche d'insister et de vaincre.

CAROLINE.

Et, pour cela, que puis-je faire?

LE DUC.

Le voici. J'ai fait prier Urbain d'aller trouver M. de Dunières au salon; il va passer par ici, vous le retenez sous un prétexte, et, moi, j'en trouve un autre pour vous emmener, afin que, restés seuls, mademoiselle et lui, ils puissent enfin s'expliquer franchement.

CAROLINE.

Eh bien, rien de plus simple : nous allons dire que...

LE DUC.

Qu'est-ce que vous avez donc?

CAROLINE.

Moi? Je n'ai rien.

LE DUC.

Si fait! vous êtes pâle.

DIANE.

Et elle a les mains glacées!

LE DUC.

Mademoiselle de Saint-Geneix n'est pas forte.

On fait asseoir Caroline sur le canapé.

CAROLINE.

Pardonnez-moi, monsieur le duc, je suis très-forte.

LE DUC, à Diane.

Ne la croyez pas; elle n'est forte que de volonté.

DIANE, à part.

Pauvre fille!

LE DUC.

Elle travaille trop; elle devrait se promener, se... Ah! une idée! voilà le prétexte!

DIANE.

Voyons!

LE DUC, passant à gauche.

Oui, le voilà trouvé. (A Caroline.) Vous savez monter à cheval?

CAROLINE.

Fort peu.

LE DUC.

Eh bien, il faut apprendre. Je vais faire seller Jaquot.

Il remonte.

DIANE.

Qu'est-ce que c'est que ça, Jaquot?

LE DUC, descendant.

C'est le poney du terroir, la bête du bon Dieu, une chèvre à queue!

Il remonte.

CAROLINE.

Mais je n'ai pas la moindre envie de faire de l'équitation ce soir. Il va faire nuit.

LE DUC.

Mais non, mais non! Je veux vous faire faire d'un seul coup une sortie adroite et hygiénique. (A Diane, montrant la fenêtre de droite.) Tenez, vous demandiez Jaquot! le voilà qui revient du pré. (Appelant par la fenêtre.) Eh! là-bas! vous

autres! attendez-moi! (A Diane et Caroline.) Je vais l'habiller, ce fougueux animal, l'entraîner un peu; je reviens vous chercher, et, dans cinq minutes, le tour est fait.

Il saute par la fenêtre.

SCÈNE VII

CAROLINE, DIANE.

DIANE.

Eh bien!... Quel dommage qu'il soit si enfant! il est si aimable!

Le marquis entre par la droite.

CAROLINE.

Voici le marquis!

DIANE, *à Urbain, qui se dirige vers la galerie.*

Monsieur le marquis!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, DIANE, CAROLINE.

URBAIN.

Ah! mille pardons,... mademoiselle de Saintrailles... Je ne savais pas... M. de Dunières m'a fait demander...

DIANE.

Non, monsieur le marquis, c'est moi. Voulez-vous me donner audience?

URBAIN.

Audience? Le mot est charmant, mademoiselle!

DIANE.

Non, il est bête. C'est la peur d'être indiscrète. (*Bas, à Caroline.*) Aidez-moi donc, Caroline.

CAROLINE.

Monsieur le marquis, mademoiselle de Saintrailles désire

apprendre... la botanique. Elle sait que vous avez des ouvrages et des herbiers. Je lui ai dit que vous les lui prêteriez avec plaisir.

URBAIN.

Voulez-vous emporter tout cela ce soir, mademoiselle?

DIANE.

Non, j'en suis à l'a b c! Il faudrait que vous eussiez l'obligeance de faire un choix à ma portée.

URBAIN, remontant à droite.

Je vais le faire.

DIANE.

Oh! ce n'est pas si pressé que ça!

SCÈNE IX

Les Mêmes, LE DUC.

LE DUC, venant du fond.

Mademoiselle de Saint-Geneix, Jaquot est sellé! profitez d'un reste de soleil, venez!

URBAIN, à Caroline.

Vous allez monter à cheval?

CAROLINE.

Oui, monsieur le marquis.

URBAIN.

Je ne savais pas... Vous n'y êtes jamais montée, je crois?

LE DUC.

Mademoiselle de Saint-Geneix sait tout faire. D'ailleurs, je suis là.

URBAIN.

Ah! c'est vous le professeur?

LE DUC.

C'est moi.

URBAIN, allant à la croisée de droite.

Mais je ne vois qu'un cheval?

LE DUC.

Sans doute : le tien est boiteux et le mien est vendu! A moins de monter un des percherons de labour! (A Caroline.) Aimez-vous mieux ça? Ça m'est égal à moi, tout me va.

CAROLINE.

Mais... je compte aller seule, monsieur le duc.

URBAIN.

Sans doute, reste donc! tu vas m'aider à choisir des livres pour...

LE DUC.

Plus tard. Je ne veux pas que mademoiselle de Saint-Geneix s'expose seule aux caprices de Jaquot; il en a peut-être! (A Caroline.) Venez, je le conduirai par la bride pour vous faire faire le tour de la pelouse.

URBAIN, avec aigreur.

Je vous conseille plutôt le tour de la garenne.

LE DUC.

Pourquoi?

URBAIN, se contenant.

C'est plus couvert... et plus agréable.

LE DUC.

Tiens, c'est vrai!

Il sort par le fond avec Caroline.

SCÈNE X

DIANE, URBAIN.

DIANE.

Est-ce très-difficile à apprendre, la botanique?

URBAIN, distrait, regardant la croisée.

Oui, c'est charmant!

DIANE, à part.

Comme ça répond bien! (Haut.) Mais pour faire des analyses?

URBAIN.

On vous les donnera toutes faites.

DIANE.

Vous prendrez cette peine?

URBAIN, distrait.

C'est une occasion...

DIANE.

D'être obligeant?

URBAIN.

Oui, mademoiselle.

DIANE, s'asseyant à gauche.

Monsieur de Villemer, vous ne m'écoutez pas.

Urbain ferme la croisée.

URBAIN.

Avez-vous quelque chose à m'ordonner?

DIANE.

Oui, de m'écouter.

URBAIN, s'approchant.

J'écoute, mademoiselle.

DIANE.

Monsieur de Villemer, je vous demande un conseil.

URBAIN.

Eh bien, mademoiselle, la botanique appliquée à l'agriculture...

DIANE, se levant et allant s'asseoir sur le canapé à droite.

Encore?... Monsieur de Villemer, je respecte l'agriculture, mais je ne l'aime pas du tout.

URBAIN.

Alors, au point de vue...

DIANE.

Alors, je voudrais vous consulter sur autre chose; par exemple, sur l'emploi de mon temps et de ma volonté, de ma fortune, de mon indépendance et de mon avenir.

URBAIN.

Ah! rien que cela?

DIANE.

Vous trouvez que c'est beaucoup?

URBAIN.

Comment donc! C'est le problème le plus facile à résoudre!

DIANE.

Eh bien, voyons! en deux mots!

URBAIN.

En deux mots, soit : se méfier.

DIANE.

De soi ou des autres?

URBAIN.

Des autres et de soi.

DIANE.

Voilà qui me paraît plus difficile que la botanique.

URBAIN.

Beaucoup plus difficile. On se laisse toujours prendre.

DIANE.

Alors, vous êtes soupçonneux, jaloux peut-être! Vous qui passez pour si bon!

URBAIN.

Réputation usurpée, mademoiselle. Il y a des jours où je me sens vindicatif et méchant.

DIANE.

Vous êtes dans un de ces jours-là?

URBAIN.

Peut-être.

DIANE, se levant.

Alors, je repasserai un autre jour; car je n'aime que le dévouement, et je trouve cela très-beau, moi, de faire des heureux!

URBAIN.

Vous croyez cela facile?

DIANE.

Je dédaigne les choses faciles.

URBAIN.

Vous avez du cœur et du courage? Prenez garde! vous souffrirez beaucoup.

DIANE.

Je ferai des ingrats?

URBAIN.

Oh! certainement.

DIANE.

Même en donnant ma liberté, ma fortune, ma vie pour sauver quelqu'un?

URBAIN.

Mademoiselle de Saintrailles, ne donnez tout cela qu'à un homme qui vous aimera passionnément.

DIANE.

Et il ne sera pas ingrat, celui-là?

URBAIN.

Peut-être que si; mais, du moins, il n'aura pas été lâche en acceptant vos sacrifices.

Il s'éloigne un peu à gauche.

DIANE.

Monsieur de Villemer, je vous remercie de votre franchise; mais je suis destinée à vivre dans le monde et je ne le vois pas si noir que vous dites. Je me dévouerai, parce que c'est mon rêve, mon idéal, mon poëme; chacun a le sien! J'ai voulu tout de suite choisir le plus beau. Je ne m'inquiéterai pas de l'avenir; je suis peut-être une force que Dieu veut employer! J'irai droit devant moi, j'écouterai parler mon cœur, je guérirai au besoin celui des autres, et je serai heureuse, parce que je veux être bonne. Bonsoir, monsieur de Villemer; merci pour vos herbiers, je les attends demain.

URBAIN, allant à Diane.

Vous les aurez. Pardonnez-moi de dire des choses tristes, et de vous avoir montré ma misanthropie. Voilà comme on fait le mal... en sachant que c'est le mal!

DIANE.

A la bonne heure, je réponds de votre conversion.

URBAIN, inquiet.

Mais... que voulez-vous donc faire pour cela?

DIANE.

C'est mon secret; vous ne pouvez pas le deviner, ne cherchez pas. Maintenant, j'ai quelque chose à dire au duc d'Aléria. Croyez-vous qu'il ait été bien loin avec mademoiselle de Saint-Geneix?

URBAIN, vivement.

Je vais voir.

Il remonte.

DIANE.

C'est ça, allez! (A part.) Pauvre jeune homme! il est enchanté de me quitter!

SCÈNE XI

LES MÊMES, DUNIÈRES, LA MARQUISE.

DUNIÈRES, entrant par la galerie, et voyant sortir Urbain.

Bonjour, mon cher Urbain; tiens, vous étiez là avec ma pupille? Je la cherchais. Eh bien, où courez-vous donc?

URBAIN.

Faire une commission pour elle.

Il sort par le fond.

SCÈNE XII

DUNIÈRES, LA MARQUISE, DIANE.

LA MARQUISE.

Où donc l'envoyez-vous?

DIANE, souriant.

Me ramasser des plantes.

LA MARQUISE.

Vous n'avez pas parlé d'autre chose?

DIANE.

Si fait.

DUNIÈRES.

Eh bien ?

DIANE.

Je vous dirai ça tout à l'heure. (Le duc entre par le fond.) Voici le duc; il ne se fait pas attendre, lui !

SCÈNE XIII

LES MÊMES, LE DUC.

LE DUC.

Vous m'attendiez donc?

DIANE.

Votre frère n'a pas pensé à vous le dire?

LE DUC.

Je ne l'ai pas rencontré.

DIANE.

Vous êtes rentré avec mademoiselle de Saint-Geneix?

LE DUC.

D'autant plus vite rentré que je ne suis pas sorti du tout.

DIANE.

Et elle?

LE DUC.

Elle est sortie dans le parc avec Pierre.

DIANE.

Pierre?

LE DUC.

Son père nourricier.

DIANE.

Ah! je sais. Caroline m'a conté ça. Un homme très-dévoué.

LA MARQUISE.

Parfait.

DIANE.

Exquis, je l'aime!

LE DUC.

Ah! vous l'aimez?

DIANE.

C'est mon idée.

DUNIÈRES.

Que dit-elle donc? à quoi songe-t-elle?

DIANE, passant près de la marquise.

Ah! vous savez, les petites filles, ça a toute sorte de papillons dans la cervelle! (Gravement.) Mais il ne s'agit pas de papillons! (Au duc.) Je veux causer avec vous.

DUNIÈRES.

Allons, bon! voilà autre chose!

DIANE, au duc.

Et avec vous seul; c'est très-amusant, le tête-à-tête.

DUNIÈRES, passant près de Diane.

Avec le duc? Ah! mais non.

LE DUC.

Eh bien, qu'est-ce que ça vous fait? mon frère ou moi, n'est-ce pas la même chose?

DUNIÈRES.

Ce n'est pas du tout la même chose.

DIANE, au duc.

Papa Dunières a raison. Je veux causer avec vous, et je ne veux pas qu'on entende.

LA MARQUISE, à Dunières.

Eh bien, mon ami, allons-nous-en!

DUNIÈRES.

Mais non! mais non!

DIANE.

Mais on n'est pas forcé de s'en aller. (A Dunières.) Vous n'écouterez pas?

DUNIÈRES.

l fait!

LA MARQUISE.

Du tout. Nous allons faire une partie d'échecs, ça vous absorbera. (Bas, à Dunières.) Et vous ferez semblant de jouer.

Elle va placer le jeu sur le bureau.

DUNIÈRES, allant au bureau.

Puisque vous le voulez, marquise, et que madame de Dunières n'en saura rien...

Il s'assied vis-à-vis de la marquise, à gauche.

LE DUC, à Diane.

Eh bien, cette confidence?

DIANE.

Ai-je dit que ce serait une confidence?

LE DUC.

Je croyais.

DIANE, l'emmenant à l'extrême droite.

Soit. Eh bien, j'aime véritablement votre frère.

LE DUC.

Et vous avez joliment raison!

DIANE.

Vous trouvez?

LE DUC.

Certes!

DIANE.

Comme vous dites ça sérieusement!

LE DUC.

Oh! mais oui! je suis très-sérieux, moi, quand je m'y mets!

DIANE.

Et vous vous y mettez souvent?

LE DUC.

Toutes les fois qu'il s'agit d'Urbain.

DIANE.

Donc, vous m'approuvez de choisir votre frère?

LE DUC.

Je vous approuve et je vous admire.

DIANE.

Eh bien, et vous qui l'admirez aussi?

LE DUC.

Oh! moi, je n'y ai pas de mérite. Je ne peux pas faire autrement! vous le devinez, vous, et, moi, je le connais.

DIANE.

Alors, si je ne le plaçais pas d'emblée au-dessus de vous et de tous les autres hommes, je n'aurais pas le sens commun? Écoutez pourtant.

DUNIÈRES.

J'écoute!

LE DUC.

Ah! Dunières!...

LA MARQUISE, bas, à Dunières.

Taisez-vous donc! J'écoute aussi!

DIANE, au duc.

Il m'a dit une chose qui me donne à réfléchir : « N'épousez jamais qu'un homme qui vous aimera passionnément! » Ça veut peut-être dire : « Moi, je ne vous aime pas du tout. »

LE DUC.

Ou bien : « J'attends que la passion vienne vaincre la fierté. »

DIANE.

Pourtant, dans les romans de chevalerie...

LE DUC.

Oh! dans les romans de chevalerie, toutes les dames ont pour marraines des fées, qui font qu'on les aime à première vue; au lieu que, dans le triste monde où nous vivons, il faut que la femme trouve en elle-même la puissance de son charme. La vôtre est réelle et de bon aloi; exercez-la. Devant un cœur jeune et généreux, ayez confiance; et, comme vous ne ferez cet essai-là qu'une fois en votre vie, faites-le à coup sûr, mon frère en est digne.

DUNIÈRES, entraîné.

Très-bien!

DIANE.

Ah! vous écoutiez? C'est très-mal!

DUNIÈRES.

C'est possible; mais ce qu'il a dit, c'est très-bien! (Il se lève et va au duc.) Duc, vous êtes un homme charmant!

LE DUC.

Quand je vous le disais!

DUNIÈRES, à Diane.

Sur ce, allons-nous-en; on n'y voit plus, et la partie d'échecs s'en est ressentie.

Pierre entre avec une lampe allumée, qu'il pose sur la table.

DIANE.

Ah! mademoiselle de Saint-Geneix est rentrée?

PIERRE.

Oui, mademoiselle.

Il va fermer la croisée de droite et sort par le fond.

DUNIÈRES.

Allons, partons!

DIANE.

Mais attendez que je me résume. (Au duc.) Si vous alliez demander la voiture, vous?

LE DUC.

C'est-à-dire que vous n'avez plus besoin de moi ici. (Il remonte et revient.) Faut-il atteler les chevaux moi-même?

DIANE.

Cela n'est pas nécessaire; ils sont si raisonnables, qu'ils s'attellent tout seuls.

Le duc sort par le fond.

SCÈNE XIV

LA MARQUISE, DIANE, DUNIÈRES, puis LE DUC et URBAIN.

LA MARQUISE.

Eh bien, mon bel ange, ce grand résumé?

DIANE.

Eh bien, je vous le dirai demain. Il faut que je cause ce soir avec ma marraine.

DUNIÈRES.

Ah! vous n'êtes pas fixée?

DIANE.

Je suis fixée sur une chose : c'est que voici la meilleure des mères, et que je veux être la fille de cette mère-là.

LA MARQUISE, l'embrassant.

Ah! ma chère Diane!

Le marquis entre par le fond.

DIANE, bas.

Silence! Jusqu'à demain.

URBAIN.

Vous partez?

DUNIÈRES.

Oui. D'où venez-vous donc, tout essoufflé?

URBAIN.

Pour obéir à mademoiselle, je cherchais mon frère. J'ai suivi la trace de deux chevaux; mais...

Il se dirige vers l'extrême droite.

DIANE.

Mais vous ne l'avez pas trouvé? Ça ne fait rien.

LE DUC, venant par la galerie.

La voiture de mademoiselle de Saintrailles est prête.

DIANE.

Bonsoir, monsieur le marquis!

DUNIÈRES, à la marquise.

Ne nous reconduisez pas.

LA MARQUISE.

Si fait, si fait! Venez, Gaétan?

URBAIN.

Pardon, ma mère, j'aurais deux mots à dire à mon frere...

Diane, la marquise et Dunières sortent par la galerie au fond à gauche.

SCÈNE XV

LE DUC, URBAIN.

LE DUC.

Avant d'écouter ce que tu veux me dire, laisse-moi te complimenter...

URBAIN.

Tout à l'heure; dites-moi d'abord...

LE DUC.

Dites? Ah çà! c'est la seconde fois ce soir! Qu'est-ce qu'il y a donc?

URBAIN.

Il y a que je voudrais être fixé sur vos résolutions à l'égard de mademoiselle de Saint-Geneix. Si nous devons continuer à vivre en famille, cette personne doit porter votre nom; ni ma mère ni ma femme ne peuvent demeurer sous le même toit que votre... conquête.

LE DUC.

Tu n'as pas osé dire ma maîtresse; je te remercie pour mademoiselle de Saint-Geneix de ce ménagement! En vérité, frère, tu es fou!

URBAIN.

C'est possible, mais il me faut une solution. En me mariant seul, je deviens chef de famille, vous l'avez dit. Mariez-vous aussi pour garder vos droits d'aînesse dans l'estime publique.

LE DUC.

Comme tu y vas! Il faut que je me marie comme ça, demain, avant seulement de savoir si je plais?

URBAIN.

Je ne suis pas dupe de cette mauvaise plaisanterie.

LE DUC.

Une plaisanterie?... Je n'y suis pas.

URBAIN.

Pardon, vous me comprenez parfaitement.

LE DUC.

Quand je dis non?

URBAIN.

Je vous dis que si!

LE DUC.

Alors, c'est un démenti que tu me donnes?

URBAIN.

Prenez-le comme il vous plaira.

LE DUC.

Voyons, nous battons la campagne. Vous me forcez de voir ce que je ne croyais pas, vous êtes jaloux!

URBAIN.

Jaloux de vous?

LE DUC.

Oui, jaloux de moi. Vous êtes amoureux de mademoiselle de Saint-Geneix, beaucoup plus amoureux que moi, peut-être.

Il s'assied sur le canapé.

URBAIN.

Ce ne serait peut-être pas difficile! Celle-là ou une autre, que vous importe, à vous, homme de plaisirs faciles et d'amusements variés! Vous m'aimez tant d'ailleurs! vous êtes si généreux, si dévoué... et si bon prince! Si je l'exigeais, vous me céderiez vos droits; vous y tenez si peu! A quoi pouvez-vous tenir, vous qui avez si gaiement ruiné votre mère, et qui, pour la dédommager, avez entrepris, toujours gaiement! de rendre son intérieur scandaleux et ridicule? Ah! l'aimable dépravé que vous êtes! Mais tout cela est sans conséquence, et mon indignation est risible!... Ce n'est pas vous, c'est moi qui suis amoureux, et dès lors .. Ah! tenez, elle est effroyable, votre générosité de libertin! elle fait tomber dans la fange tout ce qui vous approche... Vos projets, vos désirs, vos regards même souillent une femme,

et, si j'avais aimé celle dont nous parlons, je ne l'aimerais plus, du moment qu'elle a subi l'outrage de vos pensées!

Il fait nuit noire à l'extérieur.

LE DUC, se levant.

Ah! c'en est trop, à la fin, et vous lasseriez la patience d'un bœuf! Allez au diable, monsieur le pédant! Vous voilà bien, vous autres hypocrites de vertu! vous êtes des saints et nous sommes des misérables, n'est-ce pas? Eh bien, ces misérables sont moins nuisibles que vous! ils gaspillent l'argent des autres, c'est vrai! mais ils donnent leur âme, ils donneraient au besoin leur vie en échange d'un bienfait. Ils aiment, ils sentent, ils vivent! et c'est pour cela qu'ils peuvent prétendre à être aimés, tandis que, vous autres, vous voulez être prévenus, devinés, adorés comme des dieux. Et, quand une femme ne fait pas attention à vous, elle devient l'objet de vos soupçons, de votre haine! Oui, vous haïssez Caroline, et ce ne sont pas mes regards et mes pensées qui la souillent, ce sont vos paroles qui la flétrissent! Pourquoi? Parce qu'elle bâille avec vous et qu'elle rit avec moi! il n'en faut pas davantage pour que vous parliez de la chasser honteusement de votre maison!... mais j'y suis, moi, dans votre maison!... Ah! que ne puis-je, en la quittant, vous jeter vos dons à la figure! Mais il me reste quelque chose; vous m'avez sauvé un débris que je me faisais une joie de consacrer à ma mère en vivant ici. Gardez ce mérite pour vous seul, je ne veux plus rien de vous. Je me ferai ouvrier, mendiant, laquais... oui, laquais, plutôt que de subir un jour de plus la honte et le dégoût d'être votre obligé!

Il sort par le fond en jetant la porte derrière lui avec violence.

SCÈNE XVI

URBAIN, seul.

Ah! c'est affreux!... mon frère!... Où suis-je? (Il remonte.) Je ne vois plus... Mon fils!... (Il s'appuie sur le dos du canapé.)

Vais-je mourir?... J'étouffe! (Il veut ouvrir la croisée.) Je ne peux pas!... De l'air, mon Dieu, de l'air! (D'un coup de poing, il brise une vitre et tombe évanoui près du canapé. On entend les pas précipités de Caroline qui vient par la galerie.

SCÈNE XVII

CAROLINE, URBAIN, évanoui.

CAROLINE.

Qu'est-ce donc?... Qui a crié?... Ce bruit!... C'est bien ici! (Elle voit Urbain étendu.) Lui! (Elle le relève énergiquement et le couche sur le canapé; elle lui ôte sa cravate.) Mon Dieu! mon Dieu! du sang!

Elle lui étanche la main avec son mouchoir.

SCÈNE XVIII

LE DUC, CAROLINE, URBAIN.

LE DUC, entrant par le fond.

Voyons, frère, c'est absurde!... (Voyant Urbain.) Mon frère!... Urbain!... (Il va à la tête du canapé.) J'ai eu tort, pardonne-moi! pardonne-moi!... Urbain! (Effrayé, à Caroline.) Est-ce que...?

CAROLINE.

Non, non, évanoui seulement!... De l'air! Ouvrez la fenêtre toute grande! Vite!... donnez-moi de l'eau... La!... ouvrez-moi ce flacon!

LE DUC, obéissant rapidement.

Mais ce sang?

CAROLINE, prenant la main blessée.

Ce n'est rien, une coupure.

LE DUC.

Que faire? mon Dieu, que faire?

CAROLINE.

Rien pour le moment, le médecin dira ensuite...

LE DUC.

Le médecin? Je cours le chercher!

Il remonte.

CAROLINE.

C'est cela, courez!

LE DUC.

Mais c'est loin, pas de chevaux... J'irai à pied... Pendant ce temps-là...

CAROLINE.

Je réponds de tout, je reste!... Le cœur bat mieux... il respire!...

LE DUC.

Et si ma mère apprend...

CAROLINE.

Qu'elle ne sache rien!

LE DUC.

Elle va vous demander!

CAROLINE.

Passez chez elle, ayez du sang-froid. Dites-lui que je suis fatiguée.

LE DUC.

On peut compter sur Pierre, je vais vous l'envoyer.

CAROLINE.

Oui, envoyez-le-moi.

LE DUC.

Mais vous, vous serez brisée!

CAROLINE.

Ne craignez rien.

LE DUC.

Ah! mon frère! mon pauvre frère!

CAROLINE.

Oui, oui, allez donc! (Le duc sort par le fond et ferme la porte. — Caroline développe le paravent, dont elle entoure le canapé en par-

tie. — Elle touche les mains d'Urbain et baisse le rideau de la fenêtre; elle revient à lui et écoute sa respiration.) Il s'endort!

Elle va au bureau, baisse sa lampe et se prépare à veiller.

ACTE QUATRIÈME

Même décoration qu'au troisième acte.

SCÈNE PREMIÈRE

PIERRE, CAROLINE, URBAIN.

Au lever du rideau, Caroline écrit à la clarté de la lampe. — Urbain dort sur le canapé. — Les rideaux sont baissés aux deux fenêtres. — Il fait sombre. — On voit le jour à l'extérieur quand on ouvre la porte du fond.

PIERRE. Il entre du fond, parle et marche avec précaution.

Il dort toujours?

CAROLINE.

Oui, il est très-calme.

PIERRE.

Ça fait bientôt huit heures que vous êtes là sans dormir, vous!

CAROLINE.

Déjà? J'ai écrit des lettres, à ma sœur, à ta femme; tu les feras partir.

Elle les lui donne et se lève.

PIERRE.

Oui, mademoiselle. Merci pour ma femme. (Il remonte.) Il faudrait vous reposer!

CAROLINE.

Non, je veux voir le médecin.

PIERRE.

M. le marquis n'a rien que de la fatigue. Voilà peut-être trois nuits qu'il n'avait fait que marcher dans sa chambre. Avec ça, écrire toute la journée... On se trouverait mal à moins.

CAROLINE, s'approchant du canapé.

Pierre,... est-ce que tu crois... qu'il a du chagrin ?

PIERRE, avec intention.

Ça, mademoiselle, ça ne regarde que les personnes de la famille.

CAROLINE.

Tu as raison, ça ne nous regarde pas ! Tu sais qu'il ne faut rien dire à sa mère ?

PIERRE.

Je sais ; elle n'est pas raisonnable.

CAROLINE.

Écoute !... je crois qu'on marche dans la galerie.

PIERRE, allant à la porte de la galerie.

J'ai déjà entendu ça.

CAROLINE.

Est-ce le duc ?

PIERRE.

Non.

CAROLINE.

N'importe, tu devrais aller un peu au-devant de lui ; il ne faut pas qu'on l'entende rentrer.

Pierre sort par le fond et rencontre le duc à la porte ; il lui parle bas. — Caroline retourne s'asseoir près du bureau.

SCÈNE II

CAROLINE, LE DUC, URBAIN.

LE DUC, bas.

Eh bien, il va donc mieux ?

CAROLINE.

Ne l'éveillez pas ; il va très-bien.

LE DUC.

Oh ! Dieu merci !

CAROLINE.

Et le médecin ?

LE DUC.

Pas de médecin. J'ai couru toute la nuit pour rien. Il est en tournée ; il ne revient que ce soir.

CAROLINE.

Allons ! j'espère qu'il trouvera le malade guéri.

LE DUC.

Puissiez-vous dire vrai ! Ce n'est donc pas grave, ce qu'il a ?

CAROLINE.

Si, comme Pierre le croit, ce n'est que de la fatigue...

LE DUC.

Mais si c'est du chagrin !

URBAIN, d'une voix faible.

Gaétan !...

CAROLINE.

Il s'éveille !

URBAIN, plus fort.

Gaétan !

LE DUC, passant à la tête du canapé.

Me voilà ! Comment te sens-tu ?

URBAIN.

Bien. J'ai donc dormi ici ? Quelle heure peut-il être ?

Caroline ouvre les volets de la croisée à gauche, le duc ceux de la croisée à droite.

LE DUC.

Il fait grand jour.

Le théâtre s'éclaire.

URBAIN.

Alors... je ne me rends pas compte...

LE DUC.

Ne cherche pas à te souvenir. Repose-toi encore.

URBAIN.

Non ! Je suis reposé... et je me rappelle... Mais qu'ai-je donc à la main ?... Ce mouchoir... Tu n'étais pas seul ici ?... Avec qui causais-tu tout à l'heure ?

LE DUC.

J'arrive, et je demandais de tes nouvelles à la personne qui a passé la nuit près de toi.

URBAIN, agité, voulant se lever.

Et cette personne... ? Je veux savoir...

CAROLINE, s'approchant d'Urbain.

Ne vous tourmentez pas, monsieur le marquis ; cette personne, c'est moi. Je passais hier dans la galerie, j'ai cru entendre appeler, je vous ai trouvé comme évanoui, je vous ai mis là. M. le duc a été chercher un médecin qu'il n'a pas trouvé. Il a caché l'accident à votre mère ; soyez tranquille, elle ne saura rien. J'ai écrit des lettres ici pendant que vous dormiez. Vous n'avez pas eu de fièvre, et je crois à présent qu'il faut essayer de déjeuner un peu. Tout cela est bien simple et ne doit vous causer aucune inquiétude.

Elle sort par la galerie en emportant la lampe, qu'elle a éteinte.

SCÈNE III

URBAIN, LE DUC.

LE DUC.

Eh bien, tu ne lui dis rien, tu ne la retiens pas ? Tu n'as pas compris ?

URBAIN, se jetant dans ses bras.

Ah ! mon frère ! épouse-la !

LE DUC.

L'épouser, quand tu l'aimes ?

URBAIN.

Je n'ai jamais dit...

LE DUC.

Ce que tu viens de dire est le cri de l'amour qui se dévoue,

ne t'en défends plus! Moi, je t'ai exaspéré sans le vouloir, sans m'en douter... Je t'en demande pardon; j'aurais dû comprendre plus tôt.

URBAIN.

Gaétan, j'ai été odieux! J'étais fou, j'avais le délire... Je suis bien malheureux, va!

Il fond en larmes et tombe sur la chaise à gauche.

LE DUC, *près de lui.*

Allons, pas de faiblesse, voyons! Toi, si courageux!

URBAIN.

Laisse-moi être faible! il y a si longtemps que j'ai l'air d'être fort!

LE DUC.

Au fait, oui; pleure, ça te soulage; mais tâchons de parler raison. Sache d'abord que, hier au soir, c'est Pierre qui a accompagné mademoiselle de Saint-Geneix à la promenade. (*Urbain se lève.*) Tu as cru que j'arrangeais un tête-a-tête pour moi... C'est absurde! Oublions ça à tout jamais. Moi, comme je n'ai pas envie que ça recommence, je te déclare et je te jure que je n'aurai plus la moindre velléité d'amour et de mariage pour mademoiselle de Saint-Geneix.

URBAIN.

A quoi bon ce sacrifice, puisque...?

LE DUC.

Il servira à ne pas te faire souffrir et à ne pas troubler notre amitié. J'en ai assez, moi, vois-tu, du chagrin de cette nuit! C'est trop lourd pour moi, j'en deviendrais fou! Le sacrifice, d'ailleurs, n'est pas immense, puisque mademoiselle de Saint-Geneix n'a seulement pas compris qu'elle me plaisait. Et puis, tu l'as dit et tu as raison, je ne suis pas inconsolable, je ne suis pas tenace. Avec un peu de bonne volonté, et le ciel aidant, je serai amoureux d'une autre peut-être avant huit jours.

URBAIN.

Non, non, épouse Caroline. Je la surmonterai, cette jalousie honteuse, égoïste! Jamais elle ne se doutera que je

l'ai aimée, et je détruirai cela en moi; j'en ferai de la cendre, je te le jure! C'est elle, mon ami, c'est Caroline qu'il faut aimer sérieusement et pour toujours. Elle est digne de porter ton nom; elle entourera notre mère de soins et de bonheur; elle te fixera, toi; elle est forte et elle est tendre; elle a une intelligence d'élite, une instruction rare, d'immenses ressources dans l'esprit; et tout cela avec une adorable simplicité. Elle est active, énergique, dévouée, généreuse... Enfin...

LE DUC.

Enfin tu l'adores, et c'est pour cela qu'il faut que je l'épouse? C'est insensé! Veux-tu que je te le dise? depuis hier, je crois qu'elle t'aime.

URBAIN.

Ah! comme tu te trompes!

LE DUC.

A Paris, pourtant...

URBAIN.

A Paris, elle m'estimait, rien de plus; et, depuis, elle m'a témoigné une froideur... presque blessante.

LE DUC.

Parce qu'elle s'est aperçue de ton amour, et, comme elle est fière et loyale, elle a voulu te contraindre à porter tes vues sur mademoiselle de Saintrailles.

URBAIN, vivement.

Oh! si cela était!...

PIERRE, entrant par le fond.

M. le comte de Dunières est au salon et demande à parler à M. le duc.

LE DUC.

Diable! il est matinal, lui! (A Pierre.) J'y vas. (Pierre ferme le paravent et sort par le fond.) Tu vois qu'on est pressé là-bas d'avoir une solution, on n'en dort pas! (Il remonte et revient.) Dis donc, si j'étais à ta place, moi, je ne me trouverais pas si à plaindre! Aimé de deux femmes charmantes! Mais tu ne peux pas les épouser toutes deux; c'est une lacune dans la

législation; enfin c'est comme ça! Qu'est-ce que je vas répondre aux questions de ce bon Dunières?

URBAIN.

Que je ne peux pas épouser mademoiselle de Saintrailles, parce que mon cœur ne m'appartient pas.

LE DUC.

Allons donc! Comme ça, brusquement? C'est impossible!

URBAIN.

Eh bien, sache d'abord ce qu'il veut, et, si l'on insiste... j'irai m'expliquer moi-même!

LE DUC.

Réfléchis, pourtant.

URBAIN, voyant Caroline approcher.

J'ai réfléchi, va donc.

Le duc sort par le fond.

SCÈNE IV

CAROLINE, URBAIN.

CAROLINE, venant par la galerie.

Eh bien, monsieur le marquis, votre déjeuner?...

URBAIN.

Et vous, vous ne songez donc pas à vous reposer?

CAROLINE.

Pour une nuit de veille bien tranquille? Ce n'est rien pour moi, cela, monsieur le marquis. J'en ai passé bien d'autres!

URBAIN.

Alors, vous ne voulez pas que je vous remercie?...

CAROLINE.

Me remercier de quoi?

URBAIN.

De ce que vous eussiez fait pour tout autre, pour le premier venu, je le sais. Vous êtes charitable; mais, moi...

CAROLINE.

Pierre vous attend pour vous servir...

Elle veut sortir.

URBAIN.

Mademoiselle de Saint-Geneix, restez, je vous en prie! J'ai des choses sérieuses à vous dire!

CAROLINE, descendant en scène.

Alors, donnez-moi vos ordres, monsieur le marquis.

URBAIN.

Ne me parlez pas ainsi, vous me faites beaucoup de mal. J'ai été, depuis quelque temps, très-brusque, presque impoli, peut-être même amer et blessant avec vous.

CAROLINE.

Je ne m'en suis pas aperçue, monsieur le marquis.

URBAIN.

C'est-à-dire que vous ne voulez pas me pardonner.

CAROLINE.

Ou que je n'ai rien pris pour moi de vos brusqueries.

URBAIN.

J'ai été bien ingrat; car je vous devais les seules heures vraiment douces que j'eusse rencontrées dans ma triste vie. Cette intimité de Paris auprès de ma mère était pure et charmante; vous me donniez une âme nouvelle, car vous faisiez naître en moi un sentiment nouveau, la confiance en moi-même. Nous nous entretenions des choses les plus élevées et les plus saines pour l'esprit, et la droiture du vôtre éclairait le mien. Il m'était bien impossible de ne pas éprouver, pour vous qui me faisiez vivre tout entier pour la première fois, une profonde reconnaissance, une respectueuse et tendre amitié. Depuis, mon état maladif que je cachais et qui s'est, hier, trahi devant vous, m'a privé de toute expansion. Votre pitié m'a pardonné mon malheur; mais, ce pardon, accordez-le-moi tout haut. Ne laissez pas sur ma conscience, déjà bien assez troublée, le remords d'avoir froissé un cœur aussi généreux que le vôtre, et peut-être méconnu un caractère dont la grandeur m'écrase... Je suis très-coupable envers

vous... Laissez-moi m'accuser et vous offrir la réparation que je vous dois !

CAROLINE, passant à droite.

Je ne veux pas que vous vous accusiez, monsieur le marquis ; si vous m'avez quelquefois mal jugée, je ne veux pas le savoir. Tout cela n'est pas si grave, et je me suis dit, à l'occasion, tout ce que je devais me dire pour m'en consoler.

URBAIN.

Vous vous êtes dit... ?

CAROLINE.

Que j'étais au milieu de vous, ici, une étrangère à qui l'on avait bien voulu escompter l'estime et la confiance qu'elle saura justifier avec le temps.

URBAIN.

Vous !... une étrangère ici !... vous qui...

CAROLINE.

Une bonne infirmière si vous voulez, et qui est encore votre obligée, puisque vous avez été un bon malade, beaucoup trop reconnaissant.

Elle se dirige vers le fond.

URBAIN, éperdu.

Caroline, écoutez-moi, il le faut !

CAROLINE, avec effort.

Non, il vous faut du calme, et à moi... puisque vous l'exigez... il faut du repos.

Elle remonte à gauche.

LE DUC, en dehors.

Urbain ! Urbain !

SCÈNE V

CAROLINE, LE DUC, URBAIN.

LE DUC, entrant par le fond, et ramenant Caroline, qui voulait sortir.

Qu'est-ce que c'est ? on se boude ? on vient de se dire

adieu? Allons donc! il s'agit bien de ça, enfants que vous êtes! philosophes sans foi, je devrais dire! Écoutez-moi... Victoire! Il fallait un miracle pour vous rapprocher... Eh bien, ce miracle... il est accompli!

CAROLINE.

Monsieur le duc...

LE DUC.

Mademoiselle de Saint-Geneix, laissez-moi dire, vous n'avez pas la parole!

URBAIN.

Dis donc vite!

LE DUC.

Oui... mais j'étouffe! Veux-tu me permettre de sauter un peu par la chambre pour me remettre? (Il passe à droite.) Non, tu t'impatientes! Eh bien, apprends la nouvelle la plus... Madame de Sévigné elle-même n'aurait pas d'épithètes! (Il revient au milieu.) Dunières est là, avec sa pupille, et ma mère, qui est aux trois quarts folle d'étonnement et de joie!

URBAIN.

Pourquoi tant d'étonnement?

LE DUC.

Ah çà! tu ne comprends donc pas?...

URBAIN.

Mais non!

LE DUC.

C'est moi!

URBAIN.

C'est toi?...

LE DUC.

Oui, c'est moi qui suis choisi, c'est moi qui plais, c'est moi qu'on trouve charmant, c'est moi qui ai donné la poupée, c'est moi qu'on aime, enfin c'est moi qui épouse Diane de Saintrailles!

Il tombe sur le canapé.

URBAIN, transporté.

Ah! mon frère, que j'en suis heureux!

LE DUC.

Et moi, donc! Mais comme c'est drôle! Je suis né coiffé, ma parole d'honneur! Croyez donc à la justice distributive en ce monde! Moi, ruiné, usé... (Il se lève.) Qu'est-ce qui a dit ça? Je suis jeune, je suis pimpant, je suis leste, je suis éblouissant! J'ai beau me déguiser, m'effacer, me tenir dans mon coin, il y a en moi ce je ne sais quoi qui veut que tout me réussisse, et qu'après avoir tout gaspillé, je trouve une fille charmante, une fleur de printemps, une âme pure, généreuse, avec un grand nom et avec une grande fortune qui l'élève encore, puisqu'elle s'en sert pour me sauver l'honneur!

URBAIN.

Comment cela?

LE DUC.

Tu ne le devines pas, toi, mon cher créancier? (Mouvement d'Urbain.) Il n'y a pas à dire non; mon honneur est celui de ma femme. Elle voulait rembourser ma mère aussi; c'est ma mère qui n'a pas voulu. Chère mère! à nous trois, quelle existence splendide nous lui ferons!... Et toi, qui te sacrifiais, on n'a plus rien à te demander que d'être heureux. — Mademoiselle de Saint-Geneix, tout le monde ici vous respecte et vous aime; il ne vous manque, pour être tout à fait la fille de ma mère, que d'être la femme de son fils, et, quant à son fils, vous savez bien, ma chère sœur, qu'il vous adore? Dites un mot, tendez-lui seulement la main, et voilà deux beaux et bons mariages décidés en un quart d'heure.

CAROLINE.

Mais... je proteste... Je...

LE DUC.

Comment?

URBAIN.

Ah! Gaétan, tu le vois! C'est ma faute, je n'ai pas su me faire aimer!

CAROLINE, éperdue.

Aimer!... (Se reprenant.) Non! c'est un rêve! Vous ne m'aimez pas, vous ne devez pas m'aimer!

LE DUC.

Mademoiselle de Saint-Geneix ne mentez pas pour la première fois de votre vie. J'ai été aveugle, moi! mais une femme ne peut pas l'être à ce point. Vous n'avez peut-être pas voulu voir la passion de mon frère, une personne pure comme vous résiste longtemps à l'évidence; mais vous avez dû, malgré vous, sentir l'amour dans l'air que vous respiriez, et, à présent qu'il n'y a plus d'obstacle entre vous, ouvrez les yeux et laissez parler votre cœur.

CAROLINE.

Mais je vous jure...

URBAIN.

Tu vois, elle proteste!

LE DUC.

Eh bien, si elle ne t'aime pas encore, elle t'aimera, mordieu! il faut qu'elle t'aime, elle le doit!

URBAIN.

Gaétan!

LE DUC.

Laisse-moi dire! Elle a au moins une amitié immense pour ma mère, elle en aura une pareille pour... pour celui qu'elle ne connait pas encore, pour ton fils!

CAROLINE, se rapprochant.

Son fils?

URBAIN, au duc.

Eh bien, oui! parle-lui de mon fils, dis-lui tout!

LE DUC.

Ce sera bientôt dit : un mariage secret, trois années de veuvage, un enfant superbe, charmant, un orphelin que l'on pourra maintenant adopter et dont vous deviendrez la mere. Vous voyez bien que ça vous va, à vous qui ne vivez que pour faire des heureux!

CAROLINE, presque vaincue et fondant en larmes, tombe sur la chaise à gauche.

O mon Dieu !

URBAIN.

Caroline ! au nom de mon fils ! Pour lui, si ce n'est pour moi, et par pitié, si ce n'est par amour !

CAROLINE.

Ah ! laissez-moi, vous me tuez, c'est impossible !

URBAIN.

Caroline, je suis perdu, sans vous, oui, perdu ! Vous ne savez pas ce qu'il y a en moi d'aspirations dévorantes et de découragements amers ! Il y a de tout, des fautes misérables et de sincères expiations, des sacrifices et des exigences, du mal et du bien, des tempêtes ! J'ai aimé une seule fois avant de vous connaître et j'ai mal aimé ! La faute n'en est peut-être pas à moi seul, mais je ne veux pas l'atténuer. Voyez ! je ne sais pas mentir, je ne sais pas vous donner confiance en moi. J'ose à peine vous dire que votre bonheur, à vous, sera le but et l'ambition de ma vie, et pourtant, je sais qu'il y a encore dans ce cœur-là de quoi vous rendre fière et heureuse si vous l'estimez assez pour vouloir le guérir. Parlez-moi, ne me laissez pas désespérer, car, depuis hier, j'étouffe ! Je n'ai plus d'air pour respirer, je n'ai plus de lumière pour me conduire. Je sens que je vous ai offensée, vous que j'adore, et il me semble que je ne mérite plus de vivre ! Ah ! si vous me haïssez, il eût cent fois mieux valu me laisser mourir cette nuit !

CAROLINE.

Moi, vous haïr !... Pourquoi dire des choses cruelles à une âme qui se brise ? Ah ! que votre affection est amère, et qu'il est difficile de ne pas l'exaspérer ! Voyons ! ayez souci de moi, pourtant. Ne suis-je rien, ne suis-je personne, pour que vous ne craigniez pas de me faire tout ce mal ?

LE DUC.

Vous l'aimez donc ?

URBAIN.

Ah! dites-le!

LE DUC.

Oui, dites!

URBAIN.

Dites!

CAROLINE, au duc.

Eh bien... s'il mérite d'être aimé comme il l'exige... qu'il le prouve! qu'il ne se fasse pas égoïste, qu'il ne choisisse pas justement une femme que sa mère ne peut accepter qu'en se sacrifiant à lui.

URBAIN.

Mais ma mère...

CAROLINE, se levant.

Monsieur de Villemer, nous ne sommes pas des enfants, vous et moi; ne nous faisons donc pas d'illusions. Jamais la marquise de Villemer n'oubliera qu'elle a payé mes services. Séparons-nous donc aujourd'hui pour toujours. Vous penserez à moi, je le sais, et vous souffrirez, je le crains; mais vous songerez à ce que vous me devez, à moi, après ce que vous avez osé me dire et ce que vous m'avez forcée de vous répondre. (Le duc remonte.) Attendez! une consolation nous reste : vous avez un fils, confiez-le-moi. Je saurai l'élever et l'instruire. J'irai m'établir où il est, vous le verrez souvent, mais sans me voir jamais; je l'aimerai de tout l'amour que je ne puis avoir pour vous, et, quand je vous le rendrai, nous pourrons nous serrer la main et nous dire sans trouble que nous méritions d'être heureux l'un par l'autre, mais que nous avons préféré le devoir au bonheur et l'amitié qui sauve à la passion qui tue.

Elle retombe sur la chaise.

LE DUC, descendant au milieu.

Voilà, ma chère Caroline, qui est très-grand, très-sincère, mais très-impossible! Ne vous revoir que dans des années, et vous éviter consciencieusement tout ce temps-là, avec cet

enfant, ce lien entre vous? Le beau rêve! Pauvre honnête fille, et votre réputation?

CAROLINE, se levant.

Monsieur le duc, elle m'appartient, puisque j'ai su la conserver intacte! J'ai le droit de la sacrifier.

Elle s'éloigne à gauche.

URBAIN.

Caroline!...

LE DUC.

Tu vois comme elle t'aime! généreuse enfant! Mais vous faites un pareil sacrifice, et vous espérez ne pas le rendre fou, lui qui en serait l'objet? Allons, allons, vous êtes une sainte, mais vous ne savez pas où les entreprises trop sublimes mènent les grands cœurs; je ne veux pas de ça, pour vous ni pour lui! je ne veux pas que, pouvant être heureux et honorés au grand jour, vous vous exposiez à pleurer... peut-être à rougir dans l'ombre. Qu'est-ce qu'il faut pour que vous épousiez mon frère? Une chose bien simple, c'est que ma mère vous ouvre ses bras en vous disant : « Ma fille, je t'en prie! » Eh bien, elle vous le dira, et pas plus tard que dans un moment, car la voici avec ma chère fiancée, qui nous aidera à vous persuader tous les deux.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LA MARQUISE, DIANE,

LA MARQUISE, venant de la galerie avec Diane, à qui elle donne le bras.

Eh bien, il faut que nous vous cherchions, mes enfants? Ah! vous annonciez à Caroline... Chère petite, elle partage notre bonheur!

Elle lui tend les bras.

LE DUC, à Caroline.

Vous voyez!

CAROLINE, baisant la main de la marquise avec émotion.

Madame !...

LE DUC.

Assez !... Mademoiselle Diane, vous qui venez ici pour faire des miracles, aidez-nous !... c'est-à-dire emmenez mademoiselle Caroline et gardez-la à vue pendant que nous dirons à notre mère quelque chose que vous saurez tout de suite après. (Bas.) Oh ! c'est une grande chose, et, si vous la voulez, elle se fera !

DIANE.

C'est quelque chose de sérieux que vous allez dire, vous ? Si c'était votre frère, à la bonne heure ! mais vous... vous êtes bien jeune !

LE DUC.

Oh ! Dieu ! vous me dites ça dans un moment où il faut que je sois raisonnable !

DIANE, allant à Urbain et lui tendant la main.

Monsieur Urbain, j'ai des yeux, et je suis pour vous, moi ! Allons, Caroline, venez !

CAROLINE.

Mais...

LE DUC.

Oh ! il n'y a pas à dire. C'est moi qui suis le maître à présent.

Il reconduit Caroline et Diane, et ferme la porte du fond.

SCÈNE VII

LA MARQUISE, LE DUC, URBAIN.

LE DUC, mettant une chaise près du canapé.

Assieds-toi là. (Urbain s'assied. Le duc salue sa mère qui rit. Il lui offre le bras.) Ne riez pas, maman ! vous allez voir !

Il la fait asseoir sur le canapé, puis prend un coussin qu'il met par terre devant elle et s'agenouille.

LA MARQUISE.

Grand enfant !

LE DUC.

Chère maman, en nous voyant tous les deux à vos pieds, vous devinez bien, n'est-ce pas, que nous avons quelque chose d'énorme à vous confesser ?

LA MARQUISE, regardant Urbain.

Tous les deux ?

LE DUC.

Oui, moi d'abord. Avant-hier... hier encore, j'étais amoureux, oh ! mais amoureux sérieusement, de mademoiselle de Saint-Geneix, et j'étais tout prêt à vous demander la permission de le lui dire.

LA MARQUISE.

Allons donc ! mais vous ne le lui avez pas dit ?

LE DUC.

Peut-être que si, un peu ; mais elle n'a pas compris et ça revient au même.

LA MARQUISE.

Après ?

LE DUC.

Après... c'est-à-dire avant, bien longtemps auparavant, car cela a commencé le jour où Caroline est entrée chez nous, monsieur mon frère que voilà, qui ne dit rien, et qui vous prend la main, était, comme moi... qu'est-ce que je dis ! beaucoup plus que moi, amoureux

LA MARQ

Hein ! vous dites ?...

LE DUC.

Je dis que, depuis le jour où Caroline...

LA MARQUISE.

Vous, Urbain ?

URBAIN.

Oui, ma mère.

LE DUC.

Que voulez-vous ! ça ne pouvait pas être autrement. Vous

auriez eu dix fils qu'ils auraient été tous les dix amoureux de mademoiselle de Saint-Geneix; et nous serions tous les dix, aujourd'hui, à genoux, comme ça, en rond, autour de vous, par rang d'âge... Comment n'aviez-vous pas prévu ça?

LA MARQUISE.

C'est vrai! j'aurais dû le prévoir; mais... elle ne sait pas?

LE DUC.

Elle sait tout.

LA MARQUISE, se levant.

Comment?

LE DUC.

C'est moi qui le lui ai dit, là, tout à l'heure.

LA MARQUISE, à Urbain.

Mais vous avez donc l'intention de l'épouser?

LE DUC.

Il a cette intention. Je l'ai bien eue, moi!

URBAIN, se levant.

Et quelle autre intention puis-je avoir envers une femme que je respecte et que vous estimez?

LA MARQUISE, passant à gauche.

C'est vrai. Ah! mon Dieu! mais voilà qu'au milieu de mon bonheur, vous me foudroyez, mes enfants!

LE DUC.

Pourquoi donc? C'est un bonheur de plus qu'on vous apporte, au contraire! Est-ce que vous pouvez vous passer de Caroline? La voilà à vous pour toujours.

LA MARQUISE.

Il ne s'agit pas de moi, ne me parlez pas de moi. (Elle passe entre eux.) Votre frère doit faire un plus grand mariage que cela, un mariage égal au vôtre.

LE DUC.

Ma chère mère, mon frère doit faire le mariage qui l'empêchera d'être malheureux, triste et souffrant comme vous le voyez depuis trois ans.

Urbain fait signe au duc de ne pas inquiéter sa mère.

LA MARQUISE, effrayée, allant à Urbain.

Souffrant? Vous étiez malade, Urbain? J'en étais sûre.

URBAIN.

Non, ma mère... au moral, cela, je l'avoue; mais ce chagrin s'effacerait pour toujours si vous décidiez mademoiselle de Saint-Geneix à partager ma vie.

LA MARQUISE.

Elle résiste, alors? elle comprend...?

URBAIN.

Elle croit que vous avez des idées... que je n'espère pas modifier; je ne les ai jamais froissées, jamais discutées. Quelles que soient les miennes, de vous, ma mère, tout me semble sacré. Aussi je ne plaide pas une cause devant vous, je demande à votre amour pour moi un grand et sérieux sacrifice.

LA MARQUISE.

Urbain,... que me demandez-vous là!

LE DUC.

Un sacrifice que vous vous exagérez tous les deux. Il ne faut pas raisonner ici, ma chère mère, il faut vous souvenir.

LA MARQUISE.

Me souvenir de quoi?

LE DUC.

D'avoir été jeune. (Mouvement de la marquise.) Oh! je la sais, moi, cette touchante histoire de vos belles années. Il y a des souvenirs qui frappent les enfants, parce qu'ils les frappent au cœur. Je me rappelle que mes nobles parents, un tas d'hidalgos, tous descendants du Cid en droite ligne! ne trouvaient pas le marquis de Villemer assez titré pour devenir mon beau-père. C'est pourtant le seul père que j'aie connu, et il vous a rendu la plus heureuse des femmes. Eh bien, je suppose que, parmi ses ancêtres, il y eût eu deux ou trois généraux de moins et un conseiller au parlement de plus, votre mariage eût-il été moins respectable, votre amour moins légitime, votre bonheur moins pur? Je n'en crois rien, et, permettez-moi de vous le dire, vous n'en eussiez pas

moins chéri cet homme qui était digne de vous, et fait ce mariage auquel je dois le meilleur temps de ma vie et le meilleur des frères.

LA MARQUISE, qui pleure.

Il l'adore donc, cette Caroline? (A Urbain.) C'est elle seule qui peut te rendre heureux?

URBAIN.

Oui, ma mère, et, si je t'ai quelquefois prouvé mon dévouement...

LA MARQUISE.

Si tu me l'as prouvé! Mais elle, elle t'aime donc?

URBAIN.

Ah! qui sait?

LA MARQUISE.

Va la chercher.

URBAIN.

Vous lui direz...?

LA MARQUISE.

Que, si elle ne t'aime pas, elle est folle.

Urbain jette un cri de joie, embrasse sa mère et sort par le fond.

SCÈNE VIII

LA MARQUISE, LE DUC, puis LÉONIE.

LE DUC.

Et moi?

LA MARQUISE.

Toi, tu as une langue, une mémoire, une audace... Tu es le diable!... Mais un si bon diable!

Elle l'embrasse. — Léonie entre par la galerie.

LE DUC.

Merci, maman!

LÉONIE.

Je suis indiscrète?

La marquise passe à l'extrême droite.

LE DUC, allant à elle.

Non, pas cette fois-ci. (Mouvement de reproche de la marquise.) Pardon, je voulais dire jamais! Vous devez savoir ce qui se passe, baronne, et vous venez sans doute me complimenter?

LÉONIE.

Non! (Mouvement du duc.) Pardon, pardon, je voulais dire oui.

LE DUC.

C'est un lapsus.

LÉONIE.

Comme le vôtre. (Allant à la marquise.) Chère madame, je viens vous dire adieu. On m'attend à Bade, vous le savez, et, malgré mon regret de vous quitter, dès que les chevaux de poste seront ici, je pars...

LE DUC.

Vraiment? Ah! c'est dommage. Je commençais à m'habituer à vous voir.

LÉONIE.

Et moi à vous entendre.

LE DUC.

Diable! Comment allez-vous faire pour vous passer de ça?

LÉONIE.

J'écouterai les autres.

LE DUC.

Les autres bavards?

LÉONIE

N'importe qui. Tous ceux à qui vous avez pris les jolies choses que vous dites.

LE DUC.

Oh! mais... vous dites ça d'un ton!... Est-ce que c'est mon bonheur qui vous prend sur les nerfs, baronne?

LÉONIE.

Votre bonheur? Non, je n'y crois pas.

LA MARQUISE.

N'est-ce pas? c'est un rêve, tout ce qui arrive aujourd'hui?

LE DUC.

Un mauvais rêve pour la baronne, qui m'avait prédit la fin de don Juan, et qui trouve le ciel injuste! Voyons, maman, dites-lui donc que je suis adorable et parfait, pour me venger de tout le mal qu'elle vous dit de moi... quand vous dormez.

LÉONIE.

Prenez garde! vous allez dépenser tout votre esprit. Avec quoi entrerez-vous en ménage?

LE DUC.

Vous nous quittez, je n'ai plus besoin de rien. J'aurai le bonheur... le regret de vous mettre en voiture.

Il remonte.

LA MARQUISE.

Où vas-tu?

LE DUC.

Dire à Diane ce que vous savez.

Il sort par le fond.

SCÈNE IX

LÉONIE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc cette guerre entre vous? C'est ridicule, baronne. De votre part, cela ressemble à du dépit. Le duc ne vous faisait pas la cour? Je m'en serais aperçue.

LÉONIE.

Je ne l'aurais pas souffert.

LA MARQUISE, souriant.

Oh!

LÉONIE.

Je veux pouvoir estimer l'objet de mon choix.

LA MARQUISE.

Madame d'Arglade, vous allez trop loin.

LÉONIE.

Aussi, je m'en vas.

LA MARQUISE.

Irritée; pourquoi? Je n'en sais rien, mais le duc me le dira.

LÉONIE.

Il vous dit tout?

LA MARQUISE.

Tout ce qu'on peut dire à sa mère.

LÉONIE.

C'est d'un bon fils.

LA MARQUISE, s'asseyant sur le canapé.

Mais oui. Voyons, baronne, avouez que vous êtes jalouse de quelqu'un ici.

LÉONIE, riant et s'asseyant sur une chaise près du canapé.

Jalouse, moi? Et de qui donc, mon Dieu? De mademoiselle de Saintrailles ou de Caroline?

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que cette pauvre Caroline vient faire là, je vous le demande?

LÉONIE.

Je croyais que le duc vous disait tout!

LA MARQUISE.

Eh bien?

LÉONIE.

Eh bien, vous n'ignorez pas que le duc aime Caroline?

LA MARQUISE, après un moment d'hésitation.

Je sais que le duc a été fort épris de mademoiselle de Saint-Geneix; il me le disait tout à l'heure.

LÉONIE.

Ah!

LA MARQUISE.

Oui; il a même ajouté qu'il avait eu l'intention sérieuse de l'épouser.

LÉONIE.

Pourquoi donc en épouse-t-il une autre?

LA MARQUISE.

Parce que Caroline lui a refusé tout espoir.

LÉONIE.

C'est sans doute cet espoir qu'il cherchait à reconquérir cette nuit?

LA MARQUISE, surprise, se contenant.

Cette nuit?

LÉONIE.

Je dis que, si le duc est resté en conférence toute cette nuit avec Caroline, ce devait être dans l'espoir de vaincre sa résistance obstinée.

LA MARQUISE, froidement.

Comment savez-vous cela?

LÉONIE.

Vous l'ignorez donc?

LA MARQUISE, sévère.

Je vous demande comment vous le savez?

LÉONIE.

C'est bien simple. Toute la nuit, les portes de leurs appartements sont restées ouvertes. Inquiète de Caroline et la croyant malade, je l'ai cherchée. Elle était ici, dans cette pièce, enfermée avec quelqu'un. On parlait bas. Le matin seulement, le duc rentrait chez lui.

LA MARQUISE.

Qui l'a vu?

LÉONIE.

Moi; et Pierre aussi, s'il a voulu le voir.

LA MARQUISE.

Vous le jurez?

LÉONIE.

Je le jure.

LA MARQUISE, se levant et passant à gauche.

C'est bien, baronne. En vous interrogeant, j'ai voulu m'assurer d'une chose qui m'afflige : c'est que, par tous les

moyens, vous vous emparez des secrets dont vous n'arrachez pas la confidence.

LÉONIE, se levant.

C'est le hasard...

LA MARQUISE.

Beaucoup de hasards comme celui-ci motiveraient ce qu'on dit de vous.

LÉONIE.

Personne ne peut me reprocher un mensonge.

LA MARQUISE.

On le reconnaît, et c'est par là, dit-on, que vous êtes à craindre; vous vous servez du vrai pour voir le faux.

LÉONIE.

Enfin...

PIERRE, entrant par le fond.

Mademoiselle de Saint-Geneix demande si madame est seule.

LA MARQUISE.

Dans un instant; priez-la de vouloir bien attendre. (Pierre sort après avoir ôté la chaise qui est près du canapé.) Enfin, me voilà obligée de vous dire que, si le duc implorait Caroline, ce n'était probablement pas pour lui-même, mais pour...

LÉONIE.

Pour qui donc? pour son frère?

LA MARQUISE.

Je n'ai pas dit cela. Je vous dis que vous incriminez...

LÉONIE.

Non certes, je n'incrimine pas; mais il m'est permis de croire que Caroline aime le duc en secret et qu'elle n'en épousera pas un autre.

LA MARQUISE.

Cela... c'est possible; je veux... et je vais le savoir.

Elle sonne.

LÉONIE.

Vous me pardonnez?

LA MARQUISE, s'asseyant à gauche.

Quoi donc? Ah! le hasard! Je vous ai dit ce qu'on en pourrait conclure : vous réfléchirez. Adieu, baronne!

Caroline entre par le fond

LÉONIE.

Adieu, madame la marquise. (Elle remonte et dit à Caroline qui vient d'entrer.) Allons, sois franche, et, quoi qu'il en arrive, compte sur moi.

Elle sort par le fond.

SCÈNE X

LA MARQUISE, assise à gauche; CAROLINE.

CAROLINE, troublée.

Madame la marquise...

LA MARQUISE.

Eh bien, mademoiselle de Saint-Geneix?... Eh bien?

CAROLINE.

Dois-je donc parler la première, madame?

LA MARQUISE.

Mais je crois que oui.

CAROLINE.

Je ne l'aurais pas cru, moi! Madame la marquise doit comprendre que me voilà soumise à la plus pénible et à la plus délicate des épreuves.

LA MARQUISE.

Il n'y a point de ces épreuves-là pour une personne sincère. Mon fils le marquis m'a demandé l'autorisation de vous offrir son nom. J'ai voulu savoir, avant tout, si vous l'aimiez réellement.

CAROLINE.

Si je l'aimais, m'approuveriez-vous de le lui avoir dit?

LA MARQUISE.

Non; mais vous eussiez pu le dire à son frère, qui vous l'a beaucoup demandé.

CAROLINE.

Je ne crois pas que le duc eût gardé mon secret vis-à-vis de son frère.

LA MARQUISE.

Vous avez beaucoup de confiance en lui, pourtant?

CAROLINE.

Oui, à tout autre égard.

LA MARQUISE.

Vous m'étonnez un peu. Ne lui avez-vous pas permis d'insister beaucoup... hier au soir?

CAROLINE.

Non, madame, hier au soir, je ne savais rien. C'est ce matin seulement que M. le duc m'a révélé les intentions de M. le marquis.

LA MARQUISE.

Ah! je croyais que vous en aviez eu l'esprit tourmenté... cette nuit! Comme vous n'êtes pas venue veiller près de moi... Vous m'avez fait dire par le duc que vous étiez souffrante?...

CAROLINE.

J'étais un peu souffrante.

LA MARQUISE.

Il faut vous soigner. Je parie que vous vous êtes encore couchée tard?

CAROLINE.

J'avais beaucoup de lettres à écrire.

LA MARQUISE.

Alors, vous avez travaillé... chez vous?

CAROLINE.

Non, madame, j'ai écrit ici.

LA MARQUISE.

Ici? Pourquoi donc?

CAROLINE, embarrassée.

Je ne sais pas; j'étais ici.

LA MARQUISE.

Et vous avez écrit longtemps?

CAROLINE.

Je crois que oui.

LA MARQUISE.

Jusqu'au jour, peut-être?

CAROLINE.

Ce ne serait pas la première fois; on s'oublie!

LA MARQUISE, se levant et passant à droite; sèchement.

Il ne faut pas s'oublier! Vous n'avez rien à me dire des réflexions, des incertitudes de cette longue veillée? Vous pensiez peut-être au marquis?

CAROLINE.

Mon Dieu, madame, pourquoi cet interrogatoire? Dieu lui-même ne nous demande pas compte des pensées auxquelles nous ne nous arrêtons pas. Vous n'avez à me questionner que sur des actes de ma volonté. Vous craignez, je le vois de reste, que je n'aie encouragé des projets contraires à vos intentions. Je vous réponds que je n'ai rien de tel à me reprocher, et, de ma part, j'ai l'orgueil de croire que cela doit suffire.

LA MARQUISE.

Oui, cela me suffit; mais il faut justifier mon estime, il faut ôter tout espoir au marquis. Le marquis de Villemer, s'il oublie ce qu'il doit au monde et ce que son rang lui impose, doit être dédommagé de son sacrifice par une grande passion; et, du moment que vous ne partagez pas la sienne, vous qui êtes à coup sûr sans ambition et sans intrigue, vous ne devez pas hésiter : dites-lui...

CAROLINE.

Il s'agit de ma dignité, madame la marquise, veuillez me laisser le choix des moyens. Avant tout, je dois partir.

LA MARQUISE.

A quoi bon? Il vous suivra.

CAROLINE, remontant.

Ce serait me manquer de respect; je n'ai pas mérité cela.

LA MARQUISE.

La passion ne raisonne rien. Il faut le décourager d'a-

vance. Faites une chose énergique! Dites-lui que vous en aimez un autre.

CAROLINE.

Moi, mentir? Je ne saurais pas.

LA MARQUISE, sévèrement.

Mentir!... Caroline, vous n'avez pas de confiance en moi, c'est mal.

CAROLINE.

Je ne vous comprends pas, madame.

LA MARQUISE.

Je vous comprends encore moins. Vous n'aimez pas Urbain, et vous ne voulez pas qu'il le sache. C'est un manque de franchise.

CAROLINE, éclatant.

Ah! je le savais bien, qu'on m'accuserait ici de quelque lâche intention!

LA MARQUISE.

Prouvez que ce serait injuste.

CAROLINE.

Il faut que je prouve... quoi donc? Ah! tenez, madame, je comprends. Vous voulez que le chagrin de M. de Villemer lui vienne de moi, de moi seule, n'est-il pas vrai? Eh bien, dites-lui, dites à vos deux fils que je ne leur pardonnerai jamais l'indigne situation où ils me placent vis-à-vis de vous.

LA MARQUISE.

Mademoiselle de Saint-Geneix, j'ai le droit de voir clair tout au fond de votre cœur. Je peux encore m'intéresser à vous, vous protéger, vous défendre... vous satisfaire peut-être.

CAROLINE.

Est-ce que je vous demande quelque chose, moi?

LA MARQUISE.

Ah!... Assez, mademoiselle de Saint-Geneix; je veux savoir vos vrais sentiments, je les saurai. (Elle sonne.) Allez

m'attendre chez moi. Je me dois à moi-même de vous demander cet acte de soumission.

CAROLINE.

C'est le dernier, madame.

Pierre entre. Elle parle bas à Pierre et sort par la galerie.

LA MARQUISE, passant à droite.

Priez M. le duc de venir me trouver tout de suite.

PIERRE.

C'est que voici M. le marquis.

LA MARQUISE.

N'importe! faites ce que je demande, vite!

Urbain entre et Pierre sort par la galerie.

SCÈNE XI

URBAIN, LA MARQUISE.

URBAIN.

Ma mère, où est donc Caroline?

LA MARQUISE.

Chez moi, elle m'attend.

URBAIN.

Vous ne l'avez pas décidée?

LA MARQUISE.

Non.

URBAIN.

Ah! elle n'a rien, elle ne sent rien pour moi!

LA MARQUISE.

Mon fils, mon cher enfant, calmez-vous.

URBAIN, avec explosion.

Je ne peux plus! Je veux lui parler encore!

LA MARQUISE.

Non! donnez-lui le temps d'interroger sa conscience, donnez-lui la journée! Voyons, ne rendez pas tout le monde témoin... Vous pleurez, vous, pour une femme!... vous que je n'ai jamais vu faiblir.

URBAIN, passant à droite.

Ma mère, je ne vous entends pas, je n'ai pas ma tête aujourd'hui! Dites-moi qu'elle m'aimera, que vous la déciderez... Voilà ce qu'il faut me dire, ou rien.

LA MARQUISE.

Vous me faites beaucoup de mal, Urbain!

URBAIN.

Pardon, ma mère, je suis fou? Mais dites-moi donc d'espérer.

LA MARQUISE, allant à lui.

On vient; taisez-vous, au nom du ciel!

SCÈNE XII

LES MÊMES, DUNIÈRES, puis LE DUC et DIANE.

DUNIÈRES.

Eh bien, marquise, j'en apprends de belles! deux mariages à la fois?

LA MARQUISE.

Taisez-vous, Dunières.

DUNIÈRES.

Pourquoi ça? Nous ne faisons plus qu'une famille! Nos fiancés... (il montre le duc et Diane qui entrent par le fond) veulent que mademoiselle de Saint-Geneix en soit. Ça m'a étonné d'abord; mais, en y réfléchissant,... je crois bien me rappeler qu'il y avait deux Saint-Geneix à Fontenoy.

LE DUC.

Vous avez mal compté, Dunières; il y en avait quatre. Mais je ne vois pas mademoiselle de Saint-Geneix ici, moi.

URBAIN.

C'est elle qui se refuse à nos instances.

LE DUC.

Parce que nous n'avons pas été assez éloquents! Nous en serons quittes pour recommencer. (Appelant.) Pierre! Pierre!

LA MARQUISE.

Mon fils!

LE DUC.

Pierre! Il entendra la sonnette.

Il sonne.

LA MARQUISE.

Mon fils, vous vous pressez trop. Mademoiselle de Saint-Geneix veut réfléchir, et, moi, j'ai à vous prier de réfléchir aussi; ne vous a-t-on pas dit...?

LE DUC, sonnant encore.

On ne m'a rien dit; est-ce qu'on réfléchit aujourd'hui? On a la fièvre, on a le délire, on est ivre! (Il sonne et appelle.) Pierre! En voilà un qui va être heureux aussi! Pierre!

SCÈNE XIII

LES MÊMES, PIERRE.

LE DUC, gaiement.

Mon ami Pierre, allez dire à mademoiselle de Saint-Geneix que nous l'attendons tous ici.

PIERRE.

Monsieur le duc, mademoiselle de Saint-Geneix est partie.

URBAIN, s'élançant.

Partie!

LE DUC.

Depuis quand donc?

PIERRE.

Elle n'est plus dans la maison.

URBAIN.

Elle s'absente... pour quelques jours?

PIERRE.

Pour tout à fait.

Urbain tombe anéanti sur le canapé.

LA MARQUISE.

Elle vous l'a dit ?

PIERRE.

Oui, madame la marquise.

DUNIÈRES.

Et pourquoi ça?

PIERRE.

Je ne sais pas, monsieur le comte.

LE DUC.

Comment est-elle partie?

PIERRE.

Je ne sais pas, monsieur le duc.

URBAIN.

Et où va-t-elle ?

PIERRE.

Je ne sais pas, monsieur le marquis.

DIANE.

Elle ne vous l'a pas dit, à vous ?

PIERRE.

Je ne me suis pas permis de le lui demander, mademoiselle.

LA MARQUISE.

C'est bien, Pierre, allez.

Pierre va pour sortir.

LE DUC.

Pierre !... Pardon, maman, j'ai un ordre à lui donner; vous permettez ? Restez, Pierre.

PIERRE.

M. le duc m'excusera ; je quitte le service de madame la marquise, et, dès lors...

LE DUC.

Vous ne recevez plus d'ordres ? C'est juste. Eh bien, monsieur Pierre, nous avons un service à vous demander.

PIERRE, *descendant en scène.*

J'écoute, monsieur le duc.

LE DUC.

Monsieur Pierre, mademoiselle de Saint-Geneix était ici il n'y a pas un quart d'heure. Elle n'est plus chez nous, mais elle ne peut être loin. Elle vous attend, car vous lui êtes trop dévoué pour la laisser partir seule. Vous ne direz pas où elle est, parce que vous avez promis de ne pas le dire et que votre conscience est inflexible. Ai-je deviné juste?

PIERRE.

Oui, monsieur le duc.

LE DUC.

Eh bien, monsieur Pierre, voulez-vous vous charger de porter une lettre ouverte à mademoiselle de Saint-Geneix?

PIERRE.

Oui, si M. le duc me donne sa parole d'honneur que personne ne me suivra.

LE DUC.

Je vous la donne. (Il écrit.) Personne avant la réponse de ce billet ne bougera d'ici.

Pierre prend la lettre et sort par le fond.

LA MARQUISE.

Gaétan, peut-on savoir ce que vous avez écrit?

LE DUC.

Trois mots : « On vous calomnie. »

URBAIN, avec élan et en se

Elle viendra!

LA MARQUISE.

Vous en êtes sûr, mon fils? Attendons.

URBAIN.

Mais qui donc la calomnie? et auprès de qui

LE DUC.

Tu le demandes? est-ce que la marquise de Villemer aurait, au mépris de sa parole (mouvement de la marquise), laissé partir

mademoiselle de Saint-Geneix, si quelqu'un n'eût réussi à lui faire croire qu'elle n'était pas digne de toi?

URBAIN.

Qui donc a eu l'infamie...?

LE DUC.

Oh! ce n'est aucune des personnes qui sont ici...

DUNIÈRES.

Ce serait donc la baronne?

DIANE.

Oh! c'est impossible!

URBAIN.

Ma mère, répondez.

LE DUC.

Si ma mère a promis de ne pas répondre aux questions, elle ne répondra pas.

URBAIN, avec énergie.

Non! ma mère n'aurait pas accueilli le mensonge en se retirant le moyen de connaître la vérité.

LE DUC.

Et pourtant mademoiselle de Saint-Geneix est partie. Urbain, pour ne pas craindre de briser ta vie, notre mère a eu des motifs plus sérieux qu'un peu d'ambition déçue. (Mouvement de la marquise.) Elle est généreuse!... elle se tait! Il faut que Caroline vienne et elle viendra!

DUNIÈRES.

Mais elle ne vient pas.

DIANE, allant vers le fond.

Elle est peut-être déjà un peu loin.

PIERRE, annonçant.

Mademoiselle de Saint-Geneix.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, CAROLINE.

URBAIN, courant à Caroline.

Mademoiselle de Saint-Geneix, vous êtes la victime d'une perfidie odieuse, écrasez-la sous vos pieds, parlez!

CAROLINE, pâle et froide.

J'ignore qui m'accuse et de quoi l'on m'accuse. J'attends qu'on m'interrroge et j'ai le droit de l'exiger.

URBAIN.

Ma mère, vous l'entendez!

LA MARQUISE.

Oui, et je vois que la crise est inévitable. J'ai voulu l'adoucir en provoquant la confiance des uns, en invoquant la prudence des autres; mais on appelle ambition déçue ma répugnance à frapper un coup qui brise toutes nos âmes et ruine toutes nos espérances! (Elle passe près de Caroline.) J'aurai donc le courage de m'expliquer devant tous, puisqu'on m'y contraint. Pourquoi non, après tout? La famille de Villemer ne doit pas plus avoir de secrets que de situations fausses et douteuses. (S'adressant au duc.) Monsieur le duc, inspiré par un sentiment chevaleresque mais imprudent, puisqu'il devait être de courte durée, vous avez cru pouvoir adresser vos hommages à mademoiselle de Saint-Geneix; elle vous a écouté, je le sais, et cela mystérieusement, car elle m'en a refusé l'aveu. Elle a certainement rejeté vos offres, puisque vous vous croyez libre; mais je crois pouvoir affirmer, moi, qu'elle souffre de son sacrifice et que c'est là le motif de son départ. Comprenez donc que mon devoir est d'aller plus loin et de vaincre des scrupules qui ne demandaient sans doute que mon consentement pour céder. N'abusez pas cette noble enfant (elle montre Diane), qui vous croyait

dégagé de tout lien; n'entretenez pas chez votre frère des émotions que vous ne pouvez pas comprendre, mais qui le tuent : épousez mademoiselle de Saint-Geneix. Certaines questions de délicatesse, monsieur, équivalent à des raisons d'honneur.

LE DUC, indigné.

Madame!... pardonnez-moi, ma mère! (La marquise retourne à l'extrême droite.) Mais vous me faites bien cruellement expier le passé! Vous m'accusez d'une infamie!

LA MARQUISE.

Non! d'une grande légèreté.

LE DUC.

Certaines légèretés sont des crimes, et c'en serait un que d'avoir troublé le repos d'une personne respectable pour offrir le lendemain mon lâche cœur à une autre. Tenez, je ne peux pas répondre devant cet ange qui daignait croire en moi! ni devant cette autre pureté qui est là, écoutant avec stupeur les révélations que vous lui faites! Mon Dieu! je me croyais absous, régénéré, purifié; j'étais tout enthousiasme, sincérité, dévouement, persuasion; je me croyais digne enfin d'appeler celle-ci ma sœur et celle-là ma femme! Et voilà que, sur un soupçon que je devine et que vous regretterez, ma pauvre mère, vous avez tout brisé!

Il tombe sur le canapé.

DIANE.

Tout brisé? Non, rien, voyez.

Elle embrasse Caroline.

LE DUC, se relevant avec impétuosité.

Ah! que je vous aimerai, vous!

URBAIN, au duc.

Mais elle, enfin, qu'a-t-elle donc fait pour qu'on ose lui infliger la torture d'une pareille enquête?

LE DUC, avec force.

Ce qu'elle a fait? Elle a passé la nuit ici à te veiller, après

t'avoir trouvé là, blessé, évanoui, mourant, tandis que, moi, éperdu, j'allais chercher des secours que je n'ai pas trouvés, et qui n'eussent pas valu les siens! Si ma parole ne vous suffit pas, ma mère, interrogez cet honnête homme qui est là (montrant Pierre) et qui a le droit d'y être!

LA MARQUISE.

Ah! qu'ai-je fait!

LE DUC.

Vous avez cru à la délation d'une personne...

LA MARQUISE.

Elle croyait dire la vérité. (S'avançant.) Mademoiselle de Saint-Geneix, je n'ai jamais douté de votre honneur!

CAROLINE.

Pardonnez-moi, madame, vous avez douté de ma droiture.

LA MARQUISE.

La réparation que j'ai à vous offrir...

CAROLINE.

Je n'en puis accepter aucune!

LA MARQUISE.

Caroline, voilà une parole cruelle!

Elle tombe sur le canapé.

CAROLINE.

C'est qu'on a été cruel aussi envers moi, madame la marquise. Je sais que les malheureux ont mauvaise grâce à se plaindre. Il y en a tant qui manquent de courage et de fierté, c'est tant pis pour ceux qui n'en manquent pas : tous doivent être soupçonnés. Quel était mon crime, à moi? Je suis ici pour travailler, et je travaille ; je ne me mêle de rien que de faire mon devoir, sans jamais me plaindre de mon sort. Je ne recherche l'amitié et la confiance de personne. On veut malgré moi me deviner, me connaître, lire dans mon cœur, le troubler, le déchirer, le sommer de se rendre! et, quand on croit

avoir vaincu ma fierté, on me fait comparaître devant un tribunal, on m'interroge, on m'interprète, on scrute les pensées qu'on m'attribue, et l'on me jette à la tête de celui dont on me suppose éprise! et cela, parce qu'on ne daigne pas supposer que je puisse avoir un service à rendre en secret, un devoir à remplir, un chagrin à épargner! (Fondant en larmes.) C'était pourtant bien simple à se dire. Ah! gardez vos réparations et rendez-moi ma liberté. Je ne demande pas que l'on me dédommage et que l'on me console ; je demande que l'on m'oublie.

URBAIN.

Ah! si votre orgueil est légitime, il est impitoyable... Je le disais bien, qu'on ne pouvait pas m'aimer.

Il s'appuie derrière sa mère, sur le dos du canapé.

CAROLINE.

Mon Dieu!

LA MARQUISE.

Mademoiselle de Saint-Geneix, vous avez raison contre moi; j'ai oublié que le malheur noblement accepté est le premier des titres au respect. Ne me pardonnez donc pas. Mais voyez le désespoir de mon fils, et soyez grande! Sacrifiez-lui votre fierté!... Voyons, Urbain, elle veut que je me mette à genoux? Aidez-moi, mon fils!

Elle se lève.

CAROLINE, vivement.

Non!

LE DUC, à sa mère.

Oh! ma mère, pas cela; vous ne la connaissez pas.

LA MARQUISE.

Caroline! ma fille, je t'en prie.

Elle retombe sur le canapé.

CAROLINE, tombant à ses pieds.

Oh! ma mère!

URBAIN.

Oh! mon Dieu!

LA MARQUISE, tenant Caroline dans ses bras.

Dis-moi que tu l'aimes!

CAROLINE.

Ah! de toute mon âme!

Urbain lui baise la main, la relève et la conduit près de Diane.

LA MARQUISE, se tournant vers le duc.

Et toi, je t'ai fait bien du mal?

LE DUC.

Ne recommence pas, maman; ça fait vieillir.

DIANE.

Bah! vous n'avez que vingt ans.

LE DUC.

Au fait, c'est juste; il y en a vingt à recommencer.

DUNIÈRES.

A recommencer?

LE DUC.

Tout autrement, Dunières, tout autrement.

FIN DU TOME QUATRIÈME

TABLE

FIN DE LA TABLE

Poissy. — Typ. S. Lejay et Cie.

